MADAME PAUL BONNETAIN

UNE

FRANÇAISE AU SOUDAN

(SUR LA ROUTE DE TOMBOUCTOU)

(DU SÉNÉGAL AU NIGER)

OUVRAGE CONTENANT SEPT GRAVURES

D'après les dessins de M. Lacker
Et les photographies de l'auteur, de MM. le lieutenant Martin-Flammarion,
Benque, L'Hôte et de Paul Bonnetain.

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1894

UNE

FRANÇAISE AU SOUDAN



MADAME PAUL BONNETAIN.

(D'après une photographie de la maison Benque. — Octobre 1894.)

MADAME PAUL BONNETAIN Raymonde

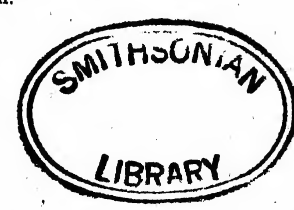
UNE FRANÇAISE AU SOUDAN

(SUR LA ROUTE DE TOMBOUCTOU)

(DU SÉNÉGAL AU NIGER)

OUVRAGE CONTENANT SEPT GRAVURES

D'après les dessins de M. Lacker
Et les photographies de l'auteur, de MM. le lieutenant Martin-Flammarion,
Benque, L'Hôte et de Paul Bonnetain.



QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MAY ET MOTTEROZ, DIRECTEURS
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1894

Au docteur S. POZZI

C'est vous, mon bon docteur, grand faiseur de miracles, qui, en me rendant la santé, m'avez permis d'entreprendre et de mener à bien ce voyage au Soudan qu'aucune femme blanche n'avait encore tenté.

Permettez-moi donc de vous dédier cet humble journal de route, *en témoignage d'éternelle et affectueuse reconnaissance.*

RAYMONDE BONNETAIN.

Paris, septembre 1894.

UNE

FRANÇAISE AU SOUDAN

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE

A bord du « Portugal ». — Une lourde responsabilité. — Suis-je héroïque, sans le savoir, ou... toquée? — Passagères et passagers. — Titre à effet et pleurs de mère. — A Lisbonne.

Bordeaux, 5 novembre 1892, à bord du *Portugal*.

« Ça y est! s'écrie mon mari, moitié triste, moitié joyeux.

— Ça y est! » répond en écho, mais naturellement sans comprendre, notre petite Renée que tout amuse dans ce commencement de voyage, et qui jacasse, qui rit, et déjà trouve le moyen de jouer dans l'étroite cabine...

Ils m'embrassent, et je ne réponds pas. Je suis abattue, étourdie aussi comme on est après avoir trop valsé. Mais ce n'est pas tant la réaction de ma fatigue, d'une nuit de

chemin de fer suivie d'une matinée de courses dans Bordeaux : j'ai le cœur gros...

Je revois les bons et chers amis avec qui nous avons dîné avant-hier à Paris, et ceux qui, hier soir, nous ont conduits à la gare. J'entends leurs adieux inquiets, je revois leurs yeux humides; et tout me revient à la fois de ce qu'on m'a dit de ce Soudan, — ce Soudan où *j'ai voulu suivre mon mari.*

Car j'ai voulu... Oui ! *j'ai voulu.* J'ai pris toute la responsabilité de l'aventure et décidé Paul, d'abord, à accepter la mission qu'on lui offrait, puis, à nous laisser l'accompagner[1].

Ç'a été dur. Il mourait d'envie, bien entendu, de s'embarquer pour l'Afrique ! Je le voyais bien à ses yeux; et, d'ailleurs, on ne lui aurait pas offert cela s'il n'avait pas dit oui d'avance !... Depuis deux mois, il y avait toujours des cartes géographiques sur sa table, et de gros livres pleins d'images exotiques : d'affreuses négresses, des sauvages à moitié nus. Et puis, il était retourné à Paris, tout seul, nous laissant au bord de la mer, dans le Midi... Mais je ne pensais pas au Soudan, un pays que je connaissais à peine de nom. J'attendais une destination plus acceptable. Si bien que, le jour où arriva la lettre officielle, j'eus une surprise à dissimuler, et que ç'a été une lutte quand j'ai déclaré vouloir partir aussi.

A cause du climat, Monsieur voulait s'en aller sans

1. Le lecteur est prié, *une fois pour toutes,* de vouloir bien noter que ce journal de route, que ces impressions intimes étaient destinés par l'auteur à des parents et amis, non au grand public. (*Note de l'éditeur.*)

nous ! ! ! (Les meilleurs maris sont ainsi). J'ai tenu bon. Alors, il a voulu refuser ; mais ce que femme veut, Dieu le veut !... Son devoir était de se mettre en route : le mien de le suivre. Il y a des ménages qui s'accommodent des séparations. Le nôtre, pas. On a toujours partagé peines et joies. Pourquoi donc pas les dangers, — s'il y en a ?

Y en a-t-il ?...

Hier encore, à cette heure, je disais : non. Je répondais aux inquiétudes de nos amis avec des leçons apprises ; mais, à présent, j'ai peur, — peur pour les deux miens, pour l'enfant et pour le père... — et je me répète que *j'ai voulu*, que je suis responsable...

Voilà pourquoi je n'entends pas le tapage qu'on fait à bord, pourquoi je ne réponds pas à ma fille. Je songe à ce Soudan mystérieux dont on m'a dit tant de mal et dont je ne sais rien. Je suis ignorante, moi. Les cartes qu'on m'a fait voir ont été inutiles. Des couleurs, des noms barbares, ça ne me dit rien...

Mes amies qui sont des savantes, des « brevetées », très fortes en géographie, discutent peut-être en ce moment notre itinéraire sur leur atlas. Moi, je ne connais que le nom de notre paquebot !

Mais ce qu'elles ne savent pas, et ce que je sais bien, c'est qu'on meurt beaucoup là-bas, paraît-il, et que tous les officiers, de toutes armes, connaissant ce pays m'ont conseillé de n'y pas aller. A Tamaris, à deux pas de Toulon, il en venait beaucoup, de ces messieurs, aux bals du mercredi que donnait notre petite bande d'hivernants ; et tous, sans exception, tous, ont poussé les hauts cris

quand ils ont su mon projet. Dans les coins, on me traitait de folle, j'en suis sûre; et Dieu sait quels assauts mon mari recevait de son côté !... Hier encore, à Paris, M. de Lamothe, le gouverneur du Sénégal, actuellement en congé, le « suppliait » de ne pas emmener *au moins* notre fillette !

A toutes les objections, à toutes les prières, j'ai répondu qu'avec du confortable, de l'hygiène, de la prudence, on se portait bien partout; — que j'étais petite-fille de créoles brésiliens, donc vaccinée contre le climat tropical; — que mon sauveur, le bon docteur Pozzi, me voyant enfin valide, m'autorisait à tenter cette aventure; — que mon mari, voyageur robuste, avait fait ses preuves sous toutes les latitudes; — et qu'enfin notre fille, de par son âge — 7 ans — s'acclimaterait vite... J'ajoutais que la politique, comme pour le Tonkin, devait grossir les mauvais côtés du Soudan, *et cœtera*...

Bref, je plaidais, et de bonne foi, avec fièvre, car j'étais arrivée à me croire... Je craignais tant que mon mari ne m'emmenât pas ! qu'il me laissât seule avec l'enfant, ou, en m'emmenant, laissât la petite en France : — un supplice au lieu d'un supplice !...

Or, voilà qu'à Paris, le docteur ne dit pas oui tout de suite, demande à me voir dans la maison de santé où il m'opéra naguère. Là-dessus, je le crois de connivence avec les miens. Je me « monte ». Je me répète qu'on ne veut pas que je parte; et, quand on proteste, quand on me persuade, je m'imagine qu'alors j'ai une rechute... Tant qu'à la fin, je suis tombée malade « pour de bon » et que je ne me suis levée qu'il y a quatre jours ! (Drôle

de préparation à un pareil voyage !...) Et, dès lors, tout a tenu du rêve. Vie au galop, courses, visites, achats, etc... Je ne me reprends qu'ici, écrasée de fatigue, mais libre enfin de réfléchir : — et *j'ai peur*...

7 novembre.

Je viens de me relire. J'ai souri. La mer, le soleil, nos aimables hôtes, la joie surtout des miens semblent avoir raison de mes inquiétudes. L'espoir est revenu. Je suis arrivée à rassurer mon mari et je ne mens plus (ou si peu !) en lui disant que je suis contente, que je vais bien.

Il fait beau. Le mal de cœur s'est en allé avec les grosses lames. Le pont est rempli de monde, des femmes, des enfants... Il y a des robes claires qui font plaisir à voir quand on pense à la date et que nous gelions il y a trois jours sur le boulevard... Je retrouve le goût de m'habiller, — histoire d'imiter Renée ! Mademoiselle notre fille manifeste en effet des coquetteries que je ne lui connaissais pas. Les voyages forment... l'enfance !

8 novembre.

C'est un beau bâtiment, ce *Portugal*[1]. Même après la *Touraine* et le *Duc de Bragance*, les grands et petits types de la Compagnie Transatlantique, il vaut d'être vu.

1. Compagnie des Messageries maritimes, — postale et subventionnée.

Il y a, sur le pont supérieur, un salon de musique réservé aux dames et leur permettant d'échapper au voisinage de certains d'entre les passagers, rastaquouères à destination de l'Amérique du Sud, qui sont couverts de bijoux, mais, par contre, gardent leur affreuse casquette ou calotte anglaise vissée sur leur tête et se comportent dans les salons comme dans un *bar !*

En fait de femmes, nous avons les « épouses » de ces messieurs du nouveau monde. L'une d'elles, charmante d'ailleurs, très Parisienne d'allure et de mise, m'apprend que son mari, un terrible (?) et célèbre révolutionnaire de là-bas, est à présent sénateur dans sa république. Les maris de la plupart des autres doivent en être encore à la période révolutionnaire à en juger d'après la coupe des robes !

Du côté français, une ou deux familles d'officiers ou fonctionnaires du Sénégal. Le reste est allemand, portugais, espagnol, brésilien, argentin, etc. Dans le clan masculin, section des célibataires, force officiers et médecins à destination du Soudan...

Mon beau courage est ébranlé quand je me demande combien de ceux-ci reviendront en France ?... Ils n'y pensent pas, très gais, et entourent volontiers une chanteuse autrichienne, peu farouche, qu'on exporte au Brésil, et dont les peignoirs extraordinaires font la joie du bord.

Ah ! comme ils ont raison d'être gais !... Je veux être comme eux, ne plus penser aux dangers qu'on m'a dits... Pourquoi faut-il qu'on m'en ait reparlé ?.. Et ce sont ces jeunes gens justement, les six médecins du moins, qui

m'ont remis martel en tête et désespèrent mon mari. J'ai peur pour lui, et il n'a peur que pour moi... On veut à présent que je reste sur la côte, à Dakar ou à Saint-Louis, ou bien que je rentre en France ! . . . .

. . . .

. . . .

Le commandant de notre paquebot est un lieutenant de vaisseau, de la marine de guerre, en retraite, M. Vacquier, ami de nos meilleurs amis, les Tillier, et devenu par conséquent le nôtre, tout de suite. Nous faisons ensemble de la photographie (c'est dire que je prends des leçons !), et nous mangeons à sa table, avec le général Borgnis-Desbordes et l'aimable agent des postes.

Le général est un fin causeur qu'on ne se lasse pas d'écouter. Aussi les repas sont-ils les meilleurs moments de la journée. Malheureusement, on ne peut faire traîner le dessert, car il y a trop de monde, et la seconde « bordée » de dîneurs montre aux fenêtres du salon des faces affamées et menaçantes, quand nous n'avalons pas notre café bouillant !...

9 novembre.

La persécution continue. Je passe à l'état de bête curieuse, de phénomène. Cependant, je ne me crois ni héroïque, ni folle ; et je commence à être un peu beaucoup fatiguée de certaines marques de compassion, de certains compliments. Pour sûr, des Anglais ne s'étonneraient pas ainsi de me voir suivre mon mari ! Ces

Français, au contraire, ces Portugais, ces Espagnols, ces Latins, n'en reviennent point. Paul en entend de dures : « On divorce, mais on n'emmène pas sa femme au Soudan ! » (*sic*).

Et ça me rappelle la tête de notre ami Pierre Loti que nous avons rencontré à Bordeaux, il y a quatre jours, en descendant du *rapide*. Lui non plus, lui marin, n'en revenait pas !...

Seulement ces démonstrations vont contre leur but. On m'en dit trop pour que je ne sois pas à peu près sûre qu'on exagère. Pourtant je n'ai pas encore coupé le livre que j'avais acheté pour la route, un livre sur les pays où nous allons...

Bien drôle encore, l'histoire de ce volume !...

Je demande au libraire :

« Vous avez un ouvrage pas savant, facile à lire, sur le Soudan ?

— Oui, madame ! » me répond-il.

Et il me tend un bouquin intitulé : *Terre de mort*, avec ce sous-titre : « *Soudan et Dahomey* » !

Je me suis forcée à rire. N'empêche que j'en veux à l'auteur. Il a le droit d'avoir et de dire son opinion (encore, m'affirme-t-on, qu'il ne soit jamais allé au Soudan) ; mais pourquoi ce titre de mélodrame ?... La sensation pénible que j'ai eue, les femmes qui ont leurs maris, frères ou enfants soldats là-bas, ne l'auront-elles pas éprouvée, rien qu'à passer devant les vitrines où ce titre et ce sous-titre tirent l'œil ?... Avec trois mots, cet écrivain aura causé plus de larmes et d'angoisses que les journaux avec leurs nouvelles pessimistes.

10 novembre.

J'ai oublié de noter que nous avions, l'autre jour, touché à Lisbonne. Je connaissais déjà l'entrée du Tage et la ville. Je n'ai donc pas été trop désolée de ne pouvoir descendre à terre.

Car ces bons Portugais nous ont bel et bien mis en quarantaine. Il paraît que le choléra sévissant à... Hambourg, nous l'avons tous... en France!... C'est très amusant, cette méfiance, pour ceux qui ont pu voir de près, comme moi, ce Lisbonne aux quais mal tenus, aux berges empuanties! Pour y être resté trois jours, près des rives, vingt-cinq touristes de notre bateau d'il y a trois ans, vingt-cinq sur quarante, y ont attrapé la fièvre!...

Le comique, c'est que si l'on arrive de France par chemin de fer et non par mer, on n'est pas suspect! Il est vrai, m'a-t-on dit, que les Portugais imitent simplement nos propres procédés et que notre police sanitaire, au Sénégal du moins, est aussi bien renseignée que la leur!

Donc, nous avons débarqué au lazaret la passagère que nous avions pour Lisbonne, une pauvre femme qui pleurait à chaudes larmes quand on lui a annoncé qu'elle passerait sept jours dans cette prison, et à ses frais. Or, ici, comme dans tous les lazarets du monde, le voyageur est exploité, paraît-il. Sans parler de ses effets qu'on lui brûle ou qu'on lui tache, sous couleur de les désinfecter!...

Cette réception ne nous a pas rendus indulgents pour

le vandalisme portugais, et nous avons salué de huées l'affreuse usine à gaz que les Lisbonnais ont eu la barbarie de construire au bord du fleuve, juste à côté de leur belle tour de Bélem, ce monument historique dont ils sont pourtant si fiers. Imaginez-vous une fabrique d'Aubervilliers ou de Pantin accolée à Notre-Dame ou à la tour Saint-Jacques; — c'est ça!

CHAPITRE II

AU SÉNÉGAL (DE DAKAR A SAINT-LOUIS)

Dakar-les-Potins. — Premières impressions. — Gorée. — Notre misère coloniale. — Un chemin de fer africain. — Sur le rail, dans la brousse. — Thiès et la Mission. — Officiers et « traitants ».

Dakar, dimanche soir, 13 novembre.

Eh bien, non!... L'Afrique n'a pas l'air si terrible qu'on me l'avait dit. Dakar, certes, n'est pas joli, joli, et c'est ailleurs que je voudrais bâtir la maison de mes rêves; mais enfin, ce n'est pas, ou ce n'est plus, l'épouvantable village que dépeint l'auteur de *Terre de mort!...*

Nous sommes arrivés cette nuit, vers 1 heure ou 2 du matin. D'abord, l'arrêt du tourne-broche qu'est l'hélice d'un bateau nous a réveillés. — On s'habitue si vite à ce ron-ron! — Puis, ç'a été l'invasion du *Portugal* par des tas d'habitants de Dakar venus à la rencontre d'amis ou de parents, — ou, plus simplement, pour se faire délivrer des douceurs attendues de France : des fruits, du

fromage, *et cœtera*. Les glacières des paquebots aidant, et Dakar n'étant qu'à sept ou huit jours, au plus, de Bordeaux, les exilés d'ici peuvent s'offrir en effet nos fraises, nos raisins, nos asperges. (Que n'en peut-il être de même au Soudan où tout le monde me prédit que nous manquerons même de pommes de terre!...)

Donc, tapage infernal. Les voyageurs à destination d'Amérique grognaient d'être réveillés. Rien n'y a fait. Jusqu'à ce matin, jusqu'à l'aube, les allées et venues et les conversations à haute voix n'ont pas cessé dans les couloirs. De force, j'ai dû, par l'imposte à claire-voie de notre cabine, entendre les histoires des uns et des autres :

« Alors, tu as vu notre oncle.... Ira-t-il loin?...

— Et que t'a dit le ministre?... faisait un autre.

— Mais tu as du moins sommé nos députés d'agir vigoureusement? »

Etc., etc., etc.!

Entre temps, des « débinages » variés, la série des fonctionnaires et magistrats présents au Sénégal passés en revue et démolis férocement. A un moment, on disait même des choses si fortes que je me suis effarée; mais mon mari m'a affirmé qu'il en était de même dans toutes nos possessions, — d'où leur prospérité bien connue, — que je devais m'attendre à de soi-disant révélations plus attristantes, et qu'au surplus, calomnies, médisances, lavages de linge sale, tout cela, outre-mer, ne tirait pas plus à conséquence que les polémiques échangées chez nous en période électorale!... Tout de même, je trouve cela drôle.

Enfin, le jour est venu, et, le temps de passer un peignoir, j'ai contemplé le panorama de Dakar, — notre première étape.

Je m'attendais à quelque chose d'affreux; j'ai donc été agréablement surprise. Et puis, il y avait cette lumière enragée, ce flamboiement que nous n'avons pas, même dans le Midi, et qui vous raccommoderaient avec les pires laideurs. Le cadre, enfin, n'est pas du tout vilain : l'île de Gorée d'un côté, très pittoresquement dressée entre deux bleus, — l'eau, comme le ciel, d'un bleu gendarme; — de l'autre côté, deux jetées blanchies par la houle du large; le port; quelques bâtisses; une gare d'où viennent des coups de sifflet familiers; et, enfin, une côte en anse de panier, des bateaux, des mouettes, des voiles... Non! l'Afrique, ici, n'a pas l'air terrible du tout.

Par exemple, peu facile de débarquer!...

Un canot du bord a pris les lettres, qu'attendait un train spécial, mais en laissant en plan les paniers de colis postaux. De ce fait, ceux de ces colis qui sont destinés au Soudan vont perdre quinze jours!(Pauvres troupiers!... pauvres mamans!...) L'embarcation a porté les sacs du courrier au train qui a filé aussitôt sur Saint-Louis, d'où les plis destinés au Soudan continueront demain par le bateau fluvial *bi-mensuel.*

Quel drôle de système! Quelle drôle d'administration!... Mais ce n'est pas tout : ces colis postaux qui arriveront à Kayes quinze jours *au plus tôt* (et, dans la pratique, un mois et plus) *après* les lettres les annonçant (lettres parties de France et arrivées à Dakar *en*

même temps qu'eux!) ces colis postaux, dis-je, sont frappés d'une surtaxe de 6 francs à l'arrivée! 3 francs pour le transit sénégalais, trois francs pour le budget local soudanais!

— « J'ai bien recommandé à mes parents, ajoutait, en m'expliquant tout cela, un officier de nos compagnons de route, de ne plus m'envoyer de gâteries, ni même de menues choses indispensables qu'on ne trouve pas là-bas, surtout vers le Niger, dans le haut pays. Payer une surtaxe de 6 francs pour un envoi valant des fois 40 sous au plus, et dont l'expéditeur a déjà payé le port 2 fr. 10, c'est un luxe interdit à la bourse d'un lieutenant, à la plus forte raison d'un sous-officier ou d'un simple troupier!... Si, d'ailleurs, le colis postal contient quelque chose de comestible, vous pensez bien, madame, qu'avec la chaleur et un mois *au moins* de retard, le contenu est immangeable à son arrivée!... »

On me raconte ensuite le pourquoi de cette surtaxe. L'administration trouvait trop grand le nombre de colis postaux!!! Elle a voulu le réduire, au lieu d'augmenter les moyens de transport!!!— On me donne cependant sur l'absence de toute boutique aux bords du Niger et sur les effrayantes misères de nos soldats et officiers, privés là-bas de tout (*y compris le pain et le vin!*) des détails navrants. — Dans ces conditions, leur interdire de se faire expédier de France, de Saint-Louis ou même de Kayes, des toniques, du linge, des chaussures, etc., cela me semble abominable.

Je reviens au débarquement. Les passagers ne sont pas

mieux traités par la Compagnie des Messageries maritimes que les colis postaux par l'administration. Les derniers pourboires extorqués, on les abandonne, ces pauvres voyageurs, « marchandise encombrante et raisonnante ». Qu'ils se « débrouillent » avec leurs bagages et débarrassent le plancher!... On ne leur fournit pas l'embarcation nécessaire, qu'ils payeraient cependant, et l'Agence de terre n'a pas la moindre chaloupe à vapeur à mettre à leur disposition!... Nos compagnons anglo-saxons ricanent à voir comment on nous traite; mais comment se fâcher de railleries aussi justifiées par l'imprévoyance, ou l'incurie, ou l'avarice, sinon simplement le manque d'esprit pratique de la Compagnie et de la Direction du port?...

Il a donc fallu que mon mari se « débrouillât », — l'expression « se débrouiller » est essentiellement maritime et coloniale; c'est le fond de la conversation, — pour trouver un canot, gagner les quais et louer un côtre (la tartane des noirs). Ça nous a pris deux heures!!! On se battait aux coupées, chacun pressé de descendre, et les noirs exigeant des prix insensés avec une insolence que le plus patient des Parisiens ne tolérerait pas de la part d'un cocher de fiacre. De tarif, ni police, point! Plus encore qu'à Marseille, les commissionnaires, pisteurs d'hôtel et bateliers, ces nègres sont ici les maîtres du bord, sitôt l'ancre mouillée.

Pendant ces luttes, nous avons essayé, ma fille et moi, des casques dits *indiens* que Paul a trouvé le moyen de nous envoyer de terre et sans lesquels, *même avec une ombrelle doublée*, il est dangereux de se risquer au

soleil. De l'article anglais, bien entendu, et pas fameux, quoique relativement cher. Ça devrait être en moelle de sureau ou d'aloès, ou d'un palmier quelconque; en réalité, cette moelle végétale y figure par une pellicule superficielle de trois à quatre millimètres. Le reste se compose de vieux morceaux de papier, des lambeaux du *Times!!!* Et j'ai donné, du coup, mon premier regret à ce vieux *Bon Marché,* à ce bon *Louvre!...*

Une fois casquées, nous nous sommes amusées à regarder une bande de petits moricauds dont les pirogues entouraient notre bâtiment et qui plongeaient d'étonnante façon pour attraper, sous les lames, les pièces de monnaie jetées du haut du pont par les passagers du *Portugal.* — Renée, naturellement, ne pouvait s'arracher de ce spectacle!

Enfin, nous voici à terre. Recherche d'un camion (il en existe deux en tout, paraît-il, à Dakar!), arrêt à la Douane, puis à la gare où nous laissons en consigne le gros de nos bagages (1,800 à 2,000 kilos) et nous partons à la découverte d'un gîte. L'unique et peu engageant hôtel de Dakar est archi-plein. Par bonheur, un de nos voisins à bord du paquebot nous indique la maison d'un aimable commerçant qui a trois ou quatre chambres à louer et nourrit ses pensionnaires.

Et nous voici chez lui...

Mon yachtsman de mari (je crois que c'est ainsi qu'on dit?...) ne me le pardonnera pas; mais à regarder mon lit, — un vrai lit ! — je crie : « Vive la terre ferme!.. »

C'est gentil, la vie maritime, mais quelles couchettes!

quelles toilettes exiguës!... Avec les manches qu'on porte à présent, une Parisienne ne peut s'habiller dans sa cabine!... Vous me direz qu'elle doit renoncer à ses manches. Soit! C'est du moins ce que j'ai fait. N'empêche qu'en se coiffant, on se fait des bleus au coude, si l'on se retourne devant le semblant de miroir!...

Dakar, 14 novembre. Lundi.

Nous avons débarqué un 13, mais je ne m'en effraye pas. Les trois opérations qui m'ont rendu la santé ont eu lieu des 13, voire le vendredi! Et puis, comme dirait Calino : c'est réglementaire; le paquebot postal qui part de Bordeaux le 5 doit arriver ici le 13; et, alors, la « guigne », si « guigne » il y avait, ne frapperait personne ou frapperait tout le monde!!!

...Reçu de Paris un câblogramme affectueux... Comme ils sont loin, tous ceux que nous aimons!...

...Ah! s'ils m'avaient vue hier, ils n'auraient pas reconnu la pauvre petite femme que le moindre mistral effrayait naguère en rade de Toulon. Nous sommes en effet allés visiter l'île de Gorée, en côtre indigène, et par un vent si « carabiné » que nos amis du *Portugal* m'ont fait des tas de représentations.

Ces *laptots*, ces mariniers noirs, sont d'incomparables matelots. Nous avions l'air de voler avec notre grande voile gonflée. C'était effrayant et charmant. Je me raidissais. Il faut que mon mari me croie brave et ne regrette plus ce qu'il appelle sa faiblesse : la permission, que je lui ai arrachée, de le suivre... Bien entendu, l'on s'est

mouillé, mais nos costumes de voyage, déjà africains, ne risquent rien !

Gorée mérite bien d'ailleurs qu'on s'expose aux embruns. C'est un joli petit îlot rocheux, dominé par une espèce de fort, le Castel, d'où l'on a une vue superbe. Notre guide, encore un passager du *Portugal*, est né sur cet îlot, que la création du port voisin (Dakar) et de la voie ferrée de Dakar à Saint-Louis a dépeuplé. Aussi, nous fait-il tout voir, du bel hôtel des anciens gouverneurs à l'amusante petite église.

C'est dimanche. Les négresses ont leurs plus belles toilettes ; des madras bariolés sur leur tête crêpue ; des bijoux d'argent, du corail, ou des verroteries au cou, aux poignets, voire aux chevilles. Pour costume, des pagnes, une, ou deux, ou trois pièces rectangulaires d'étoffe de couleur serrées et retenues à la taille par un pli et tombant archi-collantes jusqu'à mi-jambe. Sur le buste un *boubou*, sorte de large et flottante blouse d'homme, sans manches, ou bien une espèce de camisole de forme européenne, de longueur, de tissu et d'ornementation variés. Le pagne souligne les formes plus qu'une jupe de cheval...

Ces femmes, m'explique-t-on, sont des Yolofs, la race la plus civilisée de l'Afrique française. Pendant plus de deux siècles, les Yolofs ont été les intermédiaires obligés du commerce européen avec l'intérieur. Ils nous doivent d'avoir échappé à la domination des Maures et des Toucouleurs[1]. Ce sont pour la plupart des musulmans, donc

1. Il y a au Sénégal de 350 à 380,000 Yolofs (prononcez : ouolofs), mais leur langue est parlée par plus d'un demi-million de nos sujets noirs.

des gens sobres. Au contraire, ceux qui sont chrétiens ou fétichistes sont volontiers ivrognes. Un prêtre me le disait tristement tantôt :

« Nous faisons rarement quelque chose de bon avec nos catéchistes : les garçons une fois sortis de notre tutelle ne tardent pas à boire ; les filles à mal tourner... »

Je ne me permettrai pas cependant de juger ces pauvres nègres sur un seul témoignage, même aussi autorisé ; et je laisse mon mari et ses amis rire de mon espoir en la perfectibilité des noirs...

Ces femmes, l'ai-je dit ? ne sont pas trop laides. Parmi les jeunes, j'en ai même vu plusieurs de jolies. D'abord sous le féroce soleil d'ici, la couleur de leur peau ne choque pas. On s'y fait très vite. Et puis elles sont gaies, propres, montrent à tous propos de jolies dents éblouissantes, et, enfin, paraissent bien faites...

—

Notre guide nous mène chez de vieux parents à lui ; et nous voici tout à coup transportés à des années et des années en arrière, dans un joli salon fané où tout ce qui n'est pas style empire est d'un amusant 1830. Les aimables vieillards qui nous y reçoivent aident à l'illusion par leurs costumes surannés, par le doux parler de leur voix chevrotante. Créoles ou sang-mêlé ? Je ne sais pas, mais si affables, si bibelots !... Et je m'imagine l'ancienne vie coloniale ; je me dis que ça devait être un peu comme ça chez grand'maman, au Brésil, et je revois ma bonne nourrice noire Belvinda, morte à notre service en France, et dont les récits, les regrets, m'ont mis en tête le tableau que je vois maintenant.

C'est patriarcal et touchant. Il y a une épinette, de vieilles gravures; et cela sent à la fois l'iris et la vanille. Sur les vérandahs, dans le jardinet, des bandes de jeunes négrillons des deux sexes, qui rient, se sauvent, reparaissent et semblent les vrais maîtres de ce vieux logis où leurs parents naquirent d'esclaves, et, libérés, demeurèrent volontairement.

Dehors, un peu de cette impression nous reste. On est dans le passé. Gorée, depuis l'abandon que j'ai dit[1], a pris ces aspects de petite ville oubliée où l'herbe pousse entre les pierres des rues...

Mais, une fois rembarqués sur notre côtre, nous retombons en plein temps présent. Les paquebots anglais continuent, en effet, à toucher ici, peut-être parce que Gorée est resté port franc, ou à cause de l'insuffisance ridicule des jetées de Dakar, le seul bon havre pourtant de toute la côte africaine de l'Ouest, mais que notre sottise ne sait ni outiller, ni utiliser... Or, un de ces paquebots est justement là qui dépose ou prend le courrier; et notre côtre, dans une bordée, le range à le toucher presque. Sur le pont, nous apercevons des groupes d'Anglais, de type et de costumes classiques : *complets* à grands carreaux, petite casquette, etc... Une courte pipe à la bouche, une lorgnette en sautoir, ils ont l'air d'attendre les breacks qui promènent à Paris les clients de l'agence Cook. Dans le nombre, beaucoup de femmes et d'enfants. Je suis bien sûre qu'elles n'étonnent pas leurs compagnons,

1. 3,250 habitants en 1878 et 2,000 au plus en 1891. Dakar et Rufisque ont reçu ses émigrants.

celles-là, et qu'on ne les assassine pas comme moi de félicitations pareilles à des condoléances !...

En rentrant de Gorée, hier, j'ai visité Dakar[1]. Ce n'est pas très long. En fait de monuments (?) : l'hôtel des Messageries maritimes, des casernes, des établissements religieux et quelques maisons de commerce...

Je n'ai jamais beaucoup voyagé, mais la petite bourgeoise ignorante que je suis se rend bien compte que son mari a raison quand, dans ses livres ou conférences, il parle de notre maladresse à développer nos colonies. Ce que je vois, comme ce que j'entends, confirme bien ses observations. On sent que les gens sont ici en camp volant, que le provisoire règne, et que nous exportons seulement des paperassiers, des douaniers, des soldats. On sent, en un mot, que chacun se dit : « C'est assez bon ; mon argent gagné, je filerai ! »

Rien n'est entretenu, n'est même propre, les rues, les quais, et tout... Je ne sais pas bien m'expliquer, et ça fait que j'ai peut-être l'air d'être injuste ; mais je sais bien que je ne le suis pas. Je suis franche et j'ai bien éprouvé cette sensation : que j'étais dans un lieu de passage, non dans une vraie ville. Enfin, pas de confort nulle part. On a souri quand j'ai demandé un établissement de bains !!! Et l'on s'est amusé aussi du nombre de nos bagages. On ne comprend pas que, voulant résister au climat du Soudan,

1. 1,550 habitants en 1878 et *8,800* en 1891.

nous apportions avec nous un certain confort, de l'appareil à douches à la batterie de cuisine !...

Je pense aussi que ce qui nous empêche de bien coloniser, c'est le manque de femmes françaises dans nos colonies. Je n'en ai pas encore vu une ici, sauf la gérante d'un café. Si donc il y en a, elles doivent être très peu nombreuses, et, par suite, sans influence sur la façon de vivre des colons, des militaires et des inévitables fonctionnaires. Un de ces derniers, tantôt, et des plus élevés en grade (je ne sais s'il siège ici ou à Saint-Louis), se promenait dans une tenue si débraillée, si... tout ce que vous voudrez, que, chez nous, on lui aurait refusé l'entrée d'un théâtre. Eh bien, je ne suis, je le répète, qu'une petite bourgeoise ignorante comme tout, mais je pense que tout se tient, et que ce monsieur ne sera jamais un colonial utile, et qu'il ne se portera jamais bien.

Il se dit, je parie : « C'est assez bon pour le Sénégal ! A Paris, je redeviendrai un vrai gentleman. » En vertu du même raisonnement, il doit manger dans l'ignoble gargote dont j'ai vu, en passant, le linge douteux et les tables poisseuses. La malpropreté des garçons, des indigènes que nul ne se donne la peine d'éduquer, ne le choque évidemment plus ; et il couche sans doute dans une chambre garnie dont le mobilier n'est pas plus fait pour ce climat-ci que la maison elle-même bêtement copiée sur celles de la métropole.

Dès lors, comment voulez-vous, s'il en a le pouvoir, qu'il fasse, qu'il tente quelque chose pour embellir, assainir, développer sa ville... Le ministère, les Chambres, d'un autre côté, marchandent l'argent qui, bien dépensé,

rapporterait cependant comme il rapporte dans les possessions anglaises, allemandes ou hollandaises. Alors, il ne fait rien. Il touche ses appointements, dont la modicité fait rire à bon droit les Anglo-Saxons, et, entre deux maladies, il noircit d'inutile papier, en comptant les jours.

On ne m'a encore présenté personne qui ne m'ait dit : « Ah ! quand viendra donc le mois de... pour que je rentre ! Quel est votre *jour* à Paris, madame ?... J'aurai l'honneur de vous y présenter mes hommages... Ah ! Paris !... Paris !... Paris !... »

Paris, toujours Paris ! Et les soupirs qu'ils ont en prononçant ces deux syllabes, ceux surtout qui n'habitent ni n'habitèrent jamais Paris et n'y sont venus que pour voir une exposition !... Mais quoi ? c'est le genre !

Et quand ce sujet est épuisé, leur conversation revient à ce « bêchage » universel dont j'ai entendu de si beaux échantillons à l'arrivée du *Portugal* et qui me paraît être l'unique distraction d'ici !...

Dakar, mardi 15 novembre.

Hier matin, notre obligeant guide de dimanche nous a conduits à Thiès où il va créer un comptoir. C'est, sur la ligne du chemin de fer qui va à Saint-Louis, et à 71 kilomètres d'ici.

Nous voilà donc partis de Dakar à 6 heures 1/2 du matin. Petite gare de ligne d'intérêt local. Les employés connaissent tout le monde et sont très obligeants ; mais la

bonne dame qui délivre les billets[1] m'a l'air aussi forte en arithmétique que moi... qui n'ai jamais pu additionner sans erreur le livre de notre cuisinière ou de notre blanchisseuse ! N'arrivant pas à nous rendre notre monnaie, elle manque nous faire rater le départ. On nous pousse par bonheur et on nous hisse dans le train déjà lâché. Oh ! très peu lâché !... Rassurez-vous, amies et amis qui lirez ce journal !... Cette bonne vieille locomotive ne saurait prendre le mors aux dents. On peut courir après elle comme après l'omnibus ! Elle met douze heures à parcourir les 263 kilomètres qui nous séparent de Saint-Louis, et il n'y a cependant que dix-huit ou dix-neuf haltes ou arrêts, dont un seul d'une demi-heure (pour déjeuner) !

Quant aux voitures, elles valent la locomotive. Mais j'ai bien vu, à vingt-cinq ou trente heures de Marseille, en Algérie, nos ignobles wagons français rouler en plein désert, par 36° et plus à l'ombre !... Je ne m'étonne donc pas d'être enfermée dans une boîte construite en vue d'une ligne desservant les stations balnéaires du Pas-de-Calais, et non pour les tropiques. Par taquinerie, je m'amuse même des indignations de mon mari : au fond, c'est bien la peine d'avoir vu comme lui tant de pays pour s'étonner encore !...

1. Pour les curieux, voici les prix : de Dakar à Saint-Louis (263 kilomètres) 31 fr. 65 en 1re classe ; 21 fr. 15 en 2e ; 14 fr. 55 en 3e. Il n'y a qu'un train par jour dans chaque sens ; mais il n'en existe pas moins pour les marchandises deux tarifs : grande et petite vitesse !... Il y a des trains supplémentaires entre Dakar et Rufisque.

Donc, nous cuisons, nous mijotons plutôt, en regardant le paysage, nos casques sur la tête à cause du soleil qui filtre de tous côtés et dont un rayon sur le crâne nu suffit pour vous tuer.

D'abord, des dunes et la courbe de la rade. Ce n'est pas laid du tout. La plaine s'étend à perte de vue, baignée de lumière, brûlée par endroits, verte plus souvent. Je m'attendais à revoir les environs de Biskra, la route de Toughourt, c'est-à-dire du sable et rien que du sable, sauf aux oasis de l'Oued R'hir. Mais pas du tout. Ce sol produit. Arachides, mil, lentisques, etc., habillent la terre. Puis des bouquets de *rôniers*, qui sont des espèces de cocotiers ou de palmiers dont le tronc tout droit se renfle au milieu comme ces gros cigares (si chers!) que nos maris ont l'audace de fumer...

Il paraît que le bois de ces arbres n'est jamais attaqué par les insectes et se conserve très bien dans l'eau. C'est parfait, et sans être architecte ou charpentière, voilà un végétal que j'aimerais répandre, car au moins, là où il pousse, avec les palmiers d'eau, la campagne a l'air tropical, c'est-à-dire l'aspect que je me figurais d'après les images. Quand, au contraire, il manque, on peut se croire en Sologne ou en Camargue, durant la canicule.

On s'est arrêté à Tiaroye, la « halte des chasseurs », à Tiaroye-les-Melons. Des messieurs guêtrés de fauve et ceints de cartouchières sont descendus du train avec des chiens mélancoliques. On m'apprend que les cailles arrivent. Guêtres, chiens et fusils continuent à me rappeler la France. Heureusement, voici des négresses qui viennent vendre des fruits (pauvres citrons, méchants

bouts de canne à sucre) et me convaincre que nous sommes bien au Sénégal.

On repart. Halte à M'Baou dont je ne me rappelle rien, puis à Rufisque. Ici, c'est une gentille petite ville, assez bien bâtie, avec, par malheur, une mauvaise rade, et qui, toute récente, doit sa prospérité[1] au commerce des arachides du Cayor, du Baol et du Diander[2]. La gare consiste toutefois en un simple hangar, et son buffet (?) ne nous attirerait point sans le monstrueux appétit de ma fille qui, après une heure et quart de route, réclame un second déjeuner ! (Et vous auriez voulu, ô monsieur de Lamothe, que nous n'emmenions pas cette jeune voyageuse au pays que vous gouvernez ?...)

Pendant qu'elle engloutit quelques biscuits, on me montre des arachides, la fortune locale. Ce sont des pistaches huileuses, dont la plante fournit un bon fourrage. Grillées un peu, elles se laissent manger. La pâtisserie d'ici les emploie en guise d'amandes. On fait avec elles (chez nous) diverses variétés d'huile, dont plusieurs comestibles, d'ailleurs bonnes, mais qu'on nous vend comme huile d'olives de Nice ! ! ! Enfin (mais n'abuse-t-on pas de ma candeur de nouvelle débarquée ?) l'huile d'arachides servirait en Belgique à confectionner un faux beurre, une affreuse margarine !...

A ce propos, il faut voyager pour savoir jusqu'où va la

1. 1,300 habitants en 1878 et 8,100 en 1891 !

2. Il a été exporté du Sénégal, en 1892, 46 millions et demi de kilogrammes d'arachides du Cayor, c'est-à-dire pour près de 12 millions de francs. Il convient d'ajouter à ces chiffres près de 15 millions de kilogrammes d'arachides de la Petite Côte, valant un peu plus de 2 millions et demi de francs.

contrefaçon. A bord du *Portugal*, des commerçants français, chefs de maisons et parfaits *gentlemen*, ont bien voulu m'apprendre que j'avais eu tort de ne pas acheter à Paris ou à Bordeaux certains produits.

« Mais, ai-je répondu, le temps manquait et l'on m'avait dit que je trouverais tout cela à Dakar et à Saint-Louis, plus cher, mais que je les y trouverais...

— Parfaitement!... Seulement, il y a des chances pour qu'ils ne soient pas tout à fait les mêmes, malgré les cachets et les étiquettes... La plupart de nos fournisseurs, la plupart des maisons françaises ont une fabrication spéciale, inférieure, pour les colonies. »

Et l'on m'a cité des noms, offert des dégustations comparatives.

Ah! oui, l'on s'instruit en voyageant!... Seulement, je me demande si mon mari n'a pas raison, quand, en plaisantant, il réclame la mise en vente de toutes nos colonies puisque nos capitalistes et nos industriels les dédaignent et puisque l'État ne peut ou ne veut dépenser le nécessaire pour les mettre en valeur!...

Le jour de cette révélation, en effet, quelques mauvaises langues du bord ajoutaient que la fâcheuse habitude d'écouler outre-mer les *rossignols*, le déchet, le rebut, n'était pas le fait de nos seuls fabricants. Non seulement aux yeux de l'État, les wagons réformés seraient assez bons pour nos possessions[1], mais aussi certains agents non moins réformés, ou réformables!

Il ne faut pas écouter les mauvaises langues, je sais

1. Un officier supérieur nous a affirmé qu'il en était souvent ainsi (du moins au Soudan) pour les poudres et munitions con-

bien; mais le seul fait qu'on puisse dire ces choses ne suffirait-il pas à expliquer les querelles, les divisions, dont j'ai pu me rendre compte, même avant de débarquer?...

Deux stations encore : Sebi-Khotane et Pout. Le soleil chauffe plus dur. Nous rissolons, et le poids, pourtant léger, du casque nous comprime le crâne.

Le paysage reste à peu près le même : de la brousse, quelques champs de mil ou d'arachides, des *marigots* (ruisseaux ou étangs), et, cà et là des rôniers, des palmiers rares, des ficus, des baobabs. Ces derniers sont énormes, effrayants. De vrais monstres. Leurs troncs gris sont gros comme des tours; et au-dessus, les branches ni assez nombreuses, ni assez longues, ni assez fortes, veuves enfin de feuilles en cette saison, ont l'air de débris de plumeau ! Il y pend des espèces de fruits attachés par une longue queue mince. On dirait des rats, me fait-on remarquer. Moi, je veux bien; mais, du coup, ce fruit, qu'on appelle pain-de-singe, me répugne. A la station on m'en apporte des morceaux secs : cela ressemble à la racine de guimauve des pharmaciens, forme et couleur...

Somme toute, à présent que la mer et les lagunes ont disparu à l'horizon, c'est morne, mais non sans grandeur. Le ciel et le soleil effrayent. C'est vrai que je suis

damnées en France comme trop vieilles, et cependant expédiées à Kayes. Il aurait eu des 90 ratés sur 100 cartouches tirées par ses hommes, — à la cible heureusement, et non sur un champ de bataille.

femme. Toutefois, on m'affirme que tous les nouveaux arrivés éprouvent la même sensation. Heureusement qu'il y a des tas d'oiseaux pour animer le paysage. En dehors des aigles-pêcheurs et de petits vautours (que les Sénégalais appellent élégamment *charognards*), ce sont d'innombrables tourterelles, des guêpiers multicolores, d'admirables merles métalliques et des bandes d'autres dont j'ignore les noms et qui sont plus richement peints les uns que les autres. La locomotive ne les effraye guère. Ils restent perchés sur les fils du télégraphe ou dans les buissons des remblais.

Enfin, vers neuf heures et demie, voici des hauteurs, une gorge (le *ravin des Voleurs*, où l'on pillait jadis les caravanes); voici des villages; et Thiès lui même apparaît.

Imaginez un bourg français auquel se seraient collés deux villages noirs[1]. La petite gare est gracieuse. On croirait presque un cottage, avec sa volière, ses plantes grimpantes. C'est là, je crois (ou à une des stations précédentes?) que j'ai vu une tête de jeune femme, de Française, soulever une persienne pour regarder le débarquement des voyageurs. Ça m'a émue, ça m'a fait plaisir, cette apparition, au-dessus du flot de nègres et de négresses. Pauvre femme ou fille de chef de gare ! Elle ne doit guère s'amuser !... Ses fleurs, ses oiseaux, les deux passages quotidiens du train, voilà sa seule distraction, avec le ménage à tenir, les domestiques noirs à dresser et à surveiller. Mais pour les siens, elle est la suppression de l'exil, *le foyer;* et, même pour le passant, elle est con-

1. Village *sérère* et village *yolof*.

solante, en montrant la vie possible ici, le blanc, quand il veut, plus fort que le soleil et le climat.

... Sans trop nous attarder aux comptoirs qu'ont à Thiès la plupart des maisons de Saint-Louis et où l'on vend de tout : étoffes, quincaillerie, épicerie, liquides, mercerie, conserves, etc., etc., nous gagnons le pénitencier-ferme-école que dirigent des religieux (des pères du Saint-Esprit, je crois). Le supérieur nous en fait affablement les honneurs, et, vraiment, ce n'est point par politesse que nous nous extasions devant les résultats obtenus[1].

Mon mari triomphe : « Hein !... Ai-je assez raison de soutenir qu'avec de la persévérance, de l'esprit de suite et des capitaux, on peut tout obtenir de cette terre ?... Mais voilà, il faut une grande compagnie privée, une association syndicale, « une collectivité » pour opérer... Les missionnaires ne réussissent que parce qu'ils ont des ressources desquelles ils n'exigent pas, le cas échéant, un rendement immédiat... Mieux vaut avoir, disent-ils, un capital improductif deux ou trois ans, le temps de planter, de créer des voies de communication et qui nous rapportera ensuite du 7, du 8, puis du 10 p. 100, que le placer une fois pour toutes, à 3 1/2, voire à 3; avec, d'ailleurs, des *aléas* plus compliqués qu'ici... Et puis, il y a chez eux un plan arrêté que tous suivent. Si l'un d'eux disparaît, l'entreprise ne chôme pas, et le remplaçant du mort ou du rapatrié continue sa besogne, dans les mêmes idées et avec la même caisse. Chez nous autres, laïques coloniaux, au contraire, chacun tire à hue et à dia.

1. Voir page 156.

Les fonctionnaires changent perpétuellement et ont tous leurs théories personnelles qu'ils veulent naturellement appliquer, quitte à démolir l'œuvre (inachevée) de leurs devanciers. Puis, au bout de quelques mois, ils s'en retournent Ou bien ils n'ont pas d'idées du tout, et c'est pire !... Quant aux particuliers, aux colons, ils n'osent rien risquer à lointaine échéance, bâtir solide, faire définitif, et ce, faute de capitaux. Ils n'osent voir enfin plus loin que le gain qu'ils se sont fixé et qu'ils veulent amasser en x années. Après eux, le déluge ! Et leurs entreprises sont à la merci de leur santé, d'une fuite de leur banquier, d'un vol de leur commis !... »

(*Et cætera !*... — Bien entendu, je ferai lire ce morceau de mon journal à mon mari pour qu'il rectifie, au besoin, l'exposé de ses idées, car je ne suis pas sûre, bien qu'ayant, depuis des années, les oreilles rebattues de cela, d'avoir tout bien compris et retenu !)

Donc, Paul s'emballe. Il va citer des exemples, passer en revue toutes nos possessions. Ça va être terrible ! Heureusement que l'aimable Révérend Père nous fait visiter une seconde série de champs et de jardins, et nous recommençons à nous émerveiller de l'ingéniosité de ces cultivateurs ensoutanés. Ils sont leurs propres ouvriers. Maçons, puisatiers, charpentiers, agronomes, ils ont tout fait eux-mêmes avec leurs jeunes élèves comme manœuvres et apprentis. A côté des cultures du pays dont ils ont augmenté le rendement par une savante irrigation, voici des cultures françaises, des potagers et des vergers superbes, et les plus beaux arbres à fruits des Antilles qu'ils ont introduits ici et qui prospèrent...

La visite se termine chez les trois sœurs de Saint-Joseph de Cluny chargées de la lingerie, de l'infirmerie, etc... Je n'en vois qu'une, une vénérable religieuse, que vingt années de séjour dans les moins saines colonies ont laissée sinon solide, du moins souriante, quoi qu'elle n'en puisse plus. Mais on peut deviner dans ses traits, dans son affaissement, au timbre de sa voix, une lassitude poignante. Ses pauvres regards résignés ont l'air de chercher au loin la maison maternelle, la patrie qu'ils ne reverront sans doute pas...

Au sortir de son parloir, plus ferme que cloître et d'une propreté hollandaise, d'une fraîcheur exquise, nous retombons dans la chaleur et le soleil. En regagnant Thiès, nous nous entretenons de tout ce que nous venons de voir. Paul est toujours aussi enthousiaste; mais il a découvert que les petits nègres condamnés par les tribunaux sont mêlés dans l'établissement aux enfants moralement abondonnés et aux orphelins. Cela l'indigne, et peut-être n'a-t-il pas tort si les gamins noirs sont comme les nôtres qui, dans nos fermes-écoles pénitentiaires et nos maisons de correction, se corrompent les uns les autres...

On va déjeuner, et nous avons la surprise de trouver un ravissant chalet en pitchpin, aux larges verandahs, construit spécialement pour ce pays-ci et arrivé tout démonté.

Rien de plus coquet, de plus confortable, de mieux approprié au climat (grâce à un vernis spécial). La maison, le confort, font la résistance du colon anglais. Il devait le savoir, le Français qui a bâti cela. On doit bien

se porter dans ce joli chalet, ne pas penser à son exil.

Le propriétaire arrive. C'est un vieil employé des chemins de fer algériens qui, après être venu ici travailler à la construction de la ligne de Dakar à Saint-Louis, a employé ses économies à créer cet établissement. De tout cœur nous le félicitons et lui souhaitons de voir encore se développer ses affaires.

A trois heures, nous reprenions le train pour Dakar...

Aujourd'hui, mardi 15, après-midi consacré aux malles et à quelques achats. Le soir, M. P..., le très obligeant inspecteur de la maison française *Flers-Exportation* (laquelle a des comptoirs dans presque toutes nos possessions africaines et au Soudan) nous fait parcourir en voiture les environs de Dakar. Nous voyons le lazaret, le phare, l'hôpital inachevé, etc... Les routes ne font pas honneur à notre administration ! Toujours enfin, je ressens cette sensation de pauvreté, de misère, de provisoire...

Notre compagnon nous annonce qu'il partira avec nous demain matin pour Saint-Louis. C'est pour nous une bonne fortune que voyager avec un homme connaissant comme lui le pays. Déjà, à bord du *Portugal*, il nous avait donné, pour parler l'argot de Paris, de précieux « tuyaux ». J'ajoute vite qu'il est, avec cela, instruit et parfait homme du monde. Il appartient, m'a dit mon mari, à cette école de jeunes gens, trop rares encore, qui ne croient pas déroger, leurs études finies, en imitant les jeunes Anglais qu'on voit, au sortir de l'Université, aller

au bout du monde vendre des cotonnades ou acheter de l'indigo.

Il en faudrait, je crois, beaucoup comme cela. Peut-être que messieurs les militaires et marins qui appellent si dédaigneusement « *traitants* » tous nos commerçants de la côte d'Afrique se décideraient alors à comprendre qu'ils doivent uniquement conquérir pour notre commerce et notre industrie, — non pour leur seul avancement.

Mais se convertiraient-ils? Je n'en suis pas bien sûre. Gentleman et instruit, ou tout rond et genre « commis-voyageur », le commerçant, je le crains, sera toujours, aux colonies, victime des préjugés militaires. C'est très triste, mais bien comique en un temps où tout le monde est soldat et peut décrocher l'épaulette !...

Je voudrais bien savoir si parmi les aimables et braves officiers étonnés de nous voir, ces jours-ci, aux mains obligeantes de certains « traitants », il en est beaucoup (sortis des rangs ou de Polytechnique) qu'aient bercés des genoux de duchesse ?... Si je me trompe, la « vie des camps » les a bien dévernis, ces beaux seigneurs, et j'en sais au moins un dont l'excellente maman vendit, de longues années, de la chandelle et des pruneaux.

Alors ?...

Je sais bien ce qu'ils disent : « Il y a commerçants et commerçants... En France, ce ne sont pas les mêmes. » Tout cela parce que, ici, on fait à la fois le « gros » et le « détail », et, surtout, parce qu'il y aurait eu, au début de nos conquêtes, des « frères-de-la-côte », comme ils les appellent. Et après ?... En admettant que ce soit vrai,

toute une corporation doit-elle payer pour ses brebis galeuses ?... D'abord, il en faut de ces aventuriers, de ces risque-tout, que j'admire, moi, d'aller créer une boutique-caboulot sur le champ de bataille de la veille, en pleine fièvre, des fois en pleine épidémie. — S'ils ne commençaient pas, les autres ne viendraient point !

CHAPITRE III

SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL — EN ROUTE POUR LE SOUDAN

En chemin de fer encore. — Comment on traite nos soldats. — Une ville fondée en 1626 et n'ayant encore ni hôtel, ni bains !!! — Tristesse et misère. — Renée refuse de s'étonner. — Musique funèbre.

Saint-Louis, 17 novembre.

Dakar ne m'avait pas déçue. En dirai-je autant de Saint-Louis ?...

Mais commençons par le commencement...

Hier matin, à six heures et demie, nous avons crié : adieu ! au susdit Dakar et repris le bon petit train familial qui, chaque jour, monte à Saint-Louis. Jusqu'à Thiès, rien de nouveau : nous refaisons la route de l'avant-veille; mais la chaleur nous semble plus supportable. M. P... nous a munis de caisses de glace ; nous sommes enfin mieux outillés pour la route... A la station qui suit Thiès, c'est-à-dire à Tivavouane, je crois : buffet. Quand je dis : buffet !... Enfin, ce n'est pas pire

que sur les lignes de Constantine au Sud-Algérien... Nous déjeunons (?) donc, et l'on remonte dans le compartiment que la Compagnie a bien voulu nous réserver. Il est alors près de onze heures, et, de ce moment, jusqu'à la tombée du jour, nous n'avons plus qu'à compter les stations. De ce point à Saint-Louis, on en trouve onze qui ne varient pas beaucoup plus que le paysage, mais dont plusieurs rappellent de beaux faits d'armes dont nos soldats d'infanterie de marine, les *marsouins*, et nos spahis furent les héros. (Mon mari nous en raconte quelques-uns qui sont simplement admirables. Comment se fait-il qu'on ne sache pas tout cela en France ?...)

Et toujours des rôniers, des baobabs, et de la brousse. Les champs moissonnés en cette saison, ne se distinguent pas très bien. Des singes, des tourterelles, des perruches, des bengalis, des oiseaux inconnus habillés de pierreries, peuplent la solitude le long de la voie. Les villages sont rares ou trop loin pour qu'on les distingue nettement. Puis, la plaine triste se coupe de *marigots*, de marais : Saint-Louis est proche. La ligne qui ne s'est jamais beaucoup éloignée de la mer (à notre gauche), — d'où l'aspect plat du pays, — s'en rapproche encore, et voici qu'on aperçoit le chef-lieu du Sénégal.

Le gouverneur par intérim, l'aimable M. Roberdeau, directeur de l'intérieur, qui nous a télégraphié aux stations en route, a envoyé à notre rencontre son secrétaire et sa voiture. On cause, et je ne vois pas bien ce qui m'entoure, d'autant que j'apprends tout de suite une mauvaise nouvelle. On a profité du congé du gouver-

neur titulaire, M. de Lamothe, pour livrer ses appartements aux maçons. Impossible donc de trouver au palais du Gouvernement autre chose que la table...

Or, il n'y a pas d'hôtel à Saint-Louis !!!

Et dire que nous sommes là depuis l'an 1626 !... Du coup, je pardonne à mon mari tous ses dadas coloniaux.

Par bonheur, M. Roberdeau nous a fait chercher et retenir par ses secrétaires une chambre en ville. Nous voilà donc partis. De la rive gauche du fleuve (le Sénégal), nous passons à la droite, siège de Saint-Louis. La voiture franchit, par conséquent, un pont... de bateaux, de 600 mètres de long, dont le poids du léger véhicule émeut la passerelle. Le cheval butte sur les planches au niveau inégal, ou se cabre, effrayé par des chameaux. Du fleuve, j'aperçois seulement, dans la nuit qui tombe sans crépuscule, des pans d'eau jaune. Ensuite un quai, des rues. On me signale, avec orgueil, que celles-ci sont enfin pavées... « en partie » (depuis 1626 !), et que, « depuis sept ans » la ville a enfin de l'eau (saumâtre seulement huit ou neuf mois sur douze !). Comme passants, rien que des noirs. Les rares blancs sont des troupiers.

Dans le train qui nous a amenés, j'ai vu avec indignation de malheureux soldats, des *marsouins*, voyageant en 3e classe (et quelle 3e classe !) avec des noirs, et de la dernière catégorie.

Jamais des Anglais ne traiteraient ainsi leurs hommes. Ces malheureux, ridiculement habillés contre la chaleur

(pantalon de toile, mais vareuse de gros molleton comme en France !), ces malheureux faisaient pitié, débraillés, sales et tristes, enfermés au milieu de la puante négraille, dans une étuve atroce ! Comment veut-on qu'ils se portent bien ? que l'indigène les respecte ?... Je sais bien que *celui-ci vote s'il ne tire pas au sort, qu'il est citoyen sans avoir été soldat;* mais c'est égal, c'est navrant à voir !...

Revenons à Saint-Louis... La voiture s'arrête enfin, devant un café-restaurant, — le seul (en tout cas, le meilleur !) de la ville, sans élégance, ni coquetterie : un vulgaire assommoir, — avec tables et billards, qu'une faillite ou tout autre cause aurait empêché de soigner sa devanture[1].

« La chambre de Monsieur et Madame ?... demande le secrétaire.

— Ah ! j'avais oublié... mille pardons ! »

Et la patronne, une grosse dame, d'ailleurs très obligeante, s'empresse, fait chercher une clé, de la lumière, et nous traversons la rue pour entrer, en face du débit, dans une maison noire et silencieuse.

Avec cette légende : *la Maison du crime*, les journaux illustrés en représentent de pareilles les lendemains d'assassinat du côté de Saint-Ouen[2].

Nous voici seuls. Nous montons un escalier de bois, noir d'énormes cafards appelés cancrelats. Ça empoi-

1 et 2. — Un an a passé sur ces impressions !... Mon mari me demande d'avouer, en note, que j'ai exagéré... un tout petit peu. — Soit !

sonne. Une porte s'ouvre, et la « chambre » apparaît. Un lit de noyer et une toilette *dito* qui datent du retour des Cendres. A terre, un matelas. Un point, c'est tout. Quant aux draps... Ils ont pu être trempés dans l'eau, mais sûrement non lessivés... Le cœur nous lève... N'insistons pas...

On décide qu'on couvrira cette répugnante literie avec nos couvertures de voyage et qu'on dormira tout habillé ! Les bagages arrivent par bonheur. Nous pouvons faire notre toilette et attendre M. P..., notre compagnon de route, qui, naturellement, s'indigne de voir une femme et une enfant ainsi logées. Il n'y a pas d'hôtel à Saint-Louis, je l'ai dit, mais il insiste pour nous conduire à sa maison de commerce. Nous refusons puisque nous devons partir peut-être le lendemain matin, et mon mari le calme philosophiquement avec ces mots[1] :

« Baste !... ici, je dois expier le côté militaire de ma réputation. L'ami et le défenseur de l'armée coloniale ne saurait être sympathique... Mais si vous venez nous voir au Soudan, vous verrez que là-bas, il en sera de même et qu'on me fera expier ma qualité de pékin et mes amitiés au Parlement ! »

Là-dessus, nous allons dîner tous quatre au restaurant-café ci-dessus décrit. Des sous-officiers prennent l'absinthe en jouant au billard. La bonne patronne me décoche des coups d'œil de pitié, prend mon mari à part et lui chuchote, en nous montrant, ma fille et moi :

« Monsieur, ne les emmenez pas au Soudan ! »

1. Dont, par la suite, on le verra, je devais vérifier la justesse.

Ah ça ! qu'est-ce que c'est donc que ce Soudan pour qu'il puisse être pire que le Sénégal ?...

Au premier étage (je passe sur l'escalier primitif et les cancrelats obligés !), entr'aperçu une grande salle à manger, la « popotte » de messieurs les officiers d'artillerie de marine, je crois. A côté, on nous ouvre un « salon ». Nappe sale et pénombre. Nos étonnements cependant étonnent :

« Comment, vous n'y voyez pas assez ?... »

Et l'on nous montre, rougeoyant au mur, une... lampe Edison !

C'est vrai ; *nous ne nous en étions pas encore aperçus :* Saint-Louis est éclairé à la lumière électrique ! Malheureusement, — il y a un : malheureusement ! — la machine motrice doit alimenter dix fois plus de lampes qu'elle n'en peut desservir ; ou bien elle est rudement détraquée ! Toujours est-il que, pour trouver nos plats dans les ténèbres, nous devons exiger un supplément d'éclairage, d'abord une lampe à pétrole, laquelle ne veut pas marcher ! puis des bougies !... Du coup, nous voilà pris d'un fou rire, et prenant gaiement nos mésaventures et nos désillusions. On mange n'importe quoi.

« Eh bien, demande M. P... à notre fillette, comment trouvez-vous le Sénégal, sa nourriture, son éclairage ?...

— C'est « rigolo » ! répond l'enfant.

Et je n'ai pas la force de la gronder pour cette réponse à la Bob, à la Gyp, tant elle rend bien notre pensée à tous !

Il vaut mieux rire, n'est-ce pas ? D'autant que nous ne changerons rien à notre mode de coloniser. Qu'est-ce

que mon mari a obtenu avec ses campagnes à ce propos? Rien, n'est-ce pas, que quelques bonnes inimitiés! Eh bien, alors?...

Le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui 17, la matinée a été prise par des visites, des achats. Je vois la ville, des rues droites en partie pavées, une place, des bâtisses officielles, des casernes, des bâtisses officielles encore. Ce n'est pas laid. Pas assez peuplé seulement. Ça sent la misère, l'artificiel; mais ça permet toutefois de se rendre compte de ce que nous pourrions faire en Afrique si nous savions vouloir, et vouloir longtemps, *en dépensant le nécessaire.*

En fait de passants, des plantons surtout, des noirs pour la plupart... Ah! que de plantons, civils ou militaires, et tous un registre sous le bras, des paperasses qu'ils vont faire signer!

Ce qu'il y a, comme bâtiments, de sinon beau, du moins de solide et d'approprié au climat, a été construit par les Anglais qui ont, par deux fois[1], occupé notre colonie. Une exception cependant pour la cathédrale et l'hôpital qui sont suffisants.

De vie dans les rues, peu ou point. Militaires ou fonctionnaires à part, quelques commerçants exceptés, des nègres et toujours des nègres[2].

1. De 1758 à 1779, et de 1809 à 1817. — Ils n'ont pas fait de provisoire, eux!

2. 16,000 habitants en 1878, et 20,200 en 1891, dont 16,000 pour la population sédentaire, et 1,500 Européens seulement, garnison comprise.

Saint-Louis est bâti sur une île, à 16 kilomètres de l'embouchure du Sénégal. La ville est séparée de la mer par une mince langue de sable appelée langue de Barbarie, à laquelle l'unissent des ponts sur pilotis. Entre le petit bras du fleuve et l'Océan, sur cette langue de Barbarie, on trouve les faubourgs de Guet N'Dar[1] et de N'Dar Toute. Celui-ci est l'Auteuil de Saint-Louis. Celui-là est surtout habité par d'extraordinaires pêcheurs noirs qui, avec de frêles pirogues, franchissent les trois lignes de brisants défendant la côte, et, sans souci des requins, tombent à l'eau à chaque instant.

Le fleuve, m'explique-t-on, est en effet défendu par une *barre* qui en rend l'entrée très difficile. Seuls, les bateaux ne calant pas plus de 3 à 4 mètres arrivent à la franchir avec de bons pilotes, et, des fois, après avoir attendu, durant des semaines, une marée assez forte. C'est pour cela qu'au lieu de remonter le Sénégal et de se mettre à quai à Saint-Louis, les grands vapeurs vont, plus au sud, toucher à Dakar.

Il est bien certain, me dit-on encore, qu'on pourrait rendre cette barre accessible. Les Anglais l'auraient fait depuis longtemps, à notre place; mais l'argent manque ici, *et l'entente*, comme partout.

Quoi encore? Ah! sur la place du Gouvernement, une statue du général Faidherbe, l'homme de génie à qui nous devons le Sénégal et le Soudan. Hélas! la gratitude de Saint-Louis ne s'est pas proportionnée aux services rendus par ce grand administrateur! Cette statue

1. N'Dar veut dire : Saint-Louis, en yolof.

minuscule me fait songer à l'Alexandre Dumas père, de la place Malesherbes, à Paris : mais, ici, pas d'excuse : nul bas-relief, nul accessoire. Un petit homme, un « bataillon scolaire » tout seul...

... Comme de juste, étonné tout le monde en demandant un établissement de bains. Il n'y en a point ! Pas plus que d'hôtel !!!.

Battu les magasins. On y trouve à peu près de tout. A peu près... Dame, c'est énormément plus cher qu'en France ; mais les commerçants sont on ne peut plus gracieux et complaisants...

Pas encore vu une femme blanche dehors. On me dit qu'elles ne sortent presque jamais, si ce n'est pour aller à l'église, le dimanche, ou, de temps en temps, à des soirées officielles. Je ne m'étonne pas qu'à ce régime, elles engraissent, s'ennuient et se portent mal. Une seule exception : la femme d'un lieutenant de vaisseau, Mme B..., qui monte à cheval, canote, chasse, pêche, et attend encore son premier bobo, grâce à sa façon intelligente d'entendre l'exil.

... Déjeuné au palais du gouvernement. Salons officiels et bureaux d'une construction bien comprise contre la chaleur. Larges vérandahs. Une seule note exotique : des fauves en cage dans le jardin. Le lion de cette partie-ci de l'Afrique n'a pas de crinière et fuit, paraît-il, devant le blanc (j'aime mieux le croire que l'aller voir...) Il ne serait dangereux que blessé.

M. Roberdeau, le gouverneur intérimaire, est charmant. Bien entendu, nous ne lui disons pas de quelle

façon ses employés nous ont logés; et, après le repas, de tous points exquis, — notre dernier bon repas pour de longs mois, — nous en revenons à notre départ.

Celui-ci, dans notre esprit, devait s'effectuer ce matin par le bateau des Messageries fluviales qui, dans la bonne saison, font parcourir tous les quinze jours à un de leurs bâtiments les 1,029 kilomètres qu'il y a (par le Sénégal) de Saint-Louis à Kayes, le chef-lieu du Soudan français. Par malheur, ledit bateau est parti hier matin!... Or, avant six ou sept mois, avant le retour des hautes eaux, il n'y en aura pas d'autre qui aille à Kayes! Le niveau du fleuve baisse à vue d'œil et les chaloupes à vapeur du Service fluvial vont graduellement diminuer leur itinéraire. Du point où la prochaine, celle qui partira dans quinze jours, pourra atteindre, nous devrions continuer notre route vers Kayes en... chaland! — en chaland avançant à la perche ou remorqué à la cordelle par nos mariniers noirs, et ce par des 38° à l'ombre!

Notre désolation a été brève, car la Providence veillait sous la forme du très aimable et très obligeant général Borgnis-Desbordes.

Voici comment :

Le général (qui est divisionnaire et grand-maître de l'artillerie de marine) est venu de France pour inspecter les troupes du Sénégal. Demain matin il part pour le haut fleuve sur un aviso de l'État, *la Salamandre*, par lui réquisitionné; et, très gracieusement, il nous offre passage à son bord. Il ne devait aller que jusqu'à Kaaédi. Pour nous obliger, il poussera jusqu'à Matam (à 600 kilomètres de Saint-Louis). Impossible pour lui et pour *la*

Salamandre d'aller plus loin, même si les eaux sont encore assez hautes, car au retour, il faudrait faire quarantaine!

Je ne comprenais pas. On m'a expliqué que le Sénégal et le Soudan sont comme en guerre depuis que ce dernier ne dépend plus de l'autre, a « conquis son autonomie » et a, comme commandant supérieur, un gouverneur indépendant! Alors les provenances de celui-ci sont déclarées contaminées par celui-là, d'où... quarantaine de vingt-trois jours (!!) pour les malheureux troupiers revenant de là-bas!

« Vous pouvez croire, madame, m'a déclaré tout à l'heure un officier retour du Soudan, que nous leur rendrons ça à Kayes, à la première occasion!... »

Est-ce assez gentil, cette lutte entre deux possessions françaises !...

Je reviens à notre voyage. Donc le général nous déposera à Matam, et, là, nous retrouverons *le Dagana* (le bateau des Messageries fluviales parti hier matin) lequel s'arrête en route à tous les postes et marche moins vite que *la Salamandre*. De la sorte, si nous avons l'ennui d'un transbordement, nous éviterons du moins l'horrible chaland. Le gouverneur va d'ailleurs, nous dit-il, télégraphier au bateau de nous attendre si besoin est (la Compagnie fluviale est en effet subventionnée et mon mari accomplit une mission officielle).

Toutes ces choses arrangées au mieux, nous remercions notre excellent hôte dont la voiture nous repromène à travers Saint-Louis. Nouvelles visites et courses.

Je suis un brin fatiguée. Mademoiselle notre fille, elle, est archi-valide et ne montre aucun étonnement! On dirait qu'elle a toujours vécu entre ces maisons coloniales à terrasses et vérandahs qui veulent avoir l'air arabe, au milieu enfin de cette population noire. Les lions du gouverneur?... Elle en a vu au Jardin des plantes, « des plus beaux, avec des crinières grandes comme ça, et puis près de chez marraine : le lion de Belfort »! Quant aux chameaux, n'en a-t-elle pas monté au Jardin d'acclimatation? Et ainsi de tout! Elle ne serait pas plus calme aux Champs-Élysées!

Pose-t-elle (dame : 7 ans, et, autour d'elle, tant de gâteries, apitoyées bien entendu!)?... Je ne sais pas; mais tandis que je l'embrasse, je me figure le retour (si nous en revenons tous) et ce qu'elle va raconter et décrire. Ah! je suis bien tranquille, elle n'oubliera rien de ce qu'elle ne paraît pas voir à présent, et si nos amis et nos amies comme les siens ne connaissent pas l'Afrique, ce ne sera pas sa faute!...

La pauvre chérie a été la joie de la promenade, ce soir, sur la place, devant le kiosque de la musique. Elle a voulu courir, sauter, danser; et les rares et mélancoliques promeneurs, officiers et fonctionnaires, regardaient tous ce petit diablotin qui, faute de compagnon, forçait à jouer avec elle notre brave *Typ*, un grand lévrier *greyhound* qui lui aussi ne s'étonne pas beaucoup!

Oh! oui, mélancoliques, ces promeneurs!... Sous la falotte clarté des prétendues lampes électriques, ils allaient et venaient par petits groupes, lentement, sans

bruit. Pas un éclat de voix. Pas un rire. Des fantômes noirs. Sur le kiosque, il y avait bien douze ou quinze musiciens, des soldats d'infanterie de marine détachés à la fanfare du régiment de tirailleurs sénégalais. — Les autres sont à l'hôpital, sans doute!

Pauvres petits!... J'avais toujours peur que leur grêle musique s'arrêtât faute de souffle. Le piston avait des sons de galoubet; et dans les « passages de douceur » on n'entendait plus rien du tout. Alors, dans le grand, dans l'effrayant silence, Renée applaudissait toute seule, croyant le morceau fini; et les promeneurs, toujours avec leur air de veiller un mort, se retournaient, surpris, vers l'enfant.

Parmi eux, pas une robe. Entendre la musique militaire, ça ne doit pas être « select »; et puis, il faudrait se secouer, s'habiller, se corseter, et le courage manque à ces dames après la débilitante sieste du jour... La plupart des officiers sont à leur cercle, sur la place, et les fonctionnaires sont au leur, dans la rue voisine. De là ce peu de monde. Pas une chéchia, non plus. Les tirailleurs et spahis sénégalais se battent au Dahomey; et la garnison de Saint-Louis ne se compose plus que de ces musiciens anémiés, d'ordonnances, de plantons et de quelques artilleurs ou ouvriers d'artillerie! Les nègres, au moins, devraient être là, eux qui aiment tant le bruit. Pourtant, on les compte. Ils sont blasés sans doute; et puis, justement, il n'y en a pas assez, de bruit!...

Nous partons, le cœur vaguement serré par la tristesse qui nous entoure. A présent, quand je voudrai penser à Saint-Louis, je reverrai toujours, malgré moi, cette

place morne, à moitié enténébrée, ces promeneurs fantômes, et je réentendrai tout bas (tout à fait bas) cette musiquette jouant des airs d'enterrement dans son kiosque pareil à un mausolée.

Comme nous longeons la grille du Gouvernement, les fauves sentent notre lévrier et grondent. Un petit frisson me passe dans le dos. Allons! le tableau est complet! — nous sommes bien en Afrique française!

CHAPITRE IV

NOTRE ODYSSÉE SUR LE SÉNÉGAL

A bord d'un aviso de guerre. — Du danger de vouloir réformer notre marine nationale. — Chasse aux caïmans. — Les rives du Sénégal. — Un drôle de hasard. — « F...lanquez-moi ça dehors ! » — Sur la rive étrangère...(air connu).

A bord de *la Salamandre*,
Sur le Sénégal, du 18 au 22 novembre.

— « Mais votre chien ne vivra pas au Soudan !... quel dommage avec un *pedigree* pareil ! Une si belle bête !... »

Alors, mon chien aussi?... Aucun de ses trois compagnons n'aurait dû suivre mon mari : ni sa femme, ni sa fille, ni notre demi-frère (comme dirait le bon M. Aurélien Scholl)?... Je finis par rire.

...Nous sommes partis le 18 dans la matinée. Le temps de régler la note de notre pseudo-chambre, et en route !... L'aimable M. Roberdeau nous a accompagnés au quai, nous a embarqués dans son canot, a fait veiller à l'enlèvement de nos bagages, et nous avons remonté le fleuve

pour aller gagner (au-dessus du pont de bateaux) cette fameuse *Salamandre*.

L'aviso est un antique bateau à roues sur lequel je ne voudrais pas être au large ; mais, très propre, très bien tenu, comme tous les navires de guerre, il marque bien dans un fleuve. Le second, M. Guillabert, un enseigne de vaisseau, nous reçoit à la coupée, le commandant étant encore à terre, et nous installe avec une bonne grâce, une obligeance infinies qui, pas une seule fois, ne se sont trahies durant notre séjour à bord, assez gênant cependant pour lui...

Comme « hommes du monde » les marins sont les premiers de nos officiers (aucune maîtresse de maison ne sera d'un autre avis, j'en suis sûre) et l'emportent sur ceux-là même qui passent pour les mondains par excellence : les officiers de cavalerie. Mais ce n'est pas leur seule supériorité. De par leur vie à la mer, la plupart lisent beaucoup, se font une « cervelle pas banale », comme dit mon mari. Justement notre hôte est de ceux qui ont le plus travaillé. Littérature, théâtre, beaux-arts, musique, il peut parler de tout en homme de goût et de savoir. Aussi Paul et lui ne tardent pas à s'accrocher. A l'heure où dorment les honnêtes gens, ils bavarderont encore sur le pont, tous les soirs !...

Mon mari est ravi, car il s'attendait à un accueil simplement correct. Certaines études de lui sur la flotte l'ont en effet brouillé avec force officiers de marine, lesquels forment une franc-maçonnerie extraordinairement unie pour la défense de leurs droits ou privilèges... (Moi, je trouve ça très bien, et je trouve aussi qu'avec sa manie de ré-

formes, il est allé un peu bien loin en demandant, par exemple, dans je ne sais plus quel journal ou revue, que les officiers gendres d'amiraux ne puissent pas, sauf pour faits de guerre, recevoir de l'avancement au choix !

Alors, il faudrait que les filles d'officiers généraux, si elles sont sans fortune, coiffent sainte Catherine?... Si les femmes votent un jour, cette proposition sera bien reçue !... En attendant, moi, depuis ce temps, chaque fois qu'on me présente un marin marié, je ne suis pas tranquille. Aujourd'hui, qui me dit justement que le commandant du bord n'est pas un des gendres en question?... Je m'informe. Paul détourne la conversation, et me voilà fixée : la traversée va être gaie !)

...Eh bien, si, elle a été gaie. D'abord, nous avions le général Borgnis-Desbordes, aussi verveux dans l'intimité qu'il est glacial dans son service. Quel conteur enjoué et charmant!... Et puis, son aide de camp, l'aimable commandant Bonnier[1], et M. le colonel Moreau, le directeur de l'artillerie à Saint-Louis, plein d'humour et d'entrain lui aussi. Enfin le bon médecin du bord, M. Aldebert. J'ai déjà parlé du second. Quant au lieutenant de vaisseau commandant la *Salamandre*, M. B... a été, en sa qualité de marin, donc d'homme du monde accompli, ce qu'il devait être. Et je l'ai admiré vraiment d'être si bien maître de soi et même de savoir *dégeler* quand il fallait!

Car enfin, en dehors de l'antipathie bien naturelle que mon mari doit lui inspirer à cause de ses anciens articles

1. Tué depuis, comme colonel, à Tombouctou.

sur la marine, il avait de bonnes raisons de nous envoyer *in petto* à tous les diables. D'abord, à cause de la réquisition de son bateau par le général !...

Sauf dans les ordres du jour et dans les toasts, soldats[1] et marins ont peu d'inclination, on le sait, les uns pour les autres. (Les seconds passent, d'un saut, de trois à cinq galons, sont décorés de très bonne heure, et, en sortant de l'*Iphigénie*, après trois ans d'école seulement en tout, sont assimilés aux lieutenants d'artillerie en premier qui ont, eux, quatre ans d'école, etc... Des tas d'histoires comme ça, dont on m'a rebattu la tête autrefois, que je trouve absurdes et qui me font penser que les hommes, ceux-ci du moins, n'ont pas le droit de nous reprocher, à nous femmes, nos cerveaux soi-disant si étroits, nos rivalités pour une robe ou un chapeau ! Passons...)

Et puis, nous sommes les invités non du commandant, mais de l'envahisseur, du général ! Enfin, ce pauvre M. B... a été pris à l'improviste par cette corvée, en revenant d'un tour à Dakar, et alors qu'il se promettait, avant le très prochain rapatriement de sa femme, de lui faire refaire sur la *Salamandre* un nouveau voyage d'agrément avec des chasses intéressantes et, cette fois, un retour inédit par le marigot de Doué[2]... Dame, je me mets à sa place !... Avoir projeté de faire en douce compagnie une partie en yacht... de guerre, et se voir forcé de charrier des étrangers qu'il faut traiter avec courtoisie tout en dé-

1. J'entends parler des troupes de la marine, infanterie et artillerie, et des officiers seulement.

2. Un faux-bras du Sénégal qui part un peu au-dessus de Saldé et aboutit entre Dagana et Podor.

pensant largement les frais de table alloués : ce n'est pas très amusant ! Pourquoi aussi la marine n'a-t-elle pas, comme l'armée, son train des équipages? Ce n'est pas drôle quand on a un beau sabre et un chapeau à claque de jouer les camionneurs ! Or, c'est au camionnage, paraît-il, qu'est vouée cette pauvre et antique *Salamandre*, ses canons-revolvers n'ayant aucun Samory à canarder, son pont, enfin, comme le coquet roufle réservé à madame la commandante (et où le général, pour l'instant, dicte ses rapports entre deux cigares) faisant penser malgré soi au *Touriste* qui, sur la Seine, dessert Saint-Germain et Corbeil !

Hélas ! pas de Corbeil, sur le Sénégal ; et le marigot de Doué lui-même ne doit pas avoir de Saint-Germain !...

« Camionnage » est d'ailleurs le mot qu'on m'a dit en me racontant que l'aviso avait dû naguère transporter la plupart des officiers de tous corps destinés à la colonne du haut Niger, et leurs bagages.

Oh ! ces bagages !... A entendre M. B..., je les vois d'ici : « Oui, madame, rien que du champagne, du bitter, de l'absinthe... C'était effrayant ! » Et je m'imaginerais que tous nos officiers sont de fieffés ivrognes si nos compagnons ne prenaient pas la peine de m'avertir qu'au Soudan, dans le Haut surtout, on ne trouve rien, rien de rien, à acheter pour manger et boire, et que les transports s'effectuant par caisses de 25 kilos (soit douze bouteilles seulement avec l'emballage), que les indigènes portent sur leur tête, il faut, pour être muni de l'indispensable, traîner des séries de caisses derrière soi. Ne pas oublier, enfin, que si ces caisses portent un seul nom,

elles n'en sont pas moins destinées à une bande, à une ou plusieurs popottes d'officiers vivant en commune gamelle et dont le camarade remontant le fleuve est le pourvoyeur, le commissionnaire. A noter aussi que le champagne est prescrit là-bas par les médecins comme antidote et préservatif de la fièvre bilieuse hématurique, la grande meurtrière.

...Je deviens forte : cette fièvre-là, c'est, paraît-il, la fièvre jaune ! Oui, madame, oui, monsieur ! on lui donnerait ce nom savant et décent quand elle couve, quand elle existe seulement à l'état endémique, pour la baptiser de son vrai nom quand elle devient épidémique !

C'est du moins ce qu'on m'a dit ; et même moins ignorante que je ne suis, je n'oserais ni croire, ni nier. C'est donc simplement pour faire la brave que je plaisante sur le comique funèbre qu'il y a, si la chose est exacte, à donner deux noms au même fléau ! Car, au fait, à bien réfléchir, ce serait plutôt une bonne chose. Pourquoi effrayer les pauvres troupiers à l'avance ; et, la vérité une fois trop évidente, pourquoi mentir ? Seulement, il ne faudrait pas alors, comme avec moi, « vendre la mèche » le premier jour !... Ce n'est pas d'ailleurs un médecin qui m'a confié ce secret. Je veux, je puis, croire que c'est une petite satire des subtilités de la langue des docteurs...

Rassurée sur la sobriété de nos combattants, je ne le suis pas cependant sur ce qu'on pourra dire de nous. Nos colis en effet, occupent tout le toit de la canonnière, où, entre parenthèses, ils grillent et se mouillent alternati-

vement sans le moindre prélart pour les protéger !... Or, nombre d'entre eux, ceux du moins qui proviennent de Saint-Louis, portent aussi, marquées au feu dans le bois, donc indélébiles, des indications compromettantes : vermouth, rhum, etc., etc. Ils ne contiennent guère, cependant, que des provisions de bouche très avouables : les éternelles boîtes de conserve, des pommes de terre, etc... Baste ! on dira ce qu'on voudra !...

Et sans répondre, j'écoute M. B... achever de me raconter ses misères, la vaillante *Salamandre* transformée en coche d'eau du bon vieux temps. Au fond cependant, je ne le plains pas beaucoup, car lesdites misères occupent seules son temps, le commandement du bateau appartenant, en fait et en droit, au pilote indigène, notre véritable maître à tous.

Quand ce bon noir, souhaitant manger son couscouss, a déclaré qu'il faut mouiller, le ministre de la marine en personne ne ferait pas faire aux aubes du bateau un tour de plus. Notre capitaine a donc autant de loisirs que d'heures. Il en emploie quelques-uns à fabriquer une carte du fleuve, et vraiment, il dégèle tout à fait quand il montre des échantillons de ses travaux à Paul. Celui-ci, entre nous, n'est pas hydrographe pour un sou, mais il aime faire plaisir, et je ne doute pas qu'il rende hommage, dans ses rapports et dans son livre, à toutes les belles choses qu'on lui fait voir.

La carte d'ailleurs n'occupe pas seule le commandant. Moi aussi je veux rendre hommage à... sa table, toujours exquise comme chère et toujours élégamment dressée on voit que madame la commandante a passé par là et a

stylé le personnel). Nous mangeons, en effet, tantôt chez M. B..., tantôt au carré, avec l'enseigne et le docteur. C'est également au carré que nous logeons. Un rideau de damas rouge coupe la pièce en deux, protège la table de toilette et nos trois couchettes établies sur les divans et enveloppées de moustiquaires. On serait très bien là, sans la chaleur, sans surtout d'effrayantes légions de rats et de cancrelats.

Nos journées?... Mon Dieu! c'est très simple: on s'habille sans façon pour le déjeuner. Quelques-uns de ces messieurs, en attendant l'heure du repas, tirent à la carabine ou au kropatcheck sur les caïmans de la rive; le général, son aide de camp, le colonel, et parfois le commandant, jouent sans conviction aux dominos. Je m'essaye à ce jeu palpitant et l'on m'enseigne à tricher sans vergogne, tantôt pour un camp, tantôt pour l'autre. Chacun m'imite bientôt, et l'on rit follement.

Après le repas, café, sieste ou bavardage. Nos insupportables chasseurs tiraillent encore. Le bateau va relativement assez vite; il est donc assez difficile de loger une balle entre les deux yeux d'un monstre qui gagne l'eau dès qu'il entend le bruit des roues. Mon mari n'en a encore tué que deux.

Ensuite douche dans la cabine de toile que l'aimable second nous a fait installer. Je m'habille, j'habille ma fille, et l'on dîne. Ensuite, nouvelle réunion sur le pont. Mais la nuit est venue, le bateau a mouillé, le nez au courant, et les moustiques arrivent en foule. Chacun se lève

à son tour, va se gratter jusqu'au sang, revient et recommence, jusqu'à ce qu'on se décide à redescendre dans l'étuve où l'on feint de dormir. . . . .
. . . .

Et le pays ?... Si je parlais du pays? Soyons sincère : il ne paye pas de mine. Le fleuve a baissé ces temps-ci, la saison sèche étant plutôt en avance, et, souvent, nous ne voyons rien de la campagne, car nous marchons entre deux berges très élevées par places. En revanche, force oiseaux : les éternelles tourterelles, des guêpiers-roses, des martins-pêcheurs et des espèces de vanneaux au ventre gris-perle, aux ailes rayées gris et noir. La plupart font leur nid dans les berges qu'ils creusent de trous innombrables. On aperçoit aussi des oies et des outardes, des canards, des grues couronnées ou oiseaux-trompettes, des hérons, des marabouts, des aigrettes, des tas d'échassiers dont le beau plumage — j'en rapporterai ! — me fait rêver des tas de chapeaux étonnants pour à Paris, cet hiver, — si toutefois je reviens de la « terre de mort !... »

Ce qui manque, ce sont les arbres. On en voit peu de beaux. Par contre, force troncs calcinés, tout noirs, affreux. On m'explique que, pour défricher leurs *lougans* (c'est-à-dire leurs champs de mil, maïs, etc.), les nègres mettent le feu à la brousse. L'incendie en s'étendant détruit les arbres et les poteaux télégraphiques. On remplace ceux-ci, mais non ceux-là. Le bon Dieu est un chef de service qui n'aime pas qu'on détruise son œuvre inutilement! Il en résulte des paysages atrocement tristes. On dirait des lendemains de guerre. Le vent soulève des

cendres, et après la moindre promenade à terre, on a sa robe toute noire de charbon. Ce ne serait rien, mais la destruction de l'arbre modifie en mal le climat et le régime des pluies qu'il rend rares, au grand détriment de certaines cultures et de la santé humaine.

Quand la berge s'abaisse, au confluent d'un marigot, quand il y a des îles de sable ou de vase qui y touchent, on me montre aussi des singes et des gueules-tapées (espèces de lézards comestibles de la grosseur parfois d'un petit caïman et lui ressemblant beaucoup). Le soir, des antilopes et des sangliers viennent y boire. Je n'ai vu qu'un seul hippopotame, un jeune. Les grosses bêtes sont encore dans l'intérieur, dans le lit des marigots. La nuit on entend toujours l'hyène et quelquefois le lion.

Bien entendu, j'ai voulu essayer sur les oiseaux d'eau, mon joli fusil Guinard, mais c'est un calibre 28, une arme de dame qui, à cause de sa légèreté même, recule terriblement et me meurtrit l'épaule. Décidément, je devrai rester femme, et tandis que le général se moque de moi, je reprends mon aiguille !

Des villages se montrent, très habités. Ce sont toujours les mêmes cases rondes en boue ou pisé, avec une seule ouverture et couvertes d'un toit de chaume en forme de chapeau de lampe. Là-dedans grouille une négraille bon enfant, de vrais singes apprivoisés qui rient tout le temps. Ces braves gens se rapprochent du fleuve quand les eaux de celui-ci ou de ses affluents baissent. Ils s'en écartent quand elles montent. Ils ont ainsi deux villages et deux pays de culture dont un est inondé pendant quelques mois.

Culture primitive s'il en fut. Je vois de pauvres femmes, (la femme est ici la bête de somme, sans être cependant trop malheureuse, ou du moins maltraitée), qui, courbées sur la terre, bêchent avec une espèce de petite pioche à manche trop court. De charrue ni de houe : point. Le sol exige seulement qu'on l'écorche, qu'on sème et qu'on l'arrose. Ce dernier travail n'est demandé qu'au ciel...

...Nous avons passé, sans nous y arrêter malheureusement, devant le joli poste de Richard-Toll, puis devant Dagana et Podor.

Ai-je dit que si la rive gauche était absolument française, la droite ne l'était encore que nominalement, par places du moins? Là sont les Maures nomades[1], des gaillards peu commodes, d'affreux pillards, peu belliqueux, mais cruels.

Ensuite, c'est Saldé (461 kilomètres de Saint-Louis) et Kaaédi.

C'est à ce dernier poste que le général devait descendre. Aussi est-il attendu. Le commandant du poste est au bord de l'eau, en grande tenue, avec tout son monde; mais nous passons sans même stopper, et je suis un peu honteuse d'être la cause de la déconvenue de ces messieurs qui, sans rien y comprendre, suivent la *Salamandre* avec des yeux stupéfaits.

Kaaédi est, me dit-on, le poste le plus malsain du Sénégal.

1. Maures Trazza, Maures Brakna et Maures Douiches. Ces trois familles se subdivisent en plusieurs tribus placées sous le protectorat purement politique du gouverneur du Sénégal. Ce sont des

Poste de Matam, 22-28 novembre.

Nous sommes encore à plus de 400 kilomètres de Kayes, et, déjà, les incidents commencent... Ohé! les amateurs d'imprévu, bonnes amies de Paris, qui deviez estimer nos aventures si banales jusqu'ici!,..

En arrivant à Matam, l'autre matin, nous n'avons pas trouvé le *Dagana*, le bateau des Messageries fluviales qui devait nous y attendre [1]; nous nous informons; le général et ses officiers s'informent de leur côté, et nous apprenons que le gouverneur par intérim du Sénégal a oublié de tenir sa promesse, c'est-à-dire de télégraphier au vapeur d'attendre la *Salamandre* (l'oubli doit être le fait des bureaux ou de ceux qui nous ont si bien logés à Saint-Louis, et non de l'aimable M. Roberdeau).

Nous voilà donc forcés de débarquer... et de nous résigner. Pas la moindre chaloupe sur le fleuve, pas même un canot! Naturellement, nous prenons assez mal la plaisanterie, très mal même, moins mal cependant que nos passagers. J'obtiens cependant de mon mari qu'il taise son indignation. Il est en effet persuadé (et il n'est pas le seul à bord) que notre mésaventure a été voulue, préparée.

Je sais bien que nous venons de manquer le *Dagana* d'une heure et demie à peine et qu'à la lorgnette, de la

métis de Berbères et d'Arabes plus ou moins mélangés avec l'élément noir. Beaucoup cependant ont le pur type arabe.

1. Voir plus haut, chapitre III, page 46.

passerelle, on pourrait encore voir sa fumée au loin sur un des coudes du fleuve [1].

Enfin, je n'ignore pas que, ce matin, au lieu de quitter le mouillage, comme d'habitude, au jour, soit à 4 heures et demie, nous n'avons levé l'ancre qu'à 6 heures 30, alors que le commandant (si nous en croyons, du moins, les matelots indigènes du bord, les *laptots*) était informé par le pilote noir (renseigné lui-même au passage par les villages riverains) de la marche du *Dagana* et de sa situation réelle quelques milles en avant de nous... Je sais bien tout ce qu'on voudra, mais cela ne constitue pas la certitude formelle d'une préméditation, d'un « coup monté ».

Tant pis si je suis trop naïve! mais jusqu'à la preuve indéniable du contraire, je me refuse à croire qu'un officier français, qu'un marin ait pu commettre pareille goujaterie. Et le mot goujaterie ne rend qu'insuffisamment ma pensée. Jeter une femme et une enfant sur une berge brûlée, en plein Sénégal, dans un des coins les plus malsains de la colonie, où rien ne peut nous abriter est un acte en effet qui mériterait une autre épithète.

Non, M. B... ne peut avoir intentionnellement retardé le départ de la *Salamandre*, le dernier jour, afin de nous faire manquer notre bateau. Je n'ignore pas ses sentiments : je l'ai surpris faisant activer la dégringolade de nos bagages : « F....z-moi ça dehors! », puis, me découvrant à portée de voix, susurrant aux mêmes

1. Impossible de courir après lui, *la Salamandre* entrée dans la région contaminée, ou plutôt soi-disant telle, ferait au retour ici vingt-trois jours de quarantaine!

matelots des recommandations pleines de sollicitude : « Attention... doucement ! n'abîmez pas cette malle... » ; on m'a fait enfin remarquer qu'il nous avait fait quitter l'aviso par l'échelle de bâbord — comme qui dirait l'escalier de service, la coupée de tribord étant, elle, le grand escalier, l'entrée et la sortie d'honneur réservée aux officiers et à leurs hôtes ! — et ce, alors que mon mari, en dehors de sa situation personnelle, a l'assimilation au grade d'officier supérieur et remplit une mission officielle, alors que je suis femme, et alors enfin que l'échelle de tribord faisait justement face à la rive où nous devions débarquer ! ... — Je ne puis également ne pas déclarer qu'il semblait ravi de voir mes bagages, archi-cuits de leur séjour sur le toit du pont (où on leur refusa l'abri d'un prélart), faire pompe et boire toute l'eau du *you-you* mal entretenu qui, en plusieurs fois, les porta à terre, d'où ce résultat : 1,500 francs de robes et d'objets divers perdus ! — Oui, oui, je sais tout cela, mais tout cela ne constitue pas une preuve, et j'accuserai le hasard, tous les hasards, avant de soupçonner un homme bien élevé, un français, un marin, un officier, d'avoir risqué la vie d'une femme et d'une enfant pour satisfaire je ne sais quelles petites rancunes[1] !

. . . .

. . . .

1. On me dira : alors, pourquoi rapporter l'incident ?... Je répondrai que lorsque j'écrivais ces notes à fautes-que-veux-tu, je ne prévoyais pas que nos amis m'en conseilleraient l'impression et que mon mari l'autoriserait. Je tuais le temps, je me dérouillais les doigts et la mémoire ; je notais surtout, toutes fraîches, les choses

Deux heures après, la *Salamandre* était partie, emportant le bon général et les excellents officiers nos hôtes (dont l'émotion indignée avait — est-ce assez humain ! — soulagé la mienne); et nous étions seuls au poste de *Matam*, pour six jours !

. . . .

pour en envoyer le récit à des parents, à des amies. L'impression de ce journal décidée, j'aurais supprimé ce passage si l'affaire n'avait fait quelque bruit à Saint-Louis et ailleurs, dans le monde officiel et dans l'autre, d'où commentaires variés. La Compagnie fluviale s'est fait excuser auprès de nous : d'autres personnes aussi. Il était bon de montrer que nous ne les accusons pas.

CHAPITRE V

SUITE DE NOTRE ODYSSÉE SUR LE SÉNÉGAL

Un poste au Sénégal. — Nos conscrits noirs. — L'esclavage. — Chasse au lion. — La vie nègre. — Du pilage du mil et de la beauté des femmes.

Poste de Matam, du 22 au 28 novembre (suite).

Ce poste de Matam, le dernier du Sénégal, à la frontière presque[1] du Soudan a été, comme tous ceux du fleuve, créé par le général Faidherbe.

Il se compose, également comme les autres, d'une bâtisse fortifiée comportant le bureau et la chambre du commandant, le casernement de la garnison européenne, des magasins de vivres, rechanges, etc., et, enfin, un

1. Depuis le décret du 27 août 1892, l'ancien cercle de Bakel, sauf Bakel même et la petite province de Guoye, a fait retour au Sénégal. Le Soudan commence donc véritablement à Bakel; et, à proprement parler, Matam n'est plus la frontière des deux possessions françaises.

4.

bureau télégraphique. Cour, communs, cuisines. Autour une espèce de rempart pour rire, mais suffisant contre des nègres dépourvus d'artillerie : c'est tout. Devant le mur surplombant le fleuve, un arbre superbe, énorme, — la seule ombre sérieuse à des kilomètres à la ronde ! Malheureusement, à son pied, la berge s'effrite, se creuse, et ce beau colosse est condamné, nul ne daignant faire les petits travaux que nécessiterait son sauvetage.

La garnison se compose d'un lieutenant, d'un sergent et d'un clairon de l'infanterie de marine, du cadre des tirailleurs sénégalais, et de quelques tirailleurs sénégalais, — des conscrits. On recrute en effet actuellement à Matam.

Or, savez-vous quelles sont ces recrues ? Des esclaves.

Oui, des esclaves que leurs maîtres viennent vendre au poste ! ! !

Celui-ci les habille, les dégrossit, et les envoie ensuite à Kaaédi au dépôt de leur compagnie où s'achève leur instruction militaire.

Le médecin, naturellement, visite ces « engagés ». S'il les admet, s'il les reconnaît « bons pour le service », le poste verse une somme (300 francs, je crois, en moyenne) au propriétaire de l'esclave, et celui-ci est affranchi, déclaré homme libre, contre un engagement de servir comme soldat pendant un certain temps [1].

Il faut voir la tête de ceux des aspirants troupiers que le médecin refuse, et celle de leurs maîtres !... Et ces

1. Il y a ensuite des primes de rengagement et des pensions comme chez nos soldats à nous.

refusés sont nombreux. Le paysan noir tient en effet à son ou ses captifs, comme le nôtre à son bétail, et s'il se décide à les vendre, c'est que la misère est venue, ou que lesdits esclaves sont soit vicieux, soit atteints d'infirmités.

C'est ainsi que de ma croisée, le matin, à la sortie de la cour du poste où opère le docteur, j'assiste à des scènes bien drôles. Tout à fait le contraire de nos conseils de revision où les conscrits simulent plutôt des maux imaginaires ! Ici, l'on simule la vigueur, la santé. Il y a des boiteux qui veulent courir, des tuberculeux qui bombent leur thorax et tapent dessus à grands coups de poing en protestant de leur endurance...

Le noir, en effet, aime assez être soldat. La chéchia rouge du tirailleur et du spahi (la même que celle de nos zouaves) l'attire. Elle l'attirait plutôt; car, depuis que pour suffire à la consommation du Soudan, puis du Dahomey, nous avons créé des régiments nouveaux, voire les corps soi-disant auxiliaires, ignorés du Parlement, nous avons dû recruter des captifs. Or, l'homme libre, imbu de ses préjugés de caste, ne veut pas servir avec des esclaves et méprise un peu le soldat actuel :

« Ça pas guerrier, me disait l'un : ça captif de blanc ! »

Et l'expression « captif de blanc », — prononcez à la nègre : *caftif* ! — est la plus injurieuse qui soit, non seulement dans la bouche des hommes libres, mais dans celle de certains esclaves !

Donc l'esclave seul continue à aimer porter l'uniforme. Je vous dirai tantôt pourquoi.

Autrefois, me dit-on, le dédain du noir homme libre

pour notre armée indigène n'atteignait que le seul fantassin, tirailleur sénégalais ou soudanais. Il respectait, au contraire, et même enviait, le spahi à veste rouge, le monsieur à cheval. (C'est très amusant, cette suprématie que le cavalier a eue jadis partout, chez nous comme chez ces primitifs !...) Il faut dire d'ailleurs que nos spahis indigènes étaient tous alors des hommes libres. Aujourd'hui, il en est d'eux comme des fantassins. Nous en consommions trop pour que les engagements d'hommes libres pussent suffire : il a fallu recourir aux « captifs ».

J'ai employé le mot : captif. C'est l'euphémisme, hypocrite et très littéraire, exclusivement et universellement employé au Sénégal et au Soudan. Le mot esclave n'existe plus !...

Et, de fait, toutes mes idées là-dessus sont bouleversées par ce que je vois et entends...

Comme tout le monde, j'ai pleuré à la lecture de *la Case de l'oncle Tom* et versé mon obole à Mgr Lavigerie. Je n'ai jamais enfin bien compris les protestations de mes grands-parents, à propos de l'émancipation des noirs, — laquelle les ruina. Mais je vois bien aussi qu'il n'en est pas en Afrique comme aux Antilles, au Brésil, partout.

Ce qui choque, ou choquait nos croyances ou nos idées philosophiques, c'est, c'était de voir des blancs acheter, posséder et vendre des noirs. En Afrique, où, au contraire,

l'esclavage des noirs n'est plus que le fait d'acheteurs et propriétaires noirs, et où cet état de choses n'existe qu'en vertu d'un consentement mutuel, vingt fois séculaire, nous ne saurions sans irréflexion, et peut-être sans injustice, sortir nos indignations anciennes. Ces gens-là ont-ils notre cerveau, notre savoir, notre foi?...

D'abord, le « captif » n'est pas malheureux : — il est heureux, et, je l'ai vu, refuse de quitter son maître!

Celui-ci est doux pour lui, le traite mieux que nous ne traitions jadis nos bons vieux domestiques.

Distinguons cependant. Il y a captif et captif: celui qu'on achète, — celui qui naît chez vous de parents captifs,— celui enfin que le sort de la guerre condamne à l'esclavage.

Le premier est un domestique bien traité (999 fois sur 1,000); le second fait tout à fait partie de la famille, a le nom de « captif de case », et ne peut être revendu; la captive grosse des œuvres de son propriétaire est enfin affranchie de ce fait, et son enfant est libre. Quant au dernier, le nègre que les hasards des combats réduisent au servage, il tend à disparaître à mesure que notre domination pacifique remplace celle des belliqueux roitelets soudanais, comme elle a remplacé celle des petits satrapes du Sénégal.

Sous notre gouvernement, ces pseudo-esclaves des deux premières catégories ne sont même plus du tout à plaindre...

(Je suis un peu effarée de ce que j'écris, mais, encore un coup, il faut bien dire ce que je vois! Et, du reste, M. Schœlcher, l'apôtre de l'affranchissement puis du

relèvement des noirs, a bien reconnu tout cela, puisqu'il a approuvé notre respect des mœurs (?) indigènes en Afrique occidentale...)

Ils ne sont plus à plaindre, disais-je, car, nous présents, maîtres du pays, ils ne risquent plus d'être *razziés*, séparés des leurs, transportés et vendus à des centaines de lieues. Or, ce sont les captifs emmenés de force, arrachés, par la guerre ou le brigandage, à leur case, qui, seuls, ont apitoyé Mgr Lavigerie et, à sa suite, le monde civilisé. Effectivement, ceux-ci sont les pires victimes qu'on puisse voir.

Prenons au Soudan, Samory, le féroce roitelet nègre contre lequel nous luttons depuis si longtemps au delà du Niger, puisque messieurs les artilleurs, pour leur plus grand avancement en grade, ne tiennent pas du tout à en finir, une bonne fois, en achetant sa tête, à l'anglaise, ce qui a été plusieurs fois très facile. (Tant pis pour les soldats et les mères! Tant pis pour le sang et l'argent du pays!...)

Eh bien, ce Samory, m'a-t-on raconté, et m'a-t-on fait lire, arrive dans un village noir, là-bas, aux confins du Soudan, par delà le Niger, dans un village noir qui ne lui a rien fait, est resté neutre par peur, ou même lui a fourni vivres et recrues. Il empoigne toute la population, les hommes libres et leurs captifs, les femmes et les enfants, et va les vendre ailleurs (la plupart du temps dans la colonie anglaise de Sierra-Leone), contre des chevaux et des armes à répétition que les bons Anglais tiennent à sa disposition, toujours. Bien entendu, il vend à des noirs, mais ceux-ci sont sujets anglais et corres-

pondants de traitants anglais (ici, l'expression traitants se trouve être juste).

Voilà donc des gens violemment séparés de leurs proches, privés de tout ce qu'ils aimaient; mais, dans le nombre, il y a moins d'hommes libres que de captifs leur appartenant, et les premiers seuls peuvent geindre. On peut pleurer, si l'on veut, sur l'infortune des uns et des autres; cependant, il en est de plus misérables.

D'abord de leur pays à celui où Samory les vend, il n'y a pas loin. Il en meurt relativement peu en route (à moins que, chemin faisant, Samory ne reçoive de nous une « brossée »), car on les nourrit un brin puisqu'ils représentent la monnaie humaine contre laquelle on se procurera des chevaux, des fusils, des cartouches, immédiatement indispensables et chaque jour plus chers. Insouciants comme tous les noirs, pas nerveux pour un sou, et résignés, ils ne se révoltent point, ne se sentent pas dépaysés, ne tentent pas de s'évader, s'attachent à leur nouvelle case, à leurs nouveaux champs, à leur maître, se remarient, etc... Bien traités par leurs « patrons » comme dans presque toute l'Afrique Ouest, ne différant d'eux ni par le costume, ni par le genre de vie — celle-ci est commune, — ils ne songent pas à maudire leur sort auquel tout les a préparés : hérédité et éducation. Soldats ou non, n'ont-ils pas agi vis-à-vis de leurs ennemis ou voisins comme Samory a agi vis-à-vis d'eux?... « Chacun son tour! » se disent maîtres et esclaves de la veille, tous esclaves aujourd'hui!

Le captif de la dernière catégorie ne tardant pas à faire partie de la première, il s'ensuivrait donc qu'au bout du

compte, je n'en plaindrais aucun, ni l'esclave ordinaire, ni le captif de case, ni le captif d'après la bataille ?

Je ne dis pas cela, et, encore un coup, je ne parle que du *seul Soudan français actuel*, en protestant contre l'assimilation fréquente mais erronée qu'on fait chez nous entre ce qui se passe dans notre Soudan et dans le reste de l'Afrique.

Les vrais, les seuls malheureux sont ceux du Dahomey et, surtout, de l'Afrique centrale, ceux que les Arabes de Zanzibar et d'ailleurs râflent dans le Soudan du milieu, du Congo aux Grands Lacs, sans que l'hypocrisie de certains Européens songe à leur opposer d'autres gens que des collectionneurs d'ivoire souvent aussi peu scrupuleux que les collectionneurs de chair humaine! Et c'est de ceux-là et de ceux-là seuls que parle Mgr Lavigerie. Ces pauvres gens sont en effet transportés à des milliers de kilomètres de leur pays, martyrisés en route ; et ceux qui résistent à cet affreux voyage sont vendus à des gens chez qui l'esclavage (doublé de l'exil sous d'autres climats, l'exil si dur aux noirs) n'a plus rien de patriarcal.

Je me relis... c'est bien cela : l'exil seul et les mauvais traitements en route, puis en cours de servage sont sensibles aux nègres. Le Maure et quelques noirs (fanatiques musulmans), appartenant aux débris des races conquérantes, regardent l'esclavage comme déshonorant et s'y soustraient ; les autres, l'immense majorité de la population de couleur, le considèrent comme une nécessité, comme une profession pas plus infamante que la domes-

ticité européenne et délivrant de tout souci celui qui l'exerce. Le Coran n'est-il pas au surplus pour ces philosophes ?...

L'homme libre répugne à servir dans nos régiments à côté d'esclaves et ne leur donnerait pas ses filles : c'est vrai; mais ils habitent, mangent et vivent ensemble. L'homme libre est pour le captif moins un maître qu'un patron, qu'un employeur, qu'un protecteur. Et l'esclave que la faveur royale ou sa valeur à la guerre ont amené au pouvoir est obéi sans contestation.

Oui, c'est affreux à dire, mais c'est ainsi, l'esclave noir — celui de nos possessions *actuelles* du moins — n'a que faire de notre pitié. Les forgerons et les griots, — deux castes dont je parlerai plus tard quand je serai mieux renseignée — me semblent plus intéressants.

C'est si vrai qu'au Sénégal et au Soudan, le captif n'a jamais profité de notre protection, ni de nos principes de 1789 partout colportés, pour se faire libre. Il sait qu'il n'a qu'à entrer dans un de nos postes, qu'à venir se réclamer du pavillon décoloré qui flotte à sa porte, pour être affranchi sur l'heure, — et il ne vient pas ! Si on l'y conduit de force, c'est alors qu'il s'évade... pour retourner à sa chaîne !!!

Nous avons dû, par suite, nous incliner, lesdits esclaves s'étant même, en certains cas, déclarés violemment contre nous, leurs libérateurs ! Et M. Schœlcher luimême a dû approuver cette politique dont l'abandon déchaînerait une guerre affreuse dans laquelle nous aurions contre nous maîtres et captifs. Les officiers le savent bien qui, jeunes, pleins de cœur et de zèle, ont, jadis, à

leurs premiers débuts, supprimé dans leurs postes les marchés de chair humaine. Le pays s'est dépeuplé sur-le-champ, ou bien il y a eu révolte. Depuis, on ferme les yeux.

Tout ce que nous avons fait, ç'a donc été d'endiguer cet affreux mal en supprimant la traite en gros là où nous l'avons pu. Les prix ont baissé. Il n'y a plus de trafic à côté, presque plus d'intermédiaires. Vente et achat pour les besoins seulement, après décès, après faillite : voilà tout. C'est déjà bien triste. Hélas ! il faudra pour mieux faire, des siècles et des centaines d'écoles avec un personnel enseignant spécial ! Le temps coule tout seul, mais les écoles exigeraient de l'argent que nous aimons mieux employer en fusils et canons contre ces roitelets dont nos voisins anglo-saxons, plus pratiques, achètent tout simplement la soumission... ou la tête.

Et, à propos de fusils, de guerre, etc., il faut bien noter que notre réputation d'anti-esclavagistes nous ferme les portes de l'Afrique centrale. Nous en avons forcé quelques-unes, mais dans la première enceinte seulement. Pour les races qui nous résistent encore, du côté de Tombouctou par exemple, nous représentons non la civilisation, mais la ruine !

Pour finir, de ce que nous avons fait le possible, devons-nous nous tenir pour satisfaits ? Non, cent fois non ! Pour éviter la guerre, tolérons l'esclavage, soyons non contre le Coran, mais avec lui : c'est le devoir et l'habileté ; mais n'ayons pas l'air d'encourager l'esclavage.

Or, c'est l'encourager, à mon humble avis, c'est le patronner, qu'acheter des esclaves pour en faire des soldats. Nous les payons au minimum trois cents francs l'un.

C'est ruineux pour le budget; mais ne vaudrait-il pas mieux diminuer du montant total de ces achats, dissimulés sous le nom de primes... (aux maîtres! aux vendeurs!), la somme d'impôts exigée des indigènes, et contraindre chaque village à fournir annuellement un certain nombre de conscrits? Le chef du village s'arrangerait avec ses administrés, sans que nous ayons à intervenir, si ce n'est pour soumettre au conseil de revision les hommes amenés par lui.

Et puis, alors que, suivant la loi française, nous interdisons aux Français de posséder des captifs[1], pourquoi le permettons-nous à ceux des noirs et mulâtres qui sont devenus Français comme nous et nos égaux, de par le droit que nous leur avons donné de voter et de se faire élire, sans avoir passé le moins du monde par l'armée?...

Pour maintenir la paix et notre domination, on comprend que nous laissions des noirs (protégés mais non citoyens français) posséder d'autres noirs, ceux-ci refusant au surplus d'être affranchis par nous. On comprend moins qu'aux noirs désireux de s'égaler à nous, d'être *citoyens*, *électeurs* et de remplir des *fonctions publiques*, nous n'imposions pas l'obligation de passer au moins un an par nos casernes et de renoncer à posséder le moindre captif! Une carte électorale, c'est un brevet de naturalisation française, et la loi doit être la même pour tous.

1. Ce qui est juste, soit!... évidemment!... mais ce qui nous interdit, du fait de la cherté et de la rareté de la main-d'œuvre libre, toute exploitation sérieuse des richesses du pays. — Étant sans besoins, le nègre ne travaille pas.

... Si mon mari surprend ceci, il va se moquer de moi, mais je suis bien sûre que si certaines considérations l'empêchent de parler de ces choses au cours de ce voyage, il n'est pas éloigné de penser comme moi.

Il était là, d'ailleurs, quand on m'a raconté, à Dakar, je crois bien, que des gros bonnets de Saint-Louis, mulâtres riches et influents, possèdaient, dans la ville même, des esclaves, à la barbe du procureur de la République ! ! Il était là enfin quand on m'a dit, à Saint-Louis même, que les causes secrètes de l'irritation de la colonie du Sénégal depuis qu'on en a détaché le Soudan, consistaient surtout en la difficulté qu'auraient désormais certaines personnes (des mulâtres, j'aime à le croire), à se procurer audit Soudan, sous le nom d'engagés, des esclaves, des femmes, des enfants...

Est-ce vrai? Ça peut-il être vrai?... Je ne sais pas, moi !... Est-ce d'abord qu'on sait jamais quelque chose de certain dans cette Afrique française où les fonctionnaires « bèchent » les magistrats, les militaires les colons (et réciproquement), à grand renfort d'histoires et d'anecdotes?... Et je n'ose plus interroger Paul qui lève les épaules et me répond que ces divisions sont communes à toutes nos colonies, à quelques variantes près. Mais, sentimentale ou non, pieuse ou pas, une femme n'aura jamais, devant cette horreur qu'est l'esclavage, que sont surtout ses dessous, cette résignation masculine. Et c'est pourquoi, chères amies, pour qui je note nos aventures et mes impressions, vous voudrez bien excuser cette longue tartine sur les « captifs » !

. . . .

J'ai dit hier que ces recrues noires étaient heureuses de servir comme soldats; mais ce n'est pas, comme on le pourrait croire, le goût du panache, ni le plaisir de guerroyer, qui les enthousiasment, encore qu'ils adorent les couleurs voyantes et, dit-on, les coups de fusil.

Leur rêve, leur ambition, leur but, qu'ils avouent avec un cynisme... touchant, c'est de « gagner[1] captifs », c'est-à-dire de posséder, grâce à la guerre, des esclaves à leur tour ! ! !

(Quant je vous disais que l'esclavage est dans le sang du noir !)

Oui, ils savent qu'ils feront colonne contre Samory ou Ahmadou, qu'on battra ceux-ci, derechef, grâce à la science des toubabs[2] et parce que nous avons tous les gris-gris[3] et qu'alors on prendra à l'ennemi ses captifs qui deviendront la propriété des tirailleurs.

Hélas ! rien de plus exact, paraît-il. On a dû tolérer officiellement cette infamie afin de pouvoir empêcher les abus et aussi parce que, *supprimée la perspective de « gagner captifs », le noir ne s'enrôlerait plus.* Pas d'argent, pas de Suisse. Pas d'esclaves à razzier, pas de soldat nègre !

Quand l'ennemi fuit, son propre butin et ses traînards deviennent nôtres. On trie ce troupeau humain (ma confiance en ce triage est modérée). D'un côté, les gens

1. Gagner, en petit-nègre, en sabir local, veut dire : acquérir, recevoir.

2. Toubab veut dire : blanc, Français.

3. Fétiches, porte-bonheur, amulettes; généralement des versets du Coran inclus dans une pochette de cuir.

qui, la veille, étaient libres et possesseurs d'esclaves et que Samory a enlevés de force. De l'autre, les noirs qui étaient déjà captifs, c'est-à-dire les résignés, les esclaves de naissance, ceux que j'appellerais volontiers : les professionnels.

Les premiers sont rendus à leur village, si celui-ci existe encore, ou bien, on leur donne des terres où ils en créent un, en nous bénissant (?). Les seconds sont partagés entre les tirailleurs, spahis, conducteurs, etc., en un mot, entre nos soldats ou auxiliaires indigènes, à titre de récompense ! Et ces captifs ne protestent point (ce qui serait d'ailleurs inutile), car sous notre drapeau, ils échapperont désormais aux sofas [1] de Samory.

Il faut remarquer que nous nous battons à des 1,500 kilomètres de Kayes, c'est-à-dire de toute trésorerie et que nos troupiers noirs restent des dix-huit mois et plus sans recevoir de solde. Leur butin vivant, vraie marchandise, partiellement revendu dans nos villages leur permet au besoin d'attendre. Ils gardent avec eux les femmes, les enfants de celles-ci et confient le reste, les mâles adultes, aux parents, compatriotes ou amis, que ces tirailleurs ou spahis possèdent toujours parmi les porteurs ou auxiliaires à la suite de la colonne. Une fois libérés, ils retrouveront leur prise et pourront s'établir, fonder une case, défricher des *lougans*, devenir des propriétaires considérés !

Le nègre est insouciant, paresseux et vaniteux. D'autre

1. Le *Sofa* est le guerrier professionnel; jadis il était toujours cavalier. C'est le reître africain.

part, la richesse se mesure au nombre des captifs. *En se pénétrant bien de ces deux propositions, on s'explique tout.* L'esclave ne veut pas être affranchi par nous, afin de n'avoir pas à se préoccuper de se loger, de se vêtir, de se nourrir, lui et les siens. La liberté, il n'en veut que si, en la lui octroyant, vous lui donnez la possibilité de posséder à son tour des esclaves, en l'acceptant, par exemple, comme combattant mercenaire. Sa prime d'engagement le fait libre puisqu'elle rembourse son maître. Deux colonnes ensuite au delà du Niger lui rapporteront des captifs.

Est-ce assez beau ?...

Elles lui rapporteront, ces colonnes, une famille aussi. Ces femmes, en effet, que les soldats indigènes gardent avec eux ne tardent pas à s'attacher à leurs nouveaux maîtres, ne se plaignent point et refusent à l'occasion de retourner à leur premier mari !

Désormais, elles accompagneront le bataillon ou la compagnie, les mioches à cheval sur leurs reins, leurs hardes et les calebasses composant leur batterie de cuisine sur leur tête. Leur troupeau précède les soldats, dédaigne les haltes, si bien que quand les tirailleurs arrivent, ils trouvent leur *couscouss* prêt, leurs cases en branchages établies. (Dans les postes où l'on garnisonne, tout ce monde vit dans un camp spécial.)

J'oubliais les « villages-de-liberté ». Ce sont des villages que nous créons, çà et là, pour repeupler les parties du Soudan que la guerre a jadis vidées. On y installe les réfugiés, captifs, déserteurs, vagabonds, prisonniers, traînards, etc., etc., tous les pauvres diables enfin qu'on

ne distribue pas aux soldats. Libérés par nous, tranquilles à jamais, munis du nécessaire pour la culture, ces gens devraient être heureux : ils ne le sont pas !... Je l'ai dit plus haut : la liberté, la possession d'un foyer personnel, tout cela n'est rien pour le Soudanais s'il ne possède pas de captifs. *On est ou esclave, ou propriétaire d'esclaves*. Pas de milieu ! l'homme qui n'est ni l'un ni l'autre est un déclassé de la vie nègre, un être neutre, une anomalie, presque un paria.

Encore si le travail de la terre exigeait que le cultivateur se fît aider ! Mais non : ce travail est quasi nul, partagé d'ailleurs avec les femmes quand il ne leur est pas entièrement confié... Et ce sol est si généreux ! Et tous ces gens si faciles à nourrir ! S'il avait des esclaves, cet affranchi travaillerait d'ailleurs avec eux, vivrait de leur vie, ne serait pas matériellement mieux loti. Donc, c'est bien l'orgueil, une vanité stupide...

Je me résume :

Chasseur de captifs hier et captif de guerre demain : voilà le noir des régions que nous sommes en train de conquérir.

Chez nous, dans les parties pacifiées, il est ou captif ou propriétaire de captifs; mais captif, il ne l'est que volontairement. Un geste, un mot : il est libre. Ce geste, ce mot, il ne le fait pas, il ne le dit pas, sa chaîne, patriarcalement douce[1], ne lui pesant point, et l'émancipation répugnant à sa paresse comme à son orgueil s'il

1. Nous intervenons et nous libérons de force les esclaves maltraités par leurs maîtres. Le fait est archi-rare. Moins d'une fois sur mille, me dit-on.

ne peut, devenu homme libre, posséder à son tour des captifs.

Et c'est à cause de cela qu'ici je ne suis pas négrophile et que ma pitié se mêle de mépris. Le nègre du Soudan est une bête de somme, — rien de plus !...

Comme je bavarde !... Dame, aussi, c'est si extraordinaire tout ce que je vois ou apprends !... Et dire qu'il y a quinze jours, j'étais à Paris !...

Avec cela, je ne vous ai pas dit comment nous étions logés...

Il n'y avait pas la moindre place au poste; mais, en face dudit poste est une baraque, un rez-de-chaussée, ancien magasin d'un mercanti noir, qu'on a loué, depuis la création des quarantaines à Matam, pour les deux médecins détachés ici. Un de ces messieurs nous a gracieusement cédé sa chambre, — une des deux pièces de l'immeuble (?) — et nous nous y sommes installés sans trop de peine puisque nous avions à peu près tout le nécessaire dans nos bagages.

Nous mangeons au poste, en « popotte », avec le lieutenant, les docteurs et les Soudanais passagers qui viennent de purger leur quarantaine. A grand'peine, ne voulant pas affamer ces aimables exilés, nous avons obtenu la permission d'ouvrir nos caisses et de fournir notre part de vin et de vivres de conserve.

Et le temps coule lentement. Mon mari a télégraphié au Directeur de la marine à Saint-Louis, en même temps

qu'au Commandant supérieur du Soudan français, M. le colonel Archinard, à Kayes, pour leur demander une chaloupe à vapeur. Le nécessaire a été fait immédiatement, mais la chaloupe annoncée a eu des avaries en route ! C'est en vain que nous guettons le fleuve : rien ne point !...

Ah ! oui, les heures sont lentes !... Les conscrits nègres ne m'intéressent plus, ni, derrière notre baraque, les manœuvres de ceux qui sont habillés déjà. Renée seule se divertit encore à voir ces pauvres diables de grands singes exécuter les « exercices d'assouplissement ». Grands et forts, ils n'ont pas beaucoup de muscles, et encore moins de nerfs; mais ils apprennent très vite. Ils mettent, me dit-on, huit jours à faire ce que nos recrues rurales ne font qu'au bout d'un mois.

Alors, pour tuer le temps, pour ne pas penser à ma fille, j'écrivaille sur ce cahier; mais la chaleur est déjà excessive, et puis je suis fatiguée de mes nuits sans sommeil... C'est bête, c'est nerveux, puisque je ne risque rien; mais je ne puis m'habituer aux cris des fauves. Sur la rive opposée, il y a des lions, des panthères. Sur la nôtre, des hyènes. Et celles-ci m'effrayent davantage. Il en vient sous les croisées, attirées par les cuisines, la boucherie... Oh ! ce cri qu'elles ont ! Ça me glace...

D'abord, c'est une espèce de miaulement court et rauque, toujours le même, deux notes qui se plaignent, qui menacent, et qui ne s'arrêtent pas. Ensuite, quand l'ignoble bête a déterré quelque pourriture, quand elle mange, c'est, de temps à autre, un ricanement épouvantable, un vrai rire qui vous donne le frisson.

Ah! oui, je m'en rappellerai de mes nuits à Matam!...

Mon mari, lui, au moins, a la distraction de la chasse, le matin, avec un des médecins et le clairon du poste. Ils rapportent des perdrix qui ne valent pas les nôtres (oh! non!), des tourterelles, des oiseaux d'eau, etc... Mais je ne suis pas tranquille durant ces parties et j'ai bien eu raison, hier, de le retenir sous je ne sais plus quel prétexte.

Hier matin, en effet, le docteur et le clairon (un vieux chevronné, entre parenthèses, celui-ci, qui a des tas de campagnes à son actif et que mon mari a vu au feu au Tonkin), le docteur et le clairon, dis-je, ont traversé le fleuve pour tâcher de tuer des pintades rive droite. Ils s'étaient séparés dans la brousse. Tout à coup le clairon voit remuer un fourré, met en joue, et, par bonheur, ne tire pas. C'était un lion, un superbe lion, qui sort tranquillement, le regarde et... s'en va, lentement. Le pauvre troupier pousse un cri : « Docteur!... docteur! », laisse tomber son fusil et ne bouge plus, les jambes cassées par la peur.

Au retour, il était blanc comme un linge, et, le soir, il frissonnait encore, en racontant son aventure. C'est un brave cependant. Mais le plus brave doit avoir peur en pareil cas. S'il avait tiré, en effet, il était perdu. Pensez donc : du plomb pour perdreaux!... Très bon enfant (et il l'a prouvé hier encore), ce lion sans crinière! Il n'attaque jamais, *le blanc du moins ;* mais blessé, il est terrible. Et je suis bien contente, bien contente, que mon mari ne se soit pas trouvé là.

A côté du poste, on voit le camp des tirailleurs.

Chaque soldat y possède sa case. Les nouveaux y sont seuls, les anciens y ont leur smala, femmes et enfants, avec lesquels ils vivent, ne rentrant au poste que sur l'appel du clairon. Autour, c'est la campagne, champs de mil, de maïs, d'arachides, de petits cotonniers, de calebasses. Plus loin, à droite, le cimetière des blancs...

... C'est mourir deux fois que mourir ici... Oh! ce soleil, cet horrible soleil, qui vous grille encore dans la terre!...

A gauche, près du fleuve, et après le terrain d'exercice, un jardin où des légumes de France essayent de pousser, quelques-uns avec succès. Les graines manquent, et l'outillage, et un personnel noir sachant le métier. Pourtant c'est la santé du troupier, la verdure, les fruits du pays. Bah! les bureaux ont d'autres façons de gaspiller l'argent. Est-ce qu'on n'en aura pas toujours, des soldats, pour remplacer les morts?...

Enfin, en continuant, on trouve le gros village de Matam. Nous y allons quelquefois, bien que des centaines de nègres nous suivent dans les rues, ma fille et moi. C'est Renée, toutefois, qui cause le plus de surprise, car on n'a jamais vu ici encore d'enfants blancs. On touche furtivement sa robe, on se montre ses cheveux blonds avec admiration, et vous pensez si mademoiselle s'amuse!...

Les habitations sont des réunions de cases rondes enfermées par une clôture ou une haie. Toujours le même type. Murs en pisé ou en boue séchée (contenant un hachis de paille), une ou deux ouvertures au plus, et, pour toit, le chapeau de lampe que j'ai décrit.

On dirait de loin des réunions de champignons!... Il

y a toujours, dans chaque grosse concession, une case à part pour les visiteurs, pour l'étranger, car le noir est très hospitalier. D'autres servent au gynécée. Au centre, de plus petites constructions, généralement surélevées sur le sol de quelques centimètres à cause des fourmis, sont des resserres à grain. Quant aux animaux domestiques : bœufs, vaches, ânes, chevaux, moutons, ils vivent sans étable, dans un coin de l'enclos. Au jour, les gamins les mènent aux champs pour ne les en ramener que le soir.

La vie se passe dans la cour, entre les cases. On y fait la cuisine, on y pile le mil, on y mange. Les femmes servent les hommes, mais ne mangent pas avec eux! Si cette partie de l'Afrique n'a pas les beautés et la civilisation de l'Orient, elle en a du moins, on le voit, les pires préjugés à l'endroit de la femme.

Nous entrons dans les cases, dans celles du moins du chef du village, un noir influent et instruit, car, fils d'un chef important, il a été élevé à Saint-Louis à l'école des Otages, l'intelligente institution grâce à laquelle le général Faidherbe assura à la fois la soumission des gros bonnets indigènes et l'éducation de leurs rejetons.

C'est un richard et, semble-t-il, un brave homme.

Polygame comme ses administrés — le pauvre seul n'a qu'une épouse — il possède des ribambelles d'enfants, des filles surtout, que j'aime à surprendre dans leur besogne de ménagères. Elles possèdent des captives, mais elles travaillent tout de même, avec celles-ci, qu'elles traitent en amies. Leur besogne, c'est surtout la cuisine dont le couscouss est le principal élément, — non pas le savoureux couscouss des diffas algériennes,

mais une grossière ratatouille faite, soit avec du riz du pays, soit avec du maïs, plus souvent avec du mil.

Ce maïs et ce mil, il faut en piler les grains. A cet effet, nos femmes, durant que, sans rien faire, les hommes fument et chiquent le tabac du pays, du tabac souvent en poudre (pouah !), s'arment de grands et lourds double-pilons qu'elles manœuvrent avec une prodigieuse habileté. Le mortier (en bois dur comme le pilon) est étroit et haut d'environ un demi-mètre. Elles soulèvent leur pilon perpendiculairement, des deux mains, ou en changeant alternativement de main pour se reposer, le jettent, le reprennent, etc., en visant tantôt un côté du fond, tantôt un autre. Ça fait une musique régulière, cadencée, qui, dès le petit jour, me berce dans mon lit. Souvent, tout en peinant, elles chantent des improvisations, parfois des plaisanteries, m'explique-t-on, sur les passants, sur les jeunes hommes. L'air est une mélopée pas triste, et je remarque que si les nègres sont fermés à tous nos arts, ils sont du moins en musique relativement doués. Tels airs de danse, telles chansons m'ont paru supérieurs à ceux que des exotiques plus civilisés nous ont fait entendre esplanade des Invalides, il y a trois ans, en 1889. Je tâcherai d'en noter quelques-uns.

Pendant ce temps le travail va toujours. Le grand *chic*, la grande adresse consiste à lâcher le pilon un quart de seconde durant sa course et de taper dans ses mains, en mesure, avant de le rattraper au-dessus du mortier, toujours sans qu'il ait quitté la perpendiculaire.

Avec ce système, il faut une heure pour accomplir ce qu'un moulin quelconque ferait en dix minutes; mais,



L'AUTEUR ET SA FILLE EN COSTUME SOUDANAIS[1].

BELVINDA A SON ARRIVÉE CHEZ NOUS.

1. Costume de ville, toilette de négresse coquette et riche. Le mortier et le pilon à mil jurent auprès.



me raconte-t-on, les noirs ne veulent pas renoncer à ce procédé. Ils auraient refusé nos moulins, et devinez sous quel prétexte?... Parce que leurs femmes n'ayant plus cette occupation quasi continue bavarderaient trop!... Non! sont-ils gentils!...

Il y a peut-être, cependant, une autre raison d'hygiène et d'esthétique : c'est que cette dure besogne, durant laquelle le buste se penche et semble pivoter sur les reins, fait le corps superbe et fort, fortifie et embellit les formes, prépare enfin aux maternités faciles. Nos pileuses ont le torse nu, et sur les flancs, un seul pagne tendu à crever. Leur dos est très beau, le dos de la Vénus accroupie; la gorge est également belle (quand elle n'affecte pas du moins la forme de la banane au lieu de celle de l'orange), et toujours dure. Les bras aussi sont bien; ils sont musclés sans ressembler à des bras d'homme. La cuisse seule quelquefois et le mollet pèchent un peu, le bas du corps à ce travail ne se développant pas comme le haut. Enfin, pour achever ce portrait de la beauté noire, ces messieurs du poste affirment entre eux que la Vénus Callipyge pilait du mil pour le tirailleur Mars!

(Je n'ai pas parlé des pieds, presque toujours nus, donc plats et laids. La main est petite, effrayante un peu, noire au-dessus, blanche — jaune plutôt — en dedans, — simiesque. Et à ce propos, je ne suis pas encore habituée à voir, à table, les mains des domestiques, ces pattes de singe, qui, tout à coup, surgissent à côté de vous, sur la nappe, pour prendre votre assiette!...)

Ce sont des jeunes filles que je viens de dépeindre. Inutile d'ajouter que les femmes du chef et celles de ses

administrés ont des poitrines moins orgueilleuses. Mais le curieux c'est que le noir préfère, paraît-il, leur gorge en cet état à celle des jeunes filles ou jeunes femmes! Hommage à la maternité?... Nullement. D'abord ce n'est pas seule la maternité qui déforme ici la gorge, mais aussi, et surtout, la façon de bander le pagne plus haut que la taille, sur les seins mêmes, qu'ils écrasent et tirent. Cela est si vrai que les femmes stériles sont pareilles aux autres. Mères ou non, enfin, toutes les femmes portent les enfants sur leur dos; et ces enfants sont souvent grands et forts, paraissent 5 et 6 ans. On se courbe, on les empoigne, comme ferait un gymnaste, et on les jette sur la chute des reins. Le moutard place ses jambes sur les hanches de la porteuse et, collé au dos de celle-ci, repose assis dans une large bande de cotonnade qui le soutient et le retient. A cet effet, les deux bouts de cette bande sont noués sur la poitrine de la femme dont ils compriment affreusement les seins!

En cet équipage, les mères, ou leurs remplaçantes momentanées, vont, viennent, lavent le linge ou les calebasses au fleuve, cuisinent, pilent, traient les bêtes, vaquent en un mot à tous leurs travaux de ménagère.

Couscouss, et encore du couscouss, au poisson ou à la viande. Riz, maïs, mil, arachides grillées : le *pot-bouille* ne sort pas de là. Et quelle répugnante façon de manger!... Accroupis autour de l'énorme calebasse, tous ces gens, maîtres et captifs, y puisent avec les doigts, forment des boulettes grossières qu'ils s'empiffrent. C'est à lever le cœur!

CHAPITRE VI

FIN DE NOTRE ODYSSÉE SUR LE SÉNÉGAL

Les Robinsons reviennent à l'espoir. — « Le Soudan n'est pas fait pour les femmes du monde ! » —Les beautés de la quarantaine. —Les Anglais ont raison quand ils se moquent de nous. —En route ! —Notre vie à bord. — Bakel. — En chaland.

Matam, 28 novembre.

Depuis tantôt, je renais à l'espoir. Ce soir ou demain matin, le bateau sera là ; les bateaux plutôt. Les dépêches du colonel Archinard (le commandant supérieur du Soudan), se succèdent. J'en ai déjà une liasse !...

Elles sont graduées, comme les exercices de piano pour les débutantes ; et ça me sera une joie, plus tard, de les relire et de les faire lire...

Dans la première qu'un *chaouch* noir a remise à bord de la *Salamandre* à une de nos escales, —j'écris *chaouch*, chères amies, uniquement pour faire de la « couleur locale » (?), car rien ne ressemble aussi peu à nos Algériens que les noirs d'ici, musulmans cependant en grande

majorité, mais dont le culte ignorant, les attitudes, les mœurs, et tout, sont comme une caricature de l'Islam ; — dans le premier télégramme, disais-je, le colonel s'élevait contre ma venue. Oyez plutôt :

« *Soudan pas fait pour femmes du monde* » (*sic !*).

J'en ris encore ; et vous rirez comme moi, quand je vous aurai tout expliqué.

Lorque mon mari accepta, l'autre mois, cette mission en Afrique, il se garda de dire que je l'accompagnerais, — de le dire, du moins, officiellement. Nous l'avons donc suivi *à ses frais ;* et les représentations qui lui ont été faites étaient purement officieuses. Il savait en effet que, s'il réclamait notre passage, il se heurterait à des oppositions contre lesquelles le ministère n'oserait peut-être pas le soutenir jusqu'au bout. Un officier, un fonctionnaire peuvent amener leur famille outre-mer, en principe ; mais (comme le Tonkin jadis) certaines possessions, le Dahomey par exemple, font exception à la règle. Quant au Soudan, il est comme le Dahomey, à ceci près qu'aucune demande ne s'étant produite, il n'y a pas eu encore interdiction formelle, signifiée au *Journal officiel*. Il aurait donc fallu, pour nous, « *créer un précédent* ». Vous comprendrez sans que j'insiste, ma chère Claire, et vous, Suzanne, et vous aussi, Jeannette, qui êtes les épouses très hiérarchisées de militaires ou de fonctionnaires, la gravité de ce que je veux dire !

D'une part, l'élément civil (politiciens et clients du ministère) approuvait, avec des réserves, mon voyage et celui de l'enfant ; de l'autre, l'élément maritimo-militaire l'envisageait d'assez mauvais œil. Mon mari a tourné

la difficulté, a payé notre voyage, et nous sommes arrivés à Saint-Louis. De ce point, cependant, il fallait avertir le gouverneur du Soudan, car le câblogramme du ministère ne l'avait nullement avisé que l'envoyé eût charge d'âmes. C'est ce que Paul a fait. Et, en route, à bord de la *Salamandre*, il a, en réponse, reçu du colonel une dépêche qu'il ne voulait pas d'abord me laisser voir. C'était, avec des formes, excessivement de formes, une condamnation nouvelle de ma folie, l'assurance que je ne pourrais pas supporter le Soudan, etc., etc. ! M. le général Borgnis-Desbordes intervint alors pour télégraphier au colonel que je n'étais pas une banale mondaine, verseuse de thé et potins de *five o'clock*, mais bien une bonne petite Française courageuse, très anglo-saxonne quand il le fallait, etc...

Et alors, le télégramme dont nous avions tant ri : « *Soudan pas fait pour femmes du monde* », eut des successeurs : « *Excusez-moi d'avoir peut-être effrayé madame Bonnetain. On me rappelle que la femme d'un trésorier-payeur a pu habiter Kayes quelques mois*, etc... » Enfin, comme pour se faire pardonner, le colonel multipliait les gracieusetés par dépêche, puis par bateau.

Ç'a été d'abord l'envoi de l'unique chaloupe à vapeur existant en cette saison à Kayes, le *Rapide* n°... (je ne sais plus le numéro ! Et puis il n'y a peut-être que celui-là !) Ensuite, pour la partie du fleuve où, dans huit jours, les eaux seront trop basses, l'envoi du chaland particulier du colonel, un chaland perfectionné, me dit-on, avec roufle et persiennes, où l'on peut dormir

sans que les mariniers le remorquant à la cordelle ou le poussant à la perche vous marchent dessus...

Malheureusement, ledit *Rapide* a eu des avaries en route; et, de je ne sais quelle rive, le long de laquelle il est resté *en panne*, certaines pièces de sa machine ont dû être envoyées à Kayes, par la voie de terre, sur la tête de nègres réquisitionnés à cet effet! A Kayes, la Direction d'artillerie a tant bien que mal, dare-dare, réparé lesdites pièces, les a retournées même voie, et le *Rapide* s'est remis en route.

La chose, vous pensez ne s'est pas faite sans nombreux télégrammes!... Ce qu'on doit nous maudire sur la ligne télégraphique et dans les ateliers!...

En même temps, mon mari, je l'ai dit, je crois, réclamait à Saint-Louis l'envoi d'une chaloupe à vapeur. On signale l'approche de celle-ci, et vous allez voir que nous aurons demain trois bateaux au lieu d'un!. . . . .

Même jour.

Ah! j'ai bien souci de notre exil, de nos propres misères!... Je viens d'apprendre, je viens de voir d'affreuses choses, des infamies... Aucune faveur, aucune considération n'empêcherait mon mari de les apprendre à la France à son retour, quand il sera redevenu libre de parler; je puis donc bien les noter ici pour des parents et amies incapables de les colporter trop tôt.

J'ai dit, l'autre jour, que Sénégal et Soudan étaient en guerre depuis qu'on les avait séparés (chacune de ces co-

lonies ayant désormais son gouverneur[1]), et que celle-là mettait en quarantaine les provenances de celle-ci. Tant pis pour les pauvres troupiers ! ajoutais-je. Mais je ne me doutais pas que les troupiers en question pussent payer de leur vie cette stupide querelle !

Cela est cependant. *J'ai vu, de mes yeux, vu;* et, si l'on croit que j'exagère, j'en appellerai à nos co-passagers de la *Salamandre,* au général Borgnis-Desbordes, à ses officiers, à M. le colonel Moreau, qui ont vu ces choses avant moi, l'autre jour, et de qui je comprends la colère à leur départ. Je ne veux, ni ne puis compromettre personne : j'ai vu, dis-je ; et ce que j'ai vu, tous ceux qui ont passé ici depuis quelques mois, civils ou militaires, l'ont vu.

Donc voici : à Matam se *purgent* les quarantaines du Soudan... (Quelle langue !... Et quelle funèbre ironie dans la malpropreté trop exacte des mots !...) Mais cette quarantaine de vingt-trois jours (pourquoi vingt-trois jours et non sept, ou neuf, comme ailleurs, dans les lazarets, pour des suspicions semblables ?) se fait, non pas à terre, dans une infirmerie, dans un lazaret, ou dans un *sanatorium,* mais bien en plein fleuve, à bord d'un chaland où manque le plus simple, *le plus indispensable nécessaire !...*

Ce chaland, je viens de le voir, ainsi que son annexe, car il y a deux bateaux : l'un, carcasse d'ancien et minuscule navire de guerre à demi pourri, dématé, est le ponton à bord duquel agonisent, à force de chaleur et de privations,

1. Celui du Soudan, le Colonel, s'il en exerce les fonctions, n'en a pas toutefois encore le titre (1893). Depuis, le Soudan a reçu un gouverneur civil, M. Grodet (1894).

les rapatriés du Soudan, les civils comme les soldats. L'autre, plus petit, sert de pharmacie et de magasin. C'est celui-ci que j'ai visité, dont j'ai constaté la misère et la malpropreté... Pas une étagère! Pas de linge! *Pas une table!...* A même le parquet du faux-pont, quelques centaines de flacons et de bocaux, au milieu desquels le docteur patauge, enjambant, de ci et de là, cherchant en vain un remède pour un des prisonniers du ponton voisin. Ce second ponton, ce bateau-geôle, je n'ai pu le visiter. Notre canot est resté le long du bord, à longueur de gaffe; mais ça m'a suffi, car j'ai vu l'ignoble intérieur par les sabords ouverts; et puis les valides sont venus sur le pont, m'ont dit leur affreuse misère. Je voulais alors violer la consigne, accoster, pour aller soigner ceux dont j'apercevais seulement de loin les affreuses couchettes: on m'en a empêchée: communiquant avec eux, j'aurais dû à mon tour faire vingt-trois jours de quarantaine, mourir peut-être ici!...

Car ils meurent.

Il n'existe actuellement au Soudan aucune épidémie[1]. Ils arrivent de Kayes, fatigués, mais non malades, anémiés mais non mortellement atteints, et on les installe ici en plein fleuve... et, parfois, la mort s'ensuit.

Oh! ce fleuve!... Il faut le voir, pour comprendre!... Ce n'est pas de l'eau qui coule, mais de l'étain en fusion. Pas une brise. Le vent qui se risque, un vent d'Est brûlant et sec, n'y ramasse aucune humidité, s'y réchauffe

1. La quarantaine est d'ailleurs uniquement fluviale. Si l'on venait par terre, on ne serait pas arrêté !!!!

encore. Et les eaux baissent à vue d'œil; et, de chaque côté des berges, des plages découvertes soufflent de torrides et pestilentielles émanations. La nuit même, une haleine de four monte du courant, s'élève des bords; et le thermomètre, qui marque 39° à minuit donne 40°5 à midi!! Cependant, l'instrument est à l'ombre et dans ce qu'on appelle ici un courant d'air!...

Les *quarantainiers* reçoivent leur pain et leur viande du poste; rien autre. Pas une cantine, rien! Le garde sanitaire a épuisé sa petite provision de boîtes de conserve et d'eaux minérales. Les tristes prisonniers sont réduits à l'insuffisante et immangeable ration qu'ils ne peuvent même pas proprement accommoder. Le *rata* sent le laudanum; la soupe la farine de lin. Et quelle saleté! Les pires maisons de la banlieue Saint-Denis violent moins les règles les plus simples de l'hygiène que ce nid flottant à microbes. Vingt-trois jours!!!... On reste là-dessus vingt-trois jours, cuit de soleil le jour, les yeux brûlés par la réverbération de l'eau, et dévoré, la nuit, par les insectes! Comment y résistent-ils, les malheureux?... Ils comptent les jours, se partagent les vivres supplémentaires, boîtes de conserve et bouteilles qu'avaient avec eux les officiers ou les plus riches, et se soutiennent par la pensée que c'est leur dernière épreuve, que dans *x* fois vingt-quatre heures, ils reprendront leur route vers Saint-Louis, — vers la France. Malheureusement, il en est que cette attente énerve, que cette recrudescence de privations, donc d'anémie, terrasse; et ceux-là s'alitent, *pour ne plus se relever*. Ils n'en peuvent plus.

Sur le Niger, et au delà, dans la brousse, ils avaient

tout supporté, tout, sachant que la campagne aurait une fin, qu'on les rapatrierait un jour; et quasi-solides, soutenus par le moral, ils ont passé la visite à Kayes, ont été reconnus en état de partir, en sont partis en chantant. Mais voilà qu'ici, on les arrête et on les parque, qu'on les immobilise, *privés de tout*, en plein soleil, en plein fleuve. De l'aube à la nuit, ils doivent garder leur casque sous peine d'insolation; et cinquante mètres carrés constituent leur préau!... Comment leurs forces dernières y tiendraient-elles? Ce qu'il leur restait d'appétit et de sommeil s'en va; et quand l'alcool qui les soutenait vient à manquer ou leur arrive trop abondant, le mal les abat. Ce sera la fièvre intermittente à forme d'accès pernicieux, l'insolation, la congestion du foie, un simple *bobo* même qui, dans ce milieu malsain, sera mortel bien vite. Les soins?... Le médecin de la marine ou des colonies détaché sur ce ponton les leur prodigue; mais quoi?... l'essentiel lui fait défaut, comme le superflu. Les envois des *Femmes de France* et autres sociétés?... Il n'en a jamais vu l'ombre! Sa pharmacie date des circulaires d'il y a vingt ans. Aucun des progrès de la science contemporaine et de l'antisepsie n'y est représenté. Pas une seringue de Pravaz, ou d'aiguille de rechange; la quinine mesurée; le bromhydrate de quinine plus rare encore... Pas de lait pasteurisé Autefage! Enfin, l'essentiel, l'*indispensable* absent: — pas de machine à glace, pas même une vulgaire *frappeuse*!

Quatre — je dis: quatre — sous-officiers retour de Kayes sont morts ainsi ces derniers temps, — *faute de glace*!!! Le rapport médical est formel sur ce point:

avec de la glace, on les sauvait. Et ils étaient partis de Kayes, encore un coup, fatigués, *non malades :* — la quarantaine seule les a tués !

Cette glace, le corps médical la réclame comme il l'a toujours réclamée, — en vain. Lettres et dépêches ont, d'ici, sollicité l'envoi d'urgence d'une glacière, ont signalé le « cas », ces vies prêtes à fuir et qu'on pouvait sauver ; — et la glacière est encore à venir !! Il n'y en a sans doute pas à Saint-Louis ; et, bien entendu, il n'y en a pas à Kayes non plus, à Kayes, capitale du Soudan pourtant, et où, me dit-on, l'on ne trouve pas le confort et l'outillage médical et chirurgical que le plus petit poste d'avant-garde possédait dans l'expédition anglaise contre les Aschantis !.. (Jugez de ce que ça doit être hors dudit Kayes, sur le Niger, et au delà !...)

Je me demande pourquoi les parents des morts n'interviennent pas pour actionner l'autorité responsable de ces homicides ?... Hélas ! les parents de ces victimes ne savent sans doute point ce qui se passe. Le climat et le soleil ont bon dos. On met ce qu'on veut sur un acte de décès... Il paraît que le père ou l'oncle d'un de ces sous-officiers, un médecin de Belfort, a multiplié lettres et câblogrammes pour s'informer des causes réelles de la mort du jeune homme, qu'il savait parti de Kayes en parfaite santé ; mais les officiers et médecins qu'a le plus indignés ce quasi-meurtre peuvent-ils, sans risquer de compromettre leur carrière, lui répondre la vérité ? . .

. . . .

Sur le Sénégal, 29 novembre.

Nous sommes en route ! Enfin !!!...

Ce matin, la chaloupe à vapeur est arrivée de Saint-Louis, un simple gros canot, dont l'arrière est insuffisant pour nous contenir tous trois ; mais je n'ai pas pensé tout de suite aux misères qui nous attendaient à son bord. Il était en effet commandé et conduit par un pauvre diable de second-maître blanc qui, à peine à terre, s'est couché, malade, n'en pouvant plus. Ce voyage-ci joint au précédent, cela faisait à ce malheureux, *sans interruption*, plus d'une semaine passée sur le fleuve, sans repos et presque sans sommeil, entre deux brasiers : le soleil, réverbéré par l'eau, et le foyer de sa machine ! Il y a de quoi se demander si nous sommes bien dans une possession française et non chez des sauvages !... Pourquoi un blanc pour cette corvée ? Et s'il faut un chef blanc, pourquoi cette absence de logement et pourquoi un seul ? Pourquoi pas deux hommes, ou bien, en route, des relais, où ils se remplaceraient ?... C'est miracle que ce marin n'ait eu ni insolation, ni congestion sur les *deux mètres carrés de planches* constituant sa passerelle, sa cabine, sa cuisine et son lit, sans autre abri qu'un lambeau de toile troué !...

Et encore ce brave serviteur, entre deux accès de fièvre, s'excuse auprès de mon mari :

« Mon second noir vous conduira. Il est bon pilote et connaît la machine... »

On comprend que des explorateurs isolés exigent de

leur personnel, en certains cas, ces efforts surhumains. Il y va du succès de l'entreprise, du salut de tous... Mais est-ce le cas au Sénégal, dans une colonie organisée, connue, où le télégraphe fonctionne, qui n'est qu'à huit jours de France et où l'on doit posséder (à Saint-Louis et Dakar) le personnel et le matériel nécessaires?... Le service de la marine de Saint-Louis ne sera-t-il pas responsable de la mort de ce sous-officier s'il succombe, ou tout au moins, s'il en réchappe, de son renvoi au pays, en congé de convalescence, aux frais des contribuables?...

. . .

Je ne me trompais pas : nous avons deux bateaux sans compter le chaland du colonel qui nous attend à Tamboukané. Le *Rapide* a fini par arriver malgré ses avaries. Il nous apporte une caisse de conserves fines et de boîtes de lait concentré à nous gracieusement envoyée par le colonel. M. Archinard ignore que, grâce à l'expérience coloniale de Paul, nous ne manquons pas de l'essentiel, et veut aussi sans doute faire oublier son : *Le Soudan n'est pas fait pour les femmes du monde!* Dans la lettre très aimable jointe à la caisse, il s'efforce de me rassurer. Par bonheur, je n'ai pas besoin qu'on me remonte le moral. Je n'ai pas peur. Notre indépendance, en nous soustrayant au triste régime imposé aux militaires, et le confortable relatif que nous apportons avec nous, nous permettront, je pense, de résister au climat. Je serais plutôt inquiète à l'endroit de nos relations futures...

Il nous revient en effet que notre venue n'est pas pré-

cisément vue d'un bon œil par tout le monde à Kayes, qu'on discute les attaches politiques de mon mari, ses rapports avec certains chefs d'extrême gauche, avec certains « opportunistes » et avec M. Jules Ferry : « Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?... » Certains journaux ont annoncé l'autre mois que Paul était nommé ou allait être nommé résident de France au Soudan. Il n'y a pas de résidents au Soudan où tous les commandants de cercle sont artilleurs, et mon mari a énergiquement démenti le « canard » dans la presse, et l'a fait démentir par les agences. Mais je crains qu'une méfiance subsiste. Le « pékin » effraye. On lui prête des ambitions. On voit dans son envoi la préface d'un changement de régime : les fonctionnaires civils substitués aux militaires. De là, l'attitude gênée des uns, la joie des autres ; et ces réticences sous les formules polies, et les félicitations inutiles, toutes ces nuances que je relève dans la conversation des quelques personnes que nous avons vues ces temps-ci de passage à Matam et dans les lettres qui nous sont arrivées de Kayes par le *Rapide*. Et puis, chez tous, il y a comme une terreur d'indiscrétions possibles de notre part : — *le Soudan a besoin de mystère.*

J'avais prévu la fièvre, les insolations, l'opposition du sol et du ciel, non celle des hommes ; et je sens que nous nous heurterons à celle-ci, la plus dangereuse peut-être, qu'il y aura moins de fondrières dans la brousse que de chausse-trapes dans les bureaux ; — et j'ai le cœur un peu serré...

Cette brousse, d'ailleurs, on émet la prétention que je ne la voie pas. M. X... m'annonce qu'on s'occupe de me

loger à Kayes avec ma fille. Quant à mon mari, on lui réserve un cheval et quelques spahis avec lesquels il partirait pour le Niger, rejoindre la colonne du colonel Combes en train de poursuivre les sofas de Samory sur la frontière de Sierra-Leone[1].

Nous verrons bien !... Je n'ai pas apporté ma selle pour ne pas l'employer. Où ira mon mari, j'irai ! D'abord, est-ce que je puis rester à Kayes, moi seule femme blanche, au milieu d'officiers?... Plutôt le désert!... Je sais trop comment avec l'énervement colonial les médisances ont beau jeu... Nous verrons !

Sur le fleuve.

Quel jour sommes-nous?

J'ai perdu la notion du temps, et je griffonne ces notes sur mes genoux, sans papiers ou calendrier pour me repérer.

Nous nous sommes installés dans le *Rapide*, qui a éteint ses feux et que remorque la chaloupe à vapeur. Nous évitons ainsi la chaleur, notre machine n'étant pas allumée. Un bout de toile nous sépare de la malpropreté de celle-ci et de la provision de charbon en nous créant

1. C'est avec l'assentiment de M. le colonel Archinard que mon mari a été chargé d'une mission au Soudan; mais il ne devait pas y venir seul. Il devait faire partie d'un *Institut soudanais*, composé de savants, de linguistes, d'archéologues, etc... demandé par le colonel; le ministère a refusé d'expédier ces messieurs et n'a envoyé que mon mari.

à l'arrière une espèce de cabine, moins grande qu'une cabine de bains.

Nous y avons monté nos deux petits lits de campagne garnis de leur moustiquaire. Une table démontable et trois pliants forment le mobilier. Un vrai campement de saltimbanques dans leur *roulotte !...*

Au plafond pendent des seaux en toile, une lanterne, et un *tub* en toile imperméable sans lequel nous mourrions. Chacun de nous sort à son tour pour laisser se baigner les autres...

Quand je dis *sort,* c'est une façon de parler. Entre notre cabine improvisée et le gouvernail du *Rapide* (chaloupe à vapeur à peine plus grande que l'autre) il reste 2 mètres carrés. C'est là que Renée, dûment casquée, comme son père, attend la fin de ma baignade. Avec une corde et nos seaux, nous puisons l'eau au fleuve, et, dans les dits seaux pendus au courant d'air, nous essayons de faire rafraîchir notre vin. Que je n'oublie pas nos filtres, nos flambeaux de jardin, dits : photophores (!), et vous aurez une idée de notre intérieur !

Le toit en est constitué par le parquet qui couvre l'embarcation, un toit en bois qui supporte partie de nos bagages et sur lequel, la nuit venue, nous grimpons après dîner, à l'affût d'un peu de brise.

Et la cuisine ?... La cuisine se fait près du gouvernail. Un *laptot,* qui, contre une honnête rétribution, s'est mis à notre service, y a installé une vieille demi-jarre en terre, pleine de cendres sur lesquelles il peut faire du feu sans risquer d'incendier le minuscule *steam-boat.* Dame ! c'est une cuisine primitive !... Des œufs, la plu-

part du temps. Nos ragoûts sont constitués par ces commodes boîtes de conserves Prevet, munies chacune d'un petit réservoir d'alcool, et de mèches. Avec ces boîtes à chauffoir, on improvise en cinq minutes des menus assez variés. Pigeons aux petits pois, canards aux navets, choucroute garnie, perdrix aux choux, mouton, veau, poulet accommodés : voilà leur contenu. De la même maison, nous avons des potages qu'on prépare en cinq minutes, et des comprimés de fruits auxquels un bain rend leur goût et presque leur forme. Et, ma foi, tout cela est bon; mais déjà je suis lasse des conserves, ne mangeant guère rien autre depuis Saint-Louis, et je commence à trouver à tout un goût de fer-blanc. O messieurs Prevet, si jamais vous lisez ceci, soyez bons! Mettez toutes vos bonnes choses dans des boîtes de verre ou de faïence, que vous protégerez comme vous l'entendrez, et, en réveillant l'appétit des malades coloniaux, vous sauverez peut-être la vie à plusieurs!... Je ne parle pas des valides comme moi, des gourmands que vous comblerez!...

Je n'ai jamais autant regretté de ne savoir pas dessiner!... Quels amusants croquis j'enverrais à mes amies! Car elles ne comprendront pas mes pattes de mouche et mes mauvaises explications! Et je voudrais tant qu'elles pussent s'imaginer notre vie sur ce bout de bateau!

C'est très propre, vous savez, et même un peu coquet. On est femme ou on ne l'est pas! Les deux couchettes bien arrangées[1], les matelas de Renée bien drapés sur un

1. Bien entendu, nous avons nos draps.

coffre, la table au milieu (accaparée par mon mari, la table!), tout cela, avec un rien d'arrangement, a son côté *home*, sa douceur de chez-soi. Il faut voyager comme nous le faisons : à l'anglaise, pour ne pas trop souffrir. Le *laptot* a beau s'étonner des exigences de la *Madame toubab*, c'est ainsi! Et le soir, quand l'étuve ambiante souffle moins, ça nous est un plaisir d'enfant, au sortir du *tub*, des vêtements propres et appropriés au climat sur le dos, de nous asseoir autour d'un véritable couvert. Aucun luxe; mais tout est propre, et tout le nécessaire est là. Nos deux cantines (pour six) recèlent ruolz, cristaux, nappes et linge, ainsi que l'indispensable batterie de cuisine. La vaisselle y est de fer émaillé, mais d'un joli modèle, blanche et bleue, simulant à plaisir la porcelaine. Et vraiment, le premier jour, mon couvert mis devant notre nègre stupéfait, j'ai été très fière. Il ne manquait que des fleurs!! Renée m'avait aidée, gravement. Pour la récompenser, on l'a préposée à la cafetière russe. Et celui qui ne l'a pas vue en fonctions n'a rien vu!...

La pauvre chérie continue à bien se porter et à ne manifester aucune surprise. Rien ne l'étonne et tout l'amuse. Elle a conquis le *laptot!*

Oui, pauvre chérie!... Les premiers temps, je ne parlais pas d'elle, dans ce journal, justement pour me distraire de mes préoccupations continuelles à son sujet, et, des fois, j'écrivais surtout pour tâcher de ne pas penser à elle. Mais je commence à me rassurer. Elle est admirable de force et de résistance. Bien entendu, depuis quinze jours, j'ai interrogé tous les médecins que j'ai

vus, et leur unanimité fait ma confiance. De par son âge, elle se portera bien. Il n'y a qu'à veiller à la régularité de certaines fonctions. Comment dire cela?... Les mamans me comprendront... Nous avons, d'ailleurs, une pharmacie bien montée, et puis, à défaut des laxatifs, il y a... l'appareil! cet appareil qui intrigue tant le *laptot* en question!...

Nos journées coulent assez vite. Je couds; Paul travaille, photographie ou tiraille sur les caïmans, et l'enfant joue avec notre lévrier *Typ* ou avec sa biche, car nos aimables hôtes de Matam lui ont donné une jolie petite antilope, qui est ravissante mais bien ennuyeuse aussi. Je la nourris à grand'peine avec un biberon improvisé et du lait concentré. Aussi ne veut-elle pas me quitter. Si je la lâche, elle veut se jeter à l'eau, rejoindre la rive. Deux fois elle nous a forcés à *stopper*. De son côté, le chien qui, en sa qualité de lévrier à poil ras, a, d'habitude, l'horreur des rivières, ne peut pas se tenir tranquille aux heures les plus chaudes. Or, avec les caïmans, impossible de le laisser se baigner. Monsieur a donc son *tub*, lui aussi, quand il est bien sage!

Du pays, on ne voit rien. Les eaux sont si basses que nous sommes continuellement au-dessous de berges ravinées dont les pans nous cachent la plaine. L'eau reste pareille, jaune et sale, comme l'eau de pluie dans nos sillons de France. Elle charrie des flammes au milieu, et à la main elle est chaude. Si les seaux en toile, dans le courant d'air de la marche, ne faisaient pas alcarazas, nous boirions chaud. Nous ne buvons que tiède!

Sur nos têtes, le ciel est agaçant à force d'être bleu. Il vous pèse littéralement dessus. Je payerais pour voir un nuage, pour sentir un autre vent que celui de notre vitesse... archi-modérée. Mais il paraît qu'en cette saison, c'est ainsi !

Nous n'avons aperçu qu'un village par une trouée de la berge.

Des noirs y pêchaient. Ils nous ont vendu des œufs et du poisson. Puis le désert d'eau a recommencé. Le fleuve fait des S compliqués, tourne et retourne sur lui-même comme un serpent. Pendant des heures, on circule autour d'une éminence, surmontée d'un gros baobab, qu'on a tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt devant, au gré des méandres du courant. Quand on le dépasse, des aigrettes blanches ou bien des vautours s'en envolent, et la monotonie recommence : les mêmes plages où des caïmans dorment au soleil, pareils à des troncs d'arbre, jusqu'à ce qu'un coup de fusil de Paul les rejette à l'eau ; les mêmes berges couleur de beurre, trouées à des places comme des écumoires par les oiseaux qui nichent au-dessus du fleuve...

C'est grandiose si on veut, mais, je le répète, monotone. *Ça n'est pas beau*. Ça effraye seulement. Le ciel et le courant sont hostiles, l'un trop bleu, l'autre trop jaune, tous deux trop chauds, et j'ai la sensation que nous violons une consigne, que nous passons outre à une défense signifiée nettement par la chaleur croissante, le paysage rébarbatif et surtout ces affreux caïmans dont la vue vous fait frissonner de dégoût autant que de peur.

A noter seulement de joli les vols de pintades. Nous

en avons aperçu d'un coup plus de deux cents sur une berge feuillue. Elles se sont levées toutes ensemble avec un grand bruit, à l'approche de nos bateaux, et pendant un quart de seconde un pan du ciel en a été tout violet.

A citer aussi, à la tombée du soir, les bandes d'échassiers et d'oiseaux d'eau, canards, aigrettes, grues, oies, outardes, des armées qui arrivent successivement, par bataillons, cherchant un gîte dans les îles ou sur les rives. Elles ont des éclaireurs qui nous signalent; car, avant d'être à portée, elles font un brusque crochet à angle droit et s'éloignent de nous avec des cris aigus.

La nuit tombe presque sans crépuscule, brusquement. Quand le pilote n'y voit plus, on mouille les deux bateaux avec des petites ancres, et, le dîner fini, Renée couchée, nous nous hissons sur le toit de la chaloupe, où nous restons de longs moments à essayer d'avoir frais, jusqu'à ce que le sommeil ou les insectes nous chassent dans nos moustiquaires.

Et on s'habitue à cette vie! Je ne frisonne plus aux cris des fauves sur les rives...

Sur le fleuve, fin novembre à décembre.

Nous avons fini par atteindre Bakel.

Les Hébreux ne pouvaient pas souhaiter plus ardemment l'accès de la Terre Promise que nous cette escale! Aussi, à coups de gratifications et de discours en *sabir*, avons-nous fait pousser les feux le dernier jour, pour arriver au poste avant la nuit.

Et nous n'avons pas dîné, afin de faire honneur à l'hospitalité dudit poste!... Trois fois hélas!... Quand nous sommes arrivés, dans la pénombre, vers 8 heures, nos coups de sifflet n'ont réveillé aucun écho. Une berge triste, sans quais ni appontement : la même misère qu'à Matam. Au lointain, des bâtisses et des cases. Pas un arbre. Absence de tout confort, de tout arrangement du sol... A la longue, quelqu'un parut sur la rive le long de laquelle nous nous amarrions. C'est le capitaine commandant le cercle de Bakel. Il nous hèle. Salut cérémonieux et militaire. Et ce dialogue s'échange :

« La famille Bonnetain, sans doute?

— Parfaitement!

— Le colonel m'a averti de votre passage et m'a donné l'ordre de me mettre à votre disposition. Demain matin, je vous ferai envoyer de la viande, du pain et, si possible, quelques légumes du jardin militaire... Je ne vous invite pas à venir au fort évacué pour cause de désinfection : nous logeons sous des baraquements... »

Là-dessus, nouveau salut, la main au casque, très militairement, et « demi-tour ».

Alors, mon mari, ironiquement :

« Parfait, monsieur, merci!... Mais, mon capitaine, il m'est permis j'espère, de descendre à terre, d'explorer votre « île » ?

Le capitaine acquiesce, sans rire, disparaît pour achever son repas, et nous nous regardons, effarés, tristes plutôt. Puis, nous quittons le toit du bateau pour nous retrouver autour de notre table non mise. Sottement, nous avons distribué aux laptots le pain qui nous restait et

congédié notre cuisinier, sûrs que nous croyions être de l'hospitalité des officiers de Bakel. Il est 8 heures. Nous avons l'appétit coupé; mais Renée geint la faim. Et je rouvre le panier coquet que j'avais préparé pour nos hôtes. On nous a dit en effet à Paris, officiers généraux et officiers supérieurs connaissant le Soudan, que l'hospitalité était de règle en Afrique, mais que, pour ne pas condamner ses hôtes à jeûner après votre départ, il était de bon goût d'arriver dans les *popottes* avec son écot. Cet *écot* je l'avais largement préparé : conserves fines inconnues en Afrique, achetées à Paris il n'y a pas un mois, douceurs variées, vin blanc, rarissime ici, et champagne... etc. Tristement, je rouvre le colis et nous essayons de dîner — sans pain! mais Renée mange seule; Paul fume sur son assiette, et je pleure comme une bête. En vain, mon mari me réconforte. Vaillante contre le climat et les dangers possibles, je suis sans résistance devant pareil accueil. Le capitaine pouvait, vu l'heure, ne pas nous prier à dîner; mais il y a des façons de s'excuser; et même dans un baraquement, aux colonies, on peut recevoir une femme, une enfant, leur offrir une vulgaire tasse de thé, ou le verre de bière qui remplace le thé ici, suppléer en tous cas par de la cordialité à la misère du pays!...

Là-dessus, mauvais sommeil, et inquiétudes quant à l'avenir.

Au jour, je découvre Bakel. Rive droite : de la brousse et une caravane de Maures. Tentes, chameaux, etc., du déjà vu. A gauche : le poste, c'est-à-dire une succession

de bâtisses plus ou moins fortifiées; quelques cases et magasins de « traitants » noirs ou blancs. Je n'ai pas d'ailleurs le temps d'examiner le paysage. Le patron *laptot* du chaland du colonel Archinard arrive avec une lettre. Le colonel nous informe (il ignore le secours à nous prêté par la chaloupe de Saint-Louis) que, doutant de la marche du *Rapide* trop hâtivement réparé, craignant de nous voir échouer en route, il a donné ordre à son chaland de venir nous prendre à Bakel, au lieu de nous attendre à Tamboukané, le seuil du fleuve avant Kayes, où, en cette saison, s'arrête la navigation des chaloupes à vapeur.

J'avais bien raison : nous allons avoir trois bateaux !...

Rapidement, nous déménageons du *Rapide* pour nous installer dans le chaland du commandant supérieur, c'est-à-dire, par comparaison, dans un palais.

Arrive le capitaine R... Je le reçois on ne peut mieux, mes nerfs calmés; et, sans en avoir l'air, nous lui faisons lire la lettre dans laquelle M. Archinard nous annonce qu'à Bakel, nous serons on ne peut mieux traités grâce à ce « gentleman qu'est le capitaine R... » (*sic*). Cela achève de dégeler l'officier qui se révèle en effet de tous points charmant. Pain, viande, radis et salade sont portés à bord, tandis que Paul visite Bakel avec le commandant du Cercle; après quoi, nous laissons le *Rapide* et, remorqués par la chaloupe à vapeur de Saint-Louis, nous recommençons la montée du fleuve.

Paul, qui est la taquinerie même, me fait écarquiller les yeux pour trouver dans la brousse des berges, au sommet d'un poteau, une soi-disant plaque indicatrice

sur laquelle on lirait : « *Chasse réservée à l'artillerie de marine* », et qui marquerait la frontière du véritable Soudan français. Comme une sotte que je suis, je ne comprends pas d'abord ; et il rit à faire sauver tous les oiseaux du rivage.

C'est là, paraît-il, une plaisanterie traditionnelle — donc excellente — qu'on fait ici à tous les nouveaux venus. Je ris de bonne grâce ; mais ensuite je songe que si, au Soudan, il y a, *en plus de ce que je sais déjà*, des tiraillements entre fantassins et artilleurs, les premiers reprochant aux seconds de tout régenter, commander, gouverner, ça va être très drôle pour nous, mon mari sortant de l'infanterie de marine et y étant assez populaire par ses livres, conférences et articles.

« Peuh !... fait-il, la brousse n'est pas là pour rien ! Nous ne resterons à Kayes que le temps de nous outiller pour gagner Tombouctou ! »

Il est charmant ce chaland. Mais, décidément, j'ai oublié notre calendrier à Matam, et je continue à ignorer la date du jour...

Les laptots de ce bateau sont des plus drôles. A nous voir à bord, hôtes du commandant supérieur, ces bons nègres nous placent très haut et, surpris d'être commandés sans violences, nous soignent de leur mieux. *Moussa* et *Seck* méritent surtout une présentation, le premier improvisé valet de chambre, maître d'hôtel, etc..., le second cuisinier. Vous avez vu *Moussa*, sûrement, à la foire de Neuilly. Avec un *boubou* en plus, c'est lui ! Quant

à *Seck*, c'est un bon petit noir, aussi filou que tous les noirs rapprochés par la domesticité de l'Européen, de qui sans faute ils acquièrent les vices. Mais il sort de la banalité par sa bonne humeur et surtout par sa coiffure, un adorable feutre, en forme de bonnet de clown, lequel jadis servit sans doute de filtre au-dessus d'une cafetière régimentaire, et qu'il arbore sur son crâne ras avec une incroyable majesté.

Seck et *Moussa* s'essayent à parler français, amusent Renée, épucent le chien et repêchent dix fois par jour l'infortunée petite antilope désireuse de se noyer ou de nourrir les caïmans, car la jolie petite bête, en dépit du biberon, rêve toujours de s'évader; et pour que je ne la lâche pas sur une rive il faut l'autorité dudit *Seck* m'affirmant qu'elle serait tout de suite mangée par « les bêtes »!

Oui, on est très bien à bord de ce chaland. Le roufle forme une véritable pièce, fermée de volets, où l'on peut dormir, faire sa toilette, travailler et manger tranquillement.

La chaloupe à vapeur nous a lâchés bien avant Tamboukané, sous couleur que les eaux baissaient, et ce malgré que les sondages de mon mari démentissent les affirmations du quartier-maître noir, successeur du sous-officier blanc que nous avons laissé mourant à Matam.

Ce patron a d'ailleurs été assez insolent, mon mari ne portant aucun galon. Se plaindre de lui à Saint-Louis?.. Mais a-t-on jamais vu Parisiens résister aux escroqueries

et aux insolences d'un cocher, signer une plainte sur les registres *ad hoc* mis à leur disposition à toutes les stations de fiacres? Non, n'est-ce pas? Eh bien, alors?... Que ce brave *laptot* aille donc se faire pincer ailleurs! Quand on prend du fleuve, on n'en saurait trop prendre! Qu'est-ce qu'un jour ou deux de plus?...

Notre *roulotte* aquatique est d'ailleurs charmante. Nous voyant généreux, l'équipage nègre est aux petits soins pour nous. Et puis, nous nous arrêtons quand nous voulons.

Une berge avec plage de sable nous tente-t-elle? On fait halte, et l'on se baigne, — sans trop s'avancer à cause des sauriens. Un village se révèle-t-il au sommet d'une rive? Nouvelle halte. Nous descendons à terre; on achète œufs et poulets, avec *Seck* et *Moussa* pour interprètes. Deux sous l'œuf et un franc le poulet; le prix est fait comme pour les petits pâtés!

Seulement l'œuf de poule ici, comme dans tout le Sénégal et, paraît-il, dans tout le Soudan, est gros à peine comme nos œufs de pigeon. Il en faut manger trois pour avoir l'équivalent nutritif d'un « à la coque » français. Quant aux poulets, ils sont, étant issus de ces minuscules coquilles, aussi petits que possible, — de vrais pigeons eux aussi, mais secs, étiques, aussi peu familiarisés que possible avec le grain.

Seck les rend cependant à peu près mangeables. Il a une recette à lui pour le *poulet-chasseur*. Autant d'ail que de poulet!... et du poivre!!! Ça éloigne les moustiques, paraît-il, mais, la digestion depuis longtemps faite, on a encore soif!

Ces villages sont, en petit, de nouveaux Matam. Mêmes cases, mêmes cultures. Bien entendu, mon débarquement, celui de Renée surtout, y soulèvent des émeutes. Les *laptots* répandent que nous sommes de hauts personnages, et le chef du village vient nous saluer, non sans des regards inquiets sur les manches toujours non galonnées de mon mari. Notre fille a tous les honneurs. On touche ses cheveux avec respect ; on rit à ses rires. Hier, toutefois, un chef est allé un peu bien loin : — il me l'a demandée en mariage ! ! !

« Toi, m'a-t-il dit, tu es trop vieille... »

(A 24 ans !...)

« ...tu es trop vieille, et tu as ton mari. Mais ta fille me plaît. Donne-la moi pour mon fils. Tu me la remettras à ton retour de Kayes. Si tu veux rester avec elle, je te donnerai une case dans la concession de mes captives ! »

Seck se « tordait » littéralement en me traduisant les propositions de ce primitif,— propositions que j'ai reçues gravement. Voici donc notre fille établie. Le Soudan a du bon !... Pourvu que je reconnaisse au retour le village de mon futur gendre ?... Il y a bien un *tam-tam*[1] sous l'arbre de la place, au-dessus de la berge, mais tous les villages noirs ont cet arbre, cette place et ce *tam-tam* pour faire danser les filles et femmes du pays les soirs de lune !

Nous descendons aussi du chaland pour chasser. C'est toujours le même gibier, pas fameux pour des palais

1. Tam-tam veut dire à la fois tambour et danse au son dudit tambour.

européens, mais duquel nos noirs se régalent. Nous allons tout doucement sur la crête des berges; et, derrière nous, à 200 mètres, les laptots règlent leur pas sur le nôtre. Ils sont tous attelés à une corde amarrée au mât du chaland, et ils tirent paresseusement, s'amusant de tout comme des écoliers, se bousculant sur les pentes, se faisant des niches, plus rieurs les uns que les autres...

Ou bien ils se querellent avec les indigènes. En remorquant le bateau avec leur cordelle, il leur arrive de traverser des *lougans* de mil ou de maïs; le paysan intervient, ou sa femme, ou encore le garde champêtre soudanais qui, armé d'une antédiluvienne canardière, remplace l'épouvantail de nos vergers et chasse des moissons mûres les vols d'oiseaux. On s'invective, on gesticule; mais ça ne va pas plus loin.

Ensuite, quand nous avons réintégré notre *house-boat*, il arrive que la forme des berges trop feuillues ou trop basses, ou que le peu de profondeur de l'eau interdisent le remorquage à la corde. Les deux bordées de l'équipe nous font avancer alors à la perche. Ils sont six ou huit de chaque bord, armés de gaffes immenses qu'ils jettent à l'eau et sur lesquelles ils appuient de l'épaule gauche, tout en marchant rythmiquement, en mesure, les uns derrière les autres, de l'avant à l'arrière du bateau, de chaque côté du roufle. Le patron, pendant ce temps, fume ou chique au gouvernail, et le chaland avance très vite sous la force de toutes ces impulsions régulières.

Notre équipage mange à l'avant, quand *Seck* a fini notre cuisine dont il utilise le fourneau. Paul les a

régalés en leur tuant une *gueule-tapée* (l'iguane du fleuve) et un caïman. J'ai eu le courage d'en goûter. C'est assez bon; et, entre nous, ce serait très bon, si l'on ne savait pas ce qu'on mange. Toutefois, il faut que les bêtes soient jeunes ou que, du moins, on évite les parties musquées.

2 (?) décembre.

Tandis que j'essaye d'empailler, avec le coton hydrophile et le sublimé corrosif de notre pharmacie de route, quelques beaux oiseaux tués en chemin, j'apprends que nous arriverons ce soir à Kayes. A ma demande, mon mari fait alors ralentir la marche, de façon à n'arriver que demain au jour et à ne déranger personne.

Pourvu que je ne regrette pas les quelques jours passés sur ce chaland !... Nous nous y sommes habitués; et si le fleuve, lui, demeurait accessible, si ce n'était la prochaine succession de chutes et de rapides, nous continuerions bien au delà de Kayes.

En attendant, rien de nouveau sur les berges. A 1,000 kilomètres de Saint-Louis (dans la même direction à peu près, il est vrai, ouest-est), c'est le même paysage qu'au début, il y a un mois et plus. Le Soudan a continué le Sénégal, sans que je m'en aperçoive. Le fleuve est pareil, sa profondeur moindre seulement, vu la saison... Mêmes cases, mêmes cultures, même humanité, même soleil... Je ne déchante pas, avertie que j'ai été, en France même; mais cette brousse morne, ces verdures

rabougries, rôties par le ciel, ces nègres pareils aux quadrumanes des ménageries, cet inhospitalier aspect de l'eau, du ciel, du paysage et des êtres me troublent un peu. Et je suis obligée de réfléchir pour ne pas en vouloir aux illustrateurs du *Tour du Monde*... Il faut qu'il y ait Afrique et Afrique, pour que leurs dessins ne soient pas mensongers !...

C'est égal, le pauvre troupier, l'engagé volontaire, qui arrive ici, doit-il être assez désillusionné après la fallacieuse lecture des livres de voyage !

Mon mari a passé par là. Je l'interroge. Il sourit :

« Moi, à 19 ans, je suis allé aux Antilles, à la Guyane, c'est-à-dire à la végétation équatoriale, et je n'ai pas été déçu. Libéré, redevenu *pékin*, j'ai visité l'Inde, les féeries de Ceylan et l'extrême Orient : Cochinchine, Annam, Tonkin, Chine et Japon... Je suis donc un privilégié... Toi, tu verras que tu te feras à cette brousse. Les comparaisons coloniales ne te gêneront pas et tu finiras par aimer cette terre déshéritée. D'ailleurs, c'est l'homme qui l'enlaidit en tuant l'arbre... »

Est-il sincère, ou veut-il me consoler, me donner du courage?... Je ne sais pas; mais en regardant cette banlieue de Kayes, ces environs de notre premier but, ce Gennevilliers africain, je crois comprendre ce que c'est que l'*exil*.

Pourvu qu'au moins nous en revenions tous !...

CHAPITRE VII

A KAYES

Misère et provisoire. — Officiers et soldats non logés. — Rails à tout faire. — Chez M. le colonel Archinard. — A la recherche d'une demeure. — Le pavillon des officiers. — La cuisine et la domesticité. — L'âge des noirs. — De l'influence des coups de fusil sur notre séparation.

Kayes, 10-11 décembre.

Enfin, je puis revenir à mon journal. Mais, après cette semaine d'interruption, j'ai peur d'oublier des choses. Des tas de détails et d'impressions se battent dans ma tête, veulent sortir tous ensemble. Le mieux, je crois, est de reprendre ce cahier à la date où je l'ai laissé...

Donc, vers les 7 heures du matin, l'autre semaine, nous avons accosté Kayes. Comme partout jusqu'ici, ni quai, ni appontement; et la berge, surplombant les eaux basses[1], nous cache le chef-lieu du Soudan. Mais je n'ai

1. Pendant la saison sèche dans laquelle nous entrons, la profondeur minima du fleuve devant Kayes est de 0 m. 90. En hiver-

pas le temps de m'orienter : une visite !... Celle de M. le docteur Dupouy, médecin en chef du Soudan, chargé de nous recevoir par M. Archinard. Le colonel nous écrit qu'il ne peut nous attendre en personne au débarcadère, qu'il habite sur le plateau loin du fleuve ; mais qu'il nous enverra un *lory* pour nous prendre dès que le docteur nous aura installés...

Que je vous dise tout de suite qu'un *lory* (j'ignorais ce mot et je ne sais comment ça s'écrit...) est un simple wagon plate-forme, que des nègres poussent sur la voie ferrée.

Seconde parenthèse : — Des voies ferrées, il y en a partout ici. C'est la première chose que j'ai vue. En dehors de la voie d'un mètre qui part de Kayes pour aller à Médine et à Bafoulabé (124 kilomètres en tout) — amorce de la ligne qui doit un jour joindre le fleuve Sénégal à son frère le Niger, — il y a ici d'autres voies du même écartement qui desservent les divers magasins militaires, le Plateau, l'hôpital et la maison du colonel, sans parler d'un Decauville qui dessert également celle-ci. On ne voit donc que des rails, car en dehors des voies, ils servent aussi de charpentes aux baraques, de tuteurs, de poteaux, de rampes, de je ne sais quoi encore. A chaque pas, on se heurte à cette ferraille. Il y en a d'oubliés dans l'herbe,

nage, sa profondeur maxima est de 10 à 11 mètres. Du 16 août à la fin septembre, les gros cargo-boats partis de Bordeaux peuvent mouiller devant Kayes même, à 1,029 kilomètres de la mer; mais ils ne doivent pas caler plus de 4 mètres ou 4 m. 50, à cause de la barre de Saint-Louis, puis des seuils rocheux ou sablonneux existant entre Saint-Louis et Kayes et sur lesquels il n'y a guère plus de 5 mètres d'eau quand il y en a 11 ici.

de noyés au bord de l'eau ; bref, ça ne sent pas l'ordre ; — ça sent le gaspillage plutôt...

Je reviens au docteur. Après les compliments de rigueur sur mon audace, il nous conduit au Pavillon des officiers. C'est dans la grande rue parallèle au fleuve, la rue des bâtisses (?) officielles, le boulevard du pays. Dans ledit pavillon, massive et énorme construction pareille à une forteresse, et construite d'ailleurs par des artilleurs, on nous a réservé une des quatre chambres du rez-de-chaussée.

Cette espèce de caserne ne renferme en effet que quatre chambres par étage, donc huit en tout, et n'en a pas moins coûté des sommes énormes. Tout est en murs, — des murs archi-épais, de vrais remparts ! Une vérandah circulaire, un balcon *intérieur* enclôt et dessert les quatre chambres. Je ne sais pas m'expliquer, j'en ai peur... Imaginez-vous une maison enchâssée, encastrée dans une maison ! Les chambres sont petites, mais la vérandah interne, le large couloir qui les entoure, triple le logement. Lesdites chambres ne servent qu'au sommeil, — et encore. Sur la vérandah en question, au contraire, on mange, on travaille, on vit en un mot, à l'abri de volets pas trop déclinqués.

Nous nous installons dans notre coin, ou plutôt nous y faisons disposer par une corvée de nègres nos nombreux colis ; puis nous suivons l'obligeant docteur qui nous fait les honneurs de Kayes.

Ah ! la ville (?) est vite vue ! Le long de la grande rue que j'ai dite, du boulevard plutôt, douze ou quinze con-

structions se courent après : l'infirmerie vétérinaire, le pavillon du vétérinaire, les magasins à vivres, les bureaux (en construction) du régiment de tirailleurs soudanais, des magasins à mil, le pavillon des officiers où nous sommes, la trésorerie, le bureau du commandant de cercle, la poste et le télégraphe, les pavillons enfin des officiers du génie, d'artillerie et des gardes des deux corps. Je crois que je n'oublie rien.

Mes photographies, mieux que mes sottes descriptions, vous donneront idée de ces différents bâtiments. Mais vous savez combien la photographie déforme, en l'embellissant, la moindre masure ! Ajoutez donc, amies qui les verrez, les ravages de la pluie et du soleil; la misère du carton-pâte des baraquements Moissan, la tristesse de certains délabrements, etc...

Aucun de ces logis, d'ailleurs, n'est confortable. Si vous avez vu dans le *Tour du Monde* les photographies représentant des constructions officielles ou militaires d'une colonie anglaise, vous comparerez. Et ce n'est pas qu'inconfortable et anti-hygiénique de par le contact immédiat (une ou deux bâtisses exceptées) avec le sol : c'est insuffisant, pas pratique, et tout le monde se plaint. Ai-je dit que ça avait coûté cependant des sommes folles à l'artillerie ?...

Des arbres essayent de pousser le long de ce boulevard que séparent du fleuve, entre les maisons, des terrains vagues, puis une place plantée de tristes et grêles faux acacias, puis enfin le jardin militaire (un des jardins militaires), celui-ci très beau. Là poussent, grâce à la proximité de l'eau, beaucoup de nos légumes français; et

s'il y avait un spécialiste, un des jardiniers par exemple que j'ai vus à Thiès, pour diriger et développer la culture, ils y pousseraient tous. Dès lors, soldats et officiers se porteraient mieux. Dans la meilleure saison, on a des légumes (1/2 ou 1/4 de botte de radis, un pied de salade et un semblant de chou, par tête !!!) *trois fois par semaine* seulement !

Pas d'arbre fruitier, pas un oranger, malgré la générosité de la terre et l'eau si près ! Des papayers, seulement, dont le fruit à goût de citrouille est dédaigné par les noirs eux-mêmes, partout ailleurs qu'ici.

Malgré cette incurie, malgré ce nouvel aveu de « provisoire » qu'on trouve décidément partout sous notre drapeau colonial, ce jardin est charmant et constitue (avec son annexe, le square Ferrand), la seule grâce de Kayes. Les arbres qui l'ombragent sont d'un joli décor ; les oiseaux y font un vacarme joyeux ; et le fleuve, découvert entre les feuilles, les campagnes verdoyantes de la rive droite, où le mil et le maïs miroitent sous la furieuse lumière, forment, *vus de là*, un joli tableau.

Non loin de ces jardins, vers les dernières bâtisses (pavillons des officiers et des gardes d'artillerie), la chaussée passe sous deux beaux grands arbres, de magnifiques *fromagers* ou *flamboyants*, je ne me rappelle plus le nom qu'on m'a dit. Après, c'est la campagne, peuplée de villages, des tas de villages accolés, et pareils à celui de Matam. Ils entourent Kayes presque de tous côtés, montent à l'assaut du plateau qui domine le paysage. On dirait une armée de champignons à voir leurs toits...

Et là-dessus, un soleil !... Même si je savais écrire, je

sens bien que je ne pourrais pas avec des mots rendre cet incendie de la plaine, cette réverbération de l'eau, des feuilles, du sol. Ça flambe et ça vibre entre la terre cuite et le ciel trop bleu.

Pour nous rafraîchir, le docteur nous cite les *maxima* qu'ils a constatés à l'ombre, ici et à Kita. Malgré son autorité, vous ne le croiriez pas à Paris !

Nous faisons demi-tour. Près du bureau du commandant du cercle, j'aperçois une *paillotte*[1] marquant l'emplacement de la future gare. Devant, une locomotive antique et détraquée y halète poussivement.

Chemin faisant, cependant, je recueille quelques renseignements sur mes prédécesseuses (oh ! quel mot !)... sur mes devancières, pour parler français.

Il y a eu d'abord Mme Ribes, la femme d'un des constructeurs du chemin de fer. Elle a assisté à l'inauguration des premiers kilomètres. Est-elle repartie aussitôt, ou est-elle morte ? On ne sait pas, ou on ne veut pas me le dire. Ensuite il y a eu la femme d'un commerçant de Bafoulabé, qui y a succombé, de peur, dit-on, lors d'une attaque de ce poste. Puis, Mme Grilhaud, femme du seul commerçant d'ici qui ne représente pas une maison de Saint-Louis et soit établi à son compte. Elle vient à Kayes tous les ans, et va arriver justement ces jours-ci ; mais elle n'y reste que six ou huit mois au bout desquels elle va se reposer en France, faire une saison de Vichy. Il faut d'ailleurs la mettre à part, car elle est créole sénéga-

1. Nom générique de toutes les constructions (?) provisoires (!) couvertes de paille comme les cases indigènes.

laise, donc *entraînée* à ce climat. Enfin, un chef du service administratif et un trésorier-payeur ont amené ici leur « moitié » ; mais ces dames n'ont pas tardé à repartir, plus ou moins souffrantes, effrayées surtout d'avoir vu mourir plusieurs des officiers qu'elles recevaient...

Bref, de mon enquête au cours de cette promenade et des présentations qui suivirent, il résulte que le Soudan n'est pas clément aux blanches, — je le savais, — et qu'aucune de mes devancières n'a dépassé Bafoulabé, c'est-à-dire la grande banlieue de Kayes (à 124 kilomètres). Je pressens donc que je n'obtiendrai pas facilement la permission de suivre mon mari dans la brousse, et mes débuts en sont tout attristés.

A la hauteur du pavillon des officiers, en revenant du jardin, nous avons quitté le boulevard pour gagner, à gauche, une grande place, un morceau de Sahara, — un petit champ de Mars caniculaire. D'un côté la direction d'artillerie et ses ateliers, avec la débauche de rails obligée. (Comme certains primitifs avec le cocotier, on fait décidément de tout ici avec les rails !) De l'autre, l'ancien *blockhauss*, transformé en prison militaire ; une enfilade de petites cuisines servant aux divers pavillons du boulevard; quelques canons endormis sous la surveillance d'un factionnaire des tirailleurs; puis un gros arbre — le seul de la place ! — sous lequel des négresses accroupies vendent du poisson frais ou boucané.

Derrière elles, des Maures venus pour se défaire d'un troupeau de moutons. Puis enfin, au centre de la place,

là « concession » d'un commerçant européen dont la boutique, conserves, tissus, liquides, quincaillerie, etc., donne sur le marché.

Ledit marché occupe l'extrémité de ce désert qu'encadrent, en guise de maisons, des baraques de planches ou de pisé, occupées par d'autres concessionnaires, des commerçants, — des « traitants » ainsi qu'on dit encore ici avec le dédain injustifié dont je vous ai parlé à mon passage à Dakar, l'autre mois.

Sept ou huit de ces concessions, au plus, sont la propriété de maisons françaises; le reste appartient à des boutiquiers noirs, et une grosse pitié me vient pour les pauvres négociants blancs et pour leur commis condamnés à vivre dans ces cahutes. Après la misère et le provisoire officiels, la misère et le provisoire des colons, des « civils » ! Tel de ces magasins cependant, m'affirme-t-on, fait des 100,000 francs *et plus* d'affaires par an. Pourquoi donc alors les établissements de Saint-Louis ou de Bordeaux qui les ont créés n'envoient-ils pas ici des maisons démontables, conçues pour ce climat, et où leurs agents pourraient proprement et sainement vivre? Ils n'en feraient que plus d'affaires... La bâtisse est en effet assez chère malgré l'abondance du grès et du granit. Je ne vois d'autre demeure en pierres que la maison d'un commerçant, M. Grilhaud, celui qui, justement, a sa femme avec lui.

Entre parenthèses, faut-il voir là une preuve à l'appui de ma petite théorie féminime prônant la colonisation à l'aide de couples, et non de célibataires?...

Dans la plupart de ces magasins, il existe un comptoir

distinct, ou deux ou trois tables, sur lesquels on boit. *On*, ce sont des soldats, et même des sous-officiers, et — *la nuit*, — des officiers. Il n'existe en effet pas plus de café que de *mess*, que de restaurant, que d'hôtel !!!

Du marché, je ne dirai rien aujourd'hui. Il mérite bien un bout de chapitre à part. Je l'ai d'ailleurs mal vu, ce premier jour, toute entière que j'étais à la contemplation découragée des rues. Car il y a des rues partant de ce marché; des tas de rues, bien droites, bien géométriquement disposées, qui enserrent des carrés non moins réguliers, concessions vendues ou à vendre, sur lesquelles ne s'élèvent que des baraques ou des rez-de-chaussée en pisé, voire en boue sèche, sortes de cubes crevassés surmontés d'une terrasse genre arabe, d'une *argamasse* comme on dit ici. Là habitent des traitants et des employés noirs, des Soudanais ou des Sénégalais, relativement civilisés. Mais ces ruches font rapidement place à de simples cases plus primitives encore, qu'une haie ou un semblant de mur empêchent de dépasser l'alignement. Et là grouille l'affreuse négraille locale.

En résumé, pas joli, joli, ce pauvre Kayes ! Un lieu de passage encore... Avec quelques plantations d'arbres chaque année, on l'aurait rendu moins laid et malsain, depuis le temps que nous y sommes. On n'y a pas songé; et il ne m'a même pas paru qu'on songeât à y surveiller la voirie !...

Le colonel nous attendant, j'ai, pour ce premier jour, trouvé que j'en avais assez vu, et nous nous sommes his-

sés sur le *lory* que quatre ou cinq vigoureux « pousseurs » ont rapidement chassé sur la voie.

Très amusés, les gaillards, de nous voir, ma fille et moi, assez inquiètes de leur vitesse ! Nous filons rapidement en effet ; mais le docteur veille au frein et me rassure quand, aux pentes, mes bons nègres sautant d'un élan sur l'arrière du wagon le laissent courir tout seul.

Nous passons devant le dépôt des machines, où un infortuné mécanicien blanc (le seul du Soudan) fait la leçon à son personnel noir autour de deux ou trois locomotives hors d'âge et de service qu'il passe sa vie à raccommoder.

Ensuite c'est la plaine avec sa série de villages qui se touchent par places. On monte, et le panorama de Kayes se déroule : des armées de champignons géants, — les toits des cases indigènes ; — des verdures rares et rutilantes ; de la brousse entourant les champs de mil ; quelques panaches de rôniers ; des flaques miroitantes qui sont des *marigots ;* le tout borné : d'un côté, par le large ruban du fleuve ; de l'autre, par une chaîne de hauteurs, rousses ou vertes suivant l'état de leur déboisement.

Le plateau vers lequel nous nous dirigeons forme la première grosse ondulation du terrain dont le dernier et suprême pli constitue ces collines. Je dis : collines pour être exacte et plaire à mon mari. De fait, ces éminences si nettement découpées sur le ciel donnent la sensation de montagnes et font plaisir à voir en rompant la monotonie de l'espace ensoleillé.

Nous passons aussi devant de tristes campements faits de hangars où la paille forme non seulement les toits,

mais aussi les murs! C'est dans ces affreux gîtes, à peine bons pour des animaux que vivent nos soldats... blancs! Pas de parquet : la terre battue, la terre qui souffle la fièvre !... Passons. Je reparlerai plus tard aussi de tout cela.

Enfin, voici l'hôpital, l'ambulance plutôt, un bâtiment trop petit, dépourvu d'ombrages. On nous aiguille sur une nouvelle voie qui dessert le pavillon du commandant supérieur; et revenant sur notre direction première nous dominons Kayes à nouveau. Bientôt alors le *lory* s'arrête, et le colonel Archinard m'aide à en descendre devant son pavillon, la seule jolie construction du pays, soit dit en passant, mais à laquelle il manque un cadre d'arbres.

On n'est pas plus aimable ni plus gracieux que le commandant supérieur du Soudan français[1]... Je vous reparlerai de lui tantôt d'ailleurs à propos du dîner qu'il nous a offert le soir même.

Le *lory* nous a ramenés au Pavillon des officiers, sans plus de déraillement qu'à l'aller, et là nous avons déjeuné avec notre obligeant *cicerone*, et les autres habitants de l'immeuble (dont l'affable chef du service administratif, M. Bunel; le commandant de place, M. Bourgey, et quelques médecins et commissaires coloniaux).

On mange sur la vérandah, faute de place, la maison

1. A cette date, M. Archinard n'avait pas reçu les journaux annonçant sottement que mon mari allait être nommé résident de France au Soudan.

ne comportant, je vous l'ai dit, que huit chambres. Ladite vérandah, d'ailleurs, permet de loger plus de locataires, mais alors personne n'est chez soi... J'insiste sur ce détail, sur le maladroit emploi qu'on a fait ici du terrain, car j'ai appris tout de suite que nous en serions plus ou moins victimes, nous autres infortunés « pékins » !

Je m'explique : on se dispute pour obtenir un logement ici. A l'heure actuelle, plus de quinze officiers, faute d'une chambre, ont dû se résigner à louer des cases de nègres, à vivre dans d'horribles et sombres gourbis ! Notre installation au Pavillon a donc soulevé des... commentaires ; et si la majorité, malgré que mon mari soit un « assimilé » seulement, a galamment reconnu que cette faveur était bien due à une femme, à une maman, nous n'en avons pas moins involontairement récolté quelques antipathies...

Très curieux, ce premier déjeuner. Déshabitués de tout contact féminin, ces messieurs se mettent en quatre, montrent un peu de la joie qu'ont des rapatriés, et s'ingénient pour nous faire plaisir. Le service est confié à leurs domestiques noirs, de jeunes garçons de 14 à 16 ans, chaque convive amenant le sien. Comme on pense, ces *boys* sont peu stylés. Leurs maîtres étant célibataires sont peu difficiles quand ils sont entre eux ; le temps leur manque pour dresser un serviteur ; on change enfin trop souvent de « garçon », et puis, l'apathie du noir, sa paresse, découragent les meilleures volontés, à ce que m'affirment des Soudanais d'expérience.

Je note aussi le nombre de plats : c'est effrayant ce

qu'il en passe! C'est l'usage ici. Le chef de *popotte* investi chaque mois par ses camarades de la délicate mission de les nourrir perçoit leurs vivres et les siens, achète ou fait acheter, en plus, poisson, œufs, conserves, volaille et gibier, avec le montant des cotisations; et le cuisinier noir utilise le tout à sa guise. Allez donc, quand dehors il fait 40° à l'ombre, allez donc le surveiller dans la fournaise étroite et basse qui lui sert de cuisine! Son entêtement au surplus refuse tout conseil. Alors, au lieu des deux ou trois plats simples mais bien faits que souhaiteraient les convives, c'est une kyrielle de sauces, de ragoûts, — disons le mot : d'horreurs variées, — dont la moitié retourne intacte à la cuisine et est naturellement abandonnée au malin maître-queux.

Les premiers temps, me dit-on, les jeunes gens goûtent à tout, avec le bel appétit qu'ils ont apporté de France; puis leur estomac se révolte, exige du Vichy, et l'inappétence survient, premier symptôme de l'anémie. Brrr!...

Nous avons passé la journée à ouvrir une partie de nos malles et caisses, à nous installer. Renée a retrouvé ses jouets à peu près intacts et n'en veut pas savoir davantage. Paul déballe ensuite notre appareil à douches et le remonte. En un quart d'heure de travail, c'est fait; et, radieux, nous nous offrons une séance d'hydrothérapie bien gagnée.

Notre « garçon » — c'est l'expression d'ici, que je préfère bien d'ailleurs à l'expression *boy*, laquelle est sa traduction anglaise... Aux colonies surtout, nous avons

mieux à emprunter aux Anglais que leur vocabulaire ! — notre *garçon*, dis-je, est resté ébahi devant cette « machine » qu'il n'a pas tardé sans doute à détester, en raison du nombre de seaux d'eau qu'il a dû aller chercher et des coups de pompe à donner pour avoir une pression de 3 atmosphères.

Car nous avons eu un *garçon*, tout de suite, dès notre arrivée.

C'est un jeune *sarrakhollet* — nom d'une race de noirs qui passe pour intelligente et très douée pour le commerce — de 14 à 15 ans environ. Je dis : environ. On ne sait jamais l'âge d'un nègre ; il l'ignore presque toujours lui-même et n'aime pas en tout cas qu'on le lui demande, parce que « ça porte malheur ». Pour les jeunes négrillons *des deux sexes*, on s'informe s'ils sont circoncis ou non, et, si oui, depuis à peu près combien. Comme on admet que la circoncision, suivant les races, se fait à peu près toujours à un âge donné et à une date déterminée, on suppute très à peu près l'âge de l'enfant. Avec les adultes, il faut s'en tenir aux suppositions. Les faces imberbes des mâles trompent beaucoup. J'ai déjà pris pour des conscrits de très vieux tirailleurs. Ces êtres sans calendrier repèrent leurs souvenirs sur certains événements, grands pour eux : inondations, incendies, combats, changements de commandants supérieurs. L'un deux m'a dit hier : « Moi m'avoir marié quand colonel il avait eu quatre galons. » Avec un annuaire militaire, on le voit, les curieux peuvent encore se renseigner !

Mon sarrakhollet, ou saracolet — j'aime mieux cette

orthographe plus simple, sinon la bonne, — baragouine un peu de français et a déjà servi chez des « civils », postiers ou télégraphistes. On me l'a recommandé à cause de cela, les *garçons* de cette catégorie étant meilleurs, ou moins mauvais que ceux des militaires. Ces derniers serviteurs, en effet, ont trop de loisirs durant que leurs maîtres sont de service ; et puis, nombreux à vivre ensemble, comme dans cette maison par exemple, ils se pervertissent mutuellement. Enfin, les militaires les traiteraient trop en jeunes animaux, *qu'ils sont d'ailleurs*, gifles et coups de cravache alternant, me dit-on, avec des gratifications souvent imméritées et des familiarités casernières. Le certain, c'est que la domesticité noire du Pavillon, si elle ignore le français, entremêle du moins son *sabir* d'expressions grasses et de jurons de cantine que j'aimerais autant éviter à Renée d'entendre !...

Mahmadi, c'est le nom de notre domestique, est suavement laid; mais a de bons yeux de jeune chien. Du premier jour, je l'ai découvert entêté et paresseux comme tous ceux de sa race ; seulement, il a de la bonne volonté ; il obéit et il est enfin très poli.

Voulez-vous savoir sa livrée ? C'est celle de presque tous ses congénères : une veste blanche boutonnant très haut, comme un veston d'uniforme ; un pantalon à la zouave, en cotonnade, et... c'est tout, avec un bonnet assorti à la veste, de la forme des bonnets de voyage (français) qu'on voit en chemin de fer. Les jambes sont nues et les pieds...

Ah ! ces pieds, l'horreur de ces pieds !... je ne m'y

habituerai jamais. Notre nègre est propre comme la grande majorité des noirs, dont le bain au fleuve est au moins quotidien, pour les deux sexes, mais la marche et le soleil ont transformé ces extrémités humaines en je ne sais quelles pattes de bête. Encore les singes ont-ils au moins du poil qui cache leurs doigts, tandis que ces pieds-ci s'étalent librement, larges et longs, non pas noirs, mais gris, couleur hippopotame, rongés, noueux, pareils en un mot à des souches, à des racines, comme j'en prête volontiers au baobab !

Le costume que j'ai dit est pour l'intérieur. Dehors, son service fini, Mahmadi arbore, par-dessus, un *boubou* extraordinaire, une espèce de burnous de toile trop grand pour lui et d'un bleu violet de blouse rurale. Il balance les bras en marchant, et ses larges manches ont l'air d'ailes. On croirait toujours qu'il va s'élever comme les bonshommes en baudruche des 14 juillet et autres fêtes populaires !

Vous pensez bien, chères amies, qu'ainsi servie, je fais mon lit moi-même et celui de ma fille ! Trop vieux colonial pour avoir pour lui-même ces répugnances, mon mari prétend que je « m'y ferai ». Nous verrons bien !

...Je me perds en mêlant mes impressions du premier jour et celles qui suivirent les lendemains et depuis. Il faut bien, cependant, que je note notre premier dîner chez le colonel et ce qui s'y décida.

A sept heures, un de ses officiers d'ordonnance venait

nous chercher en *lory*. Nous refaisons dans l'ombre le trajet du matin, — 2 ou 3 kilomètres à mon estimation, — et nous revoici au pavillon du commandant supérieur. Dîner exquis autant que peut l'être un dîner au Soudan. Les produits de conserve font illusion tant ils sont bien préparés. Je réaccepte de certain civet de lièvre sur l'assurance qu'il ne sort pas, lui, d'une boîte de fer-blanc. C'est très bon, si bon que je n'ai aucun... regret quand M. Archinard m'apprend, avec tous les ménagements désirables, que je me suis régalée avec du... rat-palmiste!

De fait, il n'y a que le mot : rat, car la gentille bête ainsi baptisée n'est pas du tout répugnante. J'en ai vu en route et je les ai prises pour des écureuils.

Le dîner — tout intime, le chef d'état-major étant malade et le colonel tout seul — le dîner fini, M. Archinard fait cadeau à Renée d'une superbe poupée qui, s'il vous plaît, dit : « Papa... maman... » et porte les dernières modes de Paris! Vous jugez de la joie de l'enfant et de notre stupéfaction à nous! Mais comment voulez-vous ensuite que cette enfant s'étonne de quelque chose, qu'elle se croie au Soudan?...

Bien entendu, la question de notre logement a été longuement discutée, ainsi que celle de la visite du pays. Il est trop tard — grâce au commandant de la *Salamandre*, à notre séjour à Matam et aux retards qui s'en sont suivis — il est trop tard pour que Paul ait chance de rejoindre la colonne Combes avant la fin de ses opérations contre Samory. Donc, mon mari devra, pour gagner le Niger, ou le haut Soudan, attendre une occa-

sion « qui ne saurait tarder à se présenter, d'ici peut-être à la fin du mois ». Quant au logement, le colonel comprend parfaitement que je ne puisse rester au Pavillon des officiers, où je gêne et suis gênée ; mais il ne possède rien, pas un coin, pour nous abriter, et ses officiers, nous le savons, vivent pour la plupart dans des gourbis. Il y a bien le poste de Médine, à 14 kilomètres d'ici, près la ville (?) noire de ce nom. Il n'y a plus là de garnison. Nous serions chez nous et à l'aise. Oui, mais pour ses études ou affaires, mon mari devrait venir à Kayes chaque jour, soit trois heures de canot sur le fleuve, ou une heure et demie de cheval, ou presque autant en *lory*, puisque les trains ne fonctionnent pas encore. De même pour le retour. Enfin, dans ce poste, si grand qu'il soit, nous n'en aurions pas moins un voisin, l'officier commandant cette annexe du cercle de Kayes. Or, si mon mari s'absente, ce voisinage est pour nous gêner.

Finalement, le colonel nous prie de rester au Pavillon des officiers jusqu'à ce qu'il ait obtenu réponse d'une maison de commerce de Saint-Louis à laquelle il a télégraphié pour lui demander la location d'un immeuble que je n'ai pas vu le matin, non loin du marché, derrière la Direction d'artillerie. C'est une construction en pierres, une des deux seules de Kayes, les bâtisses officielles exceptées. Elle possède une distribution européenne malgré sa forme et la nationalité de son propriétaire, Léo, un mulâtre sénégalais, gros négociant, qui, ayant fait faillite, a disparu et dont la maison de commerce de Saint-Louis, sa créancière, a pris la bâtisse en gage.

Nous sommes donc partis un peu rassurés sur l'avenir, l'espoir revenu.

Mais que de transes depuis !

Saint-Louis ne répondait pas, ou refusait. Enfin, un beau matin, le colonel est venu nous apprendre que c'était chose entendue, et que la Direction d'artillerie allait faire réparer l'immeuble Léo. On y travaille à cette heure, et je compte bien pendre la crémaillère avant la Noël.

En attendant, nous continuons à vivre au Pavillon des officiers, parmi nos caisses, dans un affreux désordre. Ma machine à coudre partie de France à la mi-novembre n'est pas encore arrivée, et je suis forcée de coudre à la main des vêtements pour ma fille et pour moi, nos costumes coloniaux étant encore trop élégants et trop chauds pour ici !

Je ne sors que le matin et le soir. Un tour au marché indigène, un tour le long du fleuve qui continue à baisser et découvre de plus en plus son lit de roches : c'est tout. Le soir, après dîner, nos voisins, les militaires chefs de service, viennent, de temps en temps, prendre une tasse de thé, vite remplacée à cause de la température, par de la bière ou du champagne à la mode locale. On m'initie aux choses du Soudan, aux potins, aux nouvelles.

Le commandant Bourgey chante enfin la chanson du Soudan, l'air national de la colonie : « *Papa Robineau ! maman Robinette !...* » qu'il apprend à notre fillette et à

laquelle tous les nouveaux venus ajoutent un couplet !...
En voici les principales strophes :

J'vais vous dir' dans une chansonnette,
  Papa Robineau, maman Robinette !
Ce que sera le Soudan bientôt.
      Oh ! oh ! oh ! oh !
      Papa Robineau !

Un chemin de fer à voie d'un mètre,
  Papa, etc.
Ira de Kayes à Bammako !
      Oh ! oh ! etc.

Des ponts construits par la *barbette* (génie).
Pass'ront sur tous les marigots !...

On ne déraill'ra que les jours de fête.
A Diamou et au Galougo !

Au lieu de Trouville, les gens chouettes.
Iront prend' les eaux à Nioro !

On y install'ra la roulette.
Qui dégotera Monaco !

Les éléphants qui sont de bonn' bêtes.
Aux cours' remplaceront les chevaux !

Et cœtera, et cœtera !... Je passe les couplets un peu lestes ou trop frondeurs, pour arriver aux deux derniers :

Mais quand ces choses-là seront faites,
  Papa Robineau, maman Robinette !
Plus d'un y aura laissé sa peau !
      Oh ! oh ! oh ! oh !
      Papa Robineau !

Et à vous tous ce que je vous souhaite,
  Papa Robineau, maman Robinette !
C'est que vous soyez tous (*ou* : sans) généraux !
      Oh ! oh ! oh ! oh !
      Papa Robineau !

J'oubliais le gros chapitre : la nourriture ! Il a bien fallu, le second jour, nous débrouiller. Nous n'avons pas de cuisine : comment faire ? L'agent ici de la maison Flers est venu à notre secours (M. P..., l'obligeant inspecteur de ladite maison, notre compagnon de route jusqu'à Saint-Louis, nous avait annoncés et recommandés). Nous nous sommes donc entendus avec cet aimable commerçant. Mahmadi va deux fois par jour chercher chez lui, à son magasin, nos repas que nous prenons sur notre vérandah.

Pour finir, un seul incident. A un second dîner chez le colonel, nous avons fait la connaissance du commandant Deporter[1], de l'armée d'Afrique, un arabisant de première force qui doit, ces temps-ci, aller faire une excursion rive droite chez les Maures. « Voulez-vous y aller ? » a-t-on dit à Paul, qui s'est empressé d'accepter. Mais voici que la date du départ de cette excursion est avancée et que nous ne sommes pas encore logés. Puis-je rester seule dans le Pavillon ? Puis-je, ensuite, toujours seule, emménager chez nous ?... Je ne le pense pas ; et navré, me maudissant tout bas, j'en suis sûre, mon mari finit par se rendre à mes raisons. Toutefois, il demande auparavant au colonel s'il y aura des coups de fusil à recevoir chez les Bédouins. « Non », lui répond-on. — « Alors, je puis, sans ridicule, m'excuser ! »

C'est drôle ! Les Maures me sont de ce jour devenus tout à fait sympathiques !

1. Mort lieutenant-colonel, ces derniers temps, aux bords du Niger. Combien sont morts ainsi, hélas, de nos compagnons ! (août 1893).

CHAPITRE VIII

VIE SOUDANAISE

Notre installation. — Etrennes exotiques. — Nos domestiques. — Promenades à cheval. — Tombes oubliées. — Une fête joyeuse. — La « soudanite ». — La poste. — Le marché.

Kayes, 1er janvier 1893.

On m'aurait bien fait rire, l'an dernier, en m'affirmant que je recevrais mes prochaines étrennes en Afrique, à plus de 1,000 kilomètres dans l'intérieur!...

Et cependant c'est ainsi! Je ne rêve pas. Je suis bien au Soudan, et c'est à Kayes que mon mari et ma fille m'ont souhaité la bonne année!

Donc, il y aura ces jours-ci un mois que j'habite la capitale (?) de notre futur empire Ouest-africain; mais il me faut me reporter à ce journal pour m'en convaincre, tant les dernières semaines ont passé vite.

Pensez donc! la maison à arranger, à meubler, un

semblant de *home* à organiser contre l'exil et le climat : tout cela prend du temps, surtout ici où l'on doit faire à peu près tout soi-même.

Mais cette maison, il faut que je la décrive. Seulement, comme je me méfie de mes explications, je vous conseille de les suivre sur la photographie. Y êtes-vous? Oui ? Alors, je commence !

Donc, la bâtisse, façon arabe, que vous voyez, occupe la face nord d'une concession de 625 mètres carrés bornée par quatre rues, quatre *tracés* de rues. A gauche de la porte cochère, la salle à manger dont on aperçoit une des deux fenêtres devant laquelle sont pendus, accrochés à des fils de fer, des seaux en toile d'où des tuyaux de filtres Chamberland s'égouttent dans de faux alcarazas, appelés ici *gargoulettes*... L'autre fenêtre donne sur une rue(?) perpendiculaire à la place.

Dans cette pièce, nous avons trouvé un buffet minuscule en sapin et une table oubliés ici par le mulâtre de Saint-Louis, propriétaire de céans. Je n'ai eu qu'à y installer nos six chaises et deux pliants, puis qu'à faire installer au-dessus de la table un *pankah.* — Le *pankah* est un immense éventail mécanique, mais de forme rectangulaire, formé par un grand châssis en bois recouvert d'étoffe et suspendu au plafond, verticalement, à l'aide de cordes croisées et de pitons. L'appareil comporte un double ou triple volant d'étoffe, épais et lourd. Une corde passant sur une poulie et qu'un serviteur tire du dehors, permet de donner à cette mécanique un mouvement de pendule qui balaye l'air, chasse les mouches, et, en vaporisant la transpiration, arrive, s'il ne vous



NOTRE MAISON A KAYES.

rafraîchit pas, à vous rendre du moins la vie possible dans son rayon d'action.

Me suis-je fait comprendre?... C'est que je n'ai pas encore photographié l'intérieur de ma salle à manger!

Aux quatre angles de la pièce, j'ai fait poser des étagères par un menuisier nègre, à peine plus fort que moi en menuiserie; je dirai plutôt moins!... Avec de la vulgaire andrinople, je les ai recouvertes; et, avec de l'andrinople encore, j'ai encadré une série de nombreuses et grandes photographies et cartes fixées aux murs. Les étagères et le buffet garnis (vaisselle, verrerie, coupes, lampes, photophores, etc.); les tablettes des deux fenêtres enfin remplaçant la *servante:* c'est simple et suffisant. Le rouge de l'andrinople (j'en ai aussi recouvert le pankah!), et les grands chapeaux de lampe apportés de Paris égayent les murailles tout simplement blanchies à la chaux. C'est même coquet; mais...

Oui, il y a un *mais!* En face de la fenêtre que vous voyez (avec l'originale décoration de ses seaux et du pain enfermé dans une serviette mouillée), il y a une porte-croisée donnant, par deux marches, sur une portion de la cour, sur un coin qu'avec un simple bout de toit, mon propriétaire a transformé en ...écurie, archi-primitive, sans pente, ni rien! et où il a laissé son cheval!

Après ce petit détail soudanais, mes amies qui habitent les boîtes de dominos dénommées appartements à Paris ne m'envieront plus, j'imagine! — La puanteur nous force souvent à nous enfermer.

Nous continuons, n'est-ce pas?... Au bout de la voûte

porte-cochère, à droite, montez deux marches. Vous êtes à la vérandah sur laquelle, par des portes et des croisées, s'ouvrent les autres pièces, celles dont vous voyez les fenêtres, de façade. J'ai fait de cette vérandah une pièce de plus, toute en longueur, avec des rideaux mobiles formés de nattes du pays pour l'isoler de la cour sur laquelle elle donne et pour l'abriter du soleil. C'est là que joue Renée aux heures chaudes où elle ne peut sortir, — ni elle, ni personne.

Maintenant, suivez les fenêtres de façade, à droite de la porte. Les deux premières sont celles du salon (!)-cabinet de travail; les deux autres, celles de notre chambre. Après celle-ci, mais ayant son unique croisée sur une rue latérale, notre dernière pièce, un assez grand cabinet qu'à cause de son dallage en pente, j'ai transformé en salle de douches.

Voilà notre logis, auquel il convient d'ajouter une cave — la seule de Kayes — et une petite cuisine sise dans la cour (à côté de l'écurie); en face d'elle est le magasin en fer, un rez-de-chaussée, désormais clos, de notre propriétaire. Audit magasin, j'ai adossé mon poulailler.

Je vous ai dit que la concession avait 625 mètres carrés. Seulement, nous n'en avons que la moitié, car, faisant pendant à notre maison, il en est une seconde, une grande baraque plutôt, en briques celle-là, mais à un étage, qui est occupée par le harem de Léo, notre propriétaire, par ses esclaves (mari et femme) et la marmaille des uns et des autres. Nous avons donc, à la hauteur de la cuisine, partagé la cour en deux par une

barrière de *sékos* — espèces de très grands et très grossiers paillassons — fixés à des pieux. De la sorte, chacun est chez soi dans sa moitié de concession.

Notre part est louée 125 francs par mois.

Le salon (?) est mon triomphe, *notre* triomphe, car Paul y a travaillé, et surtout notre voisin, l'obligeant M. R..., l'agent de la société Flers-Exportation.

D'abord, illuminant les murailles, quatre beaux panneaux de Chéret encadrés par mon procédé; puis le portrait de notre fille, des gravures et des souvenirs de famille que j'ai eu le courage d'apporter ici. En face des croisées, une panoplie d'armes dont les crochets supportent aussi des entrelacs de brides, bridons, etc. Au-dessous, sur deux supports spéciaux par moi drapés (ah! j'en ai consommé de l'andrinople!...), nos deux selles!

Cette sellerie dans un salon fait mon bonheur!... Non, ça n'est pas banal!

Comme il n'y a pas de vitres aux fenêtres (et pour cause), comme celles-ci ferment seulement avec des volets pleins, je me suis dispensée de bâtir grands et petits rideaux.

Des nattes servent de tapis. Ajoutez nos tables portatives, le bureau de mon mari (emprunté ici, mais surmonté d'une bibliothèque de notre construction dont j'ai habillé le bois blanc), nos pliants à dossier, deux fauteuils de rotin et deux grands *rocking-chairs* achetés à Saint-Louis; enfin un *tara* ou lit de camp indigène fait d'osier et qui nous sert de divan, et vous aurez l'inven-

taire de la pièce. Je ne serais pas femme, bien entendu, si je n'avais pas semé là-dedans des tas de bibelots apportés de chez moi, et grâce auxquels je ne me sens pas dépaysée malgré l'immense pankah, perpendiculaire au plan de la façade, qui bat toute la pièce.

La chambre est plus simple. Aux murs, une glace et des portraits. Notre grand lit, fer et cuivre (acheté à Saint-Louis), avec sa moustiquaire; le *nono* de l'enfant; une grande toilette; deux immenses armoires-placards confectionnées par notre sabotier nègre; deux pliants, et des nattes par terre : c'est tout.

Dans le cabinet, une toilette et l'appareil à douches.

Enfin, sur la vérandah, un second *tara*, un hamac, et nos malles, tentes, lits de campagne, préparés de façon à pouvoir partir demain s'il le faut.

Car je compte toujours accompagner mon mari dans la brousse, ce qui ne m'a pas empêchée, comme vous l'avez vu, de m'installer le mieux possible. Plus que jamais, en effet, je suis persuadée qu'*avec un certain confort, de l'hygiène et de l'hydrothérapie, il n'est pas de climat qu'on ne puisse supporter* (*pendant un certain temps*). L'avenir dira si je me trompe.

4 janvier.

Renée a eu ses étrennes, dont les plus curieuses sont, à coup sûr, une boîte de Boissier (parfaitement ! au Soudan !!) qu'a reçue de Paris et que lui a donnée le directeur de l'artillerie, M. le commandant Brisse[1], et une

1. Mort aussi, cet officier, un mois après notre départ de Kayes (août 1893).

ravissante petite antilope rayée, que lui a offerte le commandant du cercle, M. le capitaine Ribes (notre première biche est morte, hélas !).

Mais après ces joies, quelle pilule !... Mademoiselle prend des leçons. Paul a trouvé un sergent-fourrier des tirailleurs soudanais, ex-instituteur, qui est chargé de l'école des Otages de Kayes, école primitive, installée dans une concession nègre, dans une case, et où ce sous-officier tente d'apprendre quelque chose à une trentaine de négrillons avec l'aide de l'*Alliance française* de Paris. C'est ce jeune *marsouin* qui est le précepteur de notre chérie. Il lui réapprend à lire ; et, passé le premier étonnement des galons, ç'a l'air de bien marcher.

Bien drôle encore — et attendrissant aussi — ce *b-a, ba ; b-i, bi; b-u, bu*... en plein Soudan, dans le décor de cette pièce mi-exotique, mi-parisienne !... Et ces jolis petits cheveux blonds, ces bras nus, ces fossettes adorables à côté de la veste cachou de ce militaire !...

La mignonne continue à se bien porter. Elle garde son teint de camélia grâce à l'abri du casque qu'elle quitte dans la maison seulement ; mais elle s'ennuie n'ayant personne avec qui s'amuser. Elle commence à délaisser ses jouets, et je la surprends à suivre d'un œil jaloux les gamins indigènes qui font des parties devant la porte. Hier même, s'étant faufilée hors de la cour, elle leur apprenait à jouer au cerceau avec des cercles de barriques ! Or, ces moutards, jusqu'à 7 ou 8 ans, ne sont vêtus que de leurs *amulettes*, que de leurs *gris-gris !...*

On a beau être en Afrique, il est difficile de lui tolérer de pareils camarades !... Alors, Paul consulté, j'ai

décidé — c'est affreux à dire! — de lui *acheter* une poupée noire, une poupée vivante, une petite esclave que je libérerai, que je décrasserai et que je soignerai bien. Ce sera une bonne œuvre et ça donnera une compagne à l'enfant. Si je tombe sur un bon sujet, nous l'emmènerons en France, si non, je serai bien contrainte de confier l'ex-captive aux sœurs du Sénégal, bien que, de leur propre aveu, elles ne fassent rien de bon de leurs élèves.

Je cherche donc, et l'on cherche pour moi.

En attendant, petite Renée n'a d'autre distraction que ses courtes promenades le matin avec nous, le soir avec la négresse dont j'essaye de faire une femme de chambre.

6 janvier.

Je me relis et ma dernière phrase m'amène à consacrer quelques lignes à notre personnel.

Je vous ai présenté Mahmadi. Nous l'avons toujours. Il se fait à nos habitudes, à nos exigences, et commence à parler suffisamment français. Quant au cuisinier, l'illustre Dama, il mérite bien aussi que j'esquisse son portrait.

C'est un grand diable de Toucouleur[1] on ne peut plus laid, et grêlé comme une écumoire. A-t-il 30 ou 40 ans ?

1. Nom d'une race noire née d'un métissage de Peulhs et de nègres. Les Peulhs passent pour être originaires de l'antique Égypte, celle des plus anciens monuments. Convertis des premiers à la religion de Mahomet, ils ont converti les autres Soudanais (par la force) partout où ils l'ont pu. Ils sont surtout bergers. On me promet de m'en faire voir, non plus isolés, mais en bandes dans des villages à eux, de l'autre côté du Niger, dans le Macina. Dans le

Je ne sais. Il est boiteux, à la suite d'une blessure reçue lorsqu'il était *sofa*, chez Samory, prétend-il. La jambe invalide qu'il traîne est en tout cas d'une effrayante maigreur. *Tortillard*, ainsi que Paul le nomme, est bien la fripouille la plus fripouille qu'on puisse voir, et si je le garde, c'est bien parce que je ne puis faire autrement, tous les cuisiniers disponibles ayant été pris par les officiers arrivés avant nous et partis pour la colonne du Haut-Niger.

N. B. — Le cuisinier nègre adore « faire colonne » parce qu'il n'a pas grande cuisine à faire de par... l'absence de vivres, et parce qu'il peut *gagner captif*, c'est-à-dire *chaparder* des esclaves.

(Je parle, bien entendu, du cuisinier soudanais, car pour le Sénégalais, c'est une autre affaire. Celui-ci, comme tous les Sénégalais, a horreur et peur du Soudan, de son climat. Un cuisinier de Saint-Louis me demandait 250 francs par mois pour venir ici ! Je cours encore).

J'ai donc gardé cette canaille de Dama, bien qu'il soit sale comme la saleté en personne, et voleur, et menteur, invraisemblablement.

A ce propos, je me demande si c'est notre contact qui vicie les noirs ou si plutôt les fripouilles seules consentiraient à nous servir?... Le fait est que chacun dit ici de son cuisinier ce que je viens d'écrire du mien.

Dama appelle mon mari : « mon patron », plus rarement : « mon moussié » ou « mon capitaine », voire « mon

bassin du Sénégal, on n'en trouve plus guère de rassemblés, si ce n'est dans les Foutas sénégalais et Djallon. Ils ont des traits presque européens, brun rouge et les cheveux laineux à peine.

commandant ». Quant à moi, c'est : « ma madame ». Il faut le voir, le matin, venant prendre mes ordres. « Bonjour, ma madame. Tu as bien dormi ? » Puis il se dandine sur ses jambes dont l'une, sans mollet, l'invalide, a l'air d'une jambe de bois. En même temps, il jette ses bras derrière sa tête, croise ses mains derrière sa nuque renversée en arrière. Et alors... alors, je perds mon sérieux, tellement il est comique ainsi ! Cependant il énumère les plats qu'il me propose. Toujours les mêmes, hélas ! cinq ou six choses dont il ne sort pas — et qu'il rate toujours.

J'ai dû renoncer à l'envoyer le matin toucher nos deux rations réglementaires (Renée, elle, ne touche rien), savoir en tout : 1 kilogr. 500 de pain, 1 kilogramme de viande fraîche (*ou* 600 grammes d'*endaubage* [1], *ou* 450 grammes de lard), pour mon mari et pour moi. Nous avons droit, en outre, l'un et l'autre, quotidiennement, à un demi-litre de vin chacun, à 22 grammes de sel, à 40 grammes de café et à autant de sucre ; mais nous ne touchons ces quatre articles que tous les dix jours à cause de leur faible quantité journalière. Sauf le pain, tout cela est mauvais.

Donc, vous disais-je, j'ai cessé d'envoyer notre Tortillard toucher les vivres de l'État : il en vendait une partie en route !!! C'est Mahmadi qui, le matin, vient chercher le *bon* signé par mon mari et va à la distribution. Malheureusement, force m'est bien d'expédier Dama au

1. Conserve de bœuf d'Amérique du Sud en boîte (ou *moke*) de fer-blanc.

marché quand je n'y puis aller moi-même avec le *boy;* et alors, en avant la danse — que dis-je ? le galop ! — de l'anse du panier ! Le poisson, l'éternel mouton, les œufs (quand mon poulailler ne donne pas assez), le poulet, ces quatre choses, les seules du marché qui soient destinées aux Européens, atteignent avec lui des prix exorbitants.

Veut-on savoir leurs prix réels ? 0 fr. 10 l'œuf (minuscule, comme je l'ai déjà dit); le poulet (étique et de la taille d'un pigeon), 1 franc à 1 fr. 50; le poisson (un gros poisson de la taille parfois du thon et appelé *capitaine*), 1 fr. 50 à 2 francs *la livre*; le mouton, 2 francs le gigot ou l'épaule[1].

C'est là le tarif pour Européens; les marchands noirs vendent tout cela bien meilleur marché à leurs compatriotes, on peut s'en douter !

Somme toute, la vie est chère. Le vin surtout, qu'on l'ait apporté de Saint-Louis ou qu'on l'achète ici, quand il y en a, est coûteux. De même les boîtes de conserve. Ce qui vaut 30 sous à Paris en coûte 100 ici ! (*sic*).

On s'en consolerait, si l'on mangeait convenablement, mais les Dama vous empoisonnent. J'ai tenté d'apprendre son métier au nôtre, mais il n'en fait qu'à sa tête, et je suis malade chaque fois que je passe cinq minutes dans notre cuisine. On y brûle cependant moins de bois que de braise de boulanger, mais la température n'y dépasse pas moins celle des chambres de chauffe d'un vapeur (*re-sic*).

1. Ce mouton est plus petit et surtout plus maigre que le nôtre. Un gigot de 2 à 2 fr. 50 pèse la moitié d'un petit gigot français valant à Paris de 3 fr. 50 à 5 francs !

Et puis, la saleté de tous ces gens m'écœure. Il faut que mon mari intervienne, cravache en main, pour qu'on fasse semblant de nettoyer.

Dama a son marmiton (à ses frais), le jeune Dama II, un gamin, qui est censé récurer les casseroles et... apprendre la cuisine (!!!). Nous avons, en outre, un « homme de corvée », l'illustre Boubou, « un grand flandrin de saracolet », — c'est Paul qui parle, — un journalier long comme un jour sans pain, et âgé, je crois, de 16 ans. Je n'ai jamais vu pareil appétit ! Il gagnerait sa vie à se montrer dans les foires, attablé et dévorant. Sans doute ne répugnerait-il pas au classique lapin cru !... Ce pauvre Boubou est un brave garçon, mais démesurément nigaud. Son compatriote et supérieur (!!!) Mahmadi, lui ayant annoncé que, sous couleur de le photographier, mon mari allait le fusiller avec son appareil, il a fondu en larmes et s'est sauvé. Vous pensez si nos serviteurs s'amusent de lui.

Ses fonctions? Aller chercher de l'eau au fleuve, laver la vaisselle, nettoyer la cour et le poulailler, et tirer le pankah. La première et la dernière de ces corvées ne constituent pas une sinécure. Le fleuve est à 500 mètres de la maison; et, sa calebasse sur la tête, — le noir ne porte que sur le crâne, — le jeune Boubou fait la navette, la matinée durant, entre notre logis et le Sénégal. Un blanc de son âge en aurait fini en une heure, porterait deux seaux à l'aide d'un cercle de tonneau, comme jadis nos Auvergnats, ou bien irait remplir une barrique au fleuve et la roulerait jusqu'ici. Un noir n'a ni cette intelligence, ni cette activité.

L'eau ainsi recueillie est versée sous la porte cochère, à l'ombre, dans des bailles de bois (d'anciennes pièces de vin sciées en deux) dont une partie me sert pour la lessive. Elle s'y dépose et est ensuite employée pour la cuisine, la toilette, la douche et pour tenir le vin au frais.

Un dernier détail pour les curieuses :

On paye un cuisinier de 60 à 75 francs par mois (non nourri); un garçon, de 30 à 40 francs (nourri); un homme de corvée, 15 francs (nourri). Enfin, je donne 20 francs par mois à la négresse (nourrie) que j'essaye de transformer en femme de chambre.

Celle-ci, Penda — que Renée veut, à tout prix, appeler Pintade ! — est une Yoloff dont le mari, ex-conducteur d'artillerie, est à Saint-Louis, employé je ne sais où — et elle non plus. Ah ! la famille noire n'a rien de biblique !... C'est une assez jolie fille, admirablement faite et que j'ai prise un peu à cause de sa tournure, de sa coquetterie, écœurée que j'étais à la vue de la guenon, sa devancière, la jeune Fatou — un nom de Pierre Loti, cependant !

Fatou ne savait rien faire, poussait l'impudeur à ses dernières limites, et, sale malgré mes exhortations, malgré mes cadeaux, pillait cependant mon cabinet de toilette. Penda, elle, ne sait pas grand'chose, mais coud un peu, et, en tout cas, a appris à soigner Renée à mon idée. C'est elle qui la promène, quand je ne puis sortir. Après dîner, je la renvoie chez elle, à « son case » comme elle dit. On devine pourquoi ! Le troupier indigène abuse lui aussi du « prestige de l'uniforme ».

La domesticité, eu égard surtout au peu de services qu'elle rend, est donc plus chère qu'en France. Je nourris mon monde suivant son désir, à l'indigène. Je leur achète le riz, le mil et le maïs nécessaires à la nourriture — largement comptée — du mois ; et ils se « débrouillent ». En plus, chaque jour, je leur donne de 10 à 20 sous pour acheter la viande ou le poisson qu'ils mettent dans leur *couscouss* bi-quotidien, à moins que je ne leur abandonne notre propre ration de viande, laquelle est rarement acceptable pour des Européens. Enfin, ils ont en supplément les restes de notre table, restes assez abondants, notre appétit, sauf celui de Renée, allant en diminuant, et Dama s'entêtant, malgré ma surveillance, à faire plus de plats que de raison. Mahmadi, habitué à notre cuisine, se régale donc, sans pour cela renoncer à sa montagne de couscouss.

8 janvier.

Si nos amis ne sont pas satisfaits de ce luxe de détails, ils seront difficiles. Que mettrais-je d'ailleurs dans ce journal si je n'y décrivais pas notre vie monotone ?...

Aujourd'hui, j'ai découvert, j'ai appris plutôt, qu'il ne faisait pas chaud ! ! ! C'est ainsi !... On m'a démontré que nous étions au commencement de la saison sèche et qu'avant avril ou mai, il ne faisait pas « vraiment chaud[1] ». Le thermomètre du salon, à l'ombre, dans le

1. *Tout est relatif!* A Saint-Louis du Sénégal, on s'est étonné que nous exigions de la glace. On en consomme peu en cette saison !

courant d'air, et exposé au nord, ne marque guère plus de 37° !

« Vous verrez, me dit-on, quand il indiquera 41° et plus, et que viendront les premières *tornades !* Actuellement, vous pouvez coucher dans un lit, supporter (le matin) une couverture, allumer une lampe à pétrole, dîner chez vous : dans deux ou trois mois, tout cela vous sera interdit ! »

C'est effrayant et, paraît-il, exact. Mon mari qui va souvent chasser à l'aube m'affirme qu'à cette heure la fraîcheur est sensible. Il en profite pour ne rentrer qu'à 9 ou 10 heures ! Dans deux mois une telle imprudence pourrait être mortelle. Malheureusement, même à présent, l'insolation est aussi toujours redoutable.

9 janvier.

Vous connaissez maintenant notre vie. Elle est monotone et mélancolique. Mon mari a la distraction de la chasse et son travail. Moi, je n'ai rien, hors la maison et l'enfant à surveiller. Il y a bien le cheval ; mais je n'ai pu me procurer encore une monture, la colonne du Haut-Niger ayant accaparé tout ce qu'elle a pu trouver. Je suis donc forcée d'emprunter le cheval d'un voisin, et, par crainte d'indiscrétion, je le fais assez rarement.

Nous montons d'ordinaire vers les 5 heures quand le despote Soleil commence à décliner. Certes, nous ferions émeute au Bois si l'on nous voyait tous deux !... Paul n'a de Paris que les bottes ou les houseaux et les éperons. Il porte en effet un pantalon de chasseur d'Afrique

en toile bleue ou en toile cachou d'une largeur effrayante. C'est la mode au Soudan, mode nécessitée par la chaleur. Le vêtement blanc est réservé pour la grande tenue. Pas de chemise ! Un tricot de soie, en filet, aux mailles larges. Et comme veston, la veste du cadre français des tirailleurs, en toile cachou encore, en forme de veste de zouave, très décolletée mais boutonnée sur le tricot sans gilet. Le casque indien sur la tête, bien entendu, car jusqu'à 6 heures, l'insolation est encore possible.

Pour moi, je ne suis pas moins excentrique avec la robe de cheval en toile cachou que je me suis confectionnée ici. Pas de voile sur mon casque, mais celui-ci n'a pas la forme militaire. Il a de grandes ailes, — une visière circulaire pour mieux dire. De voile point.

Naturellement les noirs baîllent, avec leur mépris de primitifs pour la femme, de voir la « madame toubab » se permettre, elle aussi, de monter à cheval. S'ils rient trop fort, je feins de vouloir les écraser; après quoi, nous piquons des deux, hors du bourg.

Dans la direction de Médine, il y, a près du chemin de fer, un passage où Paul me faisait toujours tourner la tête vers la gauche pour me montrer quelque chose, tantôt ceci, tantôt cela, de très insignifiant. Je viens seulement de m'expliquer pourquoi : il voulait m'empêcher de voir, à droite, un cimetière !

C'est l'ancien cimetière, abandonné naguère, *quand il a été plein;* et cela m'a fendu le cœur de voir ces tombes oubliées, délaissées, affreuses sous la dévorante lumière...

Je croyais qu'il existait une société pour l'entretien des tombes (le *Souvenir français*, je crois bien)? Que fait-elle donc puisque l'autorité militaire, toute à ses conquêtes, ne se rappelle plus ceux qui sont morts pour elle, — pour son avancement?

Hélas! au Soudan, les civils ne s'entendent pas plus entre eux qu'avec les militaires et que les militaires eux-mêmes. On m'apprend que le délégué du *Souvenir français*, un commerçant, n'a rien pu faire encore, ses confrères ne s'étant pas mis d'accord sur le chiffre de leur souscription, etc., l'amour-propre et les rivalités professionnelles s'en étant mêlés, etc...

Pauvre France coloniale!...

—

10 janvier.

Mon mari voulait me cacher le cimetière, mais tout le monde n'a pas cette délicatesse. Il ne meurt pas quelqu'un à l'hôpital, sans que tout de suite on ne m'en informe!...

Est-ce bien toujours une « gaffe » du visiteur? . . . .
. . . .

Il est déjà mort deux personnes que je connaissais. Douze heures après le décès, elles étaient enterrées. Je n'ai pu, prévenue trop tard de l'heure des obsèques, me rendre à l'hôpital ou au cimetière.

C'est relativement loin du reste, à pied. Sans cheval ou sans *lory* — et celui-ci, il faut le demander, — on ne peut guère dépasser les bords immédiats du fleuve, une femme du moins.

Cet éloignement, cette difficulté, m'ont empêchée jusqu'ici d'aller à la messe, et l'absence aussi d'église véritable, la nécessité de me rendre je ne sais où, dans l'affreuse *paillotte* où elle doit se célébrer. Il y avait ici deux pères, du même ordre, je crois, que ceux de Thiès. L'un vient de repartir mourant. L'autre reste et continue à... enterrer[1]. Je le vois passer triste, minable, la barbe longue, la soutane sale retroussée sur un pantalon jadis blanc, et secoué par le faux trottinement d'une affreuse rossinante. Il porte un parasol, et un casque comme le mien.

Décidément, ce Soudan a peu de chance !... Misère et provisoire du côté civil et du côté militaire. Je pouvais compter sur le côté religieux. Hélas ! il en va de même. Ici aussi, l'argent manque !... Thiès m'avait trompée[2] : Thiès est subventionné par la colonie du Sénégal qui paye (*au-dessus du prix*) la nourriture et l'entretien des enfants confiés à la Mission. L'ordre est pauvre, en effet. Et puis, il y a autre chose. Des saints, je veux bien, j'en suis sûre, ces missionnaires d'ici, aux ongles en deuil, à la barbe non défrichée, aux vêtements sordides ; mais ce ne sont pas des saints qu'il faudrait dans ce pays, du moins des saints illettrés, des ruraux, touchants, mais ruraux, et toujours dépaysés par cela même. Les grandes missions, les grandes œuvres n'ont jamais été faites par ces humbles à qui le royaume des cieux est sans doute réservé, mais que les puissances terrestres

1. L'indigène est inconvertissable s'il est musulman, et le fétichiste reste fétichiste, ou passe à l'Islam.

2. Voir page 30.

ne sont pas tenues de préférer puisque, contre une subvention, même modique, lesdites puissances ont le droit d'exiger des religieux une collaboration effective, visible, à leurs tentatives colonisatrices.

Oui, il a peu de chance, le Soudan, car sa richesse est indéniable. On ne me l'a pas dit : *on me l'a fait voir*[1]. Il paraît que les capitaux ne sont pas renseignés, ou ont peur.

Il est vrai que si on les attire et si on les reçoit comme on reçoit certains nouveaux venus, cela n'a rien de surprenant !...

11 janvier.

Les chevaux d'ici sont des espèces d'arabes dégénérés, pas trop laids en général. Il en est même d'assez jolis.

On les nourrit avec du mil (en grains) et de la paille d'arachides. Verdure suivant la saison.

Ils ignorent le trot. L'indigène ne connaît que le pas et le galop. Le noir passe pour un bon cavalier. C'est, je le crains, une erreur (tout comme pour notre Algérien). Solide, oui, grand faiseur de fantasias, mais incapable d'obtenir de sa monture ce que les cavaliers européens en obtiennent.

Je n'ai pas encore vu un nègre qui, après un temps de galop, n'ait mis en sang la bouche de son cheval !

Selle et étriers sont d'imitation marocaine.

1. Voir l'appendice.

J'ai aperçu pour la première fois des spahis indigènes montés, à la fête du 1er janvier donnée par le colonel à toute la colonie militaire et civile de Kayes. Comme les gardes républicains les soirs d'Opéra, ces cavaliers encadraient le pavillon, et, au reflet des lumières, marquaient vraiment bien. Malheureusement l'absence du si décoratif turban arabe et de l'ample burnous les dépare un peu.

Cette fête du 1er janvier a été bien soudanaise, c'est-à-dire profondément triste.

Un train, — non pas une succession de *lorys :* un vrai train avec locomotive, s'il vous plaît ! — nous a pris à Kayes et nous a conduits au Plateau. Uniformes variés : artilleurs (en immense majorité), quelques rares fantassins, des spahis, officiers du génie, commissaires et médecins.

En smoking ou en jaquette blanche ou noire : les commerçants, huit ou neuf, les trois employés non militaires de la poste et du télégraphe, le trésorier et mon mari. Le commerçant marié avait amené sa femme, et j'avais accompagné mon mari. Ça faisait deux robes. Jamais Kayes n'en avait autant vu à la fois !...

Le gros commerce indigène était également représenté, mulâtre ou noir, ainsi que les chefs de village. Chacun saluait le colonel, faisait avec lui un bout de causette plus ou moins long; après quoi, l'on tentait un tour dans les jardins... futurs du Gouvernement. Quelques jeunes officiers et le secrétaire du commandant supérieur jouaient aimablement les jeunes filles, offraient du champagne, du thé, des sirops, de la bière, etc. Car il y avait un

buffet dans un bureau, très gentiment décoré, ma foi, par ces jeunes gens. Au bout d'une demi-heure, par exemple, chacun tirait sa montre, s'informait de l'heure du train de retour.

Pas de musique. Il n'en existe point à Kayes ! Et, à ce propos, un médecin me disait :

« C'est une faute. Le climat, la misère et l'alcool ne sont pas les seuls agents meurtriers d'ici, encore que les deux derniers, le second surtout, c'est-à-dire les privations, soient les grands ravageurs. Il y a aussi le désœuvrement chez le troupier qui ne fait pas colonne, et l'ennui ! On s'ennuie avant d'être malade ; et, souvent, on est malade *parce qu'on s'ennuie*. La nostalgie vient ensuite, avouée ou non... Croyez-vous qu'une musique ne rendrait pas plus de services ici qu'à X...-les-Forêts, ou à Brie-en-Plaine ?... Et qu'est-ce que ça coûterait, mon Dieu ? Il y en a bien à Saint-Louis du Sénégal, à Saïgon, en Cochinchine, et à Hanoï, au Tonkin !... A Paris et dans toutes les grandes garnisons, est-ce que les musiques de l'armée ne vont pas jouer, deux fois par semaine plutôt qu'une, dans les hôpitaux militaires ?... Eh bien, est-ce que le Soudan n'est pas un vaste hôpital, de par la façon anti-scientifique dont nous y vivons ?... »

Ce docteur me semble avoir raison. *On s'ennuie*. On compte ceux qui, comme nous, se créent des occupations. La chaleur, puis l'anémie interdisent vite la chasse et la promenade à pied.

Reste le cheval, agréable pour ceux-là seuls qui ne

montent point par métier, ou pour leurs courses de service. Et qu'est-ce d'abord qu'une heure d'exercice ?... Alors, *on s'ennuie*, et, pour tuer le temps, on potine. Les militaires appellent ici du nom expressif de *soudanite* une maladie qui consiste justement à se venger dudit ennui en médisances, en impatiences, en querelles. Tous les ans, — il est défendu de se battre en duel en campagne, — des camarades, brouillés par la *soudanite* en question, s'embarquent décidés à se couper la gorge, une fois en France. L'air de la mer, puis la joie du retour les guérissent, et le déjeuner qui réunit à Bordeaux, autour d'une vraie table et de vrais vivres, les adversaires rapatriés n'est précédé d'aucune rencontre !

On croirait volontiers ces mœurs et cette affection spéciales aux officiers. Pas du tout. Non seulement les civils sont pareillement atteints, mais aussi les simples troupiers !

Le capitaine commandant le cercle de Bakel m'a raconté qu'il avait dans son fort sept soldats blancs de divers corps et de tous emplois, et que ces sept hommes, intimes camarades au début, en étaient arrivés à vivre séparément, à ne plus se parler en dehors du service :

« Oui, madame, ils faisaient sept cuisines et mangeaient à sept tables séparées !... »

C'est typique, n'est-ce pas?

Encore que je ne fournisse pas chez moi aux potins l'occasion de s'épanouir, je ne suis pas éloignée de croire que la *soudanite* sévit actuellement très fort à Kayes; et, encore un coup, je me l'explique sans l'excuser : *on s'ennuie !*

« Vous comprenez, madame, m'ont dit, maintes fois, mes visiteurs, *on est ce que le pays vous fait*. On vit dans son coin, dans son milieu avec les camarades... *de son arme*, et l'on compte les jours comme les collégiens avant les vacances. Quant aux privations forcées ou volontaires, que voulez-vous ?... on ne songe pas qu'elles préparent le terrain à la maladie. Les uns ont à liquider un arriéré en France ; les autres sont heureux de faire des économies afin de pouvoir, une fois de retour dans la mère patrie, vivre... gaiement, en attendant l'heure de revenir au Soudan ou dans une autre colonie. Mais le Soudan aura leurs préférences, car on n'y est pas entraîné à dépenser ; et puis on finit par s'habituer à ce pays, — par l'aimer ! »

13 janvier.

J'ai parlé de l'ennui. Sans doute serait-il moins fort si les communications avec la France étaient moins rares, moins lentes surtout.

Saint-Louis du Sénégal n'est qu'à huit jours de Bordeaux. Cependant les courriers que nous recevons de France ont plus d'un mois de date, tout comme ceux que reçoit mon beau-frère vice-résident au Tonkin, c'est-à-dire dix fois plus éloigné que nous de Paris. C'est que, de Saint-Louis ici (sans parler de certains retards administratifs injustifiables), les sacs postaux se traînent de steam-boat en chaland, de chaland en relais où des piétons indigènes se les passent.

Rien n'a été fait pour draguer les quatre seuils sablon-

neux du fleuve, ni pour pratiquer un étroit chenal (*ne modifiant pas le régime des eaux*) dans quatre autres seuils qui sont rocheux. Il faudrait, enfin, pour la poste, des petits vapeurs, comme on en construit à Nantes, qui calent de 0 m. 20 à 0 m. 30 et passent partout. Or, ceux qu'on nous envoie calent *au minimum*, à peine chargés! 0 m. 80, ce qui vous explique qu'en la saison des basses eaux, *sept ou huit mois sur douze*, aucun bateau n'atteigne Kayes et que les lettres de France mettent trente à quarante jours (voire plus) à y parvenir!

C'est ce que j'appelle entretenir l'ennui d'un chacun. Rien à lire. *Pas une bibliothèque.* Rien qui tente les curiosités, rien qui stimule la paresse née du climat et de la monotonie du service, de la vie!

J'avais pensé à écrire aux *Dames de France*, à leur signaler cela : on m'a découragée. C'est triste à avouer; mais on ne croit plus ici à l'efficacité de cette œuvre féminine. Les envois de la Société ne sont pas en effet adressés aux chefs de corps qui les distribueraient à bon escient; mais aux médecins en chef, au directeurs d'hôpitaux ou d'ambulance. Or, ceux-ci les gardent pour leurs malades ou blessés, les font même entrer en prévision dans leurs évaluations budgétaires, chapitre : *recettes*, car on leur mesure ce dont ils ont besoin pour leurs clients (aliments légers, linge et toniques)! Si bien, mesdames, que lorsque vous pensez envoyer à nos soldats des *suppléments*, des gâteries, *du superflu*, vous ne vous trouvez que fournir le *nécessaire* à des malades, c'est-à-dire que diminuer les charges du budget de l'État ou de la colonie, en fait d'hospitalisation (*sic*)!

Eh bien, les choses étant ainsi, n'oubliez pas les médicaments et instruments perfectionnés, le « dernier cri » de l'antisepsie et de la science que, sans vous, la routine des bureaux mettra des années encore à fournir aux docteurs coloniaux ; et n'oubliez pas surtout des glacières : *vous sauverez des vies humaines !*

Si l'on n'a pas été exilé ici, l'on ne peut s'imaginer ce que c'est que l'*attente du courrier*.

Enfin, il arrive. Il faudrait, pour le dépouiller et le distribuer, dix employés et cinq facteurs (*au moins*), mais Kayes ne possède, en y comprenant le directeur, que deux employés civils et trois auxiliaires militaires, avec deux petits plantons indigènes. Le télégraphe et le service courant ne chômant pas, grâce à la paperasserie officielle et militaire, vous voyez avec quelle lenteur le tri s'opère. Enfin, la distribution commence. Elle dure trois jours ! Oui : trois jours et plus, après on vous remet encore des lettres oubliées, dit-on, ou égarées, des lettres dont l'absence vous a rendu malade d'inquiétude, vous a forcé d'envoyer en France de coûteux câblogrammes !... Ce ne serait rien s'il n'en manquait pas définitivement de ces lettres !

Et alors chacun de crier, accusant, qui, le cabinet noir ; qui, l'impéritie des agents responsables.

Pour les journaux, c'est plus fort encore. Quelques feuilles comme le *Journal*, comme les *Débats* ont la bonne idée d'envoyer, par les courriers réguliers bi-mensuels, quinze numéros ficelés en un seul paquet, lequel

arrive toujours. Mais les autres gazettes expédiées au jour le jour ne sont jamais complètes. Nous recevons, par exemple, douze *Temps* et neuf *Figaro* sur quinze! Quant aux journaux illustrés, c'est pire! Et, à ce propos, il me faut bien noter que jamais une des publications ennuyeuses, une revue scientifique, par exemple, adressées à mon mari ne se perd! Plus c'est grave et savant, mieux ça lui arrive. Mais mes journaux de mode, mais l'*Illustration*, mais les feuilles à images, et même les catalogues du *Louvre* ou du *Bon Marché* disparaissent régulièrement en route.

Je m'en suis plainte, et il m'a été répondu que les sacs expédiés cachetés de France étaient ouverts à Saint-Louis qui faisait le tri, et que, par conséquent, on n'était pas responsable.

« Pourquoi, au départ de Bordeaux et sur le paquebot, ne pas faire des sacs spéciaux pour le Soudan, celui-ci étant politiquement et administrativement séparé du Sénégal?

— Parce que, de la sorte, on peut garder à Saint-Louis le courrier des Soudanais rapatriés qui se trouvent sur le fleuve à destination dudit Saint-Louis! »

Soit!... Nous allons voir s'il y a des juges... à Paris [1].

15 janvier.

Quinze numéros (quand ils sont complets!) de chaque journal à lire d'une traite!... Moi j'y renonce!... Et

1. La réclamation des gens de Kayes a été entendue, et, maintenant, les sacs du Soudan arrivent inviolés au Soudan (août 1893).

puis, ils sont trop vieux, et c'est ce qui se passe à cette heure à Paris que je voudrais savoir.

Le Sénégal nous fait, tous les huit ou dix jours, l'aumône de la communication d'*une* dépêche Havas. C'est ainsi que nous avons appris les affaires du Panama, les scandales, etc. Ces petits papiers jaunes entretiennent notre fièvre, et, si brefs, si rares, finissent par rendre mon mari malade d'impatience.

Par les journaux, nous en sommes à la mort du baron de Reinach; par les dépêches Havas, à l'arrestation de M. Baïhaut.

Avec cela, rien ne se décide. Le commandant supérieur remet son voyage au Niger, ce qui remet celui de Paul et le mien, — si toutefois on me laisse partir!

16 janvier.

Les jours se suivent et se ressemblent. Vie pareille. Le soir promenade au bord du fleuve, ou aux environs; le matin un tour au marché : pas d'autres sorties.

Le marché ne change pas non plus. Sous leur arbre, ce sont toujours les mêmes marchandes de poisson frais ou boucané; derrière, les mêmes Maures avec leurs moutons. Au bout de la place enfin, accroupis sur le sol, les mêmes vendeurs et vendeuses indigènes.

Les marchandises ou denrées sont rangées par espèces. A côté de cinq ou six ânes dont les maîtres attendent un acheteur, il y a d'abord les marchands de bois. Le bois est préparé par petits lots de deux ou trois bûches ou

souches, ou par minces fagots. Ensuite des rangées de gens vendant du savon local fait avec de l'huile d'arachide et des cendres; du bleu (européen); des pistaches arachides, décortiquées et non, grillées et crues; des boules de beurre de *karité*, beurre végétal que les femmes achètent pour leur cuisine et pour s'oindre les cheveux (pouah!); du tabac à priser (on le chique aussi!) et à fumer, celui-ci en feuilles; du coton en coques fraîchement cueillies, et du coton filé en petites bobines; des haricots du pays : des *niebés;* des piments; des salades non moins indigènes, ainsi que des séries de fruits, légumes, pâtisseries, bonbons, etc., parfaitement répugnants pour les regards (et plus encore pour des estomacs) européens.

Je crois que j'ai à peu près tout énuméré.

Ce qui domine, c'est le marchand de *kola*...

Le kola est le fruit d'un arbre d'outre-Niger, un fruit qu'on ne mange pas, mais qu'on mâche et qu'on rejette ensuite. Il a la forme d'un assez gros marron d'Inde décortiqué, blanc ou rose. C'est le grand régal des noirs qui préfèrent sa mastication à tout autre friandise[1]. De fait, si ce fruit (?) a une saveur plutôt amère, il est en tout cas, tonique et reconstituant. Au dire de nos savants, c'est un stimulateur de l'énergie physique. Les noirs aussi lui reconnaissent cette propriété. Avec des kolas, un piéton nègre se dit infatigable et capable de supporter de longs jeûnes.

On a expérimenté *le* ou *la* kola en France; mais les

1. 0 fr. 10 à 0 fr. 15, l'un, à Kayes.

produits qu'on vend aux vélocipédistes, aux marcheurs et qu'on essaye dans l'armée ne peuvent, je le crains, produire aucun effet, si ce n'est par la suggestion de l'expérimentateur sur ses sujets. Dans les régiments, l'essai n'aurait réussi que dans les compagnies dont le capitaine était adoré de ses hommes. Il leur distribuait la drogue et leur demandait des étapes de 40 kilomètres. Pour lui complaire, les 40 kilomètres étaient enlevés. Par contre, les compagnies voisines soumises au même traitement, mais commandées par un officier moins populaire, avaient plus de traînards que d'habitude!

C'est que *le* ou *la* kola se conserve mal. Les laboratoires européens n'ont pu en avoir de frais ou de fraîche. Ici même, il faut voir de quelles précautions les indigènes entourent cette précieuse marchandise! Ils l'enveloppent de feuilles prises à certains arbres, *non à d'autres*, l'abritent du soleil et de l'humidité, la visitent à chaque instant, la soignent en un mot comme on soigne des vers à soie précieux.

C'est aux bords du Niger qu'on devrait analyser ce fruit et en extraire ses principes essentiels qu'*on traiterait sur place.— Une fortune à faire pour un oseur!...* Mais il coulera de l'eau dans les deux fleuves avant qu'on s'occupe de cette étude[1], et, en attendant, nos bons apothicaires de France continueront à vendre aux naïfs de la fausse liqueur de kola!

Après les kolatiers, je ne vois à citer que les tailleurs, ou marchands d'étoffe, et les bouchers. Ce sont les seuls

1. Les docteurs et pharmaciens d'ici (du corps de santé colonial) n'ont ni laboratoire, ni appareils!

hôtes du marché qui n'opèrent pas à même le sol. Ils ont deux hangars ouverts de tous côtés. Sous le premier, des noirs, accroupis comme leurs congénères européens, taillent et cousent des vêtements, culottes, vestes, *boubous*, etc. D'aucuns de ces derniers sont brodés et coûtent assez cher.

A noter qu'en Afrique, la couture est réservée aux seuls hommes ! Il faut qu'une négresse ait passé par chez les Sœurs ou par une maison française pour savoir tenir une aiguille !...

Quant aux étoffes, c'est presque toujours du calicot et de la *guinée*. La *guinée*, dont la pièce sert de monnaie en beaucoup de régions (15 mètres. Prix moyen de vente ici : 10 francs), est une cotonnade assez grossière, archi-répandue en Afrique. Tissée en Europe ou dans l'Inde, c'est toujours dans l'Inde, et depuis quelque temps en Belgique aussi, qu'elle est teinte en gros bleu (on commence cependant à en teindre dans l'Orne, en France, à la société Flers). Largeur et teinte ne peuvent être changées, cette marchandise servant, je l'ai dit, de monnaie. Ajouterai-je enfin que, sur ce terrain, nous sommes battus par nos rivaux ?... On vend à Kayes des *guinées* belges, des *guinées* de l'Inde, des *guinées* anglaises (je les cite par ordre d'importance dans le trafic) plus que de françaises. De même pour les calicots et shirtings. Les ballots mêmes qui portent la marque imprimée d'une maison coloniale française viennent d'Angleterre qui les produit à meilleur marché que nous. Dieu sait cependant si le Sénégal, et par suite le Soudan, sont protégés par des douanes protectionnistes !... On m'explique aussi

que nos industriels refusent de changer leurs métiers, leur mode de fabrication, etc. Je ne sais plus, moi... Je ne suis pas savante et je retiens mal. Je constate seulement que, Française, je suis constamment humiliée par ce que je vois et entends ici.

Des boucheries, je ne dirai rien. Ce n'est pas très ragoûtant. On tue et on dépèce sur place et, sauf les gigots et les épaules, la viande est coupée en tout petits morceaux qu'on débite par tas de dix sous l'un. Du mouton, toujours. Depuis l'épizootie de l'an dernier, le bœuf est archi-rare. Seule l'administration militaire a encore quelques bêtes à cornes dont le troupeau s'épuise à vue d'œil. On nous rationne déjà!

Même jour.

On ne s'est pas encore habitué sur le marché à la « madame toubab » et à sa petite fille. Les femmes me sourient; mais leur curiosité ne s'éteint pas, et je vois souvent encore des petits négrillons et négrillonnes que ma vue effare; ils se sauvent en pleurant, et leur mère doit les rassurer.

« *Bissimilaï!* » s'écrie Renée.

Ce *bissimilaï* c'est le fond de la langue yoloff. Cette interjection veut tout dire. C'est le *bagasse* des Marseillais, le *Jésus ma Doué* breton, le *Flûte, alors!* du *gavroche;* et bien d'autres encore. Chacun me donne son explication.

Sans doute saurai-je la bonne... une fois en France, — en consultant des livres!

CHAPITRE IX

BAFOULABÉ ET MÉDINE

Griots et forgerons. — Galanterie nègre. — Les unions libres entre blancs et négresses. — Un chemin de fer primitif. — Robinson aiguilleur. — Bafoulabé. — L'Islam et notre colonisation. — Un roi nègre et ses favorites. — Médine. — Autruches malencontreuses. — Un siège épique. — Médine encore. — Le Félou. — Chasse aux singes. — Achat d'une petite négresse.

Janvier.

On m'a donné tantôt un concert : guitares à une corde, triangles, tam-tams et *balafons*. — Le *balafon* est une espèce de xylophone musicalement assez complet.

Cette galanterie m'a été offerte, chez moi, par le noir Sambala, petit-fils ou neveu de l'ancien roi de Médine. (Je ne suis pas plus ferrée sur l'histoire de ce pays que sur celle du mien !...)

J'ai assez goûté cet orchestre. C'est décidément en musique que le nègre est le moins inférieur ; et les *griots* de Sambala savent leur métier.

(Vous ai-je dit que le *griot*, libre ou captif, était le poète

et le musicien nègre?... Contre finances, il chante son client ou les aïeux de celui-ci. Ce courtisan, souvent un peu sorcier, me fait songer à un Sâr Péladan qui jouerait de l'accordéon. Son accordéon est une guitare, de caisse minuscule et à une ou deux cordes.)

Il est en tout cas le plus intelligent et plus industrieux des noirs, méprisé, mais souvent craint. Il ne travaille pas; il vit uniquement de la vanité de ses clients dont il célèbre la gloire, les mérites, la générosité surtout, ou dont il exalte la généalogie. Il y a à la Direction de l'artillerie des contre-maîtres indigènes venus du Sénégal qui, en deux jours, dépensent les deux mois de solde qu'ils viennent de toucher rien que pour se faire accompagner de griots chargés de proclamer leurs louanges! Le nègre n'est décidément que vanité... (Mais ce que je ne comprends point, c'est que libre ou captif, le forgeron qui est aussi le bijoutier noir fasse, comme le *griot*, une confrérie aussi ou une caste à part. Pourquoi enfin est-ce une injure qu'appeler quelqu'un *griot* ou forgeron? Pourquoi les craindre? Pourquoi cette superstition? Prétendent-ils tous être en rapport avec les *esprits?* Nul ici n'a pu me le dire. Mystère et Soudan!... Fermons la parenthèse.)

Sambala me devait bien cette gracieuseté. J'étais depuis trois jours à peine à Kayes quand il s'est présenté un matin :

« J'ai appris, me dit-il, dans un français *que je cite textuellement :* j'ai appris qu'il y avait une blanche d'arrivée, et je suis venu de Médine pour voir *ce que c'était que ça !* »

« *Ça* » n'a pas dû lui faire une mauvaise impression, car il revient, à chacun de ses voyages à Kayes, me présenter ses hommages et accepter un verre de sirop de groseille, car il est musulman et ne boit de l'alcool qu'en cachette. On dit qu'alors il se rattrape...

Un autre noir a manifesté à mon endroit plus de terreur que de curiosité. Il est vrai qu'il n'appartient pas comme le précédent, à la noblesse indigène. C'est un simple planton.

Porteur de paperasses à signer, il est entré au Pavillon des officiers au moment où je venais de m'asseoir à la table de ces messieurs pour notre premier déjeuner à Kayes. Salut militaire, registre tendu au chef de table du geste habituel ; et, tout à coup alors, il m'aperçoit... Oh ! ce saut en arrière !... Il était sidéré, littéralement. Les convives éclatèrent de rire, et il se sauva. Depuis, il m'évite, non que je lui fasse encore peur, je présume, mais plutôt parce que à son amour-propre je rappelle sa fuite et les quolibets des témoins de son émoi.

Les romanciers ne ratent pas l'occasion, les psychologues surtout, d'affirmer qu'une femme n'est jamais blessée d'un hommage de si bas qu'il vienne... Je ne suis pas de force à discuter avec eux et je leur dédie simplement le mot d'un autre noir, un chef soudanais :

« Ah ! s'écria-t-il après m'avoir examinée d'assez gênante façon, je ne savais pas que les *toubabs* avaient des femmes comme ça... Alors, qu'est-ce qu'ils viennent f...aire ici ? »

Ce brave homme avait dû voir sans doute une de ses filles ou nièces épousée... morganatiquement par un « toubab ». Ces sortes d'union sont fréquentes et encouragées en haut lieu, où l'on prêche d'exemple. Des enfants, en effet, de petits mulâtres en résultent, en qui l'on veut voir de futurs colons, des agents de civilisation !

Toutes les convictions sont respectables ; et la morale comme le sol a ses latitudes et longitudes. Toutefois, je ne puis m'empêcher de penser que si ces « unions libres » produisent des citoyens, elles produiront aussi des... citoyennes ; et je me demande si, jolies, celles-ci aideront vraiment à la « civilisation » !

Jeudi.

J'ai eu dernièrement la joie de quitter Kayes pour la seconde fois.

Je dis *la joie;* mais n'entendez pas que je souffre vraiment ici... L'ennui seulement et des déceptions... Nous avons bien des relations officielles et privées, mais... Il y a des tas de *mais*... Les premières sont exclusivement salonnières (si tant est qu'il y ait quoi que ce soit de salonnier en ce pays !) et parfaitement pareilles à des corvées par la petite et ridicule diplomatie qu'on y apporte, la gêne, la méfiance, etc., etc.[1]. . . . .

. . . .

1. En livrant à l'impression ce journal de route, ces notes intimes, on trouvera bon que j'y coupe tout ce qui pourrait atteindre des tiers, ressembler à une délation. Il me suffira, pour n'y pas revenir,

Quant aux autres, si charmantes qu'elles soient, elles sont gâtées par un peu de contrainte. Nous avons peur de compromettre les officiers qui ne pensent point en venant chez nous se compromettre, ou qui... s'en moquent; et sans doute décourageons-nous certaines sympathies... Donc, j'ai été ravie de quitter Kayes pour deux ou trois jours.

C'était la seconde évasion. Lors de la première, il s'agissait d'aller à Bafoulabé. M. P..., l'inspecteur de la maison Flers, notre guide à Dakar et Saint-Louis, était de passage « dans nos murs » (!). Nous l'avions emmené ainsi que son agent de Kayes... Quelques notes sur cette escapade sont d'ailleurs de mise ici, puisque rentrée moulue de fatigue, je ne les ai pas enregistrées sur ce cahier, en leur temps.

Nous sommes partis, un matin, à l'aube, tous les cinq, par le chemin de fer. Nous avions pour wagon un simple *truc,* c'est-à-dire un wagon, plat et découvert, pour marchandises, mais garni de deux bancs en planches, dans le sens de la longueur, et revêtu d'une grande bâche en guise de tente. Nous avions préféré ce véhicule, rudimentaire mais large et aéré, au wagon de première classe à nous offert, un wagon pareil à ceux de la ligne Saint-Louis-Dakar, c'est-à-dire intenable.

La voie ferrée était encore à ce moment aux mains des artilleurs qui, décidément, font tout au Soudan ! On a

d'informer mes lectrices que tout ce que je redoutais (p. 100) s'est réalisé *du premier jour.* Le climat *seul* ne fut pas ce que je craignais : il se montra en effet hospitalier, galant, ami (août 1893).

eu, depuis, la bonne idée de la confier à des spécialistes, à un détachement du génie (régiment des chemins de fer) qui, en rien de temps, l'ont transformée et ont rendu le voyage possible.

Il n'en était pas ainsi à notre première excursion et la crainte de dérailler, ainsi que le faisaient alors la plupart des trains (d'où pas mal de blessures graves), gâtait un peu notre plaisir. Et puis, douze heures, quand ce n'est treize ou quatorze, pour parcourir 124 kilomètres ! Il y avait des rampes et des courbes fantastiques. A des endroits, tout le monde descendait du train, comme jadis des anciennes diligences, pour permettre au convoi de monter la côte ! La pauvre locomotive ne remorquait cependant que son tender, notre wagon et cinq ou six plates-formes à peine chargées !... Comme voyageurs sept à huit blancs, nous compris, et une douzaine et demie de nègres.

Cette lenteur de tortue nous a du moins permis de bien voir le pays.

Au sortir de Kayes, c'est la plaine que j'ai essayé de vous décrire l'autre mois. Entre le fleuve et les pentes douces des montagnes s'étend la brousse, une espèce de maquis tropical, sans arbres, sans grands arbres du moins : arbustes dont je ne sais pas les noms, gommiers ou acacias, faux mimosas... Puis, avant Médine (14 kilomètres de Kayes) un plateau pierreux, un morceau de Camargue. Aux environs de Médine (12 à 15,000 habitants, — le dernier chiffre d'après le colonel, — alors que Kayes, toujours d'après lui, en aurait 4,000 ; — la première évaluation me semble un peu exagérée), aux

environs de Médine, dis-je, comme à ceux de tout village, ladite brousse est remplacée par des cultures : mil, arachides, calebasses. Çà et là, du coton, des potagers indigènes, des *gombos*, des arachides, un peu de maïs.

La ligne ne passe point à Médine même. On fait halte à 2 ou 3 kilomètres de ce point (cependant le plus important du Soudan), que dessert un bout de voie. C'est à partir de là que les montagnes (?) deviennent curieuses. Elles prennent des arêtes géométriques, sèches et sévères à les faire croire entassées de main d'homme. Il y en a de pareilles à des cibles, à des buttes de tir militaire, comme on voit aux polygones et dans les environs des villes de garnison. Il n'y manque que le petit pavillon invitant les passants à s'écarter !... Au-dessus, sur le ciel toujours invraisemblablement bleu, des vols de vautours. Sur les rampes et à la base de ces remblais énormes, de ces gigantesques talus, nulle végétation. Aussi la chaleur y est-elle doublement forte. La pierre emmagasine la chaleur et la restitue. On se croirait dans une forge.

Ensuite, c'est une série de futaies, de petits bois, de taillis, où aucune cime ne dépasse 4 ou 5 mètres au-dessus du sol. La saison sèche passe sur ces frondaisons comme l'hiver sur les nôtres. Ce que celui-ci gèle, celle-là le brûle. C'est d'un triste à pleurer, cet aspect automnal, voire hivernal, sous l'aveuglant soleil. Des pans de terre, entre les arbres, semblent blancs de neige : c'est un jeu de lumière sur de la terre poussiéreuse. Des singes, de temps à autre, traversent cette forêt *sans ombre* que dominent et qu'étouffent les éternelles mon-

tagnes nues, pareilles à des remparts de citadelle par leur dessin, par leur sécheresse. Et encore! Les fortifications parisiennes avec leur gazon de parc anglais sont exquises de modelé, de couleur, à côté de ces digues de maçonnerie naturelle!

Les stations? me direz-vous.

Je n'en vois que deux à citer. La première est une sorte de tour construite avec des rails et munie de vérandahs circulaires. C'est un bijou, eu égard aux matériaux employés et à l'ingéniosité qu'ont déployée ses constructeurs. De même, la station du Galougo, — toute en rails et planches, elle aussi.

Mais, justement, ces deux constructions si commodes, si saines, si gracieusement confortables sont la condamnation des autres gares, de l'absence plutôt des autres. Pourquoi n'y a-t-il que ces deux-là?

Qui n'a pas vu les autres stations, les immondes paillottes (terre nue, *murs et toit en bottes de pailles!*), où un malheureux troupier essaye de vivre dans 10 mètres cubes d'air chaud, entre son appareil télégraphique installé sur une vieille caisse et son pseudo-hamac tendu sur quatre piquets, ne peut savoir jusqu'où va au Soudan le mépris de la vie humaine!...

Pauvre troupier! s'il a lu à l'école, comme tout le monde, *Robinson Crusoé* et *Robinson suisse*, il doit s'égayer (les larmes aux yeux) de la pitié qu'inspirèrent, qu'inspirent encore, les héros de ces romans d'aventure!...

Et dire que, pendant ce temps, nos gentils forçats sont si heureux, si bien traités, si oisifs, mieux nourris, mieux

payés, mieux habillés, mieux logés à la Nouvelle-Calédonie, et à la Guyane surtout, que nos soldats, là-bas et ici !... Et dire encore que ce Soudan, où la main-d'œuvre manque, serait demain transformé, qu'il rapporterait des millions, que son caoutchouc, sa gutta-percha, son *karité*, son *kola*, son coton, sa soie végétale, son or, ses troupeaux, ses mille richesses, cesseraient de se perdre, si au lieu de se goberger aux frais des contribuables et de profiter d'une *humanitairomanie* mal placée, nos forçats et récidivistes exécutaient ici, sans qu'il en coûte un sou à l'État, les premiers travaux indispensables pour attirer sinon le colon, du moins le capitaliste...

Enfin, nous voici à Bafoulabé, où nous embarrassons bien l'autorité locale. L'infanterie sourit, mais l'artillerie boude. Mais la première a peur de se compromettre, le colonel étant malade et n'ayant pas donné d'ordre à notre sujet. Par tiers-parti, on nous loge dans le village dans une case de noirs, d'où nous déguerpissons, le commandant de cercle une fois éloigné, pour aller nous installer, conduits par M. P..., dans le petit comptoir que possède ici la maison Flers-Exportation.

C'est un baraquement, une pauvre petite boutique, gérée par un brave Alsacien, papa Schirr, en qui mon mari retrouve l'armurier-chef de son ancien régiment. Cet excellent homme nous cède son unique chambre, se met en quatre pour nous. Et le dîner qu'il offre aux cinq arrivants est charmant.

Nous mangeons en plein air, dans son jardinet, quand

le commandant de cercle arrive, navré, et s'excuse. S'il nous a logés au village noir, c'est qu'il pensait que nous y serions mieux; le poste est trop petit, etc.; quant aux baraques dites : « le campement du colonel » elles sont ouvertes à tous les vents..., etc. Nous rassurons ce pauvre officier, nous lui assurons que nous ne lui en voulons pas et nous finissons par accepter d'aller déjeuner au poste le lendemain.

Ce qui fut fait.

Ce poste est une grosse bâtisse solide, une forteresse suffisamment confortable, conçue pour résister à une attaque, au temps où la région ne nous était pas entièrement soumise. Il n'a plus aujourd'hui d'habitants que le capitaine d'infanterie commandant le cercle et vétéran du Soudan, son adjoint, capitaine d'artillerie plus jeune en grade, le médecin et un garde d'artillerie ou du génie, je ne sais plus, occupé aux travaux du chemin de fer Decauville. Car, si la voie d'un mètre finit à Bafoulabé, *où le Sénégal est formé par le confluent du Backoï et du Baffing,* la communication ferrée recommence sur la rive droite du Backoï par un chemin de fer à voie étroite dont les locomotives vont jusqu'à 38 kilomètres et les rails (donc les *lorys*) jusqu'à Dioubéba, (43 kilomètres en tout).

On trouve encore au poste, un ou deux soldats blancs (ordonnance et maître d'hôtel), un magasinier, un ou deux postiers ou télégraphistes militaires et deux ou trois employés indigènes du cercle, gardes de police ou interprètes.

J'y remarque quelques meubles trop solides, trop bien

faits, quoique épouvantablement *mastocs*, pour être sortis de mains indigènes. On m'apprend qu'ils sont l'œuvre des Chinois qui ont jadis travaillé à la construction du chemin de fer et qui y sont morts (ainsi d'ailleurs que les quatre cinquièmes des terrassiers marocains) par suite de l'absence de toute hygiène et par suite de privations, *bien plus que du fait du climat.*

On sait qu'il en a été de même au Panama, au Congo, partout. Il est piquant et atroce de constater que les Européens, que les *libéromanes,* que les anti-esclavagistes, un siècle après la Révolution, traitent l'étranger, l'exotique, le manœuvre, le soi-disant « engagé » plus mal que négrier ne traita jamais son « bois d'ébène » ! L'esclavage déguisé est décidément pire que l'esclavage avoué et réglementé, lequel accorde au moins au captif quelques garanties contre la férocité blanche des exploiteurs du *struggle for life!* Je ne saurais à ce propos sans injustice ne pas constater que les entrepreneurs d'ici ont été des saint Vincent de Paul si on les compare à leurs confrères étrangers en d'autres régions !

« Juze un peu ! » — comme dirait Renée qui, depuis son séjour à Tamaris, a un accent provençal très marqué et entremêle des expressions toulonnaises d'expressions nègres du plus comique effet.

Pour la première fois, la chérie a vu un médecin ici. Elle a été piquée aux jambes par des moustiques, à Kayes, (elle gigotte tant et tant, la nuit, que sa moustiquaire cède et que, la mousseline ouverte, les insectes entrent). Naturellement, elle s'est grattée jusqu'au sang, et les plaies, exposées à l'air et à la chaleur puis-

qu'elle porte des chaussettes, se sont non moins naturellement enflammées. Le charmant et obligeant docteur Emily a fait le nécessaire à temps : ça n'a rien été.

Bafoulabé (3,000 habitants noirs, 12 Européens y compris le poste) est composé d'une série de villages contigus, bâtis au confluent du Backoï et du Baffing, lesquels ont ici respectivement 460 et 245 mètres de large, malgré l'éloignement de la mer du fleuve le Sénégal que forme leur réunion. Ledit Sénégal étant composé d'une série de biefs, ces largeurs à cette distance de la mer n'ont rien de surprenant. Et ces deux rivières sont bien tout ce qu'il y a à voir ici, avec leur confluent en pointe qui, en langue indigène, donne son nom au bourg.

Malgré la saison, leurs eaux sont assez hautes. Hippopotames et caïmans s'y promènent. J'ai tâché de voir les premiers, mais en vain. Du moins, notre guide, le docteur, nous a-t-il fait faire sous bois, non loin de la rive, une ravissante chasse aux pintades. Avec de l'eau, cette terre donne tout ce qu'on veut. Les sous-bois en question étaient ravissants, encore que l'arbre y soit modeste. L'incendie né des défrichements indigènes ou de la guerre a décidément déboisé le Soudan. Même loin de tout village, la forêt n'est plus qu'un massif du bois de Boulogne !...

De concessions européennes, de grande culture, point. Trois ou quatre boutiques suffisent à fournir la population d'étoffes et de grossiers articles bon marché. Pas un effort. L'élevage du bétail si rémunérateur et si facile ici n'a

tenté personne, si bien que Bafoulabé m'apparaît sans autre utilité que celle d'abriter, grâce au très relatif confort de son poste, le commandant du cercle, c'est-à-dire le monsieur qui perçoit l'impôt de la province, rend la justice aux indigènes et, par exemple, fait restituer à leurs maîtres « légitimes » les « esclaves » qu'on leur a volés.

Tel est du moins un des cas que j'ai vu porter devant ce juge de paix militaire. Et, entre parenthèses, cette façon de plaider gratuitement devant un seul juge qui, connaissant le pays et ses langues ne peut être trompé par des interprètes toujours achetables, et qui tranche les débats en accommodant l'équité, nos façons de voir, notre code et les habitudes locales, m'a semblé *très sage,— très politique*[1].

Au surplus, j'ai souvent entendu dire à mon mari que la désaffection des Annamites de Cochinchine pour nous, leurs libérateurs, provenait de ce que, un beau jour, nous avions substitué notre magistrature, esclave de la *fooorme,* et notre justice (coûteuse et incompréhensible à des cerveaux exotiques) à la justice primitive que rendaient nos administrateurs sortis d'un collège local et spécial où ils avaient appris leur métier. Ceux-ci parlaient la langue des plaideurs, jugeaient *vite* et *sans frais.*

On les a remplacés par des licenciés en droit arrachés par la faveur officielle aux délices du boulevard (souvent le boulevard Saint-Michel !) ; et, devant ces peaux-de-

1. Je parle ici des plaideurs noirs. Quand il y a des plaideurs blancs comme à Kayes, il faudrait que l'officier sût un peu de droit, ce qui n'est pas. D'où des jugements effarants.

lapin qui veulent être solennelles, devant ces toges, devant cette barre (de chêne), devant ce Christ, les pauvres Indo-Chinois bouddhistes sont effarés. Plaidoiries, réquisitoires et résumé *en français ;* des semaines d'attente ; des jours perdus en déplacements, etc., ils n'y comprennent rien !... Qui profite de la réforme ?... L'*interprète que payent tous les plaideurs !...*

On m'avait conté ça (je reçois tant de coloniaux à mon *jour*, amis de mon mari ou de mon beau-frère !), et ça ne m'avait point frappée. Aujourd'hui, cela me revient et je pense que si, sous couleur d'enlever le Soudan à des militaires, peu pacificateurs et colonisateurs puisque guerriers par profession ou vocation, on y apporte tout ce qui fleurit ailleurs, la magistrature et nos mœurs ou traditions judiciaires, on mécontentera et on irritera le noir comme on l'a fait, paraît-il, du Cochinchinois, et ce, pour le seul résultat d'enrichir les interprètes, qui deviendront ici les plus gros propriétaires fonciers, comme ils le sont déjà dans notre extrême-Orient.

La majorité de la population de Bafoulabé se compose de *Khassonkès* et de *Malinkès*. Je me le suis fait dire, car tous les noirs pour moi sont pareils. Toutefois, j'ai remarqué que les musulmans — les *marabouts*, comme on dit ici en confondant sous le même nom prêtres et fidèles — étaient moins nombreux qu'à Kayes.

J'ai vu nombre de noirs acheter et boire d'affreux alcools, dits *de traite*. (Est-ce que cette expression créée par les anciens négriers ne vous dit pas tout ?...)

Et, n'en déplaise aux fabricants de mort-aux-nègres, je n'en ai pas été plus fière pour ça... Je pense, en effet, moi, chrétienne, que, devant l'impossibilité reconnue par les missionnaires (*dans leurs conversations du moins*) de convertir le noir, la France a le devoir, ne leur imposant pas notre dogme, de ne pas leur imposer non plus notre alcool. L'indigène qui boit n'est pas plus civilisé que son voisin le musulman qui ne boit pas. Il travaille moins, vit moins longtemps et a des enfants idiots : voilà tout. Laissons donc le fétichiste s'enivrer de son *dolo* (vin ou alcool de mil) ou de vin de palme, lesquels sont, au moins, des produits sains et naturels. Ne patronnons pas nos poisons à nous ; n'imitons pas les Anglais !... Au contraire, présentons-nous à ces musulmans primitifs, comme les envoyés de la *fille aînée de l'Islam*, non musulmane elle-même, mais protectrice des musulmans.

Voilà notre rôle, voilà l'avenir.

Mon mari a dans ses bouquins une traduction du *Coran*. J'y vois qu'un administrateur habile trouverait dans le texte sacré un prétexte à tous les progrès à introduire ici, une excuse à toutes les nouveautés. A Biskra, en Algérie, un Arabe instruit et cosmopolite me disait en 1889 : « Votre code est de tous les codes celui qui se rapproche le plus du Coran, et le plus acceptable pour nous... » Ah ! si l'on voulait !...

Des chefs noirs du Soudan ont peine à me croire quand je leur affirme que, maîtres de l'Algérie et de la Tunisie, nous respectons les mœurs et la foi arabes, et que même nous payons les cadis, et que nous entretenons certaines mosquées, et que nous subventionnons certains prêtres...

En nous présentant en Afrique occidentale comme des *amis* et des *protecteurs* de l'Islam, en nous appuyant sur les congrégations religieuses du Sud-Algérien, voire plus haut, en faisant enfin précéder nos proclamations de versets du Coran appropriés, nous unirions le Soudan au Tchad, par Tombouctou, puis au Sud-Algérien sans tirer un coup de fusil. On nous sait forts, ayant tous les « gris-gris », mais aussi on nous croit abolitionnistes, ennemis de l'esclavage, *adversaires de la foi*...

Malheureusement, voilà : il faudrait ici des convaincus, des savants, non des militaires ambitieux d'un galon de plus, ou des fonctionnaires de hasard, ignorant l'Afrique et non pratiquement intéressés à l'étudier, à la connaître. — Les missionnaires laïques sont encore à créer[1] !

Samedi.

Au retour de ce triste Bafoulabé, nous avons eu un voyage amusant.

« Excusez-nous, je vous prie, de vous faire attendre, m'a-t-on dit à la gare. Je vais faire ajouter un autre wagon de 1re...

— Pourquoi donc?

— Pour ne pas vous faire voyager avec un nègre : le sultan Aguibou !

1. Le militaire pousse à la guerre qui lui rapporte galons et croix. L'administrateur devrait être également stimulé à administrer. Pour avancer en grade, il tenterait du nouveau. L'émulation s'en mêlant, plus d'un réussirait à transformer son cercle. Mais voilà : l'armée a ses cadres fixes et des règlements précis. Ailleurs, c'est faveur et caprice.

— Un roi soudanais!... Mais, au contraire, amenez-le vite : ce sera très amusant !

— C'est que, madame, il ne veut pas se séparer de ses deux... compagnes !

— Raison de plus ! un harem, ça ne se voit pas tous les jours... Vite, vite, monsieur, amenez-nous le trio ! »

On nous l'a amené.

O déception ! les favorites sont, — à en juger par les chevilles, c'est-à-dire par tout ce qu'elles montrent, — des négresses très quelconques, mais voilées plus que jamais ne le fut femme arabe.

Les deux paquets blancs une fois installés au bout d'un banc, où ils n'ont d'humain que leur frisson (dame, c'était leur début en railway!), Sa Majesté Aguibou se hisse à son tour *sur* notre compartiment. Lui aussi n'est qu'un nègre, mais pas quelconque. Nous lui trouvons une ressemblance avec un coulissier parisien dont, mon mari et moi, nous cherchons vainement à nous rappeler le nom. Les traits sont fins, très caucasiques. Débarbouillé de son cirage, ce coulissier serait très bien vu à la Bourse. L'œil est intelligent, très fouilleur, et, en même temps, très hypocrite. Le reste du visage dit également : volonté et dissimulation. Le nez et les autres caractéristiques n'ont rien de brave. Cependant, nous avons affaire au « lion des lions », à « l'éléphant des batailles », au « premier des vaillants », — ainsi s'épithète-t-il, — au fils enfin du conquérant prophète El Hadj Omar[1], le grand

1. Mort en 1865. Assiégé et vaincu par les Bambaras révoltés, il se fit sauter sur un baril de poudre.

guerrier que la France mit des années à vaincre, — au frère, par conséquent, de l'Ahmadou actuel, notre adversaire acharné et fuyard depuis 1878. Aguibou, tout en étant soi-disant l'ennemi de son frère Ahmadou, est soupçonné, non sans raison, de travailler contre nous, dans son petit État de Dinguiray où le colonel l'a installé. Aussi n'est-il pas très rassuré. M. Archinard l'a mandé à Kayes : il s'y rend un peu comme un chien qu'on fouette. On lui a dit : « Viens seul » ; mais, peu confiant, il s'est fait accompagner non seulement d'une partie de sa cour, de ses femmes et des principales esclaves de celles-ci, mais encore d'une bande de ses guerriers.

Ceux-ci se sont hissés sur les plates-formes à marchandises que remorque notre train. A la bonne heure, voici du pittoresque !... Ces guerriers ressemblent à leurs congénères des dessins de Riou. Ils ont d'extraordinaires coiffures jouant aux casques et surmontées de cornes d'antilopes, des armes invraisemblables et des trompes desquelles ils sonnent effroyablement. J'en vois qui ont bien un kilogramme de gris-gris sur la poitrine. De vrais mohicans africains !...

Le sultan, lui, est beaucoup plus moderne. « C'est du Nord que vient la lumière » pour ces gens-là. Plus un noir s'élève et plus il cherche à ressembler aux Arabes, tels du moins qu'il se les imagine. Aguibou n'y manque pas. Un peu moins de bleu, un peu moins de toile, ce serait un « fils de grande tente ». En tout cas, il a des bottes rouges, de l'article d'exportation en simili-cuir de Russie, cadeau de notre Protectorat. Malheureusement, ces bottes ne sont pas à son pied et le font cruellement

souffrir. Pour sûr, il doit nous envoyer à tous les diables, car notre présence l'empêche de se déchausser, et il se tortille péniblement.

On lui a apporté son fauteuil, un fauteuil d'exportation encore, pliant, et en simili-cuir, timbré en or, au dossier, d'un écusson de fantaisie. Il s'y carre, sans plus s'occuper de ses femmes que si elles n'existaient point. Il regarde le paysage, nous regarde, répond aux questions de notre compagnon, le polyglotte africain, R..., toujours en se tortillant; et nous ne savons ce qui le travaille le plus : la crainte que le colonel le fasse venir pour l'envoyer au dernier supplice ou la compression de ses orteils dans le cuir neuf!

De tout ce que nous lui offrons au cours de notre déjeuner, il ne daigne rien accepter, si ce n'est, au moment du café, du sucre. Il en prend près d'une livre (*sic!*) dans l'espèce de saladier qui lui sert de tasse, vide dessus un peu d'eau, et, pendant le reste du trajet, s'abreuve de l'écœurant et tiède sirop ainsi obtenu !... Quant à ses favorites, il les oublie. Les pauvres femmes ont fait les douze heures de trajet sans manger ni boire, sans bouger de leur banc, sans descendre aux stations. Engoncées dans leurs vêtements, elles s'abîmaient, toujours immobiles, ne révélant leur étouffement qu'à leur fauve senteur.

A la halte de l'embranchement de Médine, nous quittons notre royal compagnon. Le pauvre diable va enfin pouvoir se déchausser, et ses femmes vont oser boire!... Le train file; nous sommes seuls.

Trois fois, hélas ! nos chevaux dont nous avons demandé l'envoi ici par télégraphe, brillent par leur absence. Va-t-il falloir gagner Médine à pied, à 3 heures de l'après-midi ?...

Par bonheur, un officier de passage à la station prend en pitié notre détresse et nous prête un *lory* sur lequel nous nous installons. Trois nègres nous poussent. Le pauvre *Typ* nous suit en geignant. Ses pattes sont brûlées par le contact du ballast rôti : la peau se détache; nous le prenons avec nous, nous le soignons, et, franchi le premier kilomètre, nous apercevons nos imbéciles de palefreniers qui s'en viennent avec les chevaux. On les hèle; on les attrape; on saute en selle; Paul prend Renée sur ses fontes; et, d'un temps de trot, nous gagnons Médine.

C'est un grand Kayes, mais ancien, mais avec un côté ville. On ne compte pas les échoppes indigènes, alimentées par Kayes sans doute, bien nègres cependant. La gare est une paillotte abominable; mais les rues sont assez droites, la vie assez active.

Nous descendons chez l'aimable et hospitalier agent de la maison Maurel et Prom dont la maison est bâtie non loin du fleuve; et, à peine arrivée, je suis à même de me rendre compte de ce qu'on appelle « la traite ».

Dans l'immense cour de la maison, dont un gros arbre marque le centre, la caravane de Maures s'est installée. Elle apporte de la gomme, mais avant d'acquérir celle-ci, il faut qu'on les entretienne tous de vivres et de ca-

deaux, et que longuement on *palabre*. L'appétit et la soif de ces fils du désert sont sans bornes. Sobres chez eux à l'égal de leurs chameaux (et pour cause !), ils se rattrapent ici. Tant pis pour le négociant impatient qui, au bout d'un certain nombre de jours, se lassera de les nourrir. Blessés, ils iront ailleurs, chez un de ses concurrents. Le temps n'est rien, Allah est tout !... Donc, le « traitant » ronge son frein. Aidé de son « maître de langue », c'est-à-dire d'un interprète nègre, il *palabre* durant des heures avec ses hôtes, prodigue le couscouss, le mouton, le sucre, leur prête même sa cuisine. A lui de supputer de combien ces dépenses majorent le prix d'achat de la gomme et « d'arrêter les frais », quand il voit son bénéfice par trop diminué. A ce moment, s'il sait, avec les formes de rigueur, se montrer aussi ferme qu'il a été jusque-là généreux, et, surtout, s'il a l'air de ne pas tenir à l'affaire, les nomades se décideront enfin à livrer leur gomme contre un payement opéré généralement en marchandises. Après quoi, ils exigeront encore divers cadeaux, puis enfin repasseront le fleuve, de la rive droite duquel ils reprendront avec leurs chameaux la route du désert. J'imagine que quelques-uns auront des indigestions, le premier jour !...

Nous visitons ensuite le poste. Médine dépend de Kayes, mais, en raison de son importance, est pourvu d'un officier détaché ici par son chef, le commandant de cercle dudit Kayes. Cet officier nous en fait les honneurs ; et, par l'imagination, je reconstitue la vie que nous

aurions menée ici si nous avions accepté d'y loger. Certes, c'est spacieux; mais nous n'y aurions pas été chez nous.

Pas de garnison. Télégraphistes militaires, plantons et policemen indigènes : je ne vois rien autre. On me montre le monument élevé à la mémoire des braves qui moururent ici (en 1857) lors du siège de Médine par le prophète El Hadj Homar dont le général Faidherbe, arrivé juste à temps, culbuta les troupes, au moment où l'héroïque garnison et son chef, le mulâtre Paul Holl n'avaient plus, le 97e jour de siège ou d'assaut, ni vivres ni munitions!

Il est loin de France, ce Soudan qui, cependant, en est si près!... On connaît chez nous les faits d'armes de nos soldats d'Afrique : on ignore, hélas! les merveilles obscurément accomplies au Sénégal et ici par nos *marsouins*, artilleurs et spahis! Ce Paul Holl, dont aucune rue française ne porte le nom, avait 8 soldats blancs et 40 soldats noirs; et les guerriers fanatiques qui lui donnaient l'assaut, ces Toucouleurs exaltés par leurs victoires sur les populations nègres n'étaient pas moins de 18,000! Il résista 97 jours, trompant la population sur ses ressources, brûlant, sans le dire, ses « dernières cartouches », le tout simplement, avec une grandeur et une simplicité antiques. Quand Faidherbe crevant ses bateaux et brûlant ses chaudières arriva à la tête de renforts, c'était comme à Tuyen-Quan, avec le colonel Dominé : la garnison ne songeait plus qu'à bien mourir.

Je me suis fait conter ce siège épique et je me suis passionnée à son récit. Mais comment se fait-il que nous

autres femmes, les Françaises du moins, nous unissions cet enthousiasme, disons le mot : cet emballement, à l'horreur de la guerre ?... Mon Dieu ! que je suis heureuse de ne plus pouvoir être mère !... Ne souriez pas, bon docteur Pozzi ! Je souffre de ne pouvoir avoir un fils, mais la pensée que le frère de ma Renée serait soldat un jour m'en console presque !

Nous sommes rentrés à Kayes, le lendemain, à cheval. Au détour d'une rue, au départ, nous avons pensé être démontés par suite de la brusque rencontre de deux autruches apprivoisées qui vaguaient en fouillant le ruisseau. Nos chevaux ont eu une peur folle, et, tout en maintenant le mien, j'étais effrayée pour notre fillette que son père portait devant lui sur sa selle.

Ce retour par la plaine rocheuse séparant les deux postes n'a rien eu d'agréable. Si l'on n'a pas une absolue confiance dans son cheval, il faut mettre pied à terre, car on passe *entre* et *sur* des blocs plutôt faits pour des chèvres que pour des cavaliers. Il est extraordinaire qu'on n'ait pas encore établi une route entre Kayes et Médine ! La distance est à peu près celle de Paris à Versailles, et il n'en coûterait pas 1,800 francs. Il y a bien le chemin de fer, mais celui-ci ne fonctionne que durant la saison sèche, et quand le matériel veut bien le permettre. Enfin, le trafic entre les deux villes est très considérable. Je sais bien que la main-d'œuvre est chère, que 1,800 francs comptent dans un petit budget ; mais que fait-on des prisonniers ?... Et la prestation en nature des contribuables noirs ?...

Samedi.

Voici mon cahier à jour. Je puis donc vous conter ma seconde et toute récente escapade et ce qui s'en est suivi.

Nous n'avions, cette fois, qu'un compagnon, l'agent de la maison Flers, M. R... par nous surnommé : *la Providence*, notre voisin. Nous avons fait le trajet à cheval, Renée disputée par notre guide et par son père, et, pour ne pas faire de jaloux, passant d'une selle à l'autre.

...Vous pensez que ça ne peut durer, ce mode de voyage pour une enfant; mais après avoir longtemps et inutilement cherché un bon bourricot pour elle, nous cherchons en vain à présent une selle, ou un bât, ou un sellier-bourrelier!...

Il s'agissait d'aller le lendemain visiter les chutes du Félou, sur le Sénégal, au-dessus de Médine.

Notre hôte nous attendait à son comptoir du bord du fleuve. Avec une gracieuseté toute coloniale, il nous a installés chez lui et, comme le premier jour, s'est mis en quatre pour bien nous traiter. J'ai profité indiscrètement de son obligeance pour le prier de me procurer une petite captive noire de l'âge de ma fille. Ni à Kayes, en effet, ni aux environs, ni par l'intermédiaire des interprètes, des commerçants et des chefs de ce village, je n'ai pu trouver d'enfant. Celles qu'on m'a amenées étaient trop grandes, trop âgées, et puis elles avaient leur famille, laquelle spéculait déjà sur ma générosité, aurait

envahi ma maison et m'aurait fait payer très cher le droit d'emmener la fillette en France au cas où je me serais attachée à elle. Enfin, il faut qu'une bonne œuvre rachète l'égoïsme de mon but : donner à Renée une compagne. Ma chérie s'ennuie en effet de plus en plus... Donc, je voulais une petite orpheline, une de ces malheureuses enfants que la guerre laisse dans la brousse où soldats indigènes et mercantis, non moins indigènes, à la suite des colonnes ramassent leur butin vivant.

Ce n'est pas qu'on ne me déconseille vivement cette emplette. Les enfants noirs, au dire de tout le monde, tournent mal. Moi, j'ai idée que s'ils tournent mal, c'est que nos compatriotes étant célibataires les confient à leurs propres domestiques noirs lesquels pervertissent ces pauvres petits diables. « Captif de blanc », leur crachent-ils au visage, jusqu'à ce que l'adopté, au lieu d'être reconnaissant à son libérateur, le haïsse. La promiscuité, la cuisine font alors le reste...

Je suis donc partie de Kayes, bien résolue, si j'étais plus heureuse à Médine, à ne pas laisser ma petite orpheline vivre avec les noirs et à la garder près de moi, nuit et jour.

Notre hôte me promet de faire chercher dans le pays ce qu'il me faut et nous voici, le lendemain matin, partis pour le Félou.

Précédés de la baleinière, nous suivons d'abord à pied la rive gauche du Sénégal. Je ne le répéterai jamais assez : avec de l'eau, ce pays est joli, car, alors, tout y pousse.

Franchie la banlieue de Médine, nous cheminons entre

le fleuve et un mur de superbes et effrayants rochers qu'on dirait, à certaines places, disposés là par un jardinier-décorateur de génie. Les blocs de grès et de granit surplombent par moments le sentier et l'eau même. La végétation exotique lutte avec eux, se glisse dans les moindres fentes, encadre les entassements qu'elle ne peut escalader. Là-dedans, des oiseaux multicolores et du gibier nombreux...

Ces messieurs tuent des poules de rocher, de ravissantes petites perdrix noires, de celles, je crois, qu'on appelle en Algérie : poules de Carthage... A la fin, les rochers se rapprochent si près du fleuve que, pour ne pas nous transformer en alpinistes, nous nous décidons, Renée et moi, à embarquer dans la baleinière. Bientôt, le grondement annonçant les chutes se précise et s'enfle, et nous finissons par aborder à l'entrée d'un cirque de rocs fantastiques.

J'en reviens à mon cliché : voyez mes photographies... Ça ne se décrit pas, en effet, ce grandiose paysage de pierres ! L'eau, grâce à ses niveaux variables, a promené sa violence à tous les étages, creusant ici, polissant là. Pas un bloc qui ne soit façonné par le courant lequel, depuis des siècles, le fouette dans des directions différentes suivant la saison, jusqu'à ce que le soleil, la sécheresse une fois venue, vienne à son tour y passer sa brûlante patine. C'est une succession de cavernes, de trous, de saillies, un escalier de géants dont, entre les deux biefs du Sénégal, chaque marche a été fouillée par les cascades. Ces marches, ces plateaux, ne peuvent être comparés qu'à des morceaux de pain pétrifiés par une

fontaine de Sainte-Allyre quelconque et polis ensuite. Même plate, la pierre est creusée de trous infinis comme l'est la mie du pain. Chacun de ces trous forme une énorme cuvette, parfois profonde. Sur le dernier plateau, à la hauteur du cours supérieur du Sénégal, il y a comme un palier, un hectare de rocs unis, pareils à des dalles et semés de ces trous, réguliers, parfaitement ronds, tels des entonnoirs. Aux hautes eaux, le fleuve roule sur ce lit en écumoire, dont chaque ouverture doit faire un tourbillon. Mais si large et beau qu'il soit alors, si magnifique que soit sa chute, je doute que le spectacle, tout en étant plus imposant, soit aussi curieux, aussi impressionnant, *aussi neuf* qu'en cette saison.

La chute n'est rien aujourd'hui. C'est, à la hauteur près, une cascade banale. Seulement le cirque de rochers se découvre tout entier, un étonnant paysage de pierres tourmentées qu'égayent et que colorent d'autres petites cascades, des jaillissements, des ruisselets, des stagnations miroitantes au fond des trous.

Et ces trous, les petits du moins, d'où s'élèvent des bandes de pigeons verts, sont autant de baignoires. On y peut prendre un bain (chaud), s'offrir des gradations de température, puis aller se rafraîchir à l'ombre, sous le jet cinglant d'une cascatelle.

Toutefois, je n'ai pas osé m'y risquer. Ces parois lisses, cette eau obscure me font peur. On agoniserait affreusement si l'on tombait dans ces puits. Et nous finissons par rallier baigneurs et chasseurs, pour nous réunir sur la rive gauche, au-dessus de la chute, sous un arbre superbe. Auparavant, nous rendons visite à l'inscription qu'ont

laissée sur les roches plates, sur le dallage naturel, Faidherbe et ses compagnons. Il y a là un tableau de plusieurs mètres carrés portant en grosses lettres les noms des libérateurs de Médine. Pendant la moitié de l'année, le tout est sous l'eau !

Les laptots de notre hôte transportent sous notre arbre des voiles avec lesquelles ils confectionnent une grande tente. Nous avons apporté d'autre part nos petites tentes et nos lits démontables. Nous installons le tout durant que le déjeuner se prépare; et, après un repas aussi délicat que cordialement offert, nous nous livrons à la sieste.

Le soleil s'abaissant, nous sommes rentrés par la chute où, à chaque pas, nous découvrons de nouvelles curiosités, et aussi de jolis coins, par exemple des ravines où la végétation s'est accrochée, bien au-dessous du niveau de la plaine supérieure. Ce sont des bouts d'oasis entre les monstrueux rochers, des coins exquis.

Enfin, on se rembarque; mais voilà que des singes cynocéphales apparaissent sur la rive droite. Ils sont un bataillon et viennent boire au fleuve avant de regagner leur gîte de la nuit. Quelques-uns, des vieux, de la taille d'un très fort chien, font le guet. Mon mari prend sa carabine, ajuste, et la bande disparaît. Vous ne connaîtriez pas Paul si vous supposiez que, suivant nos conseils à tous, il s'en tient là ! De force, notre hôte doit le débarquer, et le voilà qui, l'arme en bandoulière, escalade non sans peine la falaise rocheuse bordant le fleuve. Arrivé à la crête, il disparaît. Du temps se passe; puis nous entendons un coup de feu et immédiatement des cris presque humains

mêlés de véritables rugissements. Ensuite, plus rien. Je m'effraye; notre hôte aussi, qui sait la férocité de cette espèce de singes, lorsqu'ils sont, comme c'est le cas, en bande nombreuse; si bien que M. R..., qui n'est pas cependant chasseur pour un sou, prend pitié de mon angoisse et va chercher mon mari.

Au bout d'une demi-heure tous deux enfin reviennent, et, poussé dans ses retranchements, Paul finit par avouer qu'à l'arrivée de M. R... il commençait à avoir peur.

Le cynocéphale par lui atteint était à peine tombé que tout le troupeau fuyait. Ils étaient plus de cent. Mais quand mon mari se dirigea vers sa victime, les derniers fuyards s'arrêtèrent et en un clin d'œil vinrent enlever leur camarade qui, blessé ou mort, disparut aussitôt, avant même qu'il pût épauler. En même temps, voyant leur adversaire seul, tous les gros singes, les mâles sans doute, se rapprochèrent, si bien que Paul, réservant son coup de fusil, se demandait s'il n'allait pas être attaqué quand l'arrivée du renfort, c'est-à-dire du bon M. R..., vint décider les cynocéphales à décamper pour tout de bon.

J'avais passé un très mauvais moment. Tous les noirs d'ailleurs, comme tous les chasseurs blancs, sont unanimes à déclarer qu'il est dangereux de s'attaquer à ces gros singes lorsqu'ils sont en troupe. Ils sont en effet aussi courageux que forts, et, en rien de temps, peuvent mettre un homme en pièces.

De retour à Médine, au comptoir de notre amphitryon, nous étions à table, quand un noir à tête de bandit, un

soi-disant « *dioula* »[1] est venu, revenu plutôt, me proposer une petite fille à acheter, une enfant d'environ six ans, à en juger du moins par la dentition...

Je me demande si c'est bien moi qui écris ces horreurs!... Quelle affreuse chose l'habitude!... J'arrive à parler de ces infamies tranquillement comme s'il s'agissait de l'achat d'un animal!... Ah! je comprends que des gens se refusent à croire en voyant le bon Dieu tolérer ces atrocités!

Le *dioula* en voulait tantôt 30 pièces de *guinée*, soit 300 francs. Il abaisse à présent son prix. Paul est là; je lui montre la pauvre petite, et il l'examine.

Va-t-il dire non?... Le fait est qu'elle marque bien mal. Je ne parle pas de son costume, un bout de cotonnade archi troué avec lequel d'ailleurs on n'habillerait pas une poupée. Là-dessous, sous des lambeaux qui flottent, elle est toute nue. Sa pauvre chair de martyre est couverte de cicatrices et de crasse. Ses pieds sont littéralement mangés par la pierre des sentiers. Et maigre! maigre!... Non! la pauvre n'a pas bonne mine, et n'est même pas jolie. Son dernier maître étant de race bambara l'a marquée aux tempes et aux joues comme sont marqués les enfants bambaras. Elle a donc une série de raies, de longues parenthèses, imprimées dans la chair; mais le couteau rougi au feu avec lequel on trace ces rayures n'était plus assez chaud arrivé à la fin de sa tâche. Le dernier sillon qu'il a creusé n'a pas laissé un trait net, sans bavure. Un bourrelet s'y est formé...

1. Le *dioula* est le marchand indigène qui court les routes, allant vendre ou acheter des marchandises d'un point à un autre.

Mais que m'importe ! L'ayant marchandée, oserons-nous la renvoyer, alors qu'elle me regarde avec ses bons yeux de chien battu qui muettement me supplient ?... Elle ne comprend pas, mais elle devine notre conversation, et quand elle ne me fixe pas, elle fixe Renée avec, tour à tour, de la stupéfaction et de la prière dans ses prunelles.

« Ma chère Raymonde, déclare Paul, nous ne pouvons la prendre. Je l'ai examinée et auscultée. Si elle n'est pas tuberculeuse, elle est en tout cas scrofuleuse... Donne-lui ce que tu voudras, mais ne l'achetons pas. Je n'ai pas envie de te voir pleurer comme une Madeleine le jour où nous la perdrons... »

J'insiste ; il refuse, et, pour en finir, il va fumer sur la vérandah.

Les bons yeux de chien battu ne me quittent cependant pas, et j'ai le cœur pris, et quelque chose me pousse à ne pas abandonner la pauvre petite. Paul fait alors une concession : « Si le médecin de Kayes la croit guérissable, je l'achèterai. Que le *dioula* vienne demain : je lui payerai son déplacement. » Mais le *dioula* refuse. Ce bandit, qui n'est venu ici, les deux fois, que la nuit, ne doit pas avoir le moindre titre de propriété sur cette enfant qu'il a sûrement volée. Il craint d'être interrogé au bureau du cercle. Et nous revoilà au même point. Paul est retourné fumer. La petite me regarde toujours.

« Oh ! me dit Renée, donne-la moi, maman ! »

On dirait que la petite victime comprend. Ce regard qu'elle jette à Renée !... Elle a saisi, je l'ai bien vu depuis, cette intervention : désormais elle sera la chose de ma fille, son esclave, en dépit de son affranchissement.



Mlle RENÉE BONNETAIN ET L'EX-CAPTIVE BELVINDA
UN AN APRÈS LE RETOUR EN FRANCE

(D'après une photographie de M. Benque.)

M. R..., une fois de plus, a alors justifié notre surnom : la Providence. Il est allé trouver mon mari.

« Voyons ! ça fait tant plaisir à Mme Bonnetain. Le *dioula* traitera à vingt pièces, soit 200 francs, ou plutôt 180 francs car nous allons vous facturer la *guinée* à 9 francs au lieu de 10... Vous ne refuseriez pas un bibelot de ce prix à Madame, n'est-ce pas ? Eh bien, alors ?... D'ailleurs, avec des soins, cette enfant se portera peut-être très bien...

— Soit ! finit par dire mon mari. Prenez l'enfant ! »

Et c'est ainsi que j'ai eu ma petite Belvinda !...

Il n'est pas soudanais, ce nom[1]. C'est une gentillesse de Paul qui a voulu le lui donner, pour me rappeler ma Belvinda à moi, une bonne négresse d'origine brésilienne qui m'a nourrie, élevée, et est morte à notre service, en France, n'ayant jamais voulu admettre que son emancipation lui permît de nous quitter.

Le lendemain, nous remontions à cheval pour rentrer à Kayes. Notre hôte s'y rendant aussi par bateau s'était chargé de nous conduire la petite. Il nous l'a amenée malade. La pauvre enfant avait été prise d'affreux vomissements pour avoir mangé le petit morceau de pain et de dessert que je lui avais donnés ! Et ce n'était pas la nouveauté de l'alimentation, mais bien l'effet d'un trop long jeûne ! Comme les naufragés, il a fallu l'alimenter à peine et progressivement, tant son estomac était démoli !

1. La « bienvenue », en portugais.

Quand elle a été reposée, je l'ai mise dans un *tub* chaud et je l'ai savonnée moi-même. Après quoi, tranchant dans le vif, comme a dit Paul, je l'ai fait tondre. Puis, tout de suite, du linge et des vêtements européens, des affaires à Renée : elle était méconnaissable. La pauvre petite a le corps zébré de coups !

Maintenant il faut bien dire que le médecin a absolument confirmé le diagnostic de mon mari. Peut-être pas de tuberculose, mais de la scrofule. « En résumé, mauvaise acquisition. »

Mais je m'en moque ! Et puis, est-ce que des médecins habitués à ne soigner que des troupiers peuvent valoir une maman pour juger une enfant ? Le docteur me conseille de l'huile de foie de morue. D'abord il n'en existe pas un flacon dans tout le Soudan. Et avec cette chaleur !... Mais y en aurait-il, que je m'en tiendrais encore au bifteack !... De la bonne nourriture, du repos, de la propreté, de l'hygiène, et ma gamine oubliera ses misères et se portera bien se sachant aimée.

Un bon baiser sur ce front noir, voyez-vous, docteur, ça vaut mieux que toute votre pharmacie[1] !...

1. Je ne me trompais pas. Il n'y avait pas de scrofule héréditaire, mais de la misère physiologique, les traces de privations. A preuve qu'à notre retour du Niger, quelques mois après, le premier mot du même médecin en voyant la petite fut celui-ci : « Eh bien, vous avez dû acheter une autre enfant ! » Il ne voulait pas croire que ce fût la même et n'en est pas encore très convaincu (juin 1893).

CHAPITRE X

DANS LA BROUSSE. DE BAFOULABÉ A SOLINTA

En route. — La colonne Archinard et Aguibou. — Bafoulabé. — Renée et Belvinda. — Dama reçoit sa première claque. — Sous la tente. — Anes et bâts. — Dans la brousse. — Qu'est-ce que la brousse? — Nous sommes seuls. — Nos campements et notre caravane. — Kalé et Balou. — La vie d'une Parisienne en campagne.

Bafoulabé, 12 février.

Cette fois *ça y est !*... Nous voici en route pour le Niger *et au delà !*... Et seuls, s'il vous plaît, sans convoi ni escorte ! Et Renée et moi nous accompagnons Paul !...

Il fallait bien que cela finît ainsi. Durant ces deux mois passés à Kayes, le commandant supérieur a totalement oublié sa promesse [1], ou n'a pas trouvé l'occasion de la tenir. Mon mari s'était donc rabattu sur l'espoir d'accompagner M. Archinard lui-même et sa colonne (car il y a une colonne Archinard, laquelle, tandis que

1. Voir pages 134 et 135.

la colonne du colonnel Combes opère contre Samory, du côté de Sierra-Leone, va faire une « promenade militaire » (?) *du côté de Tombouctou*). Seulement le colonel Archinard ne tenait pas du tout, mais, là, *pas du tout*, à ce que mon mari le vît à l'œuvre !!!

Il est donc parti tout seul, il y a quelque temps, emmenant le sultan Aguibou [1].

C'est toute une histoire, très comique et qui montre bien qu'on peut être très fort en x, soldat habile, et en même temps manquer de la plus élémentaire diplomatie.

En effet, après s'être, devant moi, plus qu'amèrement plaint, auprès de Paul, de la publicité donnée dans l'*Officiel* aux instructions ministérielles lui enjoignant de ne plus rien conquérir et même de ne pas tirer un coup de fusil *sans nécessité ni provocation absolues*, le commandant supérieur part en guerre subrepticement et s'efforce d'empêcher mon mari d'aller du même côté !

Son plan, cependant, est connu du dernier commis de Kayes. Chacun a vu partir vers Ségou des canons de 80 et de 95 envoyés en fourriers et destinés à *casser quelques tatas* [2]; chacun enfin a vu Aguibou promené par l'état-major jusqu'à Bakel et invité à assister à des expériences de mélinite. C'est donc le secret de polichinelle que le colonel va gagner ses étoiles de général en détrônant un souverain quelconque (que remplacera ledit Aguibou), et en faisant tuer inutilement un certain nombre de troupiers. Il y a unanimité de pensées là-

1. Voir page 185 et suivantes.

2. Le *tata* est une fortification nègre en terre sèche protégeant un village et un réduit.

dessus *chez les militaires, comme chez les pékins* (on ne diffère d'avis que quant au théâtre des futures opérations, aucune provocation justificative ne s'étant produite, *ni ne pouvant se produire*). Laquelle inventera-t-on dans les dépêches adressées à Paris? Qui vivra verra.

Histoire très comique, ai-je dit; très triste aussi. Le comique n'existe même que dans... l'enfantillage qu'il y avait à vouloir dissimuler la chose. Comme si dans le trou qu'est ce bon Kayes, on pouvait dissimuler quoi que ce soit !... Alors qu'on n'y peut inviter un voisin à dîner, *ni écrire, ou télégraphier en France,* sans que l'autorité en soit informée ! alors que...; mais je n'en finirais pas !... comment n'aurait-on pas vu se former une colonne ?

Celle-ci, je veux bien, n'était rien au départ : l'escorte du colonel seulement, mais on a su, on devait savoir qu'en route, et dès les faubourgs, elle se grossissait à chaque poste, de Nioro à Ségou (*via* Kita et Bammako). Par les seuls colis postaux demandés par les futurs combattants aux magasins de Kayes, la vérité se serait fait jour. Enfin, il y a eu les susdits canons, peu dissimulables, et que n'ont pas accompagnés des munitions pour rire. Et puis, pour finir, l'Aguibou susnommé !

Ce pauvre coquin, notre compagnon de route au retour de Bafoulabé, ignorait alors pourquoi le colonel le mandait. Vous ai-je dit qu'à son arrivée à Kayes, lorsqu'il s'était vu, le premier soir, séparé de ses gardes du corps et comme enfermé, il avait été pris d'une terreur folle ?... Sa conscience d'ennemi de la France était si peu tranquille qu'il s'imaginait être tombé dans un guet-apens !

A chaque instant, il réveillait l'interprète, l'interrogeait anxieusement sur le genre de supplice qui lui serait infligé dès l'aube (*sic*).

On savait tout cela à Kayes. On avait ri des transes du sultan. On ne pouvait donc ne pas remarquer les efforts de l'état-major pour « épater » ce bandit, ni, ensuite, le départ de ce noir avec le colonel. Pourquoi amener ce principicule *à l'opposite de son royaume*, si l'on ne prémédite pas de l'introniser souverain de quelque État, au lieu et place d'un des chefs actuels?... On dit qu'il va simplement remplacer le *fama*, ou sultan, de Sansanding, un mulâtre français, chevalier de la Légion d'honneur, ex-employé de télégraphe chez nous et serviteur émérite, à qui le colonel a donné jadis une couronne comme il lui aurait donné les palmes d'officier d'Académie, mais qui, dernièrement, aurait cessé de plaire, parce que, d'après les uns, il ne serait pas assez souple; et, d'après les autres, parce qu'il serait revenu aux mœurs de ses aïeux, n'utilisant sa civilisation antérieure que pour mieux organiser son trafic d'esclaves!.. D'autres personnes, au contraire, affirment qu'on taillera un royaume à Aguibou dans les États de son frère Ahmadou au delà du Niger, *devers Tombouctou*. Mon mari le croit aussi.

Quoi qu'il en soit, personne à Kayes n'ignore, à cette heure, que le commandant supérieur VEUT et CHERCHE une conquête que *rien n'a provoquée*, RIEN; et que, *en ce qui concerne Tombouctou, on y pourrait entrer demain en y envoyant un fourrier sans armes*, le commandant Quiquandon, par exemple, ou le capitaine Binger, ou tout autre explorateur *pacifique*. — *A preuve que*

nous y voulons aller, nous! et sans armes, et sans escorte!

Je reviens à mon mari et à notre voyage au Niger.

Bien renseigné par les ennemis et *peut-être par les amis* du régime actuel, Paul a attendu l'invitation du colonel et ne l'a pas sollicitée. Je me suis étonnée naïvement de sa joie le jour où le commandant supérieur est parti sans l'engager à le suivre.

— « Comprends bien, m'a-t-il répondu : si j'accompagnais M. Archinard, s'il avait eu la finesse d'un Borgnis-Desbordes, si j'étais son hôte durant cette... *illégale* et *bizarre* campagne, je serais condamné à m'abstenir de toute critique, de toute révélation auprès du ministre, auprès de mes amis du Parlement, et, par suite, dans la presse, comme dans mon livre!... »

De sorte que j'ai dû bénir la Providence d'avoir refusé au colonel *la plus simple diplomatie!*

Paul s'est dès lors borné à demander que le nécessaire fût fait pour nous permettre de voyager seuls. Et l'on a dû céder, Dieu sait avec quelle mauvaise humeur! La Faculté elle-même a donné : « *Folie!..... Madame ne fera pas deux étapes... Vous la conduisez à la mort!... Et votre fillette donc!...* » Mon mari faiblit volontiers *quand on parle des siens*; mais, de même qu'au départ de France, j'ai tenu bon, et nous voici à Bafoulabé d'où, demain, nous nous lancerons dans la brousse.

A cette heure, je sais telle *popotte* de Kayes dans laquelle on parie sur les chances que nous avons d'en revenir ma fille et moi (*sic!!!*).

Bafoulabé, 13 février.

Nous ne partirons qu'après-demain, afin de recevoir ici le courrier de France expédié de Bordeaux dans les premiers jours de janvier et dont on vient d'annoncer l'arrivée anticipée à Kayes.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux propos intéressés des Cassandres officielles, nous ne serons pas fâchés de lire des nouvelles du « pays » et de ceux que nous aimons avant de nous jeter dans l'inconnu... Est-ce qu'on sait jamais, d'abord ?...

Ces vingt-quatre ou trente-six heures de répit vont me servir à mettre ce journal au courant et à visiter nos bagages.

En arrivant à Bafoulabé, nous avons refusé de coucher dans les paillottes dites du « campement du colonel » afin de ne pas désobliger notre hôte de l'autre mois, qui voulait nous avoir encore : le brave M. Schirr de la maison Flers. Son beau-frère, agent de la même maison à Kayes, nous a accompagnés ici. Il fera avec nous les deux ou trois premières étapes, histoire de nous « débrouiller » et de mettre notre caravane au pas. M. R... parle presque toutes les langues du Soudan qu'il habite depuis l'âge de 14 ou 15 ans. Ce m'est une joie et une douce compensation, le dévouement de ce brave garçon qui lâche ses affaires pour obliger des compatriotes, pour ne pas laisser dans l'embarras une femme et un enfant... Malgré moi, je compare son empressement à l'attitude... gênée

de MM. les militaires (des artilleurs du moins), aimables par force et navrés de nous voir violer les « mystères du Soudan », démolir les légendes. Ah ! que nous aurons de beaux éloges funèbres si nous y restons ! mais que de grincements de dents, que d'ennemis, si l'impunité de notre exploration, surtout de la mienne et de celle de ma fille, démontre *qu'avec de l'hygiène et de la prudence*, on peut résister au climat de la « Terre de mort », et nous permet de renseigner l'opinion publique en France sur tout ce qui se passe dans la brousse !...

Partis de Kayes à 6 heures et demie du matin, par chemin de fer, nous sommes arrivés ici, avant-hier, à 2 heures et demie du soir (124 kilomètres), un fier progrès sur notre premier voyage. Il faut l'attribuer à l'emploi des officiers, sous-officiers et sapeurs du génie, c'est-à-dire au détachement du régiment des chemins de fer, aux spécialistes, en un mot, qui ont remplacé les universels artilleurs. La voie a été réparée ; on ne descend plus en route pour pousser la locomotive ; celle-ci ne reste plus en panne ; enfin les invraisemblables courbes de la ligne ont été atténuées. De plus, le service est aussi régulièrement fait que sur une ligne métropolitaine en temps de mobilisation. Le commerce est ravi, et l'on ne court plus après ses bagages. Ce n'est pas tout. Sur le budget consacré à l'entretien de la ligne actuelle, le génie trouve, lui, le moyen d'économiser, de poursuivre les études du tracé et de travailler à un « ouvrage d'art » très coûteux, un viaduc sur le Backoï, première amorce de la continuation du railway vers le Niger. La Chambre qui, malgré deux

votes du Sénat, a refusé de continuer les crédits, finira bien par les accorder en voyant comment aujourd'hui on sait les employer, sans gaspillage, *utilement*. Il est d'ailleurs certain que le Soudan, sans rien rapporter, nous coûtera des millions et des vies humaines tant que les huit seuils du Sénégal ne seront pas transformés pour le passage, en toutes saisons, d'étroits et petits vapeurs, tant enfin que le chemin de fer ne réunira pas ce fleuve au Niger...

14 février.

Le courrier est arrivé et lu. Nous partons demain. Ces dernières heures ne veulent pas couler. Avec cela, la chaleur est intolérable. La température n'est déjà plus celle de notre arrivée au Soudan, il y a deux mois. Chaque jour elle s'élève un peu. Ajoutez qu'ici nous sommes privés du vent d'est qui soufflait à Kayes ces temps-ci, un vent sec, je le sais, mais qui vaporise la transpiration, et que j'ai la faiblesse de préférer à la torpeur, à l'haleine de four, habituelles.

Le soleil aussi me semble changé, et la couleur des choses. Le matin, les cases et les rues reprennent leurs tons rôtis de la veille, sans qu'il y ait transition. La nuit n'a rien reposé ! La féroce lumière arde tout de suite et le ciel, qui n'est pas d'un bleu franc, mais comme embué, pèse lourdement sur la terre. Paul croit que c'est l'effet de la vapeur d'eau pompée au confluent du Backoï et du Baffing ici très larges. De fait, on a, du

matin au soir, la sensation que donne l'approche d'un orage.

Devant nous, pas un abri. La grande place de Bafoulabé qui nous sépare du poste a été inintelligemment plantée d'une espèce d'acacias chétifs qui ne donnent pas d'ombre. On dirait des quinconces de plumeaux délabrés! Au-dessous, la terre est archi-cuite, et quand mon mari, sa cigarette allumée, y jette son allumette, je m'étonne de ne pas voir s'enflammer ce poussier de mottes.

Et les nuits donc!... L'étuve est telle qu'on se lève à chaque instant pour essayer de demander une fraîcheur relative à des aspersions d'eau (hélas! l'eau est tiède, même dans les gargoulettes!), ou pour changer de linge.

Je ne sais pas ce que me réserve la brousse, mais mes nuits ne pourront y être plus mauvaises.

L'hyène avec ses cris sinistres berce mes cauchemars. Je m'y habitue un peu, car à Kayes aussi, je l'entendais très souvent non loin de la maison...

J'envie Belvinda, ma petite captive. Elle avale ses trois repas et dort ses huit heures avec une parfaite sérénité, de même d'ailleurs que ma fille. Elles font toutes deux bon ménage — assez bon. Renée est jalouse un peu quand nous embrassons aussi la petite négrillonne et surtout depuis que celle-ci nous appelle : papa et maman. Renée a même dû — est-ce cruel, un enfant! — chapitrer à ce propos sa compagne qui m'appelle fréquemment depuis « petite mère de France ».

Elle dit cela d'une charmante et attendrissante façon en se jetant à mon cou, car elle est aussi extraordinaire-

ment câline que reconnaissante. Et c'est, en même temps, très drôle, car elle me répète ces quatre mots avec un brin d'accent provençal que ma fille a contracté à Tamaris près de Toulon, et que, naturellement, Belvinda a acquis tout de suite. Rien de plus amusant avec son teint!

En quinze jours, la pauvre petite a appris suffisamment de français. Maintenant, elle comprend tout et commence même à s'exprimer assez correctement. Je ne la crois pas très intelligente, mais elle a beaucoup de mémoire et surtout beaucoup de cœur.

Depuis que nous sommes ici, je la vois à la fois gênée et très fière. A Kayes, en effet, elle ne mangeait pas à notre table, mais à côté de nous, sur deux petits sièges de noir, des espèces de tabourets-trépieds dont l'un lui servait de chaise, l'autre de table. Serviette au cou, très grave, l'œil rivé sur Renée pour imiter sa façon de manger, elle a très vite appris à se servir de son couvert. Ici (et il en sera de même pendant le reste du voyage), il n'a pas fallu songer à la nourrir à part. Notre hôte a voulu la mettre à sa table, entre nous, et elle a émerveillé les convives par sa façon de s'y tenir. A vrai dire, j'ai peu insisté pour qu'elle mangeât seule. La mignonne méritait cet *avancement en grade* par sa gentillesse et sa gratitude.

Malheureusement, pas plus qu'à Kayes, je n'ai pu avoir à Bafoulabé de renseignements sur sa race. Les marques au feu qui lui balafrent chaque joue (trois horizontales, trois verticales) lui ont été faites par son dernier maître, un Bambara, qui l'a matriculée ainsi à sa mode nationale. Mais elle a d'autres marques, celles-ci

pas laides, de tout petits tatouages bleus, imperceptibles presque, formés de traits pas plus grands que mes points d'exclamation. Elle en a trois entre les sourcils, trois au-dessous de chaque tempe, et d'autres encore, pareils, sur l'abdomen. Ce sont ceux-là qui indiquent sa véritable origine, mais comment les lire ? Paul ne les trouve pas décrits dans l'appendice du livre de M. Binger, le seul document ethnographique que nous ayons, et tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'enfant est née de l'autre côté du Niger, très loin. « Chez moi, dit-elle, en effet, il y a des oranges et des bananes. » Ces fruits sont ignorés dans le Soudan français proprement dit.

Je pense aussi qu'elle a un peu de sang peulh dans les veines, car elle n'est pas noire, cuivrée plutôt. Elle ne se rappelle pas grand'chose de son passé, et de ce peu ne veut rien dire, ce qui est très soudanais. Elle a peur que nous la revendions !!! Mais, parfois, quand je l'ai bien rassurée et câlinée, ou bien, seule à jouer avec Renée, elle raconte des morceaux de sa vie, ce qui lui en revient, des lambeaux séparés par de grands trous : Elle était libre comme son père et sa mère, dans leur case. Puis la guerre est venue entre Samory et le roi Tiéba. Les *sofas* ont tué sa famille devant elle (!) et l'ont emmenée, elle, comme esclave... Depuis tout est vague... elle a oublié son premier nom, le véritable, et celui de son village. Elle se souvient seulement avoir été captive chez le roi Tiéba, au service du moins de ses concubines. On l'a revendue sans doute, et plusieurs fois, car ici, nouveaux trous. Elle se rappelle qu'un de ses maîtres la juchait dans ses champs sur une estrade en bambous, du

matin au soir, avec mission d'effrayer par ses cris et en agitant une grande gaule les *mange-mil*, les moineaux d'ici, qu'attirent les moissons mûres. Elle expiait sous les coups les dégâts des oiseaux. Ensuite... ensuite... un autre homme l'a prise qui *continuait* à ne pas la nourrir et à la battre! Elle a marché longtemps, longtemps, longtemps, derrière lui, chargée comme un âne. Puis, enfin à Médine, elle a rencontré « petite mère de France », — et là-dessus, de me jeter au cou ses pauvres bras maigres et de me manger de caresses.

Les noirs ignorent le baiser, mais je vous assure que, de ce côté-là, celle-ci n'est pas de son pays!... D'où jalousie de Renée; mais, pour la calmer, je n'ai, le matin, à l'heure de la grande toilette, qu'à lui montrer les pieds non encore guéris de la négrillonne et son pauvre corps émacié, tout zébré de cicatrices. Alors, ma fille l'embrasse, et (pendant quelques heures), le ménage va bien derechef, Belvinda se tenant, au propre et au figuré, pour l'esclave de Renée dont elle ne dénoncerait jamais les sottises, dût-on la hacher!...

...Nos bagages sont visités. Rien ne manque. Nous sommes « parés » comme dit Paul. Ces deux jours, j'ai essayé mon cheval [1], un affreux cheval blanc! rentré fourbu

1. De par son assimilation, mon mari avait droit à un cheval, à sept porteurs, à un interprète, à un palefrenier et à la nourriture des uns et des autres, ainsi qu'à celle d'un domestique et d'un cuisinier. Ne pouvant m'empêcher de partir, on m'a alloué un cheval, sept autres porteurs et un palefrenier. Les palefreniers en question sont des soldats (?) indigènes de la compagnie des conducteurs d'artillerie.

de la colonne et du choix duquel je suis redevable à la galanterie de je ne sais qui. On espère bien qu'il restera en route et que, faute de monture, je devrai renoncer à mon projet !... *On se trompe:* j'ai en effet acheté cinq ânes, dont une ânesse pour porter les deux enfants. Les quatre autres m'économisent de 8 à 10 porteurs supplémentaires. Si mon cheval est par trop « claqué », je recruterai deux porteurs de plus et je monterai sur un de ces bourricots, *mais je ne rebrousserai pas chemin !*

Enfin, pour avoir la paix et ne plus entendre d'objurgations, j'ai promis de m'arrêter avec les enfants dans le premier poste si je trouvais le voyage trop fatigant. M. R..., qui, lui du moins, s'inquiète de nous en toute sincérité, viendrait, sur un coup de télégraphe, nous reprendre là et nous reconduire à Kayes, tandis que mon mari continuerait sa route tout seul...

A noter que Paul a, pour la première fois, aujourd'hui, levé la main sur un noir. C'est l'illustre Dama, notre cuisinier, qui a « écoppé », pour parler comme l'interprète. A la visite des bagages, nous avons trouvé la cantine de cuisine si sale, malgré les trois jours donnés au maître-queux et à son marmiton pour la nettoyer, que mon mari, à bout de patience, a magistralement giflé le coupable.

Celui-ci a d'abord été interloqué, déshabitué qu'il est depuis son entrée au service de *pékins* de ces corrections dont usent (et abusent) les militaires. Après quoi, il a demandé pardon, a déclaré qu'il avait mérité pis (*sic*), et... s'est empressé de repasser le nettoyage au jeune

Dama II, son élève, — lequel s'est éclipsé dès que nous avons eu tourné les talons !

Les domestiques noirs sont ainsi, et, si je comprends que l'autorité défende à *Kayes* de les frapper, je comprends aussi que, hors de Kayes, chacun, petit et grand, oublie la consigne !

Dama méritait d'ailleurs cette leçon pour son attitude vis-à-vis de Belvinda, que nous le soupçonnions d'injurier dans sa langue. Il est jaloux et furieux de voir cette enfant noire aimée, soignée et traitée comme une petite *toubab !*... Mon mari a donc profité de l'occasion pour adresser à notre personnel une allocution que son énergie m'interdit de rapporter ici...

Si nous avons fait de Belvinda ce qu'elle est, c'est parce que, à l'encontre des officiers adoptant des orphelins, garçonnets ou fillettes, destinés à leur famille en France, nous avons sévèrement isolé l'enfant de nos domestiques noirs. De la sorte, elle n'apprendra pas à nous détester ou à nous voler, et ne sera pas pervertie. Les enfants ramenés en France par les officiers ont toujours bien tourné quand ils ont été achetés tout jeunes et peu de jours avant le départ, quand, en un mot, la valetaille de couleur n'a pas eu le temps de les vicier.

Mercredi des Cendres, 15 février.

Plus que deux heures à attendre, et j'enfermerai ce journal dans ma sacoche, et nous nous mettrons en route !

Tantôt, nous avons expédié interprète, domestiques,

porteurs, ânes, moutons, chevaux et bagages sur l'autre rive du Backoï. Le bac ne fonctionnant plus, les animaux ont traversé le fleuve à la nage, attachés aux pirogues de leurs conducteurs. Tout notre monde campe là-bas en nous attendant. Dès que le soleil sera moins haut, nous les rejoindrons, et, en avant !

Le cœur me bat un peu...

Nous pourrions supprimer les deux premières étapes en prenant le chemin de fer Decauville jusqu'à Dioubéba, — il fonctionne régulièrement depuis qu'il est confié au génie, — mais ces 43 kilomètres en wagon (?) nous empêcheraient de voir Kalé et Balou qu'on me dit être les plus jolis (ou les moins vilains) coins du Soudan central.

Même soir.

Sous la tente!... J'écris sous la tente, après une première étape, très courte, la nuit nous ayant forcés de camper avant d'atteindre le village de Français-Kouta !...

Mais si nous avons fait peu de chemin, je me suis rendu compte des difficultés énormes que je vais avoir avec mon ânier et mes porteurs. Aucun de ces maladroits ne sait charger un âne, et mes bourricots sont d'un rétif étonnant. A peine bâtés, ils se roulent à terre, et les colis mal assujettis de dégringoler ! J'ai dû m'en mêler et les charger moi-même. Pour mon coup d'essai, j'ai réussi, car plus rien n'a chaviré ; mais je me suis éreintée et nous avons perdu plus d'une heure.

La nuit tombée, il nous a fallu nous arrêter ici, au

bord d'un semblant de sentier qui dessert le prochain village. Où sommes-nous? Je ne sais pas. A la lueur des foyers qu'ont allumés nos porteurs, je distingue au premier plan de vagues taillis. Au delà, du noir d'encre. Mais comme les tentes sont gaies à ce contraste!... Je les ai fait dresser en face l'une de l'autre, leurs marquises se touchant. De grandes couvertures les réunissent, soutenues par les haubans et en forment une troisième, grâce à un prélart et aux couvertures. Nous avons donc trois pièces : l'une pour mon mari et moi, où nous avons dressé nos deux petits lits de campagne (13 kilogrammes chaque!); l'autre, où sont serrés les bagages les plus précieux et qui me servira de cabinet de toilette demain matin, et la dernière enfin, où Penda dort sur sa natte, à terre, entre la couchette de Renée et la chaise longue en toile qui munie d'un matelas et de draps sert de lit à Belvinda. — *Typ* les garde.

Car nous avons non seulement des moustiquaires, mais des matelas, traversins, oreillers, que je ferai remplir comme ce soir, à chaque étape, avec certaines graminées coupées dans la brousse. Enfin un double jeu de housses, de taies, de sacs, de mon invention et de ma fabrication, nous assureront toujours un coucher propre...

Non, vraiment, ce n'est pas mal!... On a bien fauché et balayé notre emplacement : les terribles fourmis rouges et autres insectes nous laisseront dormir. Tout va bien.

Je viens de sortir, de regarder « mon camp ». Je dis : « mon », car, malgré les plaisanteries maritales, je l'ai disposé à mon idée.

Au centre d'un vaste espace débroussaillé, les tentes

protégées par un cercle formé de nos bagages[1]. Dans cette enceinte ne peuvent coucher que notre interprète et les domestiques, qui sont à portée sans nous gêner. Ils ont toùs une couverture, une natte et une moustiquaire du pays. Ensuite, un second cercle entourant d'assez loin[2] le premier. Il est fait par les foyers des porteurs qui, par groupes de deux ou trois hommes, s'espacent à intervalles réguliers et étroits.

Ceux-ci n'ont ni natte ni rien, dorment à même le sol.

Que je n'oublie pas les chevaux, les ânes et notre petit troupeau (car nous avons touché notre viande sur pied, six jours de vivres). Les animaux sont entravés et également protégés par deux ou trois feux autour desquels dorment palefreniers, berger et ânier.

Ça ne manque ni de couleur, ni de pittoresque. On s'est cependant moqué de moi, mais je laisse mon mari rire avec M. R... Je sais bien qu'on ne nous attaquera pas, que nous sommes aujourd'hui dans un pays absolument tranquille; *seulement il y a l'habitude à prendre;* et puis il y a les fauves, et surtout ces hyènes auxquelles j'avais cru m'habituer quand j'étais dans un vrai lit, derrière un vrai mur, mais dont la pensée seule me donne le frisson à présent que me voici dans la brousse.

...Paul ferme de force mon cahier; il faut dormir tôt pour se lever avant l'aube !...

1-2. Avec un campement pareillement débroussaillé (dans un large rayon) disposé et gardé, l'on ne peut être surpris. Le colonel Bonnier n'aurait pas succombé avec les siens s'il avait pris les mêmes précautions, en plus grand, si, surtout, il avait eu un veilleur blanc (le noir est un incorrigible dormeur). (1894.)

16 février.

A 4 heures, le réveil-matin, accroché à un des montants de la tente, a carillonné. Mon mari s'est levé, mais je me suis tout de suite rendormie, et de si bon cœur qu'il a eu pitié de moi et n'est revenu qu'au lever du soleil, à 6 heures et demie. C'est une faute, un mauvais début, et je tâcherai d'être moins paresseuse demain, car il faut bien être debout une heure avant le jour pour que le camp soit levé, le café pris et les ânes chargés à l'aube. Et puis, les porteurs sont si longs à se mettre en route !... D'autre part, cependant, le blanc ne peut marcher sans danger après 3 heures du matin. Le soleil ne veut pas qu'on le brave...

Nous avons donc perdu du temps, ce matin. Mes ânes sont décidément plus intelligents que les noirs ! Ceux-ci ont oublié nos leçons d'hier et j'ai dû de nouveau faire leur besogne, charger les bourricots, ce qui n'est pas facile vu le manque de bâts. J'avais heureusement fabriqué des paillasses sur lesquelles reposent les caisses du fardeau sans blesser l'animal, et des sangles de toile qui retiennent le tout. Avec beaucoup de corde et non moins de patience, on y arrive.

Je me demande ce que je ferais avec les enfants si je n'avais pas trouvé une selle-bât pour leur ânesse !... Des bâts, j'en ai vainement cherché à Kayes où il en a existé pourtant des centaines et des centaines, jadis, alors que les transports se faisaient autant à dos de bourricots que

sur la tête de porteurs. Tout a disparu : incurie autant qu'effet du climat !

Pour mes enfants j'ai été plus heureuse. D'aimables officiers m'ont avisée à Kayes qu'il existait une selle d'âne au magasin des Cadeaux.

(Ledit magasin recèle les articles que le commandant supérieur et les chefs de poste offrent aux chefs indigènes).

Immédiatement mon mari a télégraphié au colonel pour demander l'autorisation d'acheter ladite selle, qu'aucun chef noir ne pourrait utiliser. Il lui a été répondu qu'on la lui prêtait seulement, car on l'avait soi-disant fait venir pour les religieuses attendues depuis des éternités à Kayes — où, entre parenthèses, il n'a été créé pour elles le moindre logement, ni à l'hôpital, ni ailleurs ! Nous avons donc pris possession de l'objet, mais sans joie, car les officiers à qui nous devions le précieux renseignement ont reçu un maître *savon*, compliqué, disent certains, de quelques jours d'arrêt — histoire de rendre désormais les *pékins* plus sympathiques encore dans ce milieu militaire !

Avec une division au dossier partageant le siège en deux, les deux enfants peuvent tenir sur la selle et doubler d'un parasol l'abri de leur casque. Malheureusement, sellerie et bourrellerie sont de la camelote. Malgré les pompons rouges et jaunes, le côté espagnol et cirque, malgré l'imitation cuir de Russie des courroies — voyez-vous une religieuse là-dessus ?... moi pas !... — l'appareil ne vaut pas le peu qu'il a coûté. C'est du « toc », de l'article de bazar, un spécimen, hélas ! de ce que nous exportons dans nos colonies. Depuis hier, je suis obligée

à chaque instant d'y travailler, le carton-cuir n'étant pas plus solide que les pompons rouges et jaunes et que le mors en fer battu.

Au départ du campement, mon mari a arrêté des *dioulas*, ou marchands indigènes, des commissionnaires en marchandises plutôt, qui passaient avec des chargements de noix de kola répartis entre leurs esclaves, leurs femmes et leurs ânes. Ces seigneurs ne portaient eux, qu'un sabre, en forme de truelle à poisson plutôt que de cimeterre, enfermé dans une gaine de cuir ! Sur l'épaule, ils avaient un fusil à pierre posé bizarrement la crosse en l'air, derrière et au-dessus de leur dos, le canon en bas, maintenu de la main devant la poitrine.

Paul leur a acheté un stock de noix de kola (de 2 à 3 sous l'une) et les a distribuées à l'interprète, aux domestiques et aux palefreniers. Ainsi stimulés, nos gaillards ont pressé la colonne de porteurs que nous suivons au pas, afin de rallier les traînards et de ne laisser aucun bagage en route. Aux étapes, mon mari les aligne, et compte les colis. Dès que ces gens sentent au-dessus d'eux une poigne, ils sont parfaits. Et si, avec cela, on est bon et juste, ils sont charmants.

C'est mourant, par malheur, cette marche au pas. Mais, de temps en temps, quand la brousse le permet, on s'offre des randonnées à droite ou à gauche, au petit galop de chasse. (Il faudrait être un maître écuyer comme Musany pour apprendre le trot véritable à nos Rossinantes !) Paul a son fusil de chasse sur sa selle, et son

palefrenier le suit, portant sa carabine, car petit et gros gibier fréquentent ici les mêmes cantons. Nous pourrons donc varier notre alimentation grâce aux perdrix, pintades, biches, sangliers, etc...

Le paysage est resté sensiblement le même qu'hier soir. A droite, nous avons la voie du Decauville. A gauche, la brousse proprement dite.

Mais depuis le temps que j'emploie et que j'entends employer ce mot *brousse*, vous êtes en droit de me demander une explication. C'est assez difficile, chères amies. La *brousse*, c'est *tout ce qui n'est pas cultivé*. Or, comme il n'y a pas plus de quelques hectares plus ou moins cultivés autour des plus grands villages, il s'ensuit que la brousse c'est à peu près *tout le Soudan.*

D'après ce que j'ai pu voir aux environs de Kayes, Médine, Bafoulabé, et depuis hier, la brousse, c'est ce que le feu a laissé des forêts antiques (dans le voisinage du moins des cours d'eau); et aussi ce que la pluie a pu faire pousser sur des plateaux pierreux entre les montagnes rébarbatives.

Dans le premier cas, ce sont des taillis, de maigres futaies, trop maigres, trop espacées, pour fournir une ombre véritable (en cette saison surtout) à la terre qui les nourrit. A retenir surtout pour se figurer ce paysage, l'absence de tout exotisme. Hors des rives des *marigots*, pas de palmes. Une chênaie ou châtaigneraie française de 6 à 10 ans, vue en novembre par froid sec, peut donner

idée des massifs les plus considérables en cette saison. Au lieu d'être blanche de givre ou fendillée par le gel, la terre au-dessous est cuite; mais la couleur est souvent pareille et les branches effeuillées, très noires, justifient la comparaison.

Dans le second cas, quand le sol est fait de granit, de grès ou d'oxyde de fer, quand aucune argile n'y retient l'eau des *tornades* de l'hivernage, il n'y a plus que des graminées, très hautes et si brûlées de soleil, en cette saison, qu'elles s'enflamment à la moindre étincelle envolée du foyer d'un passant.

Voilà ce que c'est que la brousse dont les fourmis termites sont les uniques habitants sédentaires. Ne m'en demandez pas plus. J'ai entendu des Corses s'efforcer de reconnaître ici leur maquis, des Algériens leurs plaines non défrichées où le *driss* succède à l'*alfa* : je n'en sais pas davantage.

A part quelques baobabs, on ne trouve guère qu'à l'entrée des villages de gros arbres. Ils sont destinés à abriter les palabres et les haltes des voyageurs.

Le nom de ces arbres-là est connu, mais celui des essences composant les taillis? et celui de ces graminées?... Je ne les sais pas, et nul n'a pu me les dire. De rares médecins et vétérinaires ont, seuls, étudié ces choses; et, bien entendu, leurs rapports ont été s'enfouir dans des cartons verts à Paris, au lieu d'être distribués dans le Soudan pour l'enseignement de chacun.

Nous avons fait halte ici, à Français-Kouta, où nous

avons déjeuné. J'ai dû, à mi-sieste, m'interrompre d'écrire pour soigner ce pauvre M. R.... dans la case du village où nous nous sommes installés jusqu'à la fin de la grosse chaleur.

Le pauvre garçon est très malade. Malgré mes prières, il n'a pas voulu dresser sa tente cette nuit et a dormi en plein air, sur sa couchette. Or, il vient de l'avouer à Paul, depuis deux jours il urine du sang! Un accès de fièvre s'est déclaré après le repas. C'est bien la *bilieuse hématurique*, la petite fièvre jaune, non contagieuse comme la grande, mais aussi meurtrière. Ma pharmacie mise à contribution, nous avons obtenu un peu de soulagement, et, malgré la généreuse vantardise de notre compagnon qui n'osait pas nous abandonner, mon mari l'a emmené *de force* dans la direction de la voie du Decauville. Là, par d'énergiques menaces, il a obtenu l'arrêt d'un train (?) venant de Dioubéba. Le mécanicien noir — ça va vraiment trop bien depuis que le génie est chargé des voies ferrées! — ne voulait pas stopper. Ç'a été toute une histoire, laquelle ne manquera pas de nous en valoir d'autres. Mais le chef de train, un sapeur du génie, a fini par s'éveiller, par comprendre et par donner raison à Paul qui a pu embarquer, sur une plate-forme du Decauville, notre pauvre malade. A Bafoulabé, il y a un médecin ; on le soignera et, je l'espère, ce ne sera rien.

Mais je suis toute triste. Sa température axillaire et son pouls étaient effrayants tantôt; puis, un moment, j'ai eu peur : *il s'en allait*...

Et dire que c'est toujours ainsi au Soudan!... Sans la

violence que lui a faite mon mari, M. R..., par dévouement, restait avec nous et, sans soins médicaux sérieux, mourait peut-être d'ici à deux ou trois jours. Il y a trop de temps qu'il n'est allé se reposer en France. Ceux des officiers que je recevais à Kayes, au début, et que j'ai vus entrer à l'hôpital pour y mourir étaient tous un peu dans ce cas. Leur séjour réglementaire (vingt-quatre mois), achevé sans qu'ils aient trop souffert, ils sont retenus par leurs chefs ou demandent eux-mêmes l'autorisation de rester pour une nouvelle campagne; et les médecins n'osent opposer leur *veto*, camarades qu'ils sont du postulant, ou timides devant l'autorité supérieure, ou bien inexpérimentés. Et, au premier accès, l'officier s'alite pour ne plus se lever. Vanité, point d'honneur, ambition, intérêts... : est-ce que tout cela devrait plus compter devant les docteurs que ça ne compte devant les mères?...

De l'hygiène, moins d'inutiles privations, moins de barbarie, et douze ou dix-huit mois *au plus* de séjour réglementaire : les décès des blancs au Soudan diminueront de 70 p. 100.

Il n'y a pas plus de 5 *à* 6 *pour* 100 *de la population militaire blanche qui fasse usage d'eau filtrée !*

Moi, je veux bien appeler bravoure l'insouciance des pauvres jeunes gens qui meurent ici sans se plaindre (d'abord, est-ce qu'ils peuvent se plaindre?... Et la discipline?...) mais comment appellerai-je l'... imprévoyance de ceux qui les laissent ou les font mourir?...

Cet excellent M. R..., étant civil, va pouvoir se soigner à ses frais et à sa guise, rentrer à Kayes, et de

là en France... Je me redis cela, on me le redit et, cependant, je suis toute bouleversée. Son domestique vient de partir emmenant son cheval. Ça m'a serré le cœur, cette bête sellée, sans cavalier...

Notre compagnon a promis de nous télégraphier de Bafoulabé. Nous trouverons de ses nouvelles à Dioubéba.

Dans la brousse, près Kalé, le 16 au soir.

Le triste départ de M. R... m'a empêchée de noter divers détails de notre cantonnement à Français-Kouta. Ce n'est pas que j'y aie vu des cases ou des types non vus déjà, mais je me suis amusée, à l'arrivée, de la curiosité des habitants du village. Curiosité discrète cependant et bien pour faire honte à celle des badauds de Paris. Ma fille surtout intéresse. Comme je n'ai pas vingt-cinq ans et qu'il s'agit de nègres, je puis bien, sans faire sourire, constater *qu'il n'y en a que pour elle!...*

A noter aussi l'hospitalité noire. Vous arrivez, vous choisissez une case du village, la plus propre (si la case vide destinée aux étrangers ne vous plaît point), et, loin de protester, chacun de s'ingénier, le propriétaire de céans en tête, à vous installer de son mieux! On balaye l'aire de terre battue qui sert de parquet; on vous apporte des nattes, des calebasses d'eau; on débarrasse ce qui pourrait vous gêner; on chasse la marmaille et la volaille indiscrètes...

Et ne dites pas que ces politesses s'adressent au blanc, au maître, et que les boutons officiels du dolman blanc de mon mari les provoquent. Le noir est hospitalier

naturellement. Mahmadi, Dama et l'interprète Mahmadou-Diop nous confirment ce qu'on nous a dit, à savoir qu'un nègre peut, sans le sou, traverser le Soudan dans tous les sens. Nulle part, on ne lui refusera le vivre et le couvert. S'il voit des gens attablés autour d'une calebasse de couscouss, il n'a qu'à prendre place dans le cercle et qu'à puiser, comme ses voisins, après les avoir, ou non, sommairement et banalement salués. Voilà qui « enfonce » l'hospitalité écossaise tant célébrée à l'Opéra-Comique!

Que je n'oublie pas le chef de village. Celui-ci est toujours averti par les gamins de l'arrivée du voyageur *toubab*. Immédiatement, si ledit *toubab* est officier, ou personnage officiel[1], il arrive, et, en cadeau, vous offre des œufs, du lait (quand l'épizootie a laissé du bétail au village) et des poulets, voire des fruits (?), suivant les régions.

Très justement, un ordre du colonel prescrit (pour ceux qui d'eux-mêmes ne comprendraient pas cette

1. Civils et militaires portent le dolman de coutil ou de piqué blanc, les premiers avec des boutons de nacre, les seconds avec des boutons dorés et des galons. Boutons, galons, porte-épaulettes, etc., sont mobiles à cause du blanchissage. En raison de sa situation officielle, Paul, sur les conseils de l'état-major, a dû adopter les boutons dorés. Cela lui évite d'être assailli par les indigènes qui, sans cela, le croiraient commerçant, en raison surtout du nombre de nos bagages et lui demanderaient de déballer ses étoffes. Enfin, lesdits boutons nous assurent la protection des chefs de village qui, en cas de désertions parmi le personnel à nous fourni par l'autorité militaire, ne laisseront pas nos affaires en plan et nous réquisitionneront, *contre un bon régulier*, de nouveaux porteurs.

nécessité) de payer ces cadeaux au cours moyen, ou de les refuser. Malheureusement, beaucoup de passants violent la consigne. Et mon mari me rappelle à ce propos les campagnes qu'il fit jadis en faveur de la création à Saint-Cyr, Polytechnique, Versailles, Saint-Maixent, etc., de cours de choses coloniales, cours qui seraient aussi résumés dans les casernes, sous forme de *théorie* pour les sous-officiers et soldats des troupes d'outre-mer. Concurremment avec des cours d'arabe, d'annamite, etc., cette innovation, dit-il, empêcherait bien des abus.

Il est si fréquent qu'un tout jeune homme, fier de son sabre ou de son fusil, considère l'indigène comme un vaincu taillable et corvéable à merci !...

On me cite des villages où chacun fuit à l'arrivée du blanc, parce que des... ignorants de passage y ont abusé de l'hospitalité noire, quand les chefs militaires n'abusaient pas de la réquisition de porteurs.

Nous avons quitté Français-Kouta un peu avant 4 heures, pour venir, à la tombée de la nuit, camper ici, non loin de Kalé.

Je m'effraye vraiment de la lenteur de notre marche. Nos porteurs, dont la charge, supportée sur la tête, varie entre 23 et 28 kilogrammes, ne font guère plus de 4 kilomètres à l'heure. Mon mari les force à marcher cinquante minutes, après quoi ils se reposent dix minutes. Personne, paraît-il, ne va plus vite que cela. La claustration pour le blanc étant obligatoire de 8 ou 9 heures du matin à 5 heures du soir, on ne fait jamais plus de 30 à

35 kilomètres par jour, au maximum. Encore les coupe-t-on en deux étapes, une le matin, une le soir. On cite les officiers qui dépassent ce chiffre, mais ils n'ont, en ce cas, aucun boulet à traîner : piétons et porteurs. Et puis, sans doute, de bons chevaux. Les nôtres sont de parfaites rosses (le mien surtout) qui demandent grâce avant la troisième lieue!

Notre campement ressemble à celui d'hier. M. R... n'étant plus là, nous nous sentons très isolés, séparés de tout pour des mois...

Nous avons dîné devant les tentes, assis sur nos pliants autour d'une table portative, et servis comme à Kayes. Des photophores (des flambeaux de jardin) nous éclairaient suffisamment. Le dessert — un fond de pot de confiture! — a traîné; puis, le couvert enlevé, le café de demain préparé, nos domestiques et les porteurs ayant mangé, le silence est tombé, gros des bruits de la brousse obscure.

Les enfants dorment, Penda et *Typ*, notre bon chien, couché entre eux. Ils sont tranquilles, Renée pas dépaysée le moins du monde! Paul fait sa ronde, constate l'état des chevaux et des ânes, vérifie s'ils ont bien mangé leur mil, bu à leur soif, s'ils ont du fourrage pour la nuit, si les porteurs enfin ont assez ramassé de bois pour leurs feux ; et, seule, devant ce cahier, je frissonne. Je serais bien en peine, d'ailleurs, de préciser mon émotion et ses motifs... Au fond, je ne voudrais pas ne pas avoir éprouvé ça, ne pas avoir goûté à cette vie!... Les hommes sont bien heureux de s'offrir sans excentricité ces émotions-là! Mais les ressentent-ils? L'habitude, d'abord,

chez beaucoup... Et puis, ils n'ont pas les nerfs, les façons de sentir de la femme.

J'en ai presque voulu à mon mari de trouver à son retour ma veille naturelle et de ne pas voir mon trouble. Il a tiré des sacoches de sa selle un des journaux arrivés à Bafoulabé la veille de notre départ et, tranquillement, s'est mis à lire en fumant.

« Tu me feras penser, je te prie, à écrire à Geffroy, au prochain courrier! » m'a-t-il dit tout à coup.

Le nom de M. Geffroy a rompu le charme et chassé mon émoi en me reportant bien loin, à Paris... Qu'est-ce que diraient mes amies si elles pouvaient me voir à cette place?... Et le calme de mon mari, en me montrant bien que j'étais romanesque tout à l'heure, a remis au pas la folle du logis.

Allons nous coucher! Auprès de ceux que j'aime, je suis partout aussi bien qu'en France. Je me sens heureuse, enfin, hors de la banalité, dans du nouveau... De sa couchette, en étendant le bras, Paul trouvera ma main, la tiendra très fort dans la sienne, et le souffle égal de Renée bien constaté, je vais divinement dormir dans mon *nono* de soldat!...

Kalé, 17 février.

Je pense qu'il serait bon de décrire notre caravane. Énumérons!

Voyons, il y a, d'abord, mon mari et moi, soit..	2
Notre fillette..................................	1
Belvinda, l'ex-captive..........................	1
A reporter....	4

Report....	4
Mahmadou-Diop (un *yolof*), l'interprète.......	1
Mahmadi (*saracolet*), notre domestique.......	1
Dama (*toucouleur*), notre cuisinier...........	1
Kadédia (*bambara*), sa femme...............	1
(car M. Dama a amené sa moitié! J'en reparlerai.)	
Penda (*yoloff*), la soi-disant femme de chambre.	1
Boubou (*saracolet*), l'homme de corvée, dont je vous ai parlé à Kayes, qui est ici notre berger tout en restant le laveur de vaisselle...............	1
Dama II (*saracolet*), élève marmiton..........	1
Palefreniers (*bambaras*), fournis par l'autorité militaire..................................	2
Porteurs (*khassonkès et malinkès*) fournis comme les précédents.........................	17[1]
Porteurs supplémentaires (7 *khassonkès* et 1 *malinké*), à nos frais............................	8
Anier (*toucouleur*), à nos frais...............	1
	39

Cela nous fait déjà 39 personnes, dont 36 indigènes!

Sur ces 36 individus, 1 interprète, 17 porteurs et 2 palefreniers sont fournis (et nourris) par l'autorité militaire.

Les 16 autres indigènes sont payés par nous et nourris de même, mais, en route, nous touchons les vivres de Mahmadi, de Penda et du cuisinier (mil et maïs ou riz, sel et viande).

1. Dix-sept au lieu de quatorze !... Une gracieuseté du commandant du cercle de Bafoulabé. Quatorze portent nos caisses; les trois autres, les vivres de la bande pour six jours.

J'ai dit les gages des domestiques. On les a naturellement augmentés pour les emmener au Niger. Penda surtout ne serait pas venue sans cela. Pensez donc : plus d'amoureux dans la brousse ! plus d'irrésistibles tirailleurs noirs ! plus de Don Juan conducteurs du train des équipages !... Nos deux palefreniers sont par bonheur de ce dernier corps !...

Quand j'additionne, je vois que ce personnel nous revient assez cher. On ne donne que 0 fr. 50 par jour et les vivres à un porteur, à l'aller, et 0 fr. 75, sans vivres, pour le retour quand on le renvoie, car il ne s'engage que d'un point à un autre. Mais la nourriture revient assez cher. Tout est relatif. On s'en tire cependant avec 0 fr. 50 par jour quand on a la bonne idée, pour éviter gaspillage et exploitation, de la payer en espèces. Les gratifications, enfin, en argent ou en vivres au personnel fourni qui, sans cela, marche mal, finissent aussi par compter...

Je reviens à mon dénombrement : 39 personnes, ai-je dit. Viennent ensuite les 19 animaux ; soit :

2 chevaux,
5 ânes,
1 chien,
1 singe,
5 chèvres,
5 moutons.

Nous touchons les vivres des chevaux. Les ânes sont notre propriété, donc à notre charge. Le chien ? Je l'ai présenté, c'est *Typ*, fils, petit-fils et neveu de premiers prix de beauté et de vitesse dans la classe des lévriers.

Le singe, M. Marquis, est un petit singe vert qu'on m'a donné à Médine et qui voyage attaché sur les fontes de la selle de Paul. — Ce dont j'enrage, entre parenthèses, car, parfois, il arrive à donner du jeu à sa corde et se jette brusquement à bas le long des jambes du cheval, qui naturellement se cabre ou fait des écarts. Mon mari finira par se faire désarçonner. — Enfin, les 5 chèvres et les 5 moutons nous ont été délivrés au poste de Bafoulabé comme représentant notre nourriture en viande pour 6 jours, à mon mari et à moi, à l'interprète, aux 2 palefreniers, à 3 domestiques et aux 17 porteurs fournis par le cercle.

La ration de Paul et la mienne étant celle des blancs (500 grammes par tête et par jour), celle de l'interprète étant de 350 grammes, celle des autres noirs de 300, les dix animaux sont insuffisants pour six jours, car ils n'ont que la peau et les os ; mais, comme nous suivons la ligne de ravitaillement des postes, c'est-à-dire celle des rares villages, nous trouvons à acheter de la volaille pour nous.

Chaque soir, on tue un mouton ou une chèvre. Le chef porteur nous apporte les meilleurs morceaux à choisir, sourit de bonheur quand nous refusons, et partage la viande entre les autres ayants droit, tandis que mon mari distribue aux auxiliaires à notre charge, et à raison d'une par homme, quelques pièces de cinquante centimes. (*N.B.* Dans la brousse, on ne connaît guère que la pièce de dix sous, et dans les villages, pour ce prix, un noir se gave !)

Je me relis et je suis honteuse. Il faudra que je renonce à ce journal ou que je ne le relise jamais... C'est effrayant, l'importance que je donne à certains détails de vie ambulante, mais domestique tout de même!... Les maris de mes amies vont me trouver *popotte*, bien qu'ils me sachent, à l'avance, aussi peu bas-bleu que possible... Mais que voulez-vous? Je ne sais pas décrire un paysage, moi. Je me borne à transporter (sur la tête de mon palefrenier!) notre appareil photographique. D'abord, est-ce que ça fait vraiment voir quelque chose, une « description littéraire? »... Moi, je les saute, quand je lis. Et je ne suis pas la seule!... Tandis qu'au contraire, tous ces détails intéresseront parents, amies et peut-être les femmes à qui on les fera lire!... Devant des récits de voyage, je me suis si souvent demandée : « *Mais comment mangeaient-ils?* » Au fond je crois que Robinson nous intéresse surtout parce qu'on le voit s'ingénier à vivre. S'il se bornait à raconter ses promenades, ses rêveries, ses tristesses, nous passerions. On le plaindrait, mais il ne nous semblerait pas vivant, réel, et son roman ne nous passionnerait pas.

Je dirais bien des choses encore là-dessus, mais il y a Paul... C'est terrible d'être femme d'homme de lettres. Comment avoir une idée à soi sans qu'on l'attribue au mari?... De fait, il est vrai, pour moi du moins, c'est assez juste. Nous vivons tellement d'une vie commune qu'en parlant ou en écrivant, je ne sais jamais si j'invente ou si je répète! Je ne m'en plains pas d'ailleurs.

...Nous ne devions que faire halte ici, à une lieue de notre dernier campement, et pousser jusqu'au Balou; mais le site est assez joli et nous sommes si heureux de retrouver l'eau courante, que nous nous sommes décidés à camper au bord du Backoï.

Enfin des arbres! et de vrais arbres!... Ils poussent entre les rocs, près de la rivière, et transforment le paysage, le *désoudanisent.* Nous avons avisé le plus grand, un banian, je crois, dont les basses branches abritent nos tentes. C'est à cette place que campent d'ordinaire les *dioulas.* Aussi avons-nous commencé par faire balayer et flamber le sol, les caravanes passant pour laisser de la vermine à chacune de leurs étapes!

En voici une justement qui arrive et semble assez contrariée de voir la place occupée. Sans mot dire, cependant, le chef salue et va s'installer plus loin, avec ses femmes, ses esclaves et ses bourricots. Il porte le sabre et le fusil à pierre que j'ai dits, et le chapeau conique affectionné par les hommes libres. C'est une coiffure en forme de chapeau de lampe, en jonc ou rotin, tressé très fin, recouvert de minces, étroites et très courtes lanières végétales, disposées en trois couronnes imbriquées autour du chapeau dont ils cachent l'armature. Ces lanières, ces pellicules végétales (on dirait des brins de chaume fendus et aplatis, ou des pailles de mil ou maïs) sont teintes en rouge et noir et forment une garniture originale. La coiffure enfin, comporte une jugulaire de cuir formée de longs cordonnets terminés par des glands également en cuir qui battent sur la poitrine...

...Oui, Kalé méritait cet arrêt. Pour manquer de grandeur et d'exotisme, le paysage n'en a pas moins une joliesse qu'on ne remarquerait peut-être pas si, au sortir de la brousse, on n'avait pas l'œil indulgent, mais dont je demeure enchantée. La chute du Backoï, sans égaler celle du Sénégal au Félou, est d'ailleurs curieuse. C'est, sur le barrage, une succession de ravines, de précipices, un chaos de rocs polis par le courant et, noirs ou bleus, blancs ou rouges, toujours étranges. Cela s'étale sur une bonne centaine de mètres entre les deux biefs de la rivière. De ce plateau de pierre, l'eau a fait quelque chose d'indescriptible (pour moi, du moins) : on croirait de loin un lit horizontal (j'ai bien dit : un plateau), car la différence de hauteur entre les deux biefs vous trompe. Mais, une fois sur le barrage, on découvre des plis et des séries de fissures, d'abîmes, de puits, de cavernes, de toute largeur et d'effrayante profondeur. Durant l'hivernage, aux hautes eaux, ça doit être très beau, la rivière se ruant là-dessus et tombant de l'autre côté! Actuellement il n'y a que des cascatelles, mais cette eau qui joue à vos pieds est sinistre deux pas plus loin, qu'elle sourde dans le noir d'un précipice, ou qu'elle bouillonne au jour sur des rocs glissants, traîtres comme elle.

J'ai bien mis une heure à trouver un coin où me baigner avec les enfants. Pour éviter la fièvre intermittente, je voulais avoir du courant, et d'autre part, les petites gigottant toujours et me lâchant les mains, je ne voulais pas risquer de les voir perdre pied en s'écartant, ou être précipitées contre les roches. Quant aux deux

biefs, impossible de s'y plonger. Aux bords, l'eau stagne, salie par les habitants du village proche; et, plus loin, au courant, il y a trop de profondeur pour de non nageurs, — sans parler du caïman toujours à craindre. A la fin, Paul nous a découvert un *tub* naturel, immense, mais pas profond, creusé dans la pierre dure, et poli comme une vasque de fontaine publique. Une petite cascade tout près complétait l'installation, renouvelait l'eau. Ah ! la bonne douche !...

J'en avais besoin, car j'avais fait l'alpiniste pour accompagner mon mari dans les ravines souterraines jusqu'au niveau du bief inférieur. Nous avons trouvé là une eau presque froide, des nids d'oiseaux, et, naturellement, j'ai cru voir des tas de bêtes ! Ç'a été très dur de remonter et le soleil ne m'a pas semblé tropical au sortir de ces vilains trous.

Après le bain, je suis allée voir si Penda et Kadédia avaient fini leur lessive. Je les ai mises au travail, en effet, dès notre arrivée. — L'eau est rare en ce pays. J'ai décidé qu'en route, on laverait chaque fois qu'on trouverait une rivière ou un marigot propre. Ça les ennuie, ces dames, mais Penda a été avertie au départ. Habiller les petites (étant donné surtout leur costume primitif), ne constitue pas une besogne. Quant à la femme de Dama, je ne puis la nourrir à ne rien faire. Notre illustre cuisinier m'a demandé à l'amener à ses frais, mais bien entendu m'en laisse la charge. Quelques savonnages me seront une compensation.

Les deux négresses avaient terminé et le linge était déja presque sec. Le soleil a du bon !... C'était même

d'un effet inattendu ces chemises, draps, pantalons, nappes, serviettes étendus dans ce décor sur ces monstrueux rochers!... Ils n'en avaient jamais vu, et je gage qu'ils n'en verront pas de si tôt, du linge de femme et d'enfant blanches!

Grotte du Balou, 18 février.

Nous avons mis trois heures et demie pour faire 4 lieues, sans autres haltes cependant que les haltes horaires de dix minutes chacune!

Nous sommes partis à 8 heures moins le quart. Grave imprudence qui serait très dangereuse dans deux mois d'ici, mais avec le vent d'est que nous a rendu la vallée du Backoï, la marche au soleil n'était pas heureusement par trop dure. Au surplus, ce n'est pas notre faute : nous nous sommes rendormis après la sonnerie du réveil-matin, et, profitant de l'aubaine, les noirs couchés près de nos tentes en ont fait autant!

D'abord, nous avons suivi la rivière. La chute pour commencer.

(Je suis bien contente, à ce propos, de l'avoir vue en cette saison. Quand l'eau couvre toute la largeur du barrage, au lieu de filer au-dessous par des tunnels, ce doit être une chute quelconque, car on ne peut plus rien voir de ces cavernes et galeries si bizarrement creusées et travaillées dans la pierre.)

A cette hauteur, un mur perpendiculaire de rochers très élevés se rapproche du Backoï à le toucher presque,

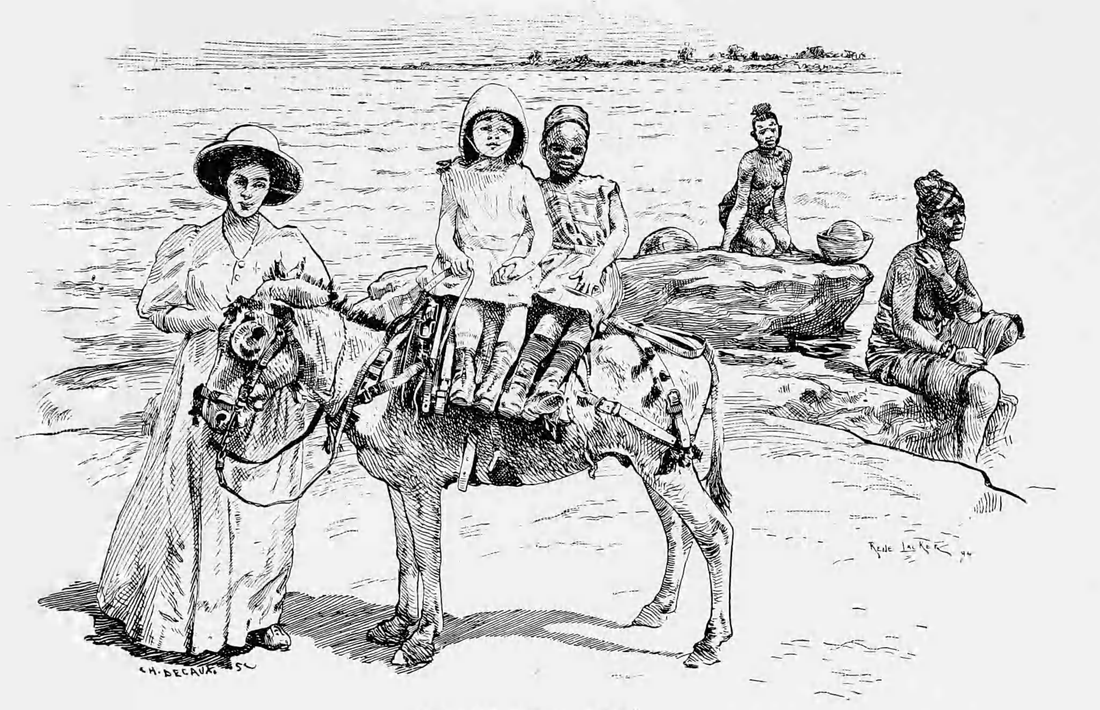
ne laissant que la place d'un sentier. Là court la voie du Decauville, l'ancienne voie, abandonnée il y a deux ou trois ans, car la nouvelle, celle que nous aurions pu prendre, court beaucoup plus loin sur notre droite, depuis Français-Kouta.

La première est une des nombreuses erreurs de l'artillerie, laquelle, le tracé une fois rectifié, n'a même pas fait ramasser les rails et leurs traverses métalliques. Une vingtaine de kilomètres de perdus!... (Quel gâchis, quel gaspillage!... Et quand on songe que tant de pauvres diables meurent dans ce pays du fait d'économies réalisées sur leur alimentation et les soins médicaux!...)

Ils sont jolis tout plein, ces rochers géants. Grâce à l'eau si proche, la verdure s'y est logée dans les moindres interstices. Je vois même des arbres, des lianes, des fleurs. Des bambous, quelques palmes fournissent une note tropicale; et l'immense et haute muraille de rocs en est toute égayée. Des poules de rocher, les inévitables tourterelles et vingt espèces d'oiseaux se lèvent devant nous. Puis, sans que je me sois aperçue qu'on montait, nous laissons le Backoï sur notre gauche et nous voilà sur un plateau sans fin.

Ce n'est plus la brousse; c'est un lit horizontal de roches étonnamment nivelé, où rien ne pousse que des graminées et de tout petits rares arbustes. C'est comme la pleine eau, le flot *étale* d'un fleuve pierreux dont, au-dessus de la vallée plus basse du Backoï, nous avons vu tantôt la chute perpendiculaire sous forme de l'immense muraille surplombant à pic la rivière.

La chaleur ici est étouffante, réverbérée par le sol. Par



BORDS DU BACKOÏ.

Les enfants en tenue de route sur leur ânesse.

exemple, on peut galoper et nous en profitons pour nous rafraîchir le front au souffle de notre course. *Typ* est en joie, le bon lévrier qu'il est, et ses bonds excitent encore nos chevaux qui s'emballent à vouloir le suivre. Un vrai *steeple !*

En deux minutes, nous avons dépassé les porteurs, les ânes, le berger, partis en avance longtemps avant nous. Nous sommes seuls. Les sabots de nos chevaux, non ferrés cependant, sonnent sur le sol comme sur un trottoir. C'est bon comme tout, ce galop de course... Ça grise. Enfin voici la fin du plateau. Sur son lit dénudé, les vents ou les tremblements du sol ont ici déposé assez de terre pour que la brousse y ait accroché ses racines. Nous mettons nos bêtes au pas et nous suivons l'allée de l'ex-chemin Decauville entre les éternels arbustes, acacias, gommiers, etc., dont les taillis monotones se succèdent pendant deux heures.

On monte, on descend. Des rocs encore, et de la brousse. Nous suivons la large ligne de hauteurs fermant de ce côté le bassin, ou du moins la vallée du Backoï. Dans les ravins, quelques arbres se montrent. L'eau des pluies, un embryon de *marigot* affluent de la rivière les ont nourris; plus haut, quand le sentier se relève, c'est la brousse proprement dite qui recommence.

Nous franchissons un *marigot* assez large et presque tari, bordé de palmiers nains, de roniers, de ficus. Peu après, rencontré des *dioulas*. Je remarque l'effroi de Belvinda à leur vue. Ces marchands mènent en effet des enfants de son âge, de pauvres petits captifs affreusement chargés. Elle les regarde, me regarde, quêtant

dans mes yeux la promesse que nous ne la revendrons pas, et ne pouvant descendre, de son ânesse, amarrée qu'elle est à côté de Renée, elle m'envoie des baisers du bout des doigts, d'un geste maladroit, récemment appris, dont l'intention me remue le cœur.

A 11 heures et quart, nous sommes enfin arrivés ici au Balou, où une armée de singes nous a accueillis par ses cris.

Le Balou n'est ni un village, ni un poste, c'est une halte créée par M. Oswald, un garde d'artillerie qui avait commencé à établir dans ce pays des routes qu'on s'est empressé d'interrompre et de ne pas entretenir. Il a eu longtemps ici un chantier qui, sur ses plans, a construit deux ponts sur les deux *marigots* affluents du Backoï, lesquels barrent le chemin aux cavaliers comme à l'ex-Decauville.

Nous sommes arrivés par le pont Galliéni, réduit par l'abandon et l'incurie à l'état de dangereuse passerelle, son tablier crevé.

On nous avait avertis à Bafoulabé, par bonheur, d'aborder ici au pas. Nos chevaux ont manqué s'y casser les jambes. Au trot, nous étions pour le moins démontés si nous n'avions pas été précipités dans l'assez profond ravin formé par le *marigot*.

Il a fallu faire passer les ânes et porteurs à la file indienne, et, avant tout, transborder les enfants.

L'obstacle franchi, ç'a été, par exemple, un ravissement.

A droite, ayant sa base cachée par des massifs de bam-

bous, nous avons retrouvé la muraille rocheuse du matin qui recommence, aussi pittoresqne, aussi verdoyante, sa crête seule dénudée. (Sur celle-ci, nos hôtes les singes sont installés et protestent violemment contre notre invasion !...)

A gauche, des arbres, de vrais grands arbres, unissant le *marigot* et le tournant du pont au Backoï qui coule à moins de 300 mètres.

Au sortir de la brousse et des plateaux, ce coin est un Éden, et prouve bien qu'avec de l'eau, le Soudan peut avoir le charme des autres régions tropicales. Toutes les rives de ses cours d'eau devraient être pareilles à celle-ci. Mais, voilà : des siècles de guerres, la crainte des surprises, la manie d'incendier 100 hectares pour créer mois d'un are de champs de mil ont déboisé ces pauvres pays et, par suite, modifié son climat... Je ne suis pas éloignée de penser que ce coin ne doit son salut qu'à son étroitesse entre la muraille de rocs et l'eau. Ces deux barrières l'ont préservé...

Mais ne permettons pas à mon mari de se moquer de mes réflexions !... D'abord, la description de notre gîte vous intéressera davantage.

Imaginez-vous qu'à la hauteur d'un entresol parisien, M. Oswald a aménagé, dans la muraille de rocs, deux ou trois grottes naturelles qui forment un véritable appartement, grâce à certains travaux de maçonnerie qu'il y a fait faire. Il y a là des lits de camp cimentés et des fourneaux à la russe : salle à manger, chambre à coucher, cuisine, et même une courette, sans parler d'une vérandah naturelle.

On y accède par une légère pente entre les bambous et, de là-haut, on domine, d'un côté le *marigot*, le pont et le défilé qui y conduit; de l'autre le Backoï et le charmant coin de verdure dont j'ai essayé de vous donner idée.

C'est de là que je vous écris, après notre déjeuner; mais nous n'y coucherons pas, d'abord, parce que, au dire des noirs, les fauves ont l'habitude de gîter ici depuis le départ de M. Oswald; ensuite parce qu'il tombe de ces murailles naturelles une fraîcheur qui, la nuit, doit être glaciale, humide, dangereuse.

Nos tentes nous attendent donc en bas, sur un terrain légèrement élevé, à bonne distance de la rivière, assez peu courante ici, et dont les bords par suite peuvent être fiévreux...

Le 18, au soir.

Je voudrais avec quelques détails noter pour nos amis cette vie au camp, vie dont toutes les photographies du monde ne sauraient leur permettre de s'imaginer la *cocasserie*, et, disons le mot, l'étrangeté, étant donné que je suis femme, et parisienne (d'adoption tout au moins), que ma fille enfin m'accompagne...

Eh bien, voilà, c'est, au fond, très simple, et on s'y habitue très bien [1] !

Un kilomètre avant l'arrivée, je trotte pour précéder

1. En livrant ce journal à l'impression, je réunis, ici, en bloc, pour éviter les redites fastidieuses, divers détails de ménage épars dans les notes de mes premiers quinze jours de route.

la caravane et choisir l'emplacement du campement. Je cherche autant que possible un endroit dominant un peu les environs. C'est plus sain. Il faut en même temps que ce ne soit pas le coin le plus laid. A considérer encore : le voisinage de l'eau pour la cuisine et la toilette; la nécessité d'éviter les fourmis; celle d'avoir un peu d'ombre pour les chevaux; la désignation du point où Dama fera la cuisine, assez loin de nous pour ne pas nous enfumer, assez près pour ma surveillance, etc...

Mon choix est arrêté quand les porteurs arrivent, puis les ânes et le reste de la troupe. Paul, qui, à ce moment, ferme la marche, compte ses gens, vérifie si tous les colis sont là, et les fait disposer en cercle autour des tentes que l'interprète Mahmadi et le chef porteur sont en train de dresser après avoir fait balayer et débarrasser le sol (Mon mari, quand il n'a pas mal aux nerfs, convient que j'ai la main assez heureuse pour trouver le meilleur emplacement. Par malheur, je me trompe parfois pour orienter lesdites tentes à l'est et au vent !... Ça ne fait rien : on recommence !)

Les enfants, enlevés de leur selle, jouent autour de moi, non sans réclamer, Renée du moins, à manger et à boire. La chérie est obéissante et ne quitte jamais son casque, même à l'ombre, sans mon autorisation... Que de bile je me ferais sans cela !...

Enfin, le camp est dressé. Penda et Kadédia, aidées par Mahmadi, montent et font les lits. Les porteurs achèvent de balayer ou de débrousser le terrain, de fermer le cercle de caisses. D'autres vont à l'eau, au bois, à l'herbe pour les matelas.

C'est alors que Tortillard — lisez : Dama — vient, les mains croisées derrière sa nuque, demander à « sa madame » ce qu'il faut faire à déjeuner. Je désigne une ou deux des inévitables boîtes de conserve, par exemple de la choucroute garnie, ou du veau marengo. Avec une omelette, si l'on a trouvé un village (donc des œufs à acheter) en route, le matin, cela fera le déjeuner. Quand je suis contente comme aujourd'hui, je commande même des pommes de terre frites (deux pour chacun, car il les faut économiser : nos 30 kilogrammes épuisés, nous n'en aurons plus d'ici cinq ou six mois). Quelques biscuits Palmers, ou des pruneaux, ou un peu de confiture formeront le dessert pour les enfants (le fromage est d'autant plus inconnu dans la brousse qu'il est archirare à Kayes même, durant surtout les basses eaux).

Enfin, ça fait toujours deux plats, et Paul qui rôde aux environs avec son fusil peut tuer quelque chose : gibier ou même un gros poisson endormi dans un creux peu profond de la rive.

Mais Dama se dandine toujours :

« Ma madame, tu me donneras les boîtes ? »

J'appelle Mahmadou Diop, mon grand escogriffe d'interprète [1], qui est comme Dama d'une piété vraiment trop exagérée à l'heure du *salam* pour que je ne me

1. L'autorité militaire n'ayant plus guère d'interprètes disponibles nous a laissés libres d'en fournir un. Nous avons choisi Mahmadou-Diop que nous avions déjà employé à Kayes, et il a été agréé comme interprète auxiliaire aux appointements de 75 francs par mois, plus la nourriture. L'administration le licenciera à la fin de la mission de mon mari, ou quand celui-ci le congédiera.

méfie pas. Par exception, il sait lire et, après avoir épelé vingt étiquettes, il va finir par dénicher les conserves demandées. Gravement, jamais pressé, il cherche la musette aux outils qui lui est confiée, sort marteau et ciseau et revient :

« Quelle caisse, dis, madame ? »

Nous en avons une trentaine pesant chacune de 23 à 28 kilogrammes, c'est-à-dire (avec le poids du bois, de l'emballage, des bouteilles, des boîtes) ne contenant pas grand'chose en tout. Et puis, il y a les livres, la pharmacie, le matériel photographique, les cartouches, les bougies, que sais-je encore ?... Paul les a numérotées et a noté le contenu de chacune. Je consulte son calepin, je désigne par exemple le 21 et le 7. Puis la même scène se reproduit pour le vin, le café, le sucre, les assaisonnements, la graisse, l'huile, etc...

A la fin, Dama a ce qu'il lui faut. D'une claque, il invite son « élève » à allumer le feu et à ouvrir la cantine de cuisine. Pendant ce temps, Mahmadi monte la table pliante à la place que j'ai indiquée et met le couvert, grâce à la seconde cantine.

Me voici libre ! A l'ombre, quand, par hasard, il y en a comme ici ce matin ; si non sous la tente, je rejoins Penda qui a préparé et fait remplir la cuvette et le *tub* de toile imperméable, et deux grandes calebasses. Je fais la toilette des enfants, je les coiffe, je les change de linge ; puis, seule enfin, j'en fais autant. La culotte et la robe de cheval que je me suis confectionnées à Kayes avec de la toile cachou sont remplacées par une simple et immense chemise de flanelle en forme peignoir ; je

chausse des sandales de nègre; et c'est fait : je ne ressens plus la fatigue.

A ce moment, Monsieur mon mari opère sa rentrée que signalent généralement quelques attrapages bien sentis, voire des taloches à nos gens. C'est un cheval qu'on n'a pas bouchonné, ou qu'on a dessellé trop tôt, ou qu'on a fait boire avant l'heure. Ou bien le palefrenier s'est approprié la tablette de sel qu'il doit râper dans le mil de sa bête. Ou bien, surtout, on a laissé les selles au soleil ainsi que l'appareil photographique !...

Chaque fois, Paul se fait mal à la main et le noir giflé rit derrière lui ; seulement, comme mon mari le dit :

« On m'a conseillé d'employer la trique, mais ma colère tomberait avant que j'en aie trouvé une !... »

De fait, ces primitifs l'amusent et il les traite comme de grands enfants qu'ils sont.

Ce sont eux qui profitent généralement de sa chasse, sauf lorsqu'il rapporte des poules de rocher, des perdreaux ou une pintade, le gibier, je l'ai dit, ne valant pas grand'chose au Soudan.

Mais cette promenade à pied, vu l'heure, est plus fatigante que l'étape entière du matin, et Mahmadou-Diop s'entend encore héler :

« As-tu mis les filtres dans les seaux en toile ? Apporte-moi à boire. Leste !... »

Renée est déjà là.

« Papa, j'ai soif ! »

Je fais semblant de ne pas voir, et elle donne de furtifs coups de langue dans le verre paternel tandis que je suspends dans une serviette mouillée un de nos pains

biscuités, s'il en reste, ou que je mouille le biscuit de troupe pour le faire griller un peu ensuite sur la braise.

On déjeune enfin, qu'il soit alors dix, onze heures ou midi. L'omelette passe; les conserves soulèvent des anathèmes contre le fabricant, des menaces de mort contre Dama, mais n'en sont pas moins mises à mal... par les enfants; après quoi, c'est le dessert que j'ai dit, et le café, seul acceptable, car je le fabrique à table (en collaboration avec Renée !) sur une cafetière russe.

« Il faut, d'après Raspail, déclare mon mari, se lever de table avec un léger reste d'appétit, si l'on veut se bien porter : je crois que je me porterai bien au Soudan ! Et toi ?... »

Seules, en effet, les deux petites ont vraiment mangé. Et, contents à cause de cela, nous rions, car la philosophie s'impose d'autant que nous en sommes à la période d'abondance. Au delà de Kita, et peut-être à Kita même, nous a-t-on dit, nous ne trouverons rien à acheter et nous ne toucherons plus de vin. Or, la plupart de nos provisions ne peuvent nous mener plus loin que Kita [1].

La sieste devrait suivre ce festin, mais nous résistons le plus possible à la tentation de dormir. Avec pas mal de coloniaux, des anglo-saxons surtout, Paul est persuadé que la sieste, si en honneur dans les possessions françaises, est débilitante. Donc, on s'occupe. Carnet de notes, journal, lecture, voire couture, durant que les enfants jouent, aussi peu habillées que possible. Hélas !

1. Il nous faudrait deux cents porteurs pour transporter le strict nécessaire jusqu'au Niger !

j'ai souvent alors la corvée d'achever le développement de nos plaques photographiques, mon mari y renonçant vite, tant on étouffe sous la tente hermétiquement close, ou dans une case de noir, sous le triste jour de la lanterne à verres rubis. Que de clichés perdus du fait de la transpiration !... On en vient, quittes à se priver d'une heure de sommeil, à renvoyer l'opération à l'après-dîner, — ou au prochain poste !

Vers les cinq heures, tub, ou baignade quand on est près du Backoï ou d'un *marigot* à eau courante. C'est le meilleur moment de la journée. On a peine à s'arracher de l'eau. Ensuite, c'est le dîner à faire préparer, les caisses à ouvrir pour sortir de nouvelles conserves et le contenu desdites caisses à réarrimer, des herbes emplissant les trous. Dama, si l'on a tué un mouton et non une chèvre, nous sert un gigot, mais, malgré ma broche, l'a généralement mal rôti. Nous dînons donc presque aussi mal qu'on a déjeuné.

Il est huit heures. Au dodo, les petites !... Quand elles dorment, je fais ma ronde, je donne une heure à ces pattes de mouche et nous nous couchons à notre tour. Mais, avant de m'enfermer, il faut que je regarde encore autour de nous. Le camp est silencieux, et la quinzaine de foyers dont le cercle nous entoure mettent seuls un peu de vie dans les ténèbres. A ce moment, pour un cheval qui s'ébroue, pour un scarabée heurtant la toile tendue des tentes, pour un porteur qui se dresse afin de jeter du bois à son feu, pour le cri lointain d'une hyène, ou parce que *Typ* a grondé, je suis prise d'un frisson... L'avouerai-je? Dans ma tente, une veilleuse brûle toute

la nuit. Sans elle, malgré le voisinage de la couchette de Paul, j'aurais trop peur...

Au tintamarre du réveil-matin, il faut se lever. Ça, c'est l'horrible !... Il fait encore nuit. Les brasiers des porteurs sont roses, sans plus de flamme, et les étoiles brillent étrangement. Oh ! ce supplice ! s'habiller à la clarté des photophores, tâtonner maladroitement dans cette cellule de toile, puis tout ranger... Jusqu'à la dernière minute, j'épargne Renée dont les pauvres bons yeux se referment tandis que Penda, à moitié endormie elle aussi, m'aide à l'habiller.

Dehors, Paul crie comme tous les diables. Dama ne s'est pas levé encore. Mahmadou-Diop qui titube ne retrouve pas la clé d'une cantine !... Des taloches s'abattent.

— « Le café, tonnerre de Brest !... La soupe !... » (Il ne dit pas toujours : *tonnerre de Brest* quand il oublie que je suis là !)

Enfin, voici le café, le cognac, et de la soupe (à l'oignon !) pour les enfants et moi ! Les porteurs empoignent leurs caisses. Je bâte les ânes. On défait la literie, on démonte les couchettes, puis les tentes. Porteurs et bourricots se partagent le tout, et, quand l'aube pointe, la caravane repart. Nous restons les derniers avec nos palefreniers pour examiner le sol, voir si l'on n'a rien oublié ; Paul me met en selle, saute sur son cheval et nous filons au petit galop, les palefreniers courant derrière nous, jusqu'à ce que nous ayons rejoint notre monde.

— « Ça va, Renée ? l'ânesse marche bien ? Mahmadi ne la pousse pas trop vite ?

— Non, maman. »

Et la mignonne qui n'a plus sommeil commence pour Belvinda un conte de fées, arrangé à sa façon, que l'autre boit des yeux et des oreilles.

Pauvre Renée chérie! Le vrai conte de fée, c'est sa présence ici, son endurance, sa belle humeur! Et mère, puis grand-mère, elle n'en pourra raconter de plus merveilleux, de plus touchant, à ses enfants et petits-enfants!...

Solinta, dimanche 19.

« C'est dimanche aujourd'hui, tu nous laisseras bien manger quelques pommes de terre?... »

Cette supplique m'a été adressée par Paul au sortir du Balou, sur le pont Borgnis-Desbordes, une des deux passerelles délabrées dont j'ai parlé hier.

J'ai promis d'y faire droit si l'on marchait vite, car nous avons trouvé le moyen de partir à 7 heures seulement. Pauvre Balou!... Je sens que son souvenir va me rendre injuste pour nos étapes futures! Il est si joli, ce coin du Backoï!... De notre bain, hier soir, je regardais les hauteurs de l'horizon, toutes bleues, avec un embu de peinture, l'air d'être boisées. A nos pieds, la rivière glauque et calme reflétant des verdures d'aspect européen... Derrière nous les rares bambous et les rares lianes de notre cantonnement semblaient être artificiels, importés par la fantaisie d'un propriétaire occidental voulant se rappeler ses voyages. Et le gros banian, en face de la grotte, le bel arbre séculaire au pied duquel

nous avons photographié les enfants me rappelait le noyer géant sous lequel, gamine, j'ai tant joué...

Le chemin, au sortir du pont, tourne à droite et monte. Des rochers comme hier et un plateau, lequel menaçait de n'en plus finir. Le vent souffle et me paraît frisquet. Mon palefrenier porte heureusement ma jaquette. Je l'endosse, pour la lui rendre quand le soleil nous rôtit. Mon pseudo-page alors la roule en torchon et la porte sur...son crâne, lequel est heureusement ras !... Je ne la remettrai pas moins demain, après un vigoureux brossage. Ah ! l'on est obligé d'en perdre des répugnances et des délicatesses, en voyage !...

J'ai dit « le chemin ». Ne vous y méprenez point. Sauf l'amorce du Balou, œuvre interrompue de M. Oswald, je n'ai rien vu encore qui ressemble à une route. Nous suivons les *sentiers* tracés, ici, à la longue, par les *dioulas*, là, par les constructeurs de l'ex-ligne Decauville. Dans les notices que le colonel Archinard a consacrées au Soudan dans la *France coloniale* de M. Rambaud, je vois qu'il parle d'une voie carrossable unissant le Sénégal au Niger. Espérons qu'elle commence plus loin !...

Sur le plateau, mêmes sensations qu'hier. Des hauteurs sur notre droite. Puis nous descendons vers un grand *marigot* dont le peu d'eau luttant encore contre la sécheresse roule sur des roches. Un affluent du Backoï, sans doute ?... (Mon mari n'est pas là et a serré la grossière carte dont il est pourvu.) Remarqué la forme des rocs, le long des berges. On dirait des colonnes cou-

pées par le milieu dans la longueur, ou bien encore des tuiles vues du côté convexe. Des noirs transbordent le contenu d'une pirogue.

Dans la direction des montagnes, l'obstacle franchi, nous obliquons à gauche, et voici Dioubéba, au bords du Backoï. Ici finit la voie (*nouvelle*) du Decauville (43 kilomètres). Cependant les locomotives ne viennent pas jusque-là. Elles s'arrêtent à une lieue d'ici au kilomètre 38, d'où l'on continue jusqu'à Dioubéba en *lory* poussé sur les rails par des noirs.

Naïvement, je cherche la gare. Je ne vois de loin que des cases de nègres sur la rive surplombant la chute du Backoï. De plus près, je distingue des paillottes (murs et toits, etc., en bottes de paille liées et serrées), et un fil télégraphique m'indique que la plus grande constitue la station.

Le chef de gare, un sergent du génie, sort et nous remet un mot de M. R... Notre compagnon va un petit peu mieux et a pu s'embarquer pour Kayes. Il ne nous reste donc — un gros poids de moins sur le cœur — qu'à gagner Solinta.

Plus de chemin du tout, puisque plus de voie ferrée. Nous suivons sous le soleil torride de vagues sentiers à travers la brousse. Une montagne (?) les surplombe, assez élevée pour le Soudan et qu'on dirait un peu boisée. Nous grimpons, mais nous ne sommes pas au quart de la côte que le chef porteur, notre guide, oblique à gauche, et voici Solinta.

CHAPITRE XI

DE SOLINTA A KITA

Solinta. — Le banian. — Les moutons perdus. — Effet des cartouches Lebel. — Le beurre. — Tarara boum...Diop ! — Oualia. — Honnêteté nègre. — Mon infirmeric. — Belvinda et Kadédia. — Badumbé. — Misère et incurie. — L'inintelligence du noir. — Notre île. — Dentifrice original. — Le froid, le chaud, la soif. — Chasse à l'hippopotame. — Les routes au Soudan. — Fangalla. — Chutes de Billy. — Toukolo. — Le gué. — Kobaboulinda. — Soniokory. — Keniéko. — Oualia.

Solinta, 19, soir.

Solinta est le plus gros village que nous ayons encore vu ; mais rien de vraiment neuf. Toujours les mêmes cases rondes, coiffées de l'éternel chapeau de lampe : — du chaume étalé et ficelé avec des cordes d'écorce sur une armature conique de perches et de cercles. Murs en grossier mortier fait de boue ou d'argile, gâchées avec un hachis de paille. Pas de fenêtres. Une ou deux portes seulement que ferme une natte. L'air passe au-dessus de la muraille circulaire, entre son faîte et la cloche de chaume. Le sol est de terre battue, comme cimenté dans les habitations propres ou entretenues...

Chaque famille a son lot, sa concession, limitée parfois par une haie, et composée d'une série de ces guérites cylindriques servant, les unes au maître, à sa famille, les autres aux esclaves. Plus petites, mais de même forme, surélevées seulement à quelques centimètres de terre, d'autres servent de magasins à mil, de resserres aux provisions.

Comme mobilier, des *taras,* ou lits de camp en osier sinon en bambou, des paillassons, quelques sièges, des espèces de trépieds plutôt, à peine plus hauts que des petits bancs de théâtre, et faits d'une assiette de bois taillée à la hache dans une grosse souche, les quatre pieds faisant corps avec le siège et très serrés les uns contre les autres... Avec des nattes, une marmite d'importation européenne et des jeux de calebasses, d'aucunes de cinquante centimètres de diamètre : — voilà le mobilier d'un noir.

Chez les plus riches, on trouve encore un coffre en bois pour le linge et les vêtements.

En un mot, c'est le même intérieur, la même vie aussi qu'à Matam, et l'on m'a dit que ce serait ainsi jusqu'au Niger. La langue et la coiffure des femmes différencient seules, pour mon observation superficielle, les diverses parties du Soudan.

Des cultures entourent le village : mil (blé et avoine du noir), maïs, arachides, haricots, calebasses, coton nain, piments, salades inconnues. Un point, c'est tout.

N'emportant rien ou presque rien avec eux, les uns par économie, les autres parce qu'ils y sont forcés, les

officiers cantonnent, vivent dans les cases de nègres, combinent leurs étapes de façon à trouver un village chaque jour. Cela s'explique pour les seconds, les officiers subalternes. Sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, n'ont droit qu'à trois porteurs, soit à 75 kilogrammes! Le lit, les armes, la cantine, constituent donc un chargement suffisant; et l'on néglige la tente comme les rechanges de linge, les effets, la chaussure, afin d'apporter un peu plus de vivres. Mais comme nous avons, nous, le chiffre de porteurs alloués aux officiers supérieurs — 7 chacun — comme, en outre, nous avons des porteurs supplémentaires et des ânes à nos frais, comme enfin nous voyageons en indépendants, nous trimballons ce qu'il nous faut et nous évitons les cases comme la peste.

Ces cellules en effet me répugnent. Je crains d'y trouver de la vermine. En tous cas, j'y ai vu des scorpions et des mille-pattes. Enfin, je sais que les noirs libres, les chefs de case, se font enterrer dans leur demeure même, (à quelques centimètres!), et pour rien au monde, je ne voudrais risquer de manger ou de dormir sur une de ces tombes!

Je ne parle pas de la chaleur, atroce de par l'étroitesse de la porte souvent unique et de la forme ronde des murs... J'aime donc, nous aimons donc mieux, le grand air. Nos deux tentes, accessoires compris, pèsent, avec les couvertures et voiles qui, les réunissant par dessus leurs marquises en forment une troisième, 60 à 65 kilogrammes, — la charge d'un âne solide. L'âne, je l'ai acheté 120 francs; et sa nourriture (mil, sel et paille d'arachides) me revient à quelques sous par jour. La dépense par

suite n'est pas excessive et nous permet de loger où nous voulons, d'éviter, ici, les insectes, là les émanations d'une mare ou d'un marigot à moitié desséché. Et quand ça coûterait dix fois plus : — la santé avant tout !

Avis à ceux et celles (???) qui feront le voyage après nous.

Au retour, durant la saison des pluies, force nous sera peut-être de vivre dans les cases ; mais il n'en reste pas moins établi que sept ou huit mois sur douze, la tente est préférable. Encore, pour que j'y renonce, faudra-t-il que lesdites tentes ne résistent pas à la *tornade*, au vent et à l'eau. Or, ce n'est pas prouvé. Paul a fait fabriquer des piquets de fer, les piquets en bois ne grippant pas la terre dans laquelle on les fiche et se fendillant à la chaleur. La toile enfin est imperméable.

Ai-je dit qu'elle était doublée, pour l'une des tentes, de lustrine bleue, pour l'autre de lustrine verte ?... Sans cela (avec la simple toile des tentes militaires ou des pavillons de bains de mer) on ne pourrait sous cet abri enlever son casque durant les heures chaudes : — une insolation vous vrillerait le crâne à travers le tissu.

Donc, nous avons campé au centre du village, malgré les offres du chef.

Nos porteurs ont balayé, flambé, nettoyé un espace suffisant sous le banian géant abritant la place, le lieu des *palabres* (le *forum* nègre, dit Paul), la halte des caravanes ; et nous y avons campé.

Nous sommes à une faible altitude entre la rivière et les hauteurs. Le paysage est circonscrit de ce fait, mais

assez joli, les montagnes (?) d'un amusant gris bleu embué, comme si de la poussière était tombée sur leur peinture fraîche. Les plus proches (sur la rive où nous sommes, — la gauche, je crois bien), forment une petite chaîne de cimes longuement horizontales, de vrais talus.

L'arbre plusieurs fois centenaire qui nous abrite est superbe. Et je le comparerais volontiers à l'église qu'il remplace dans ce village, dont il est toute la beauté, — à l'église, et à la maison commune aussi. Des singes auraient pu construire ces cases, pourraient les habiter. Ce banian, lui seul sauvé de la forêt antique, révèle une humanité. Ces branches ont dû jadis abriter un culte. Maintenant encore elles prêtent leur ombre à la rudimentaire vie sociale des noirs comme aux danses. Elles sont enfin l'hospitalité, le foyer ouvert à tous.

Tandis que j'essaye maladroitement de traduire ma pensée, un prosaïque détail de ménage me rappelle à mes devoirs : — trois moutons manquent à l'appel ! En vain les cherchons-nous et les faisons-nous chercher partout. Il va falloir se rationner. Les bêtes ont été volées sans doute, ou enlevées par les fauves...

La curiosité indigène ne se lasse point, mais demeure discrète autour de Renée et de moi. Les notables du lieu nous rendent visite, se montrent intrigués par la carabine à petit calibre de mon mari, un modèle nouveau de l'armurier Guinard. Pour satisfaire son monde, Paul doit exhiber ce bijou et finalement tirer. Il emploie une cartouche Lebel et, sacrilège, vise l'arbre. La balle traverse successivement cinq des épais piliers qui sont les côtes

du tronc monstrueux et se perd au loin, comme si elle avait percé de simples feuilles de papier. La stupéfaction des bons nègres alors ne se peut peindre. Ils se hissent jusqu'à la hauteur des ouvertures qu'a pratiquées le projectile, les comptent, et leur enthousiasme à la dixième et dernière est des plus réjouissants. Les enfants se disputent le culot de la cartouche; des vieux poussent des « Bissimilaï! » extraordinaires. Bref, un succès monstre.

Ensuite, c'est le tour des femmes qui m'apportent du beurre à acheter. Car l'épizootie a épargné Solinta où nous nous gavons de lait. Ce beurre est bien primitif, se compose de grossières boulettes; mais je le repétris dans de l'eau, je le refabrique et, bien salé, j'en remplis quelques terrines, pareille bonne fortune étant plus que rare au Soudan.

Renée a reçu sa tartine sans marquer de surprise. Elle résiste de plus en plus au dépaysement. Se croit-elle en Afrique, ou à Paris (pendant l'Exposition de 1889!) ou en Seine-et-Oise, ou à Tamaris encore?... Elle joue, crie, chante et rit comme si elle avait toujours vécu dans ces campements où il ne nous manque que la *roulotte* pour avoir l'air de saltimbanques! Et Belvinda ne la lâche point, apprend ses jeux et ses chants. Mahmadou Diop, l'interprète, amuse particulièrement ma fille. Sur l'air de la chanson-scie populaire : *Tarara boum di hay*, elle le célèbre :

Tarara boum Diop (bis)
C'est le grand Mahmadou !
Tarara boum Diop !...

Et la négrillonne répète en écorchant de la façon la plus drôle du monde !

A noter le bain au fleuve. Nous courons à l'eau comme des canards avant chaque repas. Les femmes du village en train de se baigner ou de laver au fleuve leurs éternelles calebasses sont très intriguées de ne pas me voir adopter leur costume d'Ève. Une d'elles m'a fait demander « si j'étais blanche partout »!... J'en ris encore.

20 février.

Réveillés comme d'habitude avant le jour, nous sommes partis longtemps après le lever du soleil. Encore m'a-t-il fallu bâter les ânes moi-même, refaire la besogne de mes noirs. Le matin, ils sont incapables de quoi que ce soit. Ces hébétés dorment en marchant, ne trouvent rien dans l'obscurité, me font mourir d'impatience. Le soleil seul leur rend le peu d'intelligence qu'ils possèdent. Je n'ai jamais vu de pareils amateurs de sommeil; et, bien entendu, le soir, ils ne se décident jamais à dormir, bavardent autour des feux, mangent encore à des heures invraisemblables !

Nous avons fait notre première halte à Torokoto, tout près de Solinta, à cause d'un village où Mahmadi a cherché du lait. Même direction qu'hier. Le vague sentier que nous suivons a l'eau sur la gauche; et la chaîne de petites hauteurs, au faîte quasi horizontal, dont j'ai vu le

commencement hier, nous masque encore le pays sur la droite. Puis nous marchons sous bois, — un bois européen de douze à quinze ans. Paysage automnal dans nos jeunes futaies de France. Rien d'exotique. Je cherche malgré moi nos bruyères. Quelques fleurs sans feuilles, telles des champignons, montrent au ras du sol leurs clochettes jaunes, de la forme de nos liserons. Remarqué aussi des espèces de mimosas épineux dont le parfum rappelle vaguement les nôtres.

Comme toujours, l'incendie a détruit beaucoup d'arbres. Trop nombreux et trop durs à l'indigène en Algérie, les forestiers seront indispensables en ce pays si l'on en veut tirer quelque parti.

De temps à autre, nous traversons le lit plus ou moins desséché d'un marigot. Les rochers font souvent le passage difficile. Toujours pas de route d'ailleurs. Enfin, nous voici à Oualia.

C'est l'ordinaire village déjà trop vu, avec des cases plus disséminées que dans la bourgade d'hier. Nous le traversons pour nous rapprocher du Backoï au bord duquel nous campons sous les branches de petits arbres du genre acacia, lesquels, hélas! ne donnent presque point d'ombre, leurs feuilles étant trop petites et trop espacées. Des officiers rejoignant la colonne Combes nous ont précédés là. Aux papiers, aux emballages qui traînent, on suit ainsi au Soudan la piste de ses devanciers, et l'on peut même savoir leur nom, leur grade. Nous, comme le petit Poucet, nous marquons notre route avec les journaux que nous lisons. Il y en a tant! Abonnés à huit journaux quotidiens, nous recevions à Kayes deux fois par

mois 120 feuilles — non compris les suppléments! Le dernier courrier qui nous a été remis à Bafoulabé n'est donc pas encore fini. Bien entendu, ce sont seulement ces huit gazettes politiques que nous semons ainsi. Les illustrés et les revues ont toujours été adressés par Paul aux malades et blessés...

Malgré l'insuffisance de l'ombrage, ce campement nous plaît. Le Backoï est proche enfin, et la rivière est jolie ici. En face de nous, sur sa rive droite, des hauteurs pittoresques rompent l'horizon. Leur forme rappelle un peu le Faron et le Coudon toulonnais. Est-elle assez loin cependant la Provence !... Mais ne laissons pas entrer la mélancolie. Tout va bien jusqu'ici : pourquoi cela ne continuerait-il point ?...

Les moutons décidément en veulent à mon journal! Comme hier le berger vient de me déranger à leur propos; seulement, cette fois, il ne pleure pas; bien au contraire! Les fuyards viennent en effet de nous être ramenés par de braves noirs du village d'hier qui les ont trouvés dans la brousse et ont fait plus de 12 kilomètres pour nous les restituer. Nous récompensons comme de juste ces honnêtes nègres, et la joie revient parmi nos porteurs.

Je dois ici confesser que je jouis d'une véritable popularité parmi ces derniers, qui m'obéissent au doigt et à l'œil. Avec un peu de bonté, avec en tous cas de la justice, on fait décidément ce qu'on veut de ces grands enfants noirs. Pour ceux-ci, je suis devenue l'infirmière,

voire la doctoresse, et tous les jours, avant leur sieste, je dois ouvrir notre pharmacie, déballer la trousse, soigner malades ou écloppés. Ils m'ont vue à la première étape penser un bobo à la main de Mahmadi; alors il en est venu un, puis deux, puis cinq, et j'en ai jusqu'à douze à présent à ma « consultation »!... Et vous ne trouverez pas ce nombre surprenant si vous réfléchissez que, marchant pieds nus et vêtus de loques, ces misérables porteurs se blessent fréquemment. Enfin, ils ignorent toute hygiène. A peine couverts d'un lambeau de toile, ils dorment en plein air, à même la terre. Or, en cette saison, près des rivières surtout, les nuits sont fraîches. Et je ne parle pas du sang vicié des uns, de la misère physiologique des autres...

Paul m'a photographiée tantôt dans l'exercice de mes fonctions, administrant de la quinine ou de l'ipéca à celui-ci, badigeonnant cet autre à la teinture d'iode, puis épinglant les lèvres d'une blessure, et désinfectant une plaie. Si les épreuves sont bonnes, j'en enverrai au docteur Pozzi pour amuser ses internes et les visiteurs de la salle de garde de son hôpital!...

Mardi 21.

Nous sommes encore à Oualia. Notre caravane s'accorde un jour de repos, mon cheval n'en pouvant plus. Pourquoi pas, rien ne nous pressant après tout, et ce coin n'étant pas laid?... La lessive n'en sera que mieux faite et j'ai pu répartir plus équitablement les charges. Telle caisse en effet diminue de poids à chaque repas, tandis

que d'autres ne contenant point de provisions de bouche restent constamment à 25 ou 26 kilogrammes.

En faisant un tour dans le village proche pour acheter des œufs et de la volaille, nous découvrons un maréchal des logis blanc et deux conducteurs noirs. Ce sous-officier conduit des chevaux à Siguiri, et double les étapes, marchant trois ou quatre heures le matin et autant le soir, ce qui est possible lorsqu'on a de bonnes montures, et quand on ne traîne pas comme nous une arrière-garde d'ânes et de porteurs. Il va donc repartir tantôt après la grosse chaleur. Nous nous informons s'il n'a pas besoin de vivres. Le pauvre diable n'a que de la viande de conserve ! Nous lui envoyons un gigot et il nous retourne un pain quasi frais dont on se régale, las que nous sommes du biscuit.

Comme on contracte vite des habitudes !... Cette journée de *far niente* nous désoriente. J'essaye de prendre une leçon de langage nègre. Mais yolof, bambara, toucouleur, khassonké et malinké : je confonds tous les idiomes. Il me suffit au surplus de connaître la salutation que tout le monde comprend du Sénégal au Niger :

— *Anissagué*[1] !

Cela veut dire *bonjour* et *merci*. Dans ce dernier cas, on ajoute : « homba », qui, je pense, doit signifier : *beaucoup*.

Belvinda devrait me servir de professeur, car elle parle, en dehors de sa langue natale, dont j'ignore le nom, celle de son dernier maître, un bambara; mais

1. Orthographe non garantie !

mademoiselle préfère parler français! Et elle le parle, ma foi, comme si elle n'avait jamais fait autre chose. Il me faut d'énergiques : « *Afo !... Afo !* » (Parle ! Réponds ! ou : Dis donc?) pour la décider à gazouiller en bambara.

Elle continue à être charmante, cette pauvre gamine, câline et affectueuse au possible et dévouée à Renée qu'elle adore. On ne peut plus réprimander celle-ci sans que la négrillonne pleure. Ce n'est pas cependant que Renée n'abuse de cette adoration, vous vous en doutez!... Belvinda se prête à tout. C'est le bon chien. Il faut les voir toutes deux au bain; je n'arrive pas à les sortir de l'eau!... Et quelles parties, ensuite ! A des moments leurs jeux s'arrêtent : on se raconte des histoires; et, si cela lui chante, la noire danse des danses de son pays, fredonne ses chansons, ou, à propos de rien, raconte des morceaux de son existence, d'affreux épisodes de sa vie de misère, du massacre des siens à son séjour chez le roi Tiéba.

Nouvelle interruption. C'est maître Dama, notre cuisinier qui assommait sa femme. J'ai dû intervenir violemment. La pauvre petite Kadédia est maintenant assise à mes pieds, n'osant plus bouger, durant que Paul menace Tortillard de lui casser les reins s'il récidive.

Badumbé, 22 février.

Le repos n'a pas profité à notre monde. J'ai dû encore sangler les ânes moi-même. Il y en a deux par bonheur

qui ne portent plus rien. Penda et Kadédia montent tour à tour dessus. Un troisième très peu chargé sert alternativement à Mahmadi, à Mahmadou et à cette brute de Dama.

Ma rancune contre ce dernier tombe devant sa drôlerie. Imaginez-vous qu'il est arrivé tantôt coiffé du.... comment dirai-je cela ?... du vase peu étrusque et de métal émaillé que nous avons emporté pour les enfants. Ledit vase, au camp, reste à demeure sous leur tente pour que les petites n'aient pas de prétexte à s'écarter dans les buissons ; (je m'imagine toujours qu'il y a des serpents !...) Cet ustensile est généralement oublié, le matin, et, découvert à la dernière minute, est attaché au chargement d'un bourricot, sur les flancs duquel il brinqueballe à grand bruit, jusqu'à ce qu'il dégringole. Et pendant toute l'étape, nous avons beau nous fâcher : on ne voit, on n'entend que lui !... Or, voilà que tout à l'heure, Dama-Tortillard sur son baudet m'arrive coiffé de ce malheureux vase. C'était à mourir de rire.

« Pardon, ma madame, il fait beaucoup chaud, j'avais mal à mon *bob* (tête) ! »

Ce matin, même paysage forestier qu'avant-hier, entre les deux chaînes de hauteurs. Le fleuve est invisible sur notre gauche. Mêmes teintes automnales aussi. Petits arbres et feuilles lie-de-vin. Le ciel plus bleu que jamais. Des cigales (ou des insectes stridant comme elles) s'arrêtent à peine sur notre passage. Puis, de temps en temps l'éternel *marigot*, avec son lit de roches à formes régulières. Des fois, ce sont des pavés cubiques, d'autres fois des dalles, les uns et les autres si géométri-

quement réguliers, que ce lit de ruisseau a l'air d'une de nos vieilles routes, ou d'une ancienne voie romaine. Mon mari me fait remarquer des ardoisières très exploitables.

A gauche, dans la direction du fleuve, ces *marigots* sont tout à fait à sec; mais, à droite, sous des arbres que l'humidité de la berge a sauvés et qui, seuls, fournissent une note exotique, il reste souvent, dans un creux, une flaque d'eau survivant à l'ombre, et jolie comme tout, par constraste. Hélas! elles sont pourries, ces mares croupissantes ; et, pourtant, impossible d'arrêter nos porteurs. Lâchant leur charge, ils se précipitent tous pour y aller boire. Demain, ils s'étonneront d'avoir la fièvre!

L'étape a été dure. Les deux Damas et mon palefrenier restaient en arrière. Chacun traînait la jambe, conséquence du repos d'hier et de la double ration accordée à notre personnel! Il nous a fallu quatre heures pour faire 18 kilomètres !!!...

Je n'ai pas voulu m'installer à Badumbé même, où la fièvre intermittente sévit. Nous campons plus loin, près du Backoï, mais non en contre-bas, sous un des rares arbres de la rive. De là, Badumbé nous apparaît à moitié mangé par les hautes herbes.

L'ancien poste est une grosse maçonnerie qui menace ruine et a un peu le type de tous les fortins que j'ai vus tant au Soudan qu'au Sénégal. Bâti au confluent du fleuve et de marigots formant étangs stagnants en certaines saisons, il passe pour absolument malsain et n'est plus

habité. Entre ses murs et notre campement, sur un plateau moins malsain, les magasins et les bureaux sont établis... dans des cases cubiques en paille et roseaux (*sic*). On y vit à même le sol !

J'ai vu le bureau télégraphique qui n'est pas mieux installé. Un aimable employé, mulâtre et civil, nous en fait les honneurs et s'excuse de ne pas nous offrir de sièges. Il n'en a point ! ni de pendule non plus, — ni rien pour tout dire. Son propre siège est une caisse vide. Impossible de régler nos montres, d'écrire autrement que debout nos dépêches, impossible aussi d'obtenir de la monnaie quand nous payons nos télégrammes.

Badumbé est cependant important. De Dioubéba, point terminus du Decauville, en effet, jusqu'ici, le Backoï est navigable aux pirogues. Il cesse de l'être au-dessus du poste. Le ravitaillement et l'envoi des munitions se font donc par eau, et c'est à Badumbé seulement que commence le charroi par les voitures Lefèvre, de l'artillerie, voitures en fer, à deux roues. Tout se concentre donc ici. C'est un dock militaire. Mais quel pauvre dock!... Je vois en plein soleil, *sur la terre même*, des rangées de caisses qui se grillent. Ce sont des provisions diverses adressées par les fournisseurs de Kayes, de Saint-Louis ou de France, à nos officiers et sous-officiers en colonne. Elles attendent une « occasion », c'est-à-dire que les voitures Lefèvre n'aient plus de munitions et de vivres ordinaires à transporter au Niger. Cela ne se produira qu'en mai, — c'est-à-dire à la fin de la colonne ! D'aucunes sont là depuis des mois, et les destinaires de plusieurs sont déjà morts ou ont été tués !

Quelle incurie!... Pourquoi ne pas les mettre au moins à l'abri de la chaleur et des tornades?... L'argent qui doit manquer sans doute ; et puis, l'insouciance militaire...

Le poste est commandé par un sous-officier d'artillerie qui a fort à faire avec la comptabilité compliquée des rations qu'il distribue aux ayants droit de passage. Nous lui rendons les deux chèvres qui nous restent, et, contre un *bon*, il nous donne dix moutons ainsi que les autres vivres nécessaires à la partie officielle de notre caravane. Les noirs se précipitent sur leur mil et maïs, et nous sur du pain frais. *All right!*

Jeudi, 23 février.

Nous sommes encore à Badumbé, sous le faux cerisier qui abrite nos tentes...

Paul m'a présenté hier un lieutenant d'artillerie, M. Ducret, chargé ici de préparer les convois destinés au Niger avec les colis qu'il reçoit de Dioubéba par les pirogues. C'est un très aimable officier. Nous l'avons gardé à dîner et ç'a été une bonne soirée de causerie non soudanaise. D'autant, — il faut le noter, — que nous avons eu la jouissance d'avoir presque froid, au dessert. Nous dînions en plein air, comme d'habitude, mais le vent de la rivière est devenu tout à coup si frais que nous avons dû faire allumer du feu, autour duquel les exilés ont bavardé longtemps. Ce frisson que nous avions eu, puis cette flamme, nous rendaient la France... A température égale, on aurait eu chaud à Paris. Tout est relatif!

Mais cette parenthèse ne vous dit pas le pourquoi de la prolongation de notre présence ici. C'est que le lieutenant et mon mari ont arrangé hier soir pour aujourd'hui une chasse à l'hippopotame. Et me voici seule à les attendre, un brin inquiète pour tout dire, griffonnant au crayon sur ce journal pour tuer le temps, pendant que Renée et Belvinda jouent bruyamment, afin de n'en pas perdre l'habitude.

Les chères petites ont dormi, cette nuit, comme des loirs, malgré les hyènes. Jamais je n'en avais encore autant entendu. Et je ne m'y habitue point. Il a fallu attacher Typ. Le bon lévrier, le poil hérissé, voulait leur donner la chasse.

Le temps ne veut pas couler... Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Paul ! J'y penserais moins si j'étais en route. Une fois prise l'habitude des étapes quotidiennes, le repos est décidément le contraire du repos...

Je suis lasse de ce Badumbé. Vu de notre camp, le poste a l'air de garder un défilé, celui par lequel nous sommes venus, la vallée de Backoï, entre les chaînes de hauteurs rapprochées. Vous ai-je dit que, ce poste, on le réparait? On ne veut pas sacrifier ces moellons; et l'expérience n'y fait rien. On va donc s'y réinstaller à côté des mares que forme le marigot à son confluent avec le Backoï et qui, huit mois sur douze, soufflent la mort. Pauvres, pauvres soldats !... Et qui accuser ? Les médecins n'osent-ils pas dire à l'autorité ce qu'ils avouent aux particuliers? Ou bien cette autorité ne tient-elle pas compte de leurs avis ?... Je ne sais. Ce que je puis, en

tous cas, affirmer, c'est que les quelques troupiers blancs employés ici (magasins militaires et services divers) répugnent à pénétrer, en corvée, dans ledit poste « de peur d'y pincer quelque chose ».

Mes porteurs sont décidément de vrais sauvages. Ils sont en train de dévorer leurs provisions de demain et d'après-demain, voire des jours suivants. Après quoi, ils geindront. Quels estomacs !... Ou plutôt peut-être, quelle peu substantielle nourriture, ce mil !...

Mon mari me disait en riant qu'il commençait à s'expliquer l'inintelligence de la majorité des noirs (950 sur 1000, de par l'état social résultant de l'esclavage). Il rappelait que les facultés intellectuelles sont généralement développées chez nous à l'inverse des muscles, que les charretiers, que les déménageurs, camionneurs, forts des halles, que tous les ouvriers vivant de leur force étaient, sinon moins « débrouillards », en tous cas moins intellectuels que les ouvriers vivant de leur adresse, de leur tact manuel et non de leurs biceps. Et il concluait que l'infériorité cérébrale de nos porteurs pourrait bien être le fait de leur vie de *bêtes de somme,* et surtout provenir de ce que tous les nègres, dès l'enfance, portent des fardeaux sur la tête, cette compression cranienne devant agir sur le poids et la forme du cerveau.

Le certain c'est que les enfants sont relativement intelligents et ne deviennent abrutis qu'une fois adultes. D'après beaucoup d'officiers, de précoces excès seraient, il est vrai aussi, la cause de ce changement...

...Mon mari est enfin revenu avec le lieutenant, et il est si enthousiaste de sa chasse, si désireux de la recommencer, que, redevenue brave, j'ai décidé de les accompagner demain, non pas afin d'essayer de chasser, moi aussi, mais pour voir les hippopotames. Paul ne tarit pas sur sa journée. Il a découvert une île ravissante avec des lianes et des arbres « pour de vrai » qui l'a transporté bien loin du Soudan. « Et puis de l'herbe et des oseraies *de France !...* » Comment résister à la tentation d'aller voir ça et les muffles des hippopotames tout roses à fleur d'eau?...

Vendredi 24 février.

Le bonjour du matin nous est donné par les roucoulements des tourterelles, l'oiseau le plus répandu du Soudan. Depuis le départ, je ne vois qu'elles sur les tentes, sur les toits des cases, partout. Et si familières !... Elles se lèvent seulement quand mon cheval arrive dessus.

Ici comme ailleurs elles abondent, et en les entendant je pouvais me croire en Seine-et-Oise, dans mon jardin de jadis, devant la volière, tandis que je promène les petites au bord du fleuve, avant que le soleil soit trop haut.

Renée se lave les dents, chemin faisant, à la façon des nègres du Sénégal et du Soudan. Elle se fait donner par Mahmadi des petites tiges de bois, de la grosseur et de la longueur d'un porte-plume d'écolier, que notre domestique coupe sur un certain arbuste assez commun. C'est

à la fois la brosse à dent et le dentifrice, car en frottant sur son ratelier l'extrémité de ce bâtonnet, les fibres du bois s'écrasent et expriment leur sève. Au début je croyais naïvement que les noirs suçaient et mâchaient du bois de réglisse!... Je laisse faire les enfants, ce système donnant d'excellents résultats. Nègres et négresses ont la plus belle dentition du monde. J'espère même que, fini le régime du sabre et des colonnes, un colon intelligent songera à faire analyser ce dentifrice primitif dont l'exploitation l'enrichira.

Nous avons pris notre bain à la même place qu'hier, sous une espèce de saulaie, aussi peu exotique que possible, d'ailleurs charmante. J'ai remarqué des « demoiselles » pareilles de forme à nos libellules, mais d'une belle couleur rouge sang. C'est joli comme tout: on dirait un vol de rubis.

Déjeuné chez le lieutenant, dans son gourbi de paille. Les quelques cent mètres à faire ensuite pour revenir à notre campement m'ont semblé durs, tant il faisait chaud. Nos moutons eux-mêmes haletaient. Cependant, la plupart des races soudanaises n'ont pas de laine, mais du poil et ressemblent à des chèvres.

C'est assez piquant que je note cette chaleur quelques lignes après avoir noté la fraîcheur des nuits. A tout dire, depuis que nous sommes en route, je n'ai pas encore vraiment trop souffert de la température. Cela va venir, me dit-on, avec mars et avril. Il fait cependant souvent des 38 et des 39° à l'ombre, l'après-midi. Mais, voilà, cette excessive chaleur est prévue, ne surprend pas; et puis on est re-

lativement outillé contre elle, si bien que, sans paradoxe, on en souffre moins qu'en août à Paris !... (En sa qualité de capitale d'une région tempérée, n'est-il pas vrai que le froid et le chaud sont également insupportables dans ledit Paris où l'on ignore également le bon chauffage du Nord et l'ombre artificielle du Midi ?...)

Ici, d'abord, la chaleur est généralement sèche, en cette époque de l'année du moins. Le terrible, c'est plutôt la réverbération, laquelle demeure atroce, et l'absence d'ombrages, due au déboisement, à la saison et à l'essence des rares arbres survivant dans la brousse : faux acacias, gommiers, etc., pareils à des plumeaux hors de service, avec leurs feuilles minuscules, clairsemées, incapables de faire écran. Peut-être même s'habituerait-on à cette chaleur, sans les lectures, sans les conversations locales, sans l'idée qu'on garde du danger. On en souffre plus par l'imagination qu'autrement. Savoir que si l'on enlève son casque le temps de s'éponger le front, ce sera l'insolation, la mort : cela ne laisse peut-être pas toute indépendance à l'appréciation.

Il y a bien la soif, mais on s'y fait, moi du moins. Mon mari qui fume est sans doute d'autre avis. Mais n'empêche qu'il y a des heures où l'on vendrait son âme pour un morceau de glace ! Boire tiède dans cette fournaise est écœurant ; mieux vaut ne pas boire. Si ce n'était pour les miens, je me consolerais donc de voir disparaître nos dernières bouteilles. Si, comme on nous le dit, il n'y a plus de vin à Kita, nous boirons de l'eau dorénavant. Et quelle eau ! En une heure, les bougies des filtres s'encrassent !

En attendant, je vais faire préparer le bûcher pour ce soir. Nous nous chaufferons à l'heure du café, après avoir rôti au tantôt. On me l'a dit à Kayes : « Quand vous n'aurez plus besoin de couvertures, la nuit, même auprès des fleuves, alors seulement vous entrerez dans la vraie saison soudanaise ! »

Vendredi soir.

Eh bien j'y suis allée à cette chasse à l'hippopotame et j'en reviens ravie, après avoir eu très peur au début.

Du barrage rocheux qui arrête ici la navigation du Backoï nous sommes partis dans deux pirogues (manœuvrées chacune par un *laptot*), mon mari et moi dans une embarcation, le lieutenant seul dans l'autre. Paul n'a pas exagéré. Les rives sont verdoyantes, très françaises d'aspect, le bambou rare et noyé dans des bouquets d'une espèce de saules. Et j'ai vu la fameuse île : un vrai dessin de Riou pour un livre de Jules Verne. Elle est immense, et sa végétation vierge est superbe, quoique insuffisamment exotique. Que de bêtes, mon Dieu ! Le paradis d'un chasseur...

Elle n'a pas de nom, cette île. Le lieutenant, qui travaille à la carte de la région, m'a demandé à lui donner le nôtre. En outre, les deux bras de la rivière qui l'entourent devront s'appeler le bras *Renée* et le bras *Raymonde*, pour rappeler mon passage et celui de ma fille. Me voilà toute fière ; mais, hélas, je crains bien que l'autorité militaire ne ratifie point ce parrainage « pékin » !...

L'île dépassée, le Backoï rétréci est plus profond. Nous

avançons, et, tout à coup, un cri s'élève, le beuglement d'une gigantesque trompe de tramway. En même temps, je vois à 50 mètres de la pirogue, un énorme muffle rose saillir, lancer un jet d'eau et disparaître. Paul et le lieutenant ont tiré en même temps, et j'ai à peine entendu les détonations, tant j'étais effrayée. L'hippopotame n'avait qu'à soulever notre pirogue... Ça c'est vu. Bref, j'avais eu bêtement et horriblement peur.

Toutefois, je me suis raidie; j'ai voulu continuer, d'abord pour ne pas désoler les chasseurs, et ensuite, expliquez cela comme vous voudrez, parce que cette poursuite n'a pas tardé à me passionner. Déjà, d'autres cris de trompette géante se faisaient entendre au loin; les *laptots* ont pagayé plus fort; et j'ai revu non pas un, mais cinq ou six hippopotames, leurs muffles plutôt. Au moment où l'on n'y pense pas, en un point qu'on ne surveille pas, des fois à quelques mètres à droite ou à gauche des pirogues, ils surgissaient, respiraient, faisaient leur petit jet d'eau, et pfff..., plus personne !... Paul et l'officier de tirer, bien entendu ; mais c'est plus difficile que d'abattre son oiseau au tir aux pigeons. L'apparition est archi-rapide, et les naseaux qu'on aperçoit sont, à 100 mètres et même moins, une cible bien minuscule. Cependant les balles Lebel de mon mari et les balles de la carabine Gras du lieutenant ne manquent pas toutes leur but, car souvent l'eau se tache de sang. Chaque fois, je bats des mains. Par malheur, même tué raide, l'hippopotame ne remonte pas à la surface, et le *laptot* m'explique qu'on retrouvera seulement dans deux ou trois jours les victimes au barrage de rochers de Badumbé,

où le courant les amènera. Là les nègres du village se partageront leur chair, pour la boucaner, et leur cuir pour l'utiliser de diverses façons.

Alors je m'impatiente. J'aurais voulu voir en entier le corps d'un des monstres. A peine ai-je aperçu, et de très loin, un jeune, de la taille d'un fort bœuf, qui d'une berge dévalait à la rivière. Mais au retour, comme nous nous pressons, la nuit proche, voilà que dans le second bras de l'île (un bras que nous étrennons, s'il vous plaît, car nul blanc n'y a encore passé !) un hippopotame apparaît subitement à l'avant de la pirogue du lieutenant qu'il soulève. Le bateau par bonheur n'a pas chaviré ; et ça été si bref que je n'ai pas eu le temps d'avoir peur, de crier. Il y avait là peu de profondeur. La durée d'un éclair, j'ai pu découvrir le dos de la bête, quelque chose d'énorme, d'horrible... Brrr !... Et j'ai été bien contente de quitter « notre » île, non sans échouages variés dans le bras « Renée » et d'atteindre enfin le barrage, d'où par la rive gauche, nous avons gagné notre camp en cinq minutes.

...Et maintenant fermons le cahier ! Notre hôte le lieutenant vient de nous quitter pour aller à la rencontre du convoi militaire n° 1 arrivant de Kita. La chasseuse (?) d'hippopotames doit redevenir maîtresse de maison.

« Mahmadi ! du bois au feu, une nappe propre et du thé pour les arrivants !... »

Samedi 25 février.

Oh ! les délices de Capoue-Badumbé !... Fatigués de leurs deux jours de repos, nos domestiques ne voulaient pas se

lever ce matin. Nous n'avons pu partir qu'à 8 heures.

Tandis qu'on ployait les tentes, remarqué deux porteurs assis sur leur charge en attendant le signal de la mise en route. L'un deux se plaignait d'un mal de tête, et l'autre lui soufflait doucement sur les tempes et sur le crâne, entre deux invocations marmonnées. Curieux, n'est-ce pas? cet hypnotisme primitif. Le patient s'est déclaré soulagé et a repris sa caisse. Ces lourds fardeaux sur ces têtes d'homme, on s'y habitue mal. Je ne sais pas avec cela pourquoi ces pauvres diables ont la manie de se raser. Ils ont l'air chauve. Ces crânes noirs et luisants ressemblent à des boulets...

Accompagnés par le lieutenant, nous avons traversé le village de liberté[1] et pris à travers bois (?) jusqu'à la route où notre aimable guide nous a quittés. Quand je dis : route, c'est une façon de parler. Cependant c'est là la voie « carrossable » que les rapports du colonel disent exister jusqu'au Niger ! A peine plus large que les sentiers par nous suivis jusqu'ici, elle ne s'en distingue qu'aux traces des roues de fer des voitures Lefèvre, lorsque le sol est poussiéreux, ou que par des roues elles-mêmes oubliées, perdues, et jalonnant la brousse. (J'ai dit, hier, je crois, que la route, que le charroi desdites voitures Lefèvre commençaient à Badumbé...)

Nous mettons près de quatre heures pour parcourir 16 kilomètres. Au fait, peut-être y en a-t-il 18?... Chacun au Soudan apprécie les distances à sa façon. C'est même le gros sujet de discussion entre officiers.

1. Voir page 79.

Arrivés à Fangalla, village banal, nous piquons des deux pour chercher un campement au bord du fleuve. Mais on nous court après. Les officiers du convoi n° 2 sont ici, en route pour Badumbé, d'où nous venons, et cantonnent dans le village avec leurs voitures et leurs 120 mulets. Ils nous arrêtent, se présentent et nous forcent aimablement à partager leur déjeuner.

Tantôt, à notre tour, nous leur avons fait violence en les empêchant de partir à 4 heures pour leur seconde étape de la journée. Nous les avons gardés à dîner à notre campement sur la berge, sous deux vrais beaux arbres. Ces messieurs ont tous fait campagne au Tonkin. Vous pensez si Paul a été heureux de parler d'Indo-Chine !

Que je n'oublie pas de noter sa nouvelle chasse à l'hippopotame, en pirogue, avant le repas. Mon mari avait prêté sa carabine à un des officiers qui, en fait d'hippopotame, a tué un superbe poisson *capitaine* de la taille d'un fort saumon. La balle Lebel n'a pas atteint la bête cependant ; mais la commotion l'a étourdie. A Tamaris, j'ai vu ainsi des poissons tués par l'explosion d'une torpille éclatant en rade assez loin d'eux.

Ce coin nous laissera sans doute des regrets. Arbres et eau, tout y est charmant. L'île qui nous fait face, pour être plus petite que *la nôtre*, celle d'hier, n'en est pas moins exquise.

Dimanche, 26 février.

Étape de moins de deux heures ; 6 à 7 kilomètres. Nous sommes aux chutes de Billy. C'est le même paysage ori-

ginal et chaotique qu'au Félou et qu'à Kalé[1], moins grandiose seulement, le fleuve moins large.

Nous campons près de l'eau; mais sans tentes, les cases de paille construites par les officiers des convois et réparées, il y a trente-six heures, par nos hôtes d'hier étant suffisamment spacieuses et confortables. Ce sont des huttes cubiques faites de branchages, de bambous et de paille, et portant un toit épais de chaume. On les construit en moins d'une heure. Par malheur, au départ, les noirs manquent rarement de les incendier!

Baignade dans une cuve naturelle parmi les roches; développement de clichés photographiques; leçon de lecture à Renée : voilà l'emploi de mon dimanche.

27 février.

Réveil à 4 heures et demie. Une claque au chef ânier plus paresseux que de coutume a activé le mouvement. Au soleil levant, nous étions en route.

Nous suivons les ornières que les convois de ravitaillement ont tracées dans la poussière; celle-ci est insupportable. A droite et à gauche s'étend la brousse ou un semblant de futaie. Paul y pénètre à pied pour chasser, relève force traces de fauves, hyènes ou panthères, et quand il revient une heure après, ne me ramène pas notre lévrier qu'il croyait resté près de moi. Nous voici bien inquiets et l'on décide, si on ne retrouve pas Typ à l'avant-

1. Voir pages 195 et 237.

garde, de l'envoyer chercher au campement d'hier, où son instinct aura ramené la pauvre bête égarée ou poursuivie.

Nous prenons le galop, filant tantôt à travers la brousse, tantôt sur des plateaux rocheux, d'un oxyde de fer qui flamboie. Des marigots desséchés se succèdent, puis de vastes espaces incendiés qui font le paysage hivernal, avec les troncs noirs des arbres calcinés et la cendre blanche des herbes s'étendant au-dessous comme de la neige... A la fin, nous rattrapons nos gens, puis l'avant-garde, le berger. Hélas! pas de Typ!... J'en pleurerais. Mon mari renvoie alors Mahmadou Diop et mon palefrenier le rechercher en arrière; il les stimule par la promesse d'une récompense ; et nous continuons en nous rassurant l'un l'autre de notre mieux.

Jamais encore je n'ai eu aussi chaud. Le chemin de plus en plus poussiéreux ne veut pas finir. Nous rencontrons quelques *dioulas*. Échange de bonjours, avec les captifs surtout qui sont généralement plus polis que les maîtres...

Cinq heures pour faire 23 kilomètres!... Nous sommes donc arrivés tard à Toukolo. Le petit village de ce nom, sur la droite, près du Backoï, ne nous arrête pas, car nous devons camper au second Toukolo, de l'autre côté du fleuve; cependant je m'attarde un instant, à droite, devant quatre tombes européennes assez bien entretenues. Qui dort là?... Je cherche vainement à déchiffrer sur les croix les noms des quatre pauvres compatriotes victimes de la guerre ancienne ou du climat...

Nous avons ensuite traversé le fleuve à gué. Un demi-mètre d'eau seulement au plus profond ; les rochers, il est vrai, sont traîtres et glissants, des trous dangereux les séparent. Bien entendu nous avions fait décharger les ânes et pris les enfants devant nous sur nos selles. Le spectacle nous a bien vite d'ailleurs payés de nos peines, sous forme d'une île charmante où nous avons repris terre sous une véritable voûte de verdure. Cet îlot traversé, ç'a été un second gué moins dangereux et nous avons enfin atteint la rive droite du Backoï.

Là, j'ai eu une jolie peur. Pendant que j'examinais le terrain, cherchant où camper et par bonheur n'ayant plus la petite Belvinda sur ma selle, un gros singe cynocéphale s'est laissé tomber sur mon dos du haut d'un arbre dont l'ombre m'avait tentée. Mon cheval l'a reçu à son tour sur la croupe, s'est cabré et affolé ; et la terreur aidant, j'ai bien manqué me faire désarçonner, peut-être même écraser contre le tronc. Aussi quel soulagement quand le macaque s'est enfui ! Jusque-là je croyais en effet avoir affaire à un fauve et j'attendais le coup de griffe. Ça n'a duré que quelques secondes, cette scène ; mais longtemps je m'en rappellerai !...

Toukolo (le véritable) étant éloigné de la rivière et relativement assez haut perché sur un plateau, nous avons campé au bord du Backoï, à 150 mètres toutefois, à cause de la fièvre, encore que Paul nous traite tous à la quinine préventive depuis notre arrivée au Soudan. Mais, pour le déjeuner et pour l'après-midi, nous nous

sommes fait construire un kiosque de branchages au bord de l'eau même. Des couvertures en doublent le toit de ramées que pourrait percer le soleil, et nous sommes là on ne peut mieux dans les feuilles et dans l'eau. Vraiment, le coin est joli. Sans doute ne le remarquerait-on pas en France; mais au Soudan!... En face de nous, c'est l'île, traversée tantôt entre les deux gués, c'est-à-dire un fouillis verdoyant, que longe un ruban liquide endormi dans son ombre. A nos pieds, au contraire, sous les bambous, les saules et les aulnes africains, c'est un joli petit courant qui fait de la musique sur les cailloux. En se laissant glisser de son pliant, on est au bain; et nous n'y manquons pas, grâce à nos costumes primitifs qui sèchent ensuite sur nous en quelques minutes. Mon Dieu! mais ce serait à adorer le Soudan, si l'on y trouvait toujours ainsi l'arbre et l'eau! Profitons-en du moins! Les enfants en abusent même. Elles font concurrence aux bouteilles qui trempent au frais, à portée de notre main! Paul fait semblant de se fâcher et les imite. « Empêcheur de se baigner en rond! » lui dit Renée-Gavroche. Ce soir, nous aurons double ration de quinine, voilà tout!

A ma bonne humeur, vous pensez bien qu'on m'a ramené Typ!... Le pauvre bon chien était fourbu. Effrayé, en effet, par un fauve ou par les coups de feu de mon mari, il s'était égaré sous bois et, ne nous retrouvant pas, — le lévrier a très peu de nez, d'ailleurs, avec cette chaleur, quel chien garderait son flair? — il avait eu

l'intelligence de regagner le campement d'hier, aux chutes de Billy. L'interprète et le palefrenier l'ont trouvé, dans notre case, à l'endroit même d'où il était parti ce matin à l'aube, et couché entre les places qu'occupaient nos deux couchettes.

A noter, en passant, que les noirs sont bons et charitables. Notre voleur de Dama avait eu l'idée, à peine arrivé ici, d'envoyer un homme à la rencontre de ses camarades partis à la recherche du lévrier afin de leur porter à manger et à boire. Bien il fit, car les deux messagers sont arrivés éreintés, et sans ce ravitaillement nous auraient rejoints bien plus tard. Quant au bon Typ, il était à moitié mort. Nous avions les larmes aux yeux en lui faisant fête. Rie qui voudra !... Sans notre enfant, c'est nous qui, sans souci du soleil, aurions rebroussé chemin pour retrouver le bon « demi-frère » !

A dîner, distribution générale de quinine. Le chien en reçoit sa part. Mais notre gaîté dure peu : — nous n'avons plus de vin. On a dû nous en voler, car même en faisant la part des invités traités aux dernières étapes, nous devions en avoir pour deux ou trois jours encore. Nous voilà forcés de boire de l'eau additionnée d'un peu de cassis pour l'illusion des yeux. Mais Paul a envoyé tantôt un porteur en chercher à Badumbé : — aller et retour 86 kilomètres que le noir, grâce à quelques noix de kola et à l'appât d'une récompense, va faire en vingt-quatre heures ! Demain soir nous aurons douze bouteilles de vin, — de quoi atteindre Kita. Si, là, nous n'en trouvons pas, il faudra bien se résigner à ne plus boire que

de l'eau d'ici à quelques mois. Et quelle eau ! Une fois éloignés du fleuve, ce sera celle des creux survivant dans les marigots que j'ai vus. Pouah !...

Mardi 28 février.

Les chevaux, le mien du moins qui boite atrocement, n'en peuvent plus. Nous nous — nous leur — accordons repos.

Journée de baignades et de chasse : singes, martins-pêcheurs, guépiers, etc... Lessive, bien entendu.

Un noir du village proche nous apporte à acheter du *dolo*. C'est une boisson à goût de bière aigrie ou de cidre sûr qui, fraîche, fait cependant plaisir, mais qu'on ne peut conserver que quelques heures. Nous grisons nos porteurs non musulmans avec cette triste boisson qu'on obtient, je vous l'ai expliqué, en faisant fermenter du mil. Ceux de nos porteurs enrégimentés dans l'Islam n'ont pas, à cette occasion, l'attitude des Arabes vrais fidèles. Un respect humain les retient seul de boire, non la foi. En religion comme en tout, les noirs sont des singes.

1er mars.

Départ à 6 heures du matin seulement.

A gauche, en montant l'éminence qui domine la rivière à laquelle nous tournons le dos, je remarque trois tombes européennes et, tout près, une tête d'éléphant « préparée » par les fourmis comme par les naturalistes d'un muséum.

Après, c'est de nouveau la brousse. Nous avons monté, nous monterons encore jusqu'à ce que nous soyons sortis définitivement de la vallée du Backoï duquel nous ne nous éloignons que pour y revenir. Des traces de roues laissées dans la poussière par les voitures Lefèvre nous indiquent notre chemin.

Un vague sous-bois sans ombre. Les hauteurs reparaissent à l'horizon, pas très loin, — de simples buttes rocheuses. Ça évoque, si ça ne les rappelle pas, les environs de Toulon, des Sablettes à Six-fours. Certains arbres, certains arbustes plutôt, jouent l'olivier et les reflets de l'envers de ses feuilles ; et la roche a la couleur de là-bas, le dessin aussi.

Mais voici que la nature tropicale se révèle. Des bambous surgissent, trop souvent rôtis, hélas! toute eau tarie dans les combes où ils poussent.

Je remarque un arbre nain, japonais d'aspect, qui porte des fleurs blanches sentant à la fois le syringa et l'oranger.

Toutes les fleurs que j'ai vues jusqu'ici au Soudan ont la forme de la clochette, du liseron.

Sur le sol, il y en a de jaunes, telles des champignons, sans feuilles ni tiges visibles, et inodores.

Fréquent aussi, un arbuste également tortillé à la japonaise, avec des fleurs rose-rouge, sans odeur celles-là et de la forme que j'ai dite, mais plus allongées et rappelant certaines orchidées que j'ai vues chez Labrousse.

Les futaies se suivent, maigres, sans ombre, et les plateaux rocheux. Relevé des traces d'antilopes de

haute taille, — des « vaches sauvages », dit Dama. Les herbes sèches donnent de loin l'illusion d'une culture d'épis alignés ; et la terre noire de cendres, dans des sillons naturels, est pareille entre ces graminées à de la terre de bruyère. Quelques vrais arbres se montrent, des arbres à soie, sans feuilles en cette saison, mais portant de grosses coques, de la taille parfois de petites bananes et remplies d'une soie végétale, d'un exquis duvet blanc argent.

« Une des richesses futures du Soudan! » m'explique Paul, qui en collectionne des échantillons variés. Cette soie a été examinée à Lyon et a été reconnue industriellement utilisable. Dès à présent, en tous cas, on en ferait sur place du papier admirable, du simili-japon, si bon marché, que le futur journal de Kayes pourrait l'employer !... »

Trois heures vingt-cinq pour parcourir 15 kilomètres ! Quand le vent cesse, la chaleur devient intolérable et la poussière me rappelle les environs de Tanger, ce qui n'est pas peu dire !

Rencontré des *dioulas*. Un de ces marchands qui vendent de tout, et particulièrement de la chair humaine, a juché sa fille sur un bourricot, — ce à quoi on la distingue des petites esclaves que le trafiquant traîne à sa suite, affreusement chargées...

Nous avons tourné sans doute, — je n'ai pas la carte sous les yeux, Paul ne s'en séparant point, — car voici un pont sur le lit sec d'un marigot, et à la droite de celui-ci, après des coupures bizarres, le cours d'eau

où se jette ledit marigot quand il n'est pas comme aujourd'hui tari.

L'endroit s'appelle Kobaboulinda. Nous campons à deux pas du confluent du marigot et du cours d'eau (le Backoï encore !), dans une vague île qu'entourent seulement des flots de sable fin. Mais l'île est plantée d'arbres et domine les environs, ce qui est excellent et pour la malaria et pour les fauves. Et puis, ce sable rend à Renée la plage de Boulogne. Quelle partie !... Belvinda l'imite. Les enfants de toute race adorent décidément gâcher le sol, faire des pâtés. « Survivance des habitudes primitives!... Atavisme ! », dit mon mari. Et voilà que, pour lui donner raison, nos porteurs s'amusent aussi, cabriolent, se roulent dans ce lit de sable moelleux, mais chaud. Sous couleur de nous ménager un chemin permettant à la « madame toubab » de circuler entre le perchoir qu'est son île et la plage que fait l'embouchure du marigot, ils s'offrent, les pauvres grands singes noirs, la même partie que mes filles !...

Je suis restée un bon bout de temps à les regarder; et je partageais leur bonne humeur, car le coin est enfin tropical : il y a des lianes et des bambous, autour et au-dessus de nos tentes, dans l'îlot verdoyant. Paul, pendant ce temps, chassait, mais il n'a pu, vu le vent, atteindre ni caïman, ni hippopotame, ni aucun gros gibier et a inutilement relevé des traces de biches et de fauves; — l'odeur du blanc, *que les noirs et les animaux sentent tout comme nous sentons la leur*, avait vidé les berges et le barrage.

On s'est rabattu sur la pêche. Un porteur a réussi à

nous attraper un gros poisson « capitaine » de la taille d'un saumon moyen. Puis, la baignade de rigueur nous a menés jusqu'au dîner dont la fin a été marquée par un incident comique.

A la nuit, m'étant aperçue que Boubou n'avait pas lessivé tous ses torchons de cuisine, je l'avais renvoyé à sa besogne. Tout à coup, je l'entends sangloter. Ce grand niais, ne nous voyant plus près de lui, avait peur!... — peur du caïman!... J'ai fini par comprendre, — je vous ai déjà parlé, je crois, de ce préjugé noir[1] ? — qu'il se croit de la famille du caïman. Tel autre de nos gens se croit de la famille des perdrix, etc., etc... Mon imbécile d'interprète n'a pu d'ailleurs m'expliquer si Boubou avait craint de manquer de respect à son aïeul avec sa brosse et son savon, ou s'il avait redouté simplement son coup de dents!

Jeudi 2 mars.

Bonne nuit sous nos tentes abritées par les lianes et les bambous, dans la musique berceuse de l'eau sur les roches. A 4 heures, nous étions debout, au clair de lune, mais les préparatifs nous prennent près de cinq quarts d'heure. Enfin, nous quittons l'îlot et nous venons, au bout du pont d'hier, reprendre la route, —

1. Cette superstition est d'origine peulhe, donc égyptienne. Mais en dehors des Peulhs, presque tous les noirs la partagent, fétichistes ou musulmans. Chaque individu a son parent animal, et certaines races aussi ont chacune leur bête fétiche, leur *tenné;* et leur nom rappelle ce patronage ou cette filiation.

la piste plutôt, — de la veille. Paul est parti en avant pour chasser. Quand le soleil se lève, j'entends au loin, très loin, son premier coup de fusil, et, les petites ne risquant rien, encore ensommeillées et bien bouclées sur leur ânesse, je veux le rejoindre. Tout à coup, une panthère, ou tout au moins un félin tacheté, passe devant moi et s'enfuit. Trois ou quatre bonds, et je n'ai plus rien vu, *la bête*, sans doute rabattue par Paul, *ayant eu aussi peur que moi!* Mais mon cheval avait eu le temps, d'abord de se cabrer, ensuite de s'affoler; et, une fois maîtresse de lui, je me voyais égarée dans la brousse, quand mon palefrenier me retrouva et me remit dans la bonne direction.

C'est égal, voilà des émotions que je n'ai jamais eues au bois de Boulogne! J'ai beau savoir que le fauve n'attaque jamais... *le blanc*, ça m'impressionne tout de même!...

Nous avons laissé à droite le sentier que suivent les convois et gagné Badougou à gauche. C'est un village quelconque, mais encadré dans un paysage assez joli, grâce aux hauteurs rocheuses et boisées rompant la monotonie de la brousse. Et puis, il y a des arbres véritables, dont des karités (l'arbre à beurre); des vaches enfin, donc du lait.

A neuf heures, nous étions ici, à Goniokory, autre village, plus grand, que signale de loin un beau baobab. Nous laissons les cases à gauche et nous allons camper au bord du fleuve, sous une voûte de vraie verdure, d'ombre réelle. Ce coin est exquis. Des perruches y volètent; l'eau, des deux côtés d'un beau barrage de roches,

est pure et attirante ; et une joie de Robinsons nous prend tous, la bonne fortune du paysage joli et de l'ombre naturelle se doublant de surprises à l'adresse de notre gourmandise. On vient du village nous offrir en cadeau — lisez : à acheter — des poulets, des œufs, du lait, du beurre et des choux de rônier qui vont nous faire d'adorables salades.

Les rôniers ainsi sacrifiés ne sont pas les grands arbres que j'ai dépeints, mais de tout jeunes rôniers ne poussant encore que quelques palmes hors du sol ; et le chou est constitué par le cœur même du palmier futur. C'est un gros cylindre vert dont la première couche un peu ligneuse, enlevée à coups de sabre, laisse voir un autre cylindre d'un beau blanc verni et comestible celui-ci. Ça a un bon goût de noisette ou d'amande, et, en salade, c'est un régal.

Ce confort relatif, la joie du joli site me terrassent. Une paresse me gagne. Au début, je suis pleine d'ardeur. Je projette de recopier à l'encre les notes des jours précédents écrites au crayon ; et le temps se passe. Paul veut m'emmener chasser ; les petites veulent aller à l'eau : — tant pis pour ce pauvre Journal !

Notons donc seulement que du baobab de Goniokory à notre campement au bord du fleuve nous avons eu pour guide un négrillon baragouinant français et très fier de sa science. Il a été élève, nous a-t-il dit, de l'école des missionnaires de Kita. Paul triomphe. « Moins de canons et plus d'écoles », c'est sa devise. Et il ajoute que ces écoles, il ne faut pas les confier aux pères que je vous ai

décrits à Kayes, pauvres religieux dévoués, mais ignorants, courageux mais sans le sou, qui sont venus là-bas lui demander sa protection afin d'obtenir je ne sais plus quoi et qui sont à la fois incapables de tirer parti de leurs concessions agricoles et de former des élèves utilisables par notre colonisation. Il doit avoir raison. Les ordres religieux sans argent sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Je me rappelle aussi un affreux bonhomme rencontré près du village. « Tu vois, ma madame, m'a dit l'interprète, nous avons aussi des blancs ! » Hélas ! ledit blanc était un horrible albinos, grêlé, presque aveugle — un malinké, m'a-t-on dit.

Même jour.

Je reviens d'une promenade charmante avec Paul. Il a fini par dénicher une pirogue et un noir pour la mener. Coût : cent sous.

Et nous avons remonté l'étroit Backoï au-dessus de notre campement et du barrage, entre deux murailles de rochers merveilleux, souvent abrupts, dont une végétation vraiment équatoriale peuplait les interstices. Même hors du Soudan, ce coin semblerait beau. Quelques roches y affectent des figures qu'on dirait taillées de main d'homme. Entre autres, j'ai vu un masque coiffé d'un bonnet phrygien. Ces murailles ont des hauteurs de cinq étages, et quand le soleil s'est couché, — nous revenions alors, — ce couloir d'eau entre ces remparts était superbe... Je voudrais bien que Paul décrivît cela quelque part. Moi je n'ose pas essayer...

N'empêche que nous nous sommes un peu querellés. Il chassait, tiraillant à l'avant ; moi assise à l'arrière ; et je m'impatientais quand il ne tuait pas raide la pièce visée[1]. J'avais tort. Notre nègre n'a jamais compris qu'il devait cesser de nager quand mon mari épaulait. Un coup de sa pagaye agitait notre périssoire au moment du coup de feu, et la bête au lieu d'être foudroyée, voletait ou trottinait encore, blessée seulement. Nous avons vu ainsi des pigeons verts, des singes et d'autres animaux de moi inconnus nous échapper, sans parler de ceux qui ont succombé sur des arêtes de roc où notre noir n'a pu aller les ramasser, la muraille étant à pic. Je ne me croyais pas féroce... C'est drôle comme ça vous gagne, la passion de la chasse! J'applaudissais, comme aurait fait Renée, aux beaux coups de Paul, et je l'appelais maladroit quand la pièce ne tombait pas à l'eau dont le courant l'amenait à portée de la pagaye de notre piroguier...

Tout de même, nous sommes revenus avec une charge de gibier suffisante pour deux ou trois repas de notre caravane de 39 personnes, dont 36 noirs, c'est-à-dire 36 *doubles-estomacs !*

Avant de me coucher, je veux noter aussi que la première visiteuse et vendeuse de... cadeaux, venue au camp ce matin, une belle fille, ma foi, est une des femmes du capitaine Mahmadou-Racine, le seul officier indigène de ce grade, un petit Murat nègre.

Il paraît que cet intelligent musulman a de la sorte une épouse aux principales étapes des routes qu'il est

1. Il a dû emprunter un mauvais fusil, le sien cassé. (V. page 344).

appelé à suivre avec ses tirailleurs. Partout il trouve de la sorte bon gîte et le... reste!

« *Nigra sum sed formosa* » m'a dit mon mari en m'affirmant citer la Bible, et il riait si fort que j'ai compris son latin : *Je suis noire, mais appétissante!*

Retenez bien, ma petite Jeanne, pour qui j'écris ce soir, que l'on se fait à tout. Si vous rencontriez à Ville-d'Avray la « belle fille » en question, vous ne comprendriez pas mon jugement. Faites la part de l'accoutumance, et dites-vous qu'une des statues-lampadaires encadrant l'Opéra ne perdrait pas tout en quittant, transportée dans la réalité, le masque conventionnel et caucasique que vous lui connaissez!...

3 mars.

Le réveil a sonné à 3 heures et demie. Nous nous sommes rendormis pour ne nous lever qu'à 6! Mais en quarante minutes, cette fois, le camp était levé.

Le mot *route* enfin est exact. Le garde d'artillerie, M. Oswald, dont j'ai déjà parlé, a, en effet, créé ici une amorce de route, une belle chaussée de quelques kilomètres, qui monte entre des hauteurs boisées peuplées de singes dont les injures (*sic*) nous poursuivent tandis que nous filons, le dos au fleuve...

Arrive le chef de nos porteurs. Il nous explique, par le canal de l'interprète, que cette nouvelle route, créée pour le passage de l'artillerie, est longue et que nous gagnerions du temps à prendre sous bois, à gauche, le vieux sentier qu'elle remplace.

Nous n'avons ni canons ni voitures; nous suivons l'homme et... le sentier qui nous mènent finalement à un plateau rocheux au bout duquel nous découvrons un beau panorama : brousse et rocs dans un cercle de hauteurs. Mais ledit plateau surplombe à pic notre direction future. Il faut mettre pied à terre, décharger les ânes, risquer de se rompre le col en descendant. Après quoi, on trotte pour rattraper le temps perdu. Les plis de terrain sont imbriqués et faits d'alignements de pierres imbriquées elles-mêmes. Nous descendons, somme toute, une série de toits, et nous atteignons enfin Keniéko.

En cinq minutes, nos tentes ont été dressées sous un karité, à 200 mètres d'un marigot où court encore un peu d'eau limpide, et au bord immédiat duquel nous déjeunons et passons l'après-midi sous un kiosque improvisé et doublé d'un prélart. Le voisinage trop proche de l'eau n'est dangereux que la nuit. Nous regagnons donc nos tentes pour dîner et dormir seulement, mais non sans avoir admiré un coucher de soleil comme on en voit, je crois, au seul Soudan. La beauté des grêles feuillages du marigot sur l'or et le vert de l'horizon nous restera longtemps dans les prunelles...

Oualia, samedi 4 mars.

La nuit a été marquée par une tornade sèche. Violentes rafales, mais pas de pluie. Les tentes ont résisté grâce aux piquets de fer et aux cailloux lestant la base de nos maisons de toile; mais j'ai mal dormi, et quand

le réveil-matin que Paul installe, le soir, dans une cuvette de métal commence son tintamarre, à 4 heures moins le quart, je suis debout en même temps que mon mari.

Départ à 5 heures. J'ai raccommodé hier la selle des petites : tout va bien.

Paysage connu. Bois et rochers. Le premier, comme toujours, pareil à nos jeunes futaies et sans ombre. La note exotique, toutefois, est moins rare que jusqu'ici. On ne compte plus les bambous et les palmiers genre *chamœerops*.

A Djelikebafata, village épargné par l'épizootie, Mahmadi nous achète du lait. Nous en buvons bien deux ou trois litres chacun, et les enfants la moitié autant. Cette joie du lait frais et crémeux ne peut être comprise par des gens n'ayant pas fait quelques heures de cheval, et de mauvais cheval, par d'affreux sentiers et par 38° à l'ombre !...

Les noirs ne le boivent que caillé, ce lait. Aussi ne nous régalons-nous, dans les villages épargnés par l'épizootie, que si nous passons à l'heure de la traite.

Arrivés ici (à Oualia, deuxième du nom depuis notre départ), nous avons trouvé un marigot étroit, aux trois quarts tari et inapprochable, ses berges bordées par d'étroits jardinets, très pressés entre eux et très clos, où les noirs de l'endroit cultivent leurs légumes et salades indigènes, immangeables pour nous. Force nous a donc été de revenir sur nos pas et de nous installer à Oualia même, dans les cases qu'occupent à chaque passage les officiers des convois de ravitaillement.

On y étouffe ; on y meurt ; on réclame ce vieux Backoï dont le courant nous gâtait avant-hier encore ; puis arrivent les cadeaux de rigueur, que nous payons... comme de rigueur, l'œuf 2 sous, le poulet 10 ou 15, suivant le poids présumé, et je n'aurais rien de plus à inscrire ici sans la visite processionnelle que me font toutes les femmes de l'endroit.

J'apprends que Oualia est un *village de liberté*, c'est-à-dire un village créé par nous pour y recevoir des esclaves libérés et autres pauvres diables reconquis sur Samory. De bonnes vieilles me prient, par l'intermédiaire de Mahmadou Diop, de remercier le grand chef *toubab*, qui leur a donné cases et jardins. C'est la première fois, depuis mon arrivée au Soudan, que je vois, que j'entends des indigènes contents de nous. Et dire que, si messieurs les artilleurs le voulaient, il en serait partout de même ! Malheureusement, au lieu d'exiger des prestations en nature, au lieu de faire créer des routes, ils perçoivent rigoureusement des impôts relativement assez lourds, et suppléent à l'absence de routes, donc de charrois possibles et réguliers à traction d'ânes, mulets et bœufs, par l'abus des réquisitions. Celles-ci leur donnent des porteurs qui, à raison de 25 à 26 kilogrammes *par* et *sur* tête, ravitaillent nos postes en vivres (?) et en munitions. Seulement, le noir, pris ainsi de force et maltraité par des sabres trop gais, nous prend en grippe et se hâte, une fois relâché, de fuir la ligne que nous suivons. Si bien que, si cela continue, la route (?) des convois et colonnes finira par traverser un vrai désert.

Au fond, il y a surtout mauvaise administration; car, rares dans la brousse, les porteurs volontaires abondent dans les postes. Il paraît qu'à Kita l'on n'a que l'embarras du choix, une tribu s'y étant groupée de *coolies* nègres issus de la guerre, et, sans foyer, champ ou métier, devenus des « professionnels », des bêtes de somme attitrées.

CHAPITRE XII

DE KITA AU NIGER

Kita. — Le poste. — La vie à Kita : Mission; enterrements sanatorium; Væ soli ! — En route. — Les convois et le futur chemin de fer. — Marches de nuit. — La brousse, et encore la brousse ! — Hyènes et lions. — Niagassola. — La bravouré du colonel Combes. — Comment mon mari découvrit le Niger.

Kita, du 5 au 12 mars.

Quel jour sommes-nous?...

Il me souvient seulement être arrivée ici un dimanche...

Notre dernière étape (si le vent ne m'a pas soustrait un feuillet), a été Oualia. Je vous ai conté les visites des femmes indigènes, leurs génuflexions devant votre servante et les actions de grâce qu'elles m'ont chargée de transmettre au commandant supérieur?...

Oui, n'est-ce pas? mais je nè vous ai pas dit la suite, notre nuit.

Nous nous étions installés dans les cases des étrangers,

qu'occupent les officiers à leur passage, et nous dînions devant leur seuil, sur le sentier même. La nappe non enlevée, le dessert inachevé, mais les enfants au lit déjà, nous faisions causer l'interprète et Dama sur les mœurs nègres, quand Typ se met à gronder, et nous voyons arriver, précédé d'une torche, un cavalier blanc venant de Kita. C'était le commandant Jauffre [1], du génie, retour d'un voyage d'études relatif au tracé du chemin de fer rêvé.

Non! sa stupéfaction devant notre table correctement mise, — devant surtout la femme blanche inattendue!!!

Ça ne se décrit pas...

Présentation. Nous l'invitons à dîner — souper serait plus juste. Il refuse par discrétion. On insiste. Et voilà que durant le réallumage du feu opéré par Dama, mon mari et lui se reconnaissent : — ils se sont connus au Tonkin !

Et Négrier par ici! Et Brière de l'Isle par là!... « Vous souvenez-vous...? » Bref, le chapelet que je connais si bien !... Tout à fait charmant d'ailleurs, le commandant. Il voyage sans *impedimenta*, fait chaque jour deux étapes qui éreinteraient un sous-lieutenant, et m'a l'air de connaître admirablement son Soudan et la façon de l'utiliser...

Conversation et souper se prolongent, et nous finissons par nous coucher presque comme des Parisiens, — à l'heure de la sortie des théâtres !...

Or, voilà que dans notre premier ou second somme,

1. Aujourd'hui lieutenant-colonel, commandant à Tombouctou (mai 1894).

Typ aboie avec fureur, son poil hérissé, et que, presque aussitôt, des coups de feu éclatent, très proches. Renée, réveillée, sanglote. Paul nous rassure, sort, revolver au poing, et découvre le village en banale révolution. Il s'agit simplement, me crie-t-il, de deux hyènes que les gens de Oualia croyaient avoir cernées et qu'ils ont ratées. Blessée dans sa fuite, une d'elles crie encore, râle plutôt, tout près. On la poursuit. On la cherche. Les commères glapissent, les hommes s'agitent, les chiens hurlent, et notre grand escogriffe de Dama se souvenant qu'il est Toucouleur et qu'il fut *sofa*, s'agite, saute, braille, positivement grisé par ces coups de feu, par l'odeur de poudre qu'on sent encore. Qui n'a pas vu Tortillard dans cet accès belliqueux, n'a rien vu ! Les yeux lui sortent de la tête. Il vire sur sa jambe ankylosée; il réclame à Paul une arme...

A la longue, ça se calme. Les traqueurs ont disparu sur la piste de la ou des hyènes, et, durant que j'essaye de me rendormir, mon mari, demeuré seul avec le commandant Jauffre, réclame le café du matin. Dama le prépare, le sert, mais voilà que ces messieurs découvrent qu'il est à peine... deux heures !!!

— Tant pis ! fait le commandant. Je ne me recouche pas.

Et il donne l'ordre de seller son cheval, me transmet ses remerciements et s'en va !... J'ai alors compris aux yeux admiratifs de Paul, que nous étions pour lui, notre enfant et moi, de fiers *impedimenta*. Il a beau s'en défendre : il aimerait voyager ainsi et brûler les étapes...



UN CAMPEMENT.

A droite, nos tentes. A gauche, une case de convoi et une voiture Lefèvre.

Revenons-en à notre arrivée ici, le dimanche 5 mars.

En vue de Kita, triste cuvette qu'entourent et qu'écrasent des hauteurs rébarbatives..., — je ne sais pas s'ils étaient fort stratégistes, les artilleurs qui ont créé ce poste, mais à coup sûr ils n'entendaient rien à l'hygiène, car si l'ennemi ne sait pas profiter des montagnes pour dominer et ruiner la position, la fièvre du moins, la chaleur réverbérée, le manque d'eau, etc., etc..., auront toujours raison ici des blancs !... — en vue de Kita, dis-je, Paul a voulu, par plaisanterie, militariser notre caravane. Il a formé les porteurs en colonne régulière, leur chef en tête comme un tambour-major... J'oublie des détails ; mais, bref, notre *smala* était organisée et bien en ordre comme une compagnie d'infanterie se rendant à une revue.

Nous comptions amuser par cet appareil les officiers de Kita. Ah ! bien oui !... De leur côté, avisés de notre arrivée, ils avaient également projeté de nous amuser, — et ils y ont réussi.

Nous avons vu venir à notre rencontre un héraut moyen âgeux et carnavalesque dont l'accoutrement et les façons m'ont fait rire aux larmes.

Didi, — c'est le nom de ce bon nègre, — est le garde champêtre, le mouchard et le jouet du cercle. Il est bon à tout. Ce jour-là, il avait revêtu sa grande tenue, à savoir une toge écarlate et une toque de magistrat de Cour d'appel. Ajoutez un baudrier indescriptible, une corne de conducteur de diligence, et un sabre de cirque ; et vous aurez une vague idée de l'introducteur des... ambassadeurs, qui nous salua et nous précéda.

Nous riions encore quand Didi fit halte et désigna de sa Durandal les autorités du cercle venues à notre rencontre.

Dix minutes après, nous étions au poste (joyeusement précédé de deux tombes et flanqué d'un cimetière!), en face duquel nous nous sommes logés sous de vastes paillottes, relativement confortables et qui seraient même parfaites si elles comportaient au lieu du sol battu un plancher quelconque à l'anglaise, surélevé sur le sol et laissant hygiéniquement circuler l'air au-dessous.

Très aimables, ces messieurs du poste. Le lieutenant P... qui commande le cercle est tout jeune, frais émoulu de l'école; et sa méfiance à l'endroit du rôle présent et futur de mon mari cède quand il le faut au plaisir de bavarder avec des hôtes non militaires, de voir surtout une femme et une fillette blanches en ce coin où l'on n'en vit jamais, — et où l'on n'en verra pas de sitôt.

Son second est un lieutenant, son aîné, plus casernier qu'administrateur, mais apprivoisable. Vient ensuite le médecin, l'aimable docteur Fournes, et son malade, un vétérinaire de passage, M. Cazalbou. Ces deux derniers officiers sont Toulousains. C'est assez vous dire qu'on ne s'ennuie pas à les entendre et que la musique ne perd pas ses droits. Ajoutez enfin « les passagers », des officiers plus ou moins éclopés, retour du Niger, qui font ici des haltes plus ou moins longues.

Ce n'est pas tout : — nous avons trouvé ici un « civil ! » Oui, madame ! oui, chères amies ! un civil, et, qui mieux est, un journaliste : M. Penel, que le gouvernement a chargé d'une mission : l'étude des coutumes ou codes ju-

diciaires indigènes et qui, à défaut de mieux, recueille ici, depuis quelques mois, les légendes du pays.

Il a presque sauté au cou de Paul, et nous a embrassés tous sur les joues de Renée. Il avait l'air d'un Robinson qu'on délivre. Malgré en effet qu'il soit l'ami et le condisciple du colonel Archinard, qui vraisemblablement l'a fait venir au Soudan, — ils se tutoient, — il n'a pu désarmer l'hostilité, la défiance si vous aimez mieux, de MM. les artilleurs. Toujours la « chasse gardée »! la crainte d'une révélation possible !... Et en dépit des dépêches du colonel, ce pauvre M. Penel attend depuis je ne sais combien de temps un cheval!

Quel drôle de pays! et quelle drôle de façon nous avons, nous Français, d'entendre la colonisation!

Passons... Si vous vous rappelez mes précédentes lettres, vous comprendrez que je n'ai pas voulu vivre au poste. Nous y dînons le soir, en apportant notre écot, et ces messieurs déjeunent chez nous en apportant le leur. Ma présence rend les discussions courtoises, mais je n'en dois pas moins, sous la table, écraser fréquemment les orteils de mon mari, afin de l'empêcher de relever certaines... épigrammes, — pour ne pas dire pis. « Les chargés de missions », M. Penel et lui, sont forcés d'en entendre de dures, heureux encore quand ce n'est pas leur qualité de « civils », mais leur profession qu'on blague, qu'on essaye d'humilier. Paul a été amené à déclarer qu'à la Guyane, où il servit comme *marsouin*, il avait trouvé représentées au bagne toutes les professions, — « TOUTES, — *sauf celle d'écrivain.* » Cette réplique vous peut donner idée de certaines conversations !

Quelques notes, maintenant.

D'abord l'insalubrité de Kita, du poste surtout. On y meurt beaucoup. L'autre soir, le second depuis notre arrivée, nous étions à table. Un domestique noir vient chercher le docteur. Celui-ci s'en va, revient très pâle, échange un clin d'œil avec les officiers, ne mange plus que du bout des dents et ne parle plus. J'ai compris. Tout le monde a compris. Un froid affreux tombe. C'est un sous-officier malade à l'ambulance (?) du poste qui a eu une brusque rechute quand on le croyait mieux et qui vient de mourir tout d'un coup. Le même soir, un autre troupier « défilait la parade ».

Je suis rentrée tristement, et je n'ai pu dormir. Jamais il n'y avait eu tant d'hyènes autour du camp, et jamais elles n'avaient autant hurlé. Peut-être... sans doute... sentaient-elles la mort?... J'avais le cœur atrocement serré. Cependant, à la longue, la fatigue m'abat, mais bientôt un tapage me réveille. On scie du bois, on cloue, tout près. Ce sont, hélas, les cercueils qu'on fabrique en hâte avec des caisses, car on vient de s'apercevoir que la provision de bières était épuisée !...

Au jour a eu lieu l'enterrement. Paul m'a empêchée d'y aller, et a bien fait. C'était plus que navrant. Il n'y a au poste qu'un seul drap mortuaire. On a dû recouvrir le second cercueil avec de la *guinée bleue*. Les quelques blancs de Kita suivaient les corps qu'on a enterrés devant notre campement, dans un cimetière déjà presque plein où nulle ombre ne protège les tristes tombes d'ailleurs bien entretenues.

Un des deux missionnaires de Kita, — il y en a quatre

en tout au Soudan, à cette heure, — a dit les dernières prières...

Le poste est entouré d'un mur percé de meurtrières et jalonné de poivrières pareilles à des guérites closes. Dans l'une d'elles, — trois mètres carrés de sol — est enfermé un fou (?), un officier d'*infanterie* de marine, M. de Rézé, que, DEPUIS DES MOIS, ON OUBLIE LA (*sic!*).

Ce malheureux garçon avait déjà été atteint d'insolation au Tonkin. Se croyant guéri, il est arrivé au Soudan, mais a eu une rechute aux bords du Niger. On l'a alors dirigé sur Kayes. Malheureusement le médecin chargé de le conduire s'est trouvé être lui-même un... malade, — je ne parle pas d'après des on-dit, — qui, à son passage ici, a refusé de continuer la corvée si l'on ne lui donnait pas une section de tirailleurs pour garder son client. Où les prendre, ces tirailleurs? Le colonel a tout ramassé! Le malade en question est cependant un fou tranquille : — il crie pour réclamer des... confitures, et c'est tout. N'empêche que le docteur l'a laissé ici, dans cet étroit cabanon de pierre où le thermomètre ne descend pas au-dessous de 35° la nuit, de 40° le jour, et où il vit dans son ordure. — On le sort tous les huit jours pour le nettoyer et nettoyer sa cellule!!! (*sic*).

Vous pensez notre indignation à voir cette infamie, et les lettres de sa famille, de sa famille non avertie, s'accumulant à Kita, et l'indifférence du chef de poste! Paul est allé photographier, avec une ostentation voulue, l'*in pace* du misérable, car, a-t-il dit hautement, « on

ne voudrait pas le croire quand il racontera la chose à Paris ». Nous pensons que le fait et le mot rapportés à qui de droit[1] sauveront le pauvre diable.

Que signaler encore ?

Kita, c'est la réunion ordinaire des villages que j'ai décrits ; mais les rues y sont intelligemment tracées et plantées d'arbres. Ça sent l'ordre, la propreté. Les commandants de cercle se sont rendus ici à la fois populaires et utiles. Le dimanche, sur la place, devant le poste, ils autorisent le *tam-tam*. Le commandant y assiste et jette des kola à la négraille entre deux danses. Nous l'imitons ; Renée se croit à un baptême à voir ces pauvres singes noirs se ruer dans la poussière, se battre pour ces noix, comme les miséreux chez nous pour des dragées. *Didi*, sabre au côté et fouet à la main, préside à la cérémonie, très grave. Il a fallu le photographier dans tous les costumes de sa garde-robe, et si je restais ici, je n'échapperais pas à l'obligation de lui confectionner un nouvel accoutrement de cirque, les officiers étant à court d'imagination, d'étoffe et d'accessoires.

Ai-je parlé des hirondelles ?... Il y en a des tas ici, les mêmes que chez nous, mais elles semblent moins sauvages qu'en France. Le blanc et sa civilisation effrayent

1. Cela n'a pas manqué. Peu après notre passage, le télégraphe aidant, on s'est décidé à exhumer le pauvre officier et à l'envoyer à Kayes à l'hôpital. Mais il y est mort en arrivant ; — nous étions passés trop tard à Kita !

décidement l'oiseau. Les primitifs seuls vivent bien entre eux.

Nous ne sommes guère sortis que pour aller voir la Mission et le Sanatorium.

La première est misérable. Ces pauvres Pères, — je vous l'ai déjà dit, je crois, — sont des saints, je le veux bien, j'en suis sûre, et font tout ce qu'ils peuvent; mais ils n'ont pas... d'argent. Sans une récente aumône papale, ils étaient perdus, me disent-ils. Avec cela, ainsi que je vous l'écrivais de Kayes, ils ne sont pas intelligents à l'excès. Ce sont de bons ruraux. (A leur place, les riches et intelligents Jésuites auraient créé des merveilles et des merveilles de rapport, auraient pratiquement servi sinon la Foi, du moins la colonisation). Il y a ici deux chapelles, la blanche, qu'entourent les pauvres bâtiments de la Mission, école et magasins, et une chapelle indigène desservie par un Père de couleur. L'Islam est en effet en minorité à Kita. Le fétichisme l'emporte. M. Penel nous raconte mille choses curieuses des superstitions locales. Mais je ne veux pas déflorer le livre qu'il ne manquera pas d'écrire sur ce qu'il a vu dans cette région, où il s'est fixé depuis son arrivée.

A citer seulement la fête de la Circoncision dont j'ai vu la fin, c'est-à-dire le défilé des jeunes catéchistes devant le poste où le commandant de cercle distribue kolas et pièces blanches. Treize à quinze ans, ces garçons, m'a-t-il paru. Une vraie mascarade. Oripeaux et coiffures de carnaval. Et quelles têtes !... Le stoïcisme a ses réactions. Ils sont abrutis par la souffrance (qu'a

précédée une série de jeûnes et d'exercices divers peu connus des blancs) et, ensuite, par des danses et saoûleries variées. Beaucoup ont des regards de fumeurs d'opium ou de mangeurs de haschisch. Quant aux filles qui subissent, à pareille époque, certaine opération, elles aussi, je n'ai pu les voir; le blanc qui se montrerait trop curieux sur ce chapitre risquerait d'ailleurs d'être assommé, paraît-il. Mon sexe m'aurait valu une exception peut-être; mais le spectacle me répugnait. Mes lectrices se renseigneront, si elles y tiennent, dans les ouvrages spéciaux...

Le Sanatorium est situé sur une des hauteurs surplombant Kita. Dans les 350 mètres d'altitude, je crois. C'est insuffisant, mais c'est assez cependant pour éviter la fièvre intermittente. Le malheur est que, là-haut, nul confort n'attend le convalescent. Dans les affreuses paillottes où l'on le loge, il manque même du nécessaire, et la difficulté des communications avec Kita ajoute à ses misères. Rien n'a été fait: le télégraphe ne fonctionne même pas!

Ce n'en a pas moins été une bonne partie, cette excursion que nous avons faite là-haut, tous, en bande. Une *garden-party* soudanaise! Air pur; brise sensible; repas amusant. La nuit nous a pris au retour, et nous nous serions cassé les reins le long des lacets du chemin bordé de ravines dangereuses sans la sûreté du pied de nos chevaux.

Le lendemain, j'ai visité dans le village une concession qu'habite la femme indigène de feu le capitaine B...,

l'ancien commandant de cercle, de qui elle a eu de ravissants enfants. Le poste a adopté mère et mioches, et petit à petit, la concession est devenue une *nursery* où sont élevés tous les petits mulâtres et toutes les petites mulâtresses laissés ici, — comme partout au Soudan, — par MM. les officiers et sous-officiers blancs. Bien traitées, les mères m'ont semblé ravies. A Kayes déjà, j'avais noté que l'autorité, non contente de donner l'exemple de ces mariages temporaires, accorde aux mères la ration de vivres pendant assez longtemps après le départ du... mari blanc. Cette dernière mesure, intelligemment pratique, devra être continuée par l'autorité civile. Elle n'obère pas le budget ; et, suivie de la création d'écoles, elle nous assurera dans quelques années un personnel peu coûteux d'auxiliaires métis pour la majorité des emplois subalternes de l'administration future.

N. B. — Le Français, quoi qu'on dise, est colonisateur par excellence, puisque, à l'encontre de l'Anglo-Saxon, il procrée, outre-mer, des métis et métisses aussi beaux que solides.

Aujourd'hui, température : 41° 5, à l'ombre !

Pétition aux *Dames de France* et autres sociétés de bienfaisance militaire de *secours aux blessés :*

— On me demande dans tous les postes de supplier les donatrices de vouloir bien ne pas oublier : 1° des graines potagères et autres ; 2° des appareils à douches, démontables, comme le nôtre (genre Walker, à pompe,

3 ou 4 atmosphères); 3° des glacières; 4° des livres, revues, journaux illustrés, etc., et des jeux, 5° du lait pasteurisé système Autefage.

N. B. — Adresser les envois aux chefs de corps, *non aux médecins.*

On nous a fait cadeau d'un singe cynocéphale que nous appellerons Didi, en souvenir de l'épique et ineffable garde champêtre de Kita.

On : c'est un capitaine d'artillerie de marine chargé du convoi n° 2, que nous avons rencontré déjà en sortant de Badumbé.

Il y a trois « convois » chargés du ravitaillement entre ledit Badumbé et les bords du Niger (Siguiri ou Bammako). Les n°s 1 et 3 sont commandés chacun par un capitaine d'artillerie de marine, aidé de sous-officiers indigènes et d'un maréchal des logis blanc. Le n° 2, plus important comme nombre de voitures Lefèvre et de mulets, compte, en plus, un lieutenant d'artillerie et même un second capitaine (celui-ci de la Guerre et appartenant au Train des équipages).

Cela fait en somme cinq officiers qui font incessamment la navette entre Badumbé et le Niger et s'éreintent[1]. C'est insuffisant. Il en faudrait *au moins* le double et dix fois plus de voitures et de mulets. Ça sauverait la vie à bien de nos combattants du Niger qui n'ont *ni pain, ni biscuit, ni vin*, ni eau-de-vie, et se nourrissent de riz indigène.

1. Deux sont morts là-bas quelque temps après notre retour.

Les voitures, dites Lefèvre, du nom de leur fabricant parisien, sont à deux roues et tout entières en fer : brancards, roues et caisse. Celle-ci, détachée, fait chaland au besoin et permet de franchir les marigots au temps des crues. Le ravitaillement des postes et colonnes devrait donc pouvoir s'opérer en toute saison; mais, voilà, quoi que prétende M. Archinard, il n'y a pas de routes!... La *piste* que je vous ai décrite est envahie après les pluies par la végétation; et les convois ne fonctionnent guère que cinq ou six mois, au plus, sur douze. Il en serait autrement si l'on exigeait des villages moitié moins d'impôts pendant quelque temps, et des prestations en nature. Chaque maire indigène aurait un certain nombre de kilomètres de chemin à établir, puis à entretenir. Nous n'aurions pas à nous en mêler; il s'arrangegerait avec ses administrés, et ceux-ci préféreraient certes ce travail au versement de sommes que nous employons ici à entretenir des corps soi-disant auxiliaires dont le ministère et les Chambres ignorent l'existence.

Et puis, il faudrait aussi que ces voitures aient des conducteurs formés, des soldats nègres connaissant leur métier de *tringlots*, et non de pauvres *bougnouls*[1] raccolés à la diable, au dernier moment parfois. Enfin, il faudrait se décider à créer au Soudan des haras produisant chevaux et mulets. Les premiers[2] s'y font de plus en plus rares et coûteux (les colonnes en consomment énormément, les fantassins eux-mêmes étant montés et

1. Nom que donnent nos troupiers aux nègres.

2. Le cheval français, paraît-il, ne résiste pas ici. On n'emploie donc que le cheval indigène, un métis arabe assez bon.

tous les blancs, soldats ou gradés). Les seconds (qu'on pourrait trouver indigènes, donc tout acclimatés, dans le Macina et le Mossi) viennent de notre Algérie, coûtent de 9 à 1,200 francs l'un, rendus à Kayes, et ne résistent pas dix-huit mois!

Ce n'est pas tout. La route entretenue *en tout temps* par les indigènes de la région, à cet effet déchargés partiellement d'impôt ; — la remonte en animaux économiquement et intelligemment assurée ; — le personnel blanc plus nombreux et plus ménagé ; — le type des voitures perfectionné ; — les conducteurs composés de *tringlots* noirs, mais véritables, et dressés à leur métier par des spécialistes blancs : — ces diverses mesures devraient être complétées par la mensuration des étapes (la carte topographique du pays est encore à faire), et par le partage des divers trajets en sections de 60 à 100 kilomètres au maximum.

A chacune de ces divisions, de ces haltes, serait un *relais*. Là, dans un bâtiment léger et peu coûteux, type Galougo[1], bâti sur place, ou construction démontable, venue de France, on trouverait, pour les hommes, un abri, une infirmerie, un jardin, une cuisine, un four à pain, des médicaments, des vivres et rechanges, etc., et, pour les animaux et voitures, des toits à la nègre, une forge[2], un atelier, du fourrage, du mil, etc. Tous les deux campements, on trouverait aussi un médecin et un vétérinaire. Autour de ces relais, des *villages de liberté*

1. Voir page 177.
2. Actuellement, on ne peut rien réparer, harnais ou véhicule. Le chemin est jalonné par des roues de fer abandonnées !

créeraient vite une agglomération indigène, donc des ressources pour le recrutement d'une part, pour le ravitaillement en grains, de l'autre. Ces divers postes étant téléphoniquement et télégraphiquement unis, le personnel et les animaux se relayeraient, pour la plus grande résistance de l'un et des autres. *On irait beaucoup plus vite, on dépenserait beaucoup moins*, et l'on pourrait patiemment attendre l'achèvement du chemin de fer.

Celui-ci, au surplus, pour ne pas quitter ce sujet sans vider mon sac — notre sac, si vous aimez mieux —, on pourrait le terminer sans crédits nouveaux, en utilisant seulement ce qu'accorde le budget pour l'entretien de la voie existante : les 124 kilomètres de Kayes à Bafoulabé.

Comment ?... *Primo*, en n'employant que des spécialistes, c'est-à-dire des officiers, sous-officiers et sapeurs du génie, régiment des chemins de fer ; — *secundo*, en ne leur faisant passer au Soudan que un an au plus, d'un seul séjour (la dépense causée par les fréquents rapatriements et les permutations serait compensée par la diminution des frais d'hospitalisation, envois en réforme, en congés de convalescence, ou à Vichy, payement de pensions, d'indemnités, etc.); — *tertio*, EN EMPLOYANT LA MAIN-D'ŒUVRE PÉNALE.

Si les indigènes envoyés au bagne par nos diverses colonies : nègres, arabes, chinois, annamites, hindous, ne suffisaient pas, on emploierait les blancs aussi, quitte à les faire travailler seulement de 5 à 9 heures du matin et de 5 à 9 heures du soir, ou encore, la nuit seulement, à la lumière électrique, fournie par un dynamo industriel alimenté au besoin par la locomotive même, arrêtée sur

les rails, ou fournie par un moteur du type qu'a l'armée aux grandes manœuvres.

Convenablement nourris, ne donnant, les blancs que huit heures de travail, les noirs que douze — et en deux fois —, logés en des pavillons Espitallier, aérés (isolés du sol et transportables au fur et à mesure de l'avancement des travaux); soutenus enfin par l'espérance émulatrice de fréquentes et larges diminutions de peine, forçats et relégués résisteraient suffisamment[1]. — Sont-ils au surplus plus sympathiques, plus ménageables que d'honnêtes *engagés*, chinois, marocains ou kroumen dont le casier judiciaire est vierge[2] ?...

Ce système appliqué par un élève français du général Annenkoff permettrait d'unir le Sénégal au Niger rapidement, sans grands frais. L'adopterons-nous ?... Je ne suis pas si naïve que d'y compter, et mon mari s'illusionne moins encore, lui qui sait en quels cartons verts vont s'endormir à jamais les projets, plans, rapports, etc., des voyageurs. Mais c'est une raison de plus — je reviens à mes moutons — pour qu'on songe au moins à organiser pratiquement, *humainement*, économiquement, les convois de voiture existants. Ne serait-ce, Seigneur, que pour les blessés ou malades à rapatrier d'outre-Niger, les horreurs actuelles ne peuvent durer... Et dire que l'on veut aller à Tombouctou! Alors ce n'est pas assez des misères atroces de nos hommes dans l'Ouest?

1. Le personnel de surveillance serait (comme celui des travaux), astreint à douze mois au plus de Soudan d'une seule fois, et aurait droit après ce laps de temps à un congé à solde entière.

2. Voir page 180.

De Siguiri ou Bammako (sur ledit Niger) aux frontières de Sierra-Leone et du pays de Kong; par Kankan, Kourroussa, Kerouané, etc., c'est-à-dire sur le terrain actuel de notre lutte contre Samory, sait-on en France que nos soldats meurent de faim, sans vivres ou liquides européens, sans médicaments, sans rien?... Que sera-ce dans le Macina et à Tombouctou même, si Ahmadou, si les Touaregs imitent Samory (et... Rostopchine à Moscou), font le désert et la ruine devant nous, nous privent même des tristes ressources indigènes?...

... Paul s'informe de l'amie à qui j'écris tout cela. Il paraît qu'on ne peut tout dire [1]. Vous ne connaissez pas de *reporters* au moins, ma chère Jeanne?...

Le fait est que je me suis emballée! Aussi bien, il fallait que je vous parle des convois, puisque nous allons marcher avec l'un d'eux jusqu'au Niger, — avec le nº 2, s'il vous plaît!

Les trois officiers dudit convoi, nos connaissances de Fangalla, le mois dernier, ont aimablement insisté pour que nous fassions route ensemble. Nous aurons moins de liberté peut-être, mais plus de distractions et nous irons plus vite, ce qui fera plaisir à Paul.

13 mars.

Réveil à 2 heures; départ à 4 seulement. Nous n'avons plus nos bons porteurs, ceux qui, après avoir *blagué* la

1. Ceci était écrit en mars 1893.

« madame toubab » et méprisé mon mari de lui laisser une autorité et une indépendance stupéfiantes pour des noirs, m'aimaient un peu, je crois, et marchaient à souhait. Nos nouvelles bêtes de somme humaines sont des malinkés fétichistes, donc buveurs de dolo et ivrognes. On a changé aussi nos deux palefreniers. Un de ces nouveaux serviteurs porte comme vêtement de dessus, en guise de blouse, une... chemise de troupier blanc, toute neuve, de grosse toile bise, matriculée des chiffres régimentaires !... Nos palefreniers sont cependant des soi-disant soldats de la compagnie des conducteurs ! Dans l'armée, et surtout dans l'armée indigène, l'habit fait le moine...

Mulets et voitures sont longtemps partis avant nous, l'étape étant de 25 kilomètres. Le chef du convoi, le capitaine L..., a laissé filer ses deux officiers et son monde pour demeurer avec nous. A Goubanko, nous faisons halte. Nos 10 kilomètres nous ont donné droit, disons-nous, à 10 litres de lait, qu'on tire devant nous et que nous payons sans marchander. Quatre lieues plus loin, c'est Bankolé, où nous campons près d'un joli marigot.

Je n'ai plus eu à m'occuper de nous protéger. Le parc des voitures militaires a ses factionnaires. Me voici libérée d'une partie de mes fonctions !

Très amusant, ce parc, et ces mulets à la corde. Moins amusante, la disparition d'une partie de nos porteurs. Un chef de village vient de me faire rapporter les colis par eux abandonnés sur le sentier. Nous réquisitionnons du monde pour remplacer les déserteurs que Paul va signaler à Kita.

Mardi 14.

Réveil à 1 heure ! ! ! Le maréchal des logis indigène a une trompette qui sonne comme devra sonner celle du jugement dernier !

Nuit noire, superbe avec ses éclairs et son vent d'orage. Nos domestiques portent des torches faites de longues pailles très serrées et ficelées. Chacune brûle de 10 à 15 minutes. Nous dormons à cheval. Aux haltes horaires, nous dormons encore, *à même le sol*, pendant les dix minutes de pause.

(Vous vous doutez bien que je n'ai pas voulu imposer ce régime à ma fille ! Belvinda, la négrillonne, est donc seule sur l'ânesse. Notre Renée, elle, est dans son lit que supporte un brancard de bambous qu'au départ on glisse sous son *nono*, sans l'éveiller. Moustiquaire et bâche par dessus, comme de juste. Quand la chérie se réveille, elle se trouve à 15 ou 20 kilomètres du campement de la veille ; et son effarement le premier matin fut bien drôle. A ce moment, on s'arrête pour la faire déjeuner; puis, on repart, et, des fois, elle achève l'étape sur les fontes de la selle paternelle, dans sa grande chemise de nuit encore, son casque sur ses cheveux brouillés. Ce qu'elle est jolie ainsi !...)

L'aube a paru, comme d'habitude, sans crépuscule, tout de suite célébrée par des cigales. Nous étions ici, à Dalaba, vers 7 heures. Je me suis couchée en arrivant et j'ai dormi jusqu'au déjeuner. Ensuite, je n'ai pas eu

la force d'aller voir le gros village proche et le marigot desséché à l'ombre de beaux arbres...

Je sens que mon Journal va se ressentir de notre communauté de vie avec MM. les officiers du convoi et de notre marche accélérée.

Sitakoto, 15 mars.

Dix kilomètres seulement à faire. Oh joie!... Départ à 5 heures seulement. Plaine boisée (?). Force *karités*. Les petits arbres ont l'air de poiriers. Des coins donnent l'illusion de jardins de presbytère. Des arbustes en fleurs sentent le syringa. Ensuite, plateaux d'oxyde de fer, aux teintes rouges, peuplés uniquement de nids de termites en forme de champignons ou de cases indigènes. Autour de ces nids, quelques rares herbes sèches, — les graines ont dû être apportées par les fourmis —, jouent le jardin, achèvent la ressemblance de ces termitières avec des habitations de nègres. De nègres nains!... Le noir a dû copier son logis sur celui de l'insecte.

Moins fatiguée qu'hier, j'ai passé une bonne journée. La plaine est assez belle. Un gros arbre forme parasol sur nos têtes. Le village nous a fourni lait et œufs en quantité. Le pays ici est riche. Je vois force petits jardins, ronds et soigneusement clôturés, une citerne au centre. Enfin le marigot a de l'eau encore. Nous avons passé la journée sur sa rive, sous une grande tente de verdure.

La présence des officiers ne nous vaut pas seulement de plus nombreuses et obséquieuses visites de chefs indi-

gènes porteurs de cadeaux (au prix de la mercuriale en vigueur dans la brousse !), mais nous assure aussi d'originaux campements. Ces messieurs mettent leurs conducteurs noirs à l'œuvre, et, au lieu de la tonnelle improvisée dont nous nous contentions jusqu'ici, nous font établir, au bord de l'eau, de vrais et vastes kiosques, solides, bien abrités du soleil et que je quitte à regret au coucher du soleil pour rallier les tentes devant lesquelles nous dînons. Enfin lorsque, comme aujourd'hui, le marigot se prête peu à la baignade, ils ont la galanterie de faire vider une voiture Lefèvre dont on m'apporte la caisse de tôle sous ma tente. En un clin d'œil les noirs la remplissent et je prends mon bain dans cette baignoire improvisée, durant que nos compagnons et mon mari chassent aux environs. Le capitaine du train, M. J..., est un fusil de premier ordre. Paul m'a rapporté tantôt un piège à perdrix qu'il a trouvé non loin du village. Le piège est ingénieux, l'endroit était bien choisi; le nègre est décidément plus malin que ne croit le voyageur habitué à le juger superficiellement d'après ses porteurs.

Jeudi 16.

Départ à 3 heures du matin. Quelques-uns de nos porteurs, de ceux réquisitionnés, nous lâchent et abandonnent leurs charges sur la route. Mes ânes « haut le pied » sont là par bonheur. Nos gens redeviennent fantassins et les bourricots recueillent les colis. Ce n'en est pas moins une heure perdue. Renée pendant ce temps dort dans

son palanquin et Belvinda, désorientée dans sa solitude, dans sa moitié de selle, sur l'ânesse, passe des fontes de mon mari aux miennes alternativement, impatiente de voir « sa Renée »...

Nous avons franchi le col de Nianfa, d'où l'on découvre un panorama immense. Ce col, qui vaudrait le voyage de Kita au Niger, est une merveille (soudanaise) par le pittoresque imprévu, par la beauté sauvage des accidents du sol, par les points de vue successifs qu'il ouvre sur le bassin que limite la chaîne des hauteurs dont il est la brèche naturelle.

Les marigots se décident ici à l'exotisme. Je relève des coins exquis plantés de bambous. Je remarque de grands beaux arbres, au feuillage grêle mais décoratif, qui portent, en guise de fruits, de jolis pompons rouges pareils à ceux des schakos de soldats et de la grosseur des boules de nos platanes. Ces arbres s'appellent des *niettés*. Vous ne vous figurez pas le joli desdits pompons rouges dans le vert ! Et le curieux c'est que les pompons en question s'ouvriront d'ici à peu et qu'il en sortira de grosses gousses rappelant nos haricots. Comme j'en veux à l'éducation du couvent qui ne m'a rien appris de botanique !...

Nous campons à Tambaoura, — c'est le nom du moins du marigot coulant près de nos tentes, sous des bambous que la sécheresse a déjà atteints. Je viens de marcher sur un lit de feuilles mortes...

Comme incident, à noter la punition infligée à notre interprète Mahmadou Diop, convaincu — une fois de plus, le Tartufe musulman — de vol et d'ivrognerie. Jusqu'ici, mon mari se bornait à des réprimandes, ou à des talo-

ches (lesquelles ne faisaient mal qu'à Paul !) Mais, à présent, nous vivons militairement, et le délinquant, après un speech explicatif à nos gens, est condamné à être amarré aux roues d'une des voitures du parc. Ce qui fut fait. Comme on pense, j'ai demandé et obtenu sa grâce après un quart d'heure. J'espère que la leçon suffira. Ce grand escogriffe en avait besoin. Il mène brutalement notre monde, fait gronder ses subordonnés en leur attribuant ses propres fautes : l'humiliation d'un commencement de châtiment s'imposait donc puisqu'il se croyait tout permis vis-à-vis de ses pauvres diables de compatriotes, sous couleur que, sachant un peu lire et écrire le français, il aurait toujours gain de cause auprès de nous. Et, de fait, naïvement, nous soupçonnions tout le monde et non lui, d'autant que le bon filou se saoûlait la nuit seulement !...

Didi, notre singe cynocéphale devient charmant et nous fait mourir de rire. Abruti par ses premiers maîtres militaires, abreuvé d'alcool, rendu enragé par les méchancetés, il se rétablit avec nous, devient affable, et, ce qui ne gâte rien, très drôle. Il est attaché en route entre les deux cantines que porte un des ânes, mais dédaigne de se laisser trimballer, dès qu'il fait jour. A ce moment, il saute à terre, trotte à côté de sa monture (sa corde est lâche); et rien n'est si comique que de le voir arpenter le sentier, des fois un bâton à la main. Il inspecte le paysage, fronce ses gros sourcils dont l'un est orné d'une loupe qui lui donne un air bourru désopilant.

Au camp, je le lâche. Ce sont alors de folles parties avec notre chien et avec Marquis, le singe vert. Pas

de danger qu'ils se sauvent : les autres singes, me dit-on, les tueraient impitoyablement en reconnaissant qu'ils ont été captifs.

Quelle leçon pour le nègre !...

Diulakountéfara le 17 mars.

Levé le camp à 2 heures et demie. Paul part en avant avec le convoi. Nous voyageons par nuit noire, à la clarté des torches.

Halte à Kokouroni pour charger des sacs de mil achetés à ce village pour les mulets. De là, nous avons, sous une pluie d'orage (oh la bonne, la bienfaisante pluie !... la première !...) atteint un marigot très encaissé, que nous avons eu grand'peine à franchir. Je me rappellerai toujours les cris des noirs, les plaintes des mulets, le tohu-bohu sur les rampes d'accès et de remontée, et la lueur fantastique des torches éclairant la scène.

Le soleil s'est levé, livide, quand les dernières voitures franchissaient la berge, avec l'aide de bêtes de renfort, impuissantes souvent à remonter la pente glissante — une vraie terre glaise — dont l'inclinaison ferait reculer un charretier qui ne serait pas nègre et capable de s'atteler lui-même au besoin pour obéir à l'officier « toubab »...

La pluie s'est alors arrêtée. J'ai repassé un autre gué je ne sais où, sans me mouiller, puis, je me suis endormie sur ma selle pour me réveiller ici, à Diulakounté-

fara (un joli nom de villégiature !) au bord d'un nouveau marigot, — peut-être bien le même ! Le coin est joli, l'eau ferrugineuse, — je vous disais bien : un nom de station balnéaire... d'avenir ! — les bambous et les arbres nombreux ; la verdure enfin charmante, ravivée par la pluie...

Bains répétés. Le fer est un tonique !... Ces messieurs chassent, rapportent, entre autres, des cailles de Barbarie, et Paul m'apprend que nous sortons « du grès », pour entrer dans « la région du quartz ». Je vais rêver pépites ! Mais, en attendant, grès ou quartz, l'hyène, — les hyènes, — ne cessent de hurler...

Samedi 18.

C'est toujours la même chose, et je dors si peu la nuit que je n'ai plus le courage de rien noter... Des plateaux ferrugineux nous ont conduits ici aux bords du marigot de Kaninko, où il reste de l'eau, beaucoup d'eau. Nous avons même une cascade adorable. Paul se glisse dans les rochers, et nous trouve bientôt un vrai nid sous une cloche d'eau, dont la chute circulaire, cylindrique, nous enveloppe comme ferait un gigantesque globe de pendule ! On ne respire que par un petit coin.

L'eau est ferrugineuse encore. Nous en buvons tout en nous baignant.

Rien autre à marquer ici, si ce n'est le meurtre d'un vautour blanc et d'un serpent, le premier que j'aie vu au Soudan. J'ai eu peur, mon mari ayant déniché le rep-

tile dans un tronc d'arbre, près de la case de paille construite par les hommes du convoi. On a beau me citer les œuvres de Binger et autres, qui certifient l'excessive rareté de ces sales bêtes; on a beau me prétendre que celle-ci n'était pas venimeuse; voici ma relative tranquillité troublée à jamais, à cause de l'enfant...

Aussi ai-je à peine regardé une espèce d'aubépine assez fréquente aux environs...

Dimanche 19, Niagassola.

Plateaux ferrugineux. Paysage connu. Montées. Descentes... Je n'insiste pas.

Vous ai-je déjà dit que le capitaine L..., commandant le convoi, m'avait donné le cheval de son maréchal des logis blanc qui, depuis, monte un des mulets « haut le pied » ?... Ma Rossinante est en effet totalement claquée. Voici donc que, déjouant les plans des uns et des autres, j'atteindai le Niger, et à cheval, *ce Niger, que n'a jamais vu encore femme blanche !...*

En attendant, nous sommes à Niagassola, poste jadis important, lequel tombe en ruines aujourd'hui, avec, pour toute garnison, un soldat d'artillerie et un sapeur télégraphiste du génie...

Lundi 20.

Je ne vous ai pas raconté que nous avions un poulailler. Ambulant?... Oui, madame !... Je possède une trentaine de poules et deux ou trois coqs. Et ce monde ailé

voyage avec nous dans des paniers que porte un âne, voire un de nos *bougnouls !* Arrivés à l'étape, mes porteurs font vite une petite case en branches sous laquelle je dispose un nid renfermant un ou deux œufs de la veille et une calebasse d'eau. Les grains de mil semés alentour ne suffiraient peut-être pas à habituer mes volailles à ce domicile passager; mais j'envoie Boubou me chercher des œufs de fourmi, des morceaux de termitières qu'on casse autour de la case; et mes poules à peine hors du panier se régalent à qui mieux mieux. La soif les mène ensuite à la calebasse; elles voient alors le nid, et elles pondent; et elles ne s'écartent pas. J'ai ainsi pas mal d'œufs, et nos compagnons, les officiers, possédant aussi leur poulailler mobile, notre *popotte* commune est suffisamment alimentée, ce qui me permet de vivre, mon horreur persistant des éternelles boîtes de conserve au goût de fer-blanc, les Prevet exceptées.

Partis de Niagassola à 4 heures du soir, nous avons franchi de jour le marigot Kokoro; et j'écris de l'endroit même où le colonel Combes — *Combo*, pour les noirs — remporta sa plus belle victoire sur Samory...

J'ai entendu à Kayes critiquer beaucoup cet officier, qui n'est pas en effet artilleur, et que, femme, je ne saurais juger, ne connaissant de lui que sa réputation de sévérité vis-à-vis des indigènes qu'il conduit au feu et qui l'adorent. Cette dureté, cette inflexibilité, ce mépris de la vie humaine (... noire) sont d'ailleurs, me dit-on, nécessaires chez un chef poursuivant Samory, lequel ne vit que par la terreur. *Combo*, moins redouté, verrait ses

tirailleurs déserter, *las de misères et de privations*, et serait trahi par les auxiliaires locaux. Il a donc raison de ne tolérer aucune défaillance, aucune faiblesse chez nos soldats nègres, qu'il sait d'ailleurs largement récompenser, et aucune hésitation chez les victimes de Samory qu'il délivre en exigeant qu'elles s'aident un peu elles-mêmes en guidant et en ravitaillant leurs libérateurs, les Français. Et puis, le noir ne connaît que la force. *Poignez vilain, il vous oindra*... Souverainement équitable, d'après tout ce qu'on me rapporte, le colonel fait la guerre comme il la faut faire ici.

Revenons à Kokoro.

C'est ici que M. Combes, vous disais-je, a battu d'extraordinaire façon Samory. Il n'avait que très peu de monde, vingt fois moins que le tyran nègre. Il lui tendit un piège, s'installa ici, bien en vue, tandis que, franchissant plus haut le marigot, quelques-uns des nôtres, sur son ordre, tournaient et attaquaient le Samory.

Celui-ci s'imagina être pris entre deux feux. Éclairé et renseigné, il faisait une bouchée de notre petite troupe ! Par bonheur, il se crut en présence de nombreux bataillons, et décampa laissant 500 de ses *sofas* sur le carreau.

Cette belle action de guerre ne m'aurait pas frappée — je ne suis pas plus chauvine qu'il ne faut — sans un épisode marquant bien quel brave à tous crins est le colonel Combes.

Le voici : durant l'action, il était là, à la place où j'écris, assis sur son pliant devant sa petite table, et, sans le moindre abri, il prenait... l'absinthe sous le feu

même des *sofas* postés sur l'autre rive de l'étroit marigot!!!

« Ces N... de D... de tireurs, criait-il, ne sont pas f...ichus de casser mon verre! »

On n'était pas plus Francais, plus crâne, du temps des grognards de Marbot!...

Notez que cette témérité était voulue, était raisonnée. Le colonel voulait rassurer son monde, le faire tenir bon jusqu'à ce que le détachement par lui expédié eût tourné l'ennemi. J'imagine qu'au fond, il devait être plus préoccupé de la marche dudit détachement que de son absinthe!

Kéniokourou, mardi.

Hauteurs isolées de forme bizarre. Quartz aurifère abondant. Et nous voici à Kéniokourou, après une étape de 17 kilomètres. Nous cantonnons dans le village où l'on célèbre la fête de la circoncision. Ici les jeunes circoncis portent une espèce de mitre bleue de la forme du schako tronqué qu'on voit sur la tête des soldats suédois, dans les illustrations de *Charles XII*.

...Notre berger a tué hier une hyène. J'en voulais garder la peau; mais nos noirs avaient déjà coupé les griffes, arraché les dents et des bouquets de poils pour se confectionner des *gris-gris*.

Marigot de Kourako, mercredi.

Étape de quatre lieues. Rien de nouveau à noter, en dehors des espèces d'églantines, dont j'ai peut-être dit un mot déjà, et des puits à extraction d'or.

Le nègre est un mineur primitif. Il ignore l'emploi du mercure. Ces puits sont anciens et profonds. Souvent des arbres y poussent. Nous entrons dans le pays Bourrée où le « vil métal » est assez abondant pour que les villages nous payent l'impôt en or natif ou en grossiers bijoux.

Je remarque que les karités (ou arbres à beurre), sont plus nombreux que jamais et que les uns étant en fleurs, leurs voisins sont chargés de fruits. Quelles ressources pour les fabriques de savon et bougies de Marseille, si nous savions !...

Après nous être régalés nous-mêmes de salades de rônier, nous régalons nos noirs avec du *bangui*, ou vin de palme, que je trouve préférable au *dolo* ou vin de mil.

Jeudi 23.

Même succession de plateaux ferrugineux et de brousse boisée, toujours sans ombre. Je dors en route durant nos 12 kilomètres d'étape.

Nous campons au Kéko, près d'un marigot. La couche superficielle du sol est ferrugineuse et recouvre des quartz aurifères très riches. Nous en recueillons des échantillons.

Vendredi.

Le pays de l'or est aussi celui du lion. Nos noirs ne s'écartent pas depuis trois jours. En venant camper ici nous avons vu un *mirador* assez élevé, un grossier échafaudage de bambous supportant une guérite. C'est le relais où les piétons indigènes de la poste viennent

prendre les sacs du courrier que leur apportent leurs collègues de Niagassola. Les pseudo-facteurs forcés parfois de passer la nuit à ce point s'installent sur le mirador pour n'être pas enlevés par les lions. (Ceux-ci, vous l'ai-je expliqué ? n'ont pas la crinière de leurs congénères algériens et, paraît-il, n'attaquent jamais le blanc.)

Nous avons fait halte à Kofoulani, près d'un marigot (toujours !) après 12 kilomètres, et nous sommes venus camper à Nounou-Ko, près d'un autre marigot, pour n'en pas perdre l'habitude et nos bêtes n'ayant pas moins besoin d'eau que nous. La brousse boisée a des airs de parc, de parc jeune aux futaies de dix à douze ans. Le type acacia (je parle de la forme des feuilles) domine toujours. Force sangliers dans cette brousse.

Notre campement est celui où s'arrêtent tous les convois. Aussi le terrain est-il nu, blanc et noir de cendres. Nous y rencontrons un lieutenant d'artillerie retour du Niger, qui nous donne des nouvelles de la colonne Combes. Celle-ci, vu la saison, va se disloquer, Samory battu s'étant encore sauvé pour recommencer ses méfaits dans quelques mois, avec la connivence des marchands d'armes de Sierra-Leone. Pourquoi ne pas acheter sa tête ou sa soumission, à la mode anglaise, au lieu de gaspiller ainsi des millions et des vies humaines ?... L'insaisissable sultan recule toujours devant nous et nous impose d'incessants agrandissements de territoire, des créations de postes nouveaux ; mais, ces territoires, il les a dévastés, brûlés, dépeuplés pour cinquante ans peut-être, et nous n'en tirerons rien. Or, voici qu'il touche à la plus riche, à la plus productive partie du Soudan !...

Je ne note plus les distances. Nos trois officiers ont généralement trois évaluations différentes. D'où discussions et accès de *soudanite*. Généralement le fil télégraphique sert de base; mais il court droit, lui, ou à peu près; tandis que le sentier fait toutes sortes de détours. Pour un caillou, pour une termitière, le nègre qui fraye une piste oblique ou tourne... Paul et moi, nous nous en tenons donc à l'à-peu-près que donne l'addition des heures de chevauchée, le pas de nos montures nous étant connu.

Samedi 25.

Départ à 4 heures du matin, à la lueur de torches. Une heure et demie après, le jour éclate comme nous atteignons le village de Bougourou, remarquable par de beaux arbres (des *fromagers*) et de nombreux baobabs, au tronc atteint d'éléphantiasis et sur lesquels des feuilles apparaissent. On sent d'ailleurs qu'il a plu. Des verts renaissent, l'herbe repousse sur les espaces brûlés. Le Niger enfin se devine proche à 40 ou 45 kilomètres d'ici. Nous en verrons demain le premier affluent.

Campé à Komodo près de l'éternel marigot, dans le voisinage de mines d'or indigènes. Presque plus d'eau. Les palmiers et rôniers agonisent, appellent les déluges des *tornades*.

Dimanche 26.

Enfin, de l'eau courante!... Nous sommes à Koba où nous a conduits une étape de 4 lieues. Mines d'or

encore. Traversé deux villages : Sétiguia et Balato ; rencontré une panthère, et cueilli une espèce de jasmin sauvage qui embaume...

A Koba nous attendait une surprise. Nous sachant sur ses traces, l'officier du convoi qui nous a précédés ici, il y a deux jours, nous a fait construire une splendide case avec deux pièces et vérandah ! ! Un écriteau se balance au seuil : « VILLA RENÉE. » Vous pensez l'orgueilleuse joie de notre fille et notre plaisir à tous de nous installer à l'aise [1]. Justement la chasse a donné, et le capitaine I..., pour sa part, rapporte des tas de pintades. Le couvert mis, Paul annonce une surprise. Il a expédié avant-hier un courrier rapide à Siguiri, et l'homme est là, porteur d'une caisse et d'une lettre. Celle-ci, signée de l'unique commerçant blanc de Siguiri, annonce qu'on nous envoie « *tout ce qu'on possède,*— TOUT ! ». Celle-là contient : une bouteille de vin blanc... aux trois quarts pleine ; une *demi*-bouteille de bière et un flacon *entamé* de sirop de groseille ! ! !

Nous apprenons en même temps qu'à Siguiri, le poste n'a plus de vin, ni de tafia que pour les seuls blessés ou malades, — et encore quand le médecin l'exige ! ! !

Il va falloir, comme disent ces messieurs, se serrer le ventre !

Lundi 27.

20 kilomètres à faire : donc départ à 2 heures du

1. Pourquoi ne pas faire partout ce qu'on a fait ici (sans frais), par galanterie ?

matin, mais une vraie route. On voit qu'on est près de Siguiri, et l'on voit aussi que, si on l'avait voulu, ladite route achevée réunirait le Niger au Soudan.

Au petit jour, croisé le lieutenant S... de l'infanterie de marine. Mon mari et lui sont en relations épistolaires depuis des années et ne se sont jamais vus. C'est assez drôle de faire connaissance à pointe d'aube, dans la brousse, si loin de France ! Le lieutenant revient de la colonne, blessé mais décoré. Il est ravi, se voit déjà dans la mère-patrie. C'est bon d'être jeune ! Paul le félicite, et l'officier fait demi-tour pour le raccompagner un bout de chemin. On cause. Il parle d'une longue étude sur l'œuvre de mon mari, étude vraiment élogieuse qu'un savant normalien a publiée dans la *Nouvelle Revue*[1], et qu'il a lue à l'ambulance.

« Oui, fait-il, l'auteur a raison de conclure que vous n'avez pas de chance ! »

A ce moment le Niger apparaît au loin entre deux plis de terrain, dans le jour naissant ; et Paul qui a escompté ses sensations devant ce fleuve dont le nom seul évoque pour lui son enfance, ses rêves d'aventures, ses songeries devant les cartes, Paul, dis-je, relève la tête et tourmente la bouche de son cheval, car, d'abord, il ne comprend pas.

L'officier s'explique. C'est exact : le critique a effectivement terminé son étude sur mon mari en s'étonnant qu'il ne soit pas, dans l'étiage de la gloire banale, à la place de X... ou Y... ou aux côtés de Z... et de W... et

1. Numéro du 1er mai 1892.

en semblant attribuer à la malechance ce déni de justice de la part du « grand public ». Paul alors de rire et de remercier son camarade d'armes, qu'il sait être de ses plus enthousiastes lecteurs. Après quoi, ils se disent adieu; — en Afrique, on n'ose dire : à revoir! — et mon mari pique des deux, me rejoint et me crie : — « Quelle drôle d'arrivée au Niger, hein?... »

Le fait est que cet écho du boulevard et des salons dits littéraires était bien la chose du monde la plus inattendue ici!... Un temps de galop chasse la mélancolie de ce rappel, et nous voyons venir à notre rencontre l'aimable capitaine Bailleu, commandant le cercle de Siguiri. Quelques foulées ensuite, et c'est — le NIGER!

CHAPITRE XIII

DU NIGER A KITA

Siguiri. — Le poste et ses hôtes. — M. Archinard nous interdit d'aller plus loin. — Sur le Niger en pirogues. — Mon mari malade. — Retour à Kita.

Siguiri, du 27 mars au 2 avril

Siguiri domine le fleuve. Le paysage « fait tableau » d'où qu'on l'examine. Je n'ai pas eu de déception, malgré les eaux basses. Le Niger est large et semble plus majestueux que le Sénégal.

Maintenant, faites la part de l'imagination !...

C'est que je suis singulièrement fière d'être arrivée ici, *d'être la première blanche qui ait atteint cette rive africaine !*

Qui m'aurait dit cela cependant quand chez les *Dames bleues,* à Clermont, on me punissait pour mon ignorance crasse en géographie !... Ce Niger, je le faisais volontiers couler en Asie, voire en Amérique; — et m'y voici !

Comme le doge de Venise à Versailles, ce que je trouve de plus étonnant à ses rives, c'est de m'y voir!!!

J'ai câblé à quelques amis en France le cordial faire-part de la première Française, de la première blanche, arrivée sous cette latitude, et, avant tous, au bon et savant docteur Pozzi à qui je dois la vie et la santé...

A présent reprenons-nous.

D'abord où logeons-nous?... Dans des paillottes réservées aux officiers de passage. Où vivons-nous? Au poste. Celui-ci, — voir nos photographies, — est la bâtisse fortifiée que vous devinez. Seulement le quasi-voisinage de l'ennemi y fait la surveillance sérieuse, et ne permet pas de sourire devant ses défenses en nougat.

Mais quelle misère! Le vin manque et à peu près tout. L'aimable commandant de cercle en tête, chacun s'ingénie à me la cacher, cette misère; mais force m'est bien de constater qu'à conquérir incessamment sans s'assurer au préalable d'une route et d'un ravitaillement sûrs, on laisse blessés et malades *privés de tout...*

Il y a en effet ici des tas de soldats, légionnaires, spahis, tirailleurs, etc., revenant de la colonne Combes et dont la détresse fait pitié. Aucune ressource cependant, même du côté commerce. Une seule maison européenne (appartenant au *Syndicat français*) est ouverte, et il s'y trouve (*de passage!*), un agent blanc au lieu de l'agent indigène. Seulement le magasin est vide. (Comment, en effet, le commerce se ravitaillerait-il en l'absence de route entre le Niger et le Sénégal, quand l'État lui-même ne peut ravitailler son monde?...

Les rapatriés de la colonne Combes ont fait main basse à leur arrivée ici sur le peu qu'ils ont trouvé. La bouteille d'absinthe à 25 francs, la boîte de graisse de 500 grammes à un louis, la boîte d'allumettes suédoises de deux sous à trente centimes ont été l'objet de batailles. Maintenant les rayons sont vides, et le commerçant s'arrache les cheveux. Plus rien à vendre et tant d'acheteurs !...

...Vous ririez de voir nos repas au poste. Le maître d'hôtel nègre, dès qu'on est assis, crie à haute voix le menu en écorchant le nom de tous les plats. Et, chaque fois, on rit. Il en faut peu pour amuser des exilés comme nous ! Quand ce bon *bougnoul,* tout congestionné par son travail de mnémotechnie, termine en aboyant :

« Enfin... enfin... enfin... papaye de confiture (pour : confiture de papaye !), » chacun se tord.

Cette gaîté dure tout le repas, une gaîté toute française, grâce à laquelle on ne s'aperçoit pas qu'on n'a pas de vin et que le *dolo* lui-même (bière de mil) manque bien souvent. La *soudanite* ne sévit pas ici, la perspective de prochainement rentrer en France soufflant des indulgences réciproques.

A noter comme convives : le capitaine de Carné, commandant les spahis ; le lieutenant Canrobert ; un officier de la Guerre [1] adjoint au commandant de cercle, et plusieurs officiers de la Légion et de l'infanterie de marine, dont MM. Morisson et Belzeder, plus joyeux compagnons les

1. Mort depuis, mais j'alourdirais de notes ces épreuves si je notais tous les décès survenus parmi nos hôtes ou voisins depuis notre voyage (août 1894).

uns que les autres, et tous parfaits *gentlemen*. On raconte des épisodes de la campagne qu'ils viennent de faire, et l'on s'étonne de la connivence des autorités anglaises de Sierra Leone avec Samory, connivence aujourd'hui prouvée officiellement par des lettres prises sur certains *sofas* morts ou prisonniers. Comme d'habitude, on étouffera l'affaire à Paris et l'on ordonnera à ces messieurs de se taire.

On se retrouve ensuite à de fréquents *tam-tam* que le commandant du cercle fait organiser en mon honneur. Et ceux-ci sont très curieux. Les villages de ce côté-ci ont chacun quelques petites danseuses professionnelles, souvent jolies, que les chefs locaux nous présentent. Ces *rats* d'opéra soudanais sont costumés, connaissent des figures, des espèces de quadrilles, nous dansent de vrais ballets, dont les intermèdes sont remplis par les *griots* de leur bourgade.

Ceux-ci se précipitent, alignés, vers le commandant, lui hurlent d'hyperboliques louanges; et des distributions de kolas et de monnaie seules les font taire.

Siguiri-villages n'offre rien de neuf, mais est bien entretenu, proprement et hygiéniquement administré. J'y fais émeute avec ma fille. On n'a naturellement jamais vu ici de femme ni d'enfant blanches. On nous suit dans les rues, et nous traînons des centaines de noirs à nos jupes. Quelques Allemands de la légion étrangère ne sont pas moins estomaqués d'ailleurs, au point de me faire le même salut militaire qu'à mon mari...

...Triste journée, notre veille de Pâques...

Au moment où Paul photographiait dans le cimetière de Siguiri la tombe de M. Underberg, officier d'artillerie de marine, — photographie qu'un ami du frère du défunt lui avait demandée pour l'envoyer à la famille, — une dépêche nous a appris la mort de M. Jules Ferry.

Il y a quelques jours, de Kita, Paul le félicitait de sa nomination à la présidence du Sénat !...

Ç'a été un coup pour mon mari, non qu'en son égoïsme, il ait d'abord songé qu'il perdait un appui dans l'homme qui n'oubliait pas ses campagnes en faveur du Tonkin, mais parce que, ex-élève du collège de Saint-Dié, Paul, en dépit de certaines de ses opinions, aimait vraiment le grand Vosgien, vrai Français, s'il en fût, cet homme d'État incomparable.

Nous rentrons, très tristes, pour recevoir un autre télégramme, officiel et ébouriffant celui-ci, émanant du colonel Archinard.

Le commandant supérieur du Soudan français (actuellement dans le Macina), prie mon mari d'abréger son séjour aux bords du Niger, c'est-à-dire de faire demi-tour !

« J'adresse la même demande, ajoute-t-il habilement, à M. Penel. »

(M. Penel, son ami personnel, est le journaliste que nous avons vu à Kita et qui veut venir ici avant de rentrer.)

La vérité est que nous ne nous étions pas trompés : le colonel conquiert, *sans provocation*, je ne sais quoi dans



EN ROUTE, AVEC UN CONVOI.

l'est ou le sud-est de Ségou, marche peut-être sur Tombouctou, et ne veut pas que nous allions de son côté, le voir à l'œuvre.

Comme raison, il nous donne la suivante : « Vu le manque de vivres, il serait difficile d'assurer votre subsistance ! » La plaisanterie est bonne !... Les vivres à nous alloués (notre fillette oubliée d'ailleurs) ? Mais ce sont nos nègres qui en ont profité, seuls ! Ils n'étaient pas mangeables, ces tristes vivres ; et le pain lui-même, nous y avions renoncé depuis Badumbé (Kayes expédiant aux postes du Haut des farines avariées la plupart du temps et puant le cancrelat). Nous ne nous en sommes tirés que grâce à nos provisions personnelles de farine, et aux galettes que je fabriquais en route, nos palefreniers et autres nègres nous volant le biscuit que nous nous faisions délivrer dans les postes en place de pain. Quant à la viande, je vous ai décrit nos chèvres et moutons étiques, acceptables pour des porteurs seulement. Nous avons en réalité vécu de volaille, de gibiers et d'œufs. Enfin, il y a le vin, — 50 centilitres par jour ! — mais les magasins des postes n'en ont plus, et nous ne buvions que le nôtre, acheté à Kita.

Non ! non !... la défaite est maladroite, le prétexte insoutenable. Elle n'a d'ailleurs trompé personne ici, cette dépêche. Et avec les caisses de vivres achetées à Kita, avec celles qui, commandées à Kayes, par télégraphe, depuis Badumbé, nous attendent à Bammako, nous pouvons aller à Tombouctou, à nos frais, risques et périls. Allons-nous nous arrêter quand le plus dur est fait ; quand nous allons pouvoir voyager par eau, sans fatigue ?...

Nous tenons conseil. J'opine pour la résistance, toute amusée d'avance à l'idée d'obliger le colonel à nous faire rebrousser chemin *manu militari*, alors que Paul a été envoyé ici par deux ministères et ne dépend que d'eux seuls. Mais mon mari me calme et décide « d'obtempérer » (comme on dit dans la gendarmerie), en revenant toutefois par Bammako. Je finis par lui donner raison. Un fin politique comme le général Borgnis-Desbordes, s'il ne s'était fait de Paul un défenseur, un allié, se serait assuré du moins sa neutralité, son mutisme. M Archinard préfère lui rendre la liberté d'appréciation : — *all right !* J'ai idée seulement, dans ma petite cervelle de femme, que ce n'est pas au Soudan qu'on verra le colonel l'an prochain !...

Sur le Niger, 2 et 3 avril,
dimanche et lundi de Pâques.

Le commandant de cercle a multiplié jusqu'à la dernière minute les attentions à notre endroit. Il nous a fallu batailler pour l'empêcher de se dépouiller en notre faveur de ses dernières provisions fines. Ses hôtes de tous corps n'ont pas été moins gracieux.

Enfin, hier dimanche, à cinq heures, ils nous ont escortés jusqu'aux cinq petits chalands, des pirogues plutôt, à nous fournis ; — nos chevaux et le gros de notre personnel étaient partis la veille pour Bammako, par voie de terre. Nous avons quitté à regret tous ces excellents officiers, et, à six heures seulement, nous avons *poussé*.

Nos mariniers sont des *somonos*. Ainsi nomme-t-on en *bambara* les riverains du Niger vivant de la pêche seule. Ce sont de braves gens, supérieurs, me semble-t-il, aux *laptots* du Sénégal, qu'a gâtés notre soi-disant civilisation.

Nous avons dîné sur une île en plein Niger, et le clair de lune était si beau, si clair, qu'à la fin nous avons éteint notre photophore.

Cette navigation est charmante, et je serais ravie si mon mari se déridait. La mort de M. Jules Ferry et la dépêche du colonel l'ont abattu. Avec cela nous sommes relativement séparés. Nos prétendus chalands sont de grosses barques recouvertes seulement d'une paillotte en forme de bâche et ne peuvent contenir qu'un de nos petits lits. Va bien quand nous naviguons de conserve; mais, souvent, c'est la file indienne. On se hèle alors, et je suis toute désorientée, toute triste seule avec les deux enfants dans ma pirogue...

Ce matin nous avons déjeuné rive gauche dans un village de *somonos*. La rive droite serait, me dit-on, dangereuse de par la présence de *sofas* débandés...

Mardi, 4.

Au réveil, sur une immense plage de sable près d'un village de *somonos*, j'ai eu l'illusion d'être au bord de la mer. L'endroit s'appelle, je crois, Kankaba. Peu de culture. Juste ce qu'il faut de mil ou maïs. La pêche

nourrit seule ces gens-là. Le poisson séché sert aux échanges.

Paul se décide à chasser, tenté qu'il est par son bon fusil retrouvé. Il en avait cassé la crosse peu après Badumbé et avait dû emprunter une *pétoire* à un officier du convoi. Des courriers rapides ont porté son arme à Bafoulabé d'où, par train, elle a été expédiée à Kayes où la Direction d'artillerie l'a réparée, à nos frais. Or, voici que l'excellent *flingot* (un canon choke-bore, l'autre rayé pour la balle), vient de nous arriver en plein fleuve. Le courrier rapide[1] qui l'a rapporté ne nous trouvant pas à Bammako, grâce à nos flânes en route, a eu l'intelligence de prendre une pirogue et de remonter le courant à notre rencontre. Ce brave homme de nègre payé, mon mari s'est fait débarquer, tantôt rive gauche, tantôt sur des îlots, et nous a ravitaillés en rien de temps. Il nous a tué, entre autres oiseaux d'eau, une énorme outarde, dont le blanc est délicieux, ma foi.

Pendant ce temps nous nous baignons dans les coins peu profonds et sablonneux où le caïman n'est pas à craindre...

Le pays, dont je ne vous ai pas encore parlé, reste sensiblement pareil à ce que j'ai vu en venant. Les eaux sont trop basses pour qu'on le découvre d'ailleurs bien. Il me semble seulement, — est-ce une idée? — que la végétation a l'air plus tropical. En tous cas, les jolis sites sont plus nombreux que les autres, et les rives du Niger,

1. Le courrier rapide coûte cher, mais fait des 15 et 20 lieues par jour quand on le paye bien.

souvent garnies de vrais arbres, sont autrement intéressantes que les bords rébarbatifs du Sénégal.

Ce Journal, la couture et la toilette des enfants à part, je n'ai rien à faire dans ma pirogue. Je fais à mon mari des visites qu'il nous rend; ou bien, je tâche de nous fabriquer des verres à boire et des verres de photophore, occupation qui m'est devenue familière depuis Kita et la disparition de nos gros gobelets. A cet effet, je scie, sans diamant, une bouteille en deux, à l'aide d'une corde bien serrée dont le frottement doit échauffer le verre de la bouteille à l'endroit voulu. Brusquement trempé dans l'eau, le flacon se sépare en deux morceaux dont l'un, le fond, donne un grossier gobelet. Attention à ne pas se couper les lèvres en s'en servant!...

C'est tout un travail. Je m'abîme les mains, je gâche mes matériaux, et, chaque jour, de par la maladresse de Mahmadi, Penda ou Mahmadou Diop, je dois recommencer.

Mercredi 5.

Caïmans, hippopotames, palmipèdes et échassiers de toute espèce; chasses et bains, photographie : — voilà le bilan de la journée.

Déjeuné à terre dans un coin exquis, vraiment équatorial. Les singes et le chien, las de leur navigation, y font des parties folles. Oh! la tête effarée de Typ quand les *golos*, se voyant pris, grimpent d'un bond sur un arbre!... Alors, il se couche au pied du tronc, souffle longtemps et enfin s'endort. C'est le moment que guette

Didi. Sournois il descend, tire la queue ou l'oreille du lévrier; et la poursuite et le jeu de cache-cache recommencent.

Mon poulailler nous a suivis. Mes volailles ont à leur usage exclusif un chaland que nous faisons *mouiller* loin de la rive, en plein fleuve, pour que mes pondeuses ne désertent point. Renée n'a pas encore manqué d'œufs à la coque.

Ce soir nous serons à Bammako...

Jeudi 6, Bammako.

Arrivés de nuit, dîné au poste. Installés ensuite dans des cases du camp des tirailleurs, actuellement inoccupé.

Retrouvé ici un des médecins[1], nos compagnons de route à bord du *Portugal*...

Pas le temps de rien noter d'autre, car nous avons à dîner tantôt, chez nous, le docteur et les deux officiers du poste : le commandant du cercle et son adjoint.

Ledit poste est une belle construction fortifiée, qu'on dit malsaine par malheur. Un oiseau-trompette apprivoisé (grue couronnée?) en est l'unique gaîté. Ce gros oiseau y joue l'adjudant et le concierge, descend de son toit pour s'enquérir des visiteurs et, grave sur ses longues pattes, passe entre les rangs des porteurs, comme pour une revue, à chaque rassemblement de ceux-ci dans la cour. Il est drôle comme tout!

1. M. Bonsignorio, mort quelque temps après, hélas!

Au camp, deux autruches, également apprivoisées, s'occupent aussi beaucoup de nous et m'effrayent un peu, d'abord pour Typ, ensuite pour toutes mes affaires, car elles donnent volontiers du bec dans mes bagages et sur ma table dès qu'elles aperçoivent quelque chose de brillant.

Lundi 10 avril.

Oh! les affreux quatre jours !... Quel chagrin je me suis fait! quelles angoisses!

Paul est tombé malade jeudi. Tout de suite une fièvre de cheval... Depuis Siguiri, je voyais bien qu'il ne mangeait plus, qu'il était *tout chose;* mais j'attribuais son découragement moral et physique aux nouvelles reçues à Kita, de la mort de M. Ferry, au : « tu n'iras pas plus loin » du colonel. (Ne serait-ce qu'à cause du volume sur le Soudan par lui promis à la maison Hachette, mon mari avait quelque raison de s'attrister... Et pour ne s'en tenir qu'à la question : *gros sous,* il est en droit de regretter les dépenses par lui faites pour atteindre ce Niger qu'on lui interdit de suivre ou de dépasser.)

...Sa grosse contrariété l'a-t-elle rendu malade, ou la maladie ne l'a-t-elle touché que parce qu'il lui offrait prise en son chagrin?... Je ne sais pas, moi. Toujours est-il que jeudi, nos hôtes partis, il n'en pouvait plus et que, le lendemain, je faisais appeler le médecin du poste.

« Vous êtes assez colonial, lui a dit le docteur, pour n'avoir pas besoin de mes conseils... »

Et il approuve le traitement commencé.

La fièvre intermittente n'a rien ici des symptômes classiques. Sans passer par les frissons préliminaires, on a des 40° de température axillaire... Voilà donc Paul qui s'administre des doses(de cheval)de sulfate de soude et de quinine. Mais, comme tous les robustes, comme tous ceux qui résistent au mal, il est bien vaincu quand il s'avoue vaincu. Il ne peut absorber aucun médicament. Les vomissements deviennent tout de suite incoërcibles, — et je n'ai pas de glace! Renée pleure, Belvinda sanglote, si bien que je n'ose lui reprocher de s'enfermer, pour souffrir et avaler de l'ipécacuanha, dans une case à part où, seule, j'arrive à pénétrer.

Ah! oui, il s'est soigné à son idée; et la fièvre a dû céder, mais si vous voyiez sa pauvre figure! C'est affreux ce que la maladie démolit vite un blanc, ici, en quelques heures!...

Hier soir et ce matin, il a voulu me rassurer et prouver aussi aux gens du poste qu'il tenait bon quand même. Voilà en effet qu'il se démène, et va et vient, malgré mes prières. Quoique je craigne de lui voir expier en route sa vaillantise, j'ai dû consentir à ce que nous partions ce soir. Il lui faut avant tout changer d'air. Et puis, ce Bammako m'effraye. — Ça sent la mort dans ce campement...

Mardi 11.

Nous sommes partis hier de Bammako dans la direction de Kita et Kayes, à 4 heures et demie, avec le chef

du service télégraphique au Soudan, l'aimable M. Laurent, qui vient de construire une ligne et que je suis bien aise d'avoir comme compagnon de route. Paul s'est raidi. « Au début, dit-il, il flageolait sur sa selle, mais le mouvement le ranime... »

A une lieue et demie à peu près de Bammako, nous avons fait halte près d'une jolie cascade formée par la chute d'un affluent du Niger. Ensuite, nous montons. Je vois partout des cases et des cultures. Certains interstices de rochers sont eux-mêmes utilisés. Mon mari m'explique que ce progrès est le fait des *sofas* de Samory. Les noirs chassés de la rive droite du Niger ont ici trouvé une concurrence. D'autre part, ils ne voulaient pas s'éloigner du poste. On a donc utilisé tout le terrain.

Nuit sans lune. Nous mettons plus de trois heures et demie à parcourir, par de prétendus raccourcis parallèles à la piste des convois, les 14 ou 15 kilomètres nous séparant de Kati, où nous campons au bout du village.

Paul est tout ragaillardi. Je commence à me rassurer...

Mercredi 12.

Mon mari ne ment pas en me disant se sentir mieux. Il prend même la tête de la colonne au petit galop de chasse. Je le rejoins sans peine, car on m'a donné à Bammako une monture très fringante, trop fringante même. Elle est *sur l'œil*, et ne me laisse guère le temps d'examiner le pays.

Que je note du moins Diago, village à *tata*, c'est-à-

dire fortifié d'un mur d'enceinte, et doté sans doute d'un *réduit*. Trois lieues n'ayant pas fatigué mon mari, nous suivons. D'abord, c'est un cimetière indigène, les tombes couvertes de cailloux à cause des hyènes, puis un *tata* en ruine (un second cimetière, dit Paul, qui y tue maints perdreaux). Nous franchissons ensuite le marigot alimentant le village de Makadianbougou, à 21 kilomètres de Kati, et nous nous installons au bord dudit marigot, au pied d'une cascade, sous des roches formant grotte...

Mon mari semble vraiment guéri. Il a pris une douche sous la cascatelle. Il mange un peu. Je vais enfin pouvoir dormir...

Jeudi 13.

Partis peu après deux heures du matin; traversé les villages de Dio et Guimina. La brousse est la même qu'à l'aller. Au jour, bu du lait fraîchement tiré, et admiré de beaux arbres à soie...

Nous campons près du village de Dalabasakoro, près d'un bourg et d'un *tata* abandonnés. Mon mari est tout à fait rétabli et le prouve en nous débarrassant, à coups de botte, du cuisinier Dama et du pseudo-interprète Mahmadou Diop. Le premier est suivi dans sa retraite par sa femme et son marmiton. Le cuisinier de M. Laurent le remplacera. Ce n'est pas un saint celui-ci, mais il sait cuisiner et ne vole point, ou vole moins. Quant à l'interprète, point besoin de le remplacer, Mahmadou-Diop s'étant, à l'user, trouvé ignorer la langue de toutes les régions que nous avons traversées !!! Si nous avions fait

plus tôt maison nette, nous aurions moins pâti de faim et de soif. Le drôle vendait nos provisions dans les villages !!! C'est effrayant ce que nous trouvons de choses volées en faisant fouiller les bagages des expulsés !...

Vendredi 14.

On s'est reposé jusqu'à 4 heures et quart de l'après-midi. A peine en route, nous trouvons couchée à travers du sentier, la paillasse de Dama. O naïfs que nous sommes ! nous avons vidé les peaux de bouc, fait ouvrir le coffre de Kadédia, fait vider les sacs-musettes par nous distribués, et nous avons oublié la literie qui recélait le plus d'objets et de vivres dérobés ! Et nos gaillards ont abandonné leur paillasse ici pour nous railler !... Mahmadi la secoue et la trouve pleine de débris de biscuit ! Tandis que nous mangions notre gibier ou nos œufs avec mes galettes sans levain, nos gaillards s'exerçaient les mandibules sur nos rations !...

Que faire ?... Rire ! — Nous rions donc, non sans nous attendrir sur le sort de la pauvre Kadédia que son maître et seigneur va rouer de coups en payement de sa complicité, à présent que nous ne sommes plus là pour la protéger !

A Dalabasakoro, nous réquisitionnons des porteurs pour remplacer les déserteurs que Dama et Mahmadou ont dû emmener. Nous y perdons du temps. Aussi n'arrivons-nous ici qu'à 8 heures passées, après un court arrêt à N'Tchimbélébougou et à Ouoloni, non loin duquel nous campons.

Mon mari est tout à fait valide. Décidément, il a raison : *Il faut au Soudan se remuer et changer d'air.*

« Je serais mort, dit-il, si j'étais resté à Bammako !... »

Me voici donc tranquille; j'en profite pour dormir à poings fermés dans une des cases de paille que les convois ont construites ici et que l'incendie a épargnées.

Samedi 15.

26 kilomètres au moins à faire, et partis à 2 heures et demie de l'après-midi !!!... C'est un coup de folie qui nous a pris tous. La contagion de l'exemple de M. Laurent. Nous mourions de chaleur et d'immobilité.

Je m'arrête à Guissoumalé, village fortifié, pour tâcher de trouver du lait. Mon palefrenier en profite pour laisser échapper mon cheval. Au bout d'une heure et demie seulement, on me ramène ma monture. D'autres retards se produisent ensuite. Nous trouvons plusieurs de nos colis abandonnés sur le chemin par nos porteurs partis longtemps avant nous. Il faut s'en procurer d'autres au prochain village. Paul renonce à la réquisition, aux bons officiels et réguliers qu'il remet d'habitude en pareil cas aux chefs de village. Il sort et montre de l'argent, promet même des gratifications supplémentaires, des « pourboires ». Après quoi nous trottons, mais la nuit est noire, et mon étalon qui a employé son escapade à je ne sais quels excès n'en peut plus. Or, nous sommes en pleins rochers; on monte; on descend, à la falote lueur de torches de paille. Paul alors met pied à terre, m'assoit

de force sur son cheval et fait 15 kilomètres à pied en tenant nos deux bêtes par la figure ! (Renée, pendant ce temps, chante, sur son ânesse, des rondes à Belvinda pour la tenir éveillée !)

Chemin faisant, nos noirs incendient la brousse, et nous ne les grondons pas, tant le spectacle est beau. Les hauteurs et la plaine, — de la brousse, — flambent encore derrière nous quand, à dix heures du soir, nous atteignons les bords du Baoulé où nous devons camper.

Nous y avons retrouvé M. Laurent et les porteurs restés fidèles; mais pas trace des 6 volontaires par nous embauchés et expédiés à 6 heures pour remplacer les déserteurs. Or, ce sont eux qui détiennent notre couchage; et les petites, n'en pouvant plus, s'endorment sur leur assiette, puis sur nos genoux !

Enfin, passé minuit, nos porteurs arrivent. Paul ne dit rien, fait dresser les lits, puis rassemble son monde pour le payer. Il tire de ses fontes son sac aux pièces blanches et appelle Mahmadi.

« Dis à ces hommes que les Français sont non seulement honnêtes, mais généreux... »

L'autre traduit. Les nègres opinent.

« ... seulement qu'ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux !...

Même jeu.

« Rappelle-leur que je leur avais promis de les payer double tarif et que je leur avais annoncé, en plus, une gratification... »

Les nègres, à ce moment, d'opiner plus que jamais, de la voix et du geste, d'exubérante façon.

« Parfait !... Maintenant, dis-leur que le *toubab* ne paye pas moins généreusement une... cochonnerie qu'un service... Çà y est?... Ils ont compris?

— Oui, mon patron!

— Très bien. Fais avancer le premier. »

Un des noirs alors se détache et tend la main.

« Tiens, dit mon mari, voilà le double de ce que je t'ai promis (*Mahmadi continue à traduire*); tu vois : je suis plus que généreux !... Maintenant, voici pour t'apprendre à te f... de moi et à arriver à près d'une heure du matin, quand j'attends ta charge pour faire coucher ma femme et ma fille !... »

Et, ce disant, mon mari décoche en pleine figure du nègre un coup de poing anglo-saxon, c'est-à-dire magistral. L'autre, — ça ne m'étonnerait pas qu'il ait des dents cassées! — empoche argent et coup; et Paul, sans colère, ou plutôt dans une colère froide, secoue Mahmadi, qui se tord de rire, pour le forcer à traduire encore sa dernière phrase.

Le second nègre s'avance, et le troisième... Chacun à son tour reçoit salaire, pourboire et un maître coup. Tous les six y ont passé. Mais, à partir du second, j'ai bien vu que Paul frappait moins fort, désarmé par son envie de rire, car l'indigène tendait la patte de loin en se garant la figure avec des retraits, des sauts, toute une pantomime de clown.

Cela vous indigne, pas vrai, mes chères amies ?... Ne vous défendez pas. Je n'aurais pas lu sans révolte, il y a six mois, le récit d'une pareille scène. Je me les rap-

pelle, les phrases qu'on disait à Paris chez moi : « *le respect de la face humaine...* etc... » et les théories de Paul. Ne vous hâtez donc pas de juger. Je ne suis ni négrophile, ni négrophobe ; et la preuve que Paul avait raison, c'est l'enthousiasme (*sic*) de ses victimes, y compris la première, la seule qui ait reçu un vrai coup de poing, non une gifle. Avant de partir, ils ont tous baisé la main de mon mari *et demandé pardon :* « Tu as raison, nous cochons ; nous f... de toi... Toi bon, toi généreux ; nous pas mériter argent ; nous mériter bâton. » (Re-*sic !*)

Le noir a un sentiment extraordinaire de la justice. Fautif, il attend et reçoit stoïquement son châtiment, *vous méprise, si vous ne le lui infligez pas*, mais ne vous pardonne pas non plus si vous le châtiez sans motif.

Ces hommes se savaient coupables (de 6 heures du soir à une heure du matin pour parcourir 16 kilomètres, alors que mon mari, au lieu de leur remettre un *bon* payable aux calendes et au prochain cercle, leur annonçait payement immédiat de ses deniers, double payement même, et gratification !), ces hommes, dis-je, se savaient coupables et sont partis *célébrant moins la générosité de mon mari que son équité !!!*

Voilà le nègre, voilà le pays, et voilà aussi la condamnation du régime militaire actuel, assez maladroit pour détacher de nous des primitifs aussi faciles à conduire.

Vu sa moralité, vous excuserez ce trop long chapitre.

Dimanche 16 et lundi 17 avril.

Repos. M. Laurent nous a fait marcher jusqu'ici d'un

train d'estafette. Je n'en puis plus et je crains d'autre part une rechute pour mon mari. Il nous faut d'ailleurs nous *racasser* et *racasser* notre linge, puisque, enfin, voici de l'eau. (*Racasser*, en *sabir* soudanais, veut dire : nettoyer.)

Notre compagnon part donc seul, mais en nous laissant son cuisinier.

Éclipse superbe à l'heure de la sieste. Comme nous l'avons annoncée à nos gens à l'avance, ils ne s'effarent point et nous estiment un peu plus. Je préférerais moins de respect et un peu de... poudre d'amidon, car pour avoir voulu donner une nouvelle leçon de lessivage à Penda, j'ai attrapé sur les épaules un coup de soleil abominable. Je pèle, et les miens sont aux cent coups...

Mardi 18, Siguiferi.

Départ pour le poste de Koundou (une lieue et demie), que nous trouvons abandonné, un seul soldat blanc, télégraphiste et distributeur de vivres, composant la garnison. Pauvre Robinson !... Il nous a fait pitié.

A noter qu'un commandant ancien a ici planté des orangers et des bananiers, lesquels rapportent. Pourquoi n'en fait-on pas autant partout ? Pourquoi ces utiles plantations ne sont-elles pas obligatoires ? Pourquoi ne pas récompenser le nègre qui nous imiterait ? Pourquoi ?... Parce que l'artilleur songe ici à son seul avancement !

Nous campons à trois lieues et demie au delà de Koundou, près du village de Siguiferi.

Paul et le cuisinier nous tuent force pintades. Mon mari est arrivé à être maître de son coup de fusil et à ne tirer que les jeunes. Celles-ci vont à la broche, les autres au pot-au-feu.

Avec les rares patates ou ignames que nous trouvons çà et là à acheter, c'est le fond de notre nourriture.

Mercredi 19.

Grand plateau ferrugineux qui ne veut pas finir, puis brousse en futaie, puis bosquets de bambous, formant un vrai bois. Quand nous arrivons au village de Guénikoro, où nous cantonnons, la population est en habits de fête. Encore que fétichistes, les noirs d'ici chôment les solennités musulmanes. C'est la fin du Rhamadan. Dès qu'on ne peut plus distinguer, à la lumière du jour mourant, deux fils de couleur l'un de l'autre, les coups de feu éclatent, et, succédant au soi-disant jeûne, la saoûlerie commence. Dans chaque case on a fabriqué du vin de mil, du *dolo*. Dans deux heures, chacun sera ivre. Mais quelle bonne population !... On nous sait non militaires, personne n'a peur de nous; c'est à qui, enfin, aura le plus d'attention pour la dame et la demoiselle *toubabs*.

Je prépare une liqueur de kola avec du tafia. Les alcaloïdes les plus utiles se perdent peut-être avec ce traitement à froid; mais mon élixir est en tous cas bien supérieur aux vins dits de kola des apothicaires parisiens!

Jeudi 20.

Moins de quatre lieues de route, et campé à Bansoroni, petit, tout petit village perdu. Les indigènes ont tué un éléphant dans les environs et sont très occupés à boucaner la viande taillée sur le pachyderme.

Vendredi 21.

Départ au jour. Brousse familière. Montées et descentes. Rochers pittoresques. Du joli partout où il y a de l'eau.

Mon mari a pris la tête et tue des sangliers. Nous passons par Tambaguina où nous croisons un courrier indigène, qui nous remet notre correspondance de France. Hélas ! elle est maigre. On est facilement oublié quand on lâche le boulevard pour l'Afrique !...

Nous cantonnons au bourg de Farangalo où tout le monde est saoûl, hommes, femmes et enfants. On ne nous en offre pas moins des danses que l'ivresse des uns et des autres rend grotesques. Nous dressons nos lits en plein air, devant notre case, laquelle abrite les seuls enfants; mais l'orage éclate après minuit et nous chasse. Insomnie et cuisson jusqu'à 4 heures du matin, dans ladite case.

Samedi 22.

Ah ! Je m'en rappellerai de cette matinée!...

Nous étions partis avant 5 heures, et mon mari avait pris la tête pour surprendre le gibier qu'effraye d'habitude notre avant-garde de porteurs.

Je le suis à 500 mètres, et je le vois pénétrer dans la brousse, sur sa droite. Il y a là une colline rocheuse, sur les blocs de laquelle, de la base au faîte, s'ébattent d'énormes singes qui hurlent abominablement. Pourvu, me dis-je, que Paul tienne parole et ne tire pas sur eux ! Je regarde son palefrenier qui, derrière les enfants et moi, trottine en tenant en main le cheval de mon mari et j'aperçois au dos de l'homme la cartouchière et la carabine de Paul. Ça me rassure. Paul n'a sur lui que du plomb pour pintades. Je puis continuer. Et je continue.

Pendant ce temps, le jour a achevé de se lever. Tout à coup, j'entends un coup de feu que suivent des aboiements de singe, des aboiements furieux. Je continue encore cependant, au pas. Mais le soleil s'est élevé, et mon mari ne revient point. Je m'inquiète. Je me rassure. Je m'inquiète encore. Bref, des heures passent...

Non ! je ne puis pas raconter cela de sang-froid...

Imaginez-vous qu'à 10 heures, je ne l'avais pas encore vu!... Oh! ces heures d'angoisse! ces quatre fois soixante minutes de terreur !...

Au lieu de me rassurer, nos domestiques me crèvent le cœur. « Monsieur tiré *golos*, lui attaqué, et lui crevé (*sic*[1]). » Bientôt, mes porteurs refusent d'aller plus loin, jettent leur charge et me disent : « Capitaine crevé, nous

1. Les noirs ne voulaient, ne pensaient pas être cruels, être grossiers. De français ils savent les seuls mots qu'ils ont appris près de nos troupiers. Vous jugez de leur vocabulaire!

fini marcher. » A ce moment j'étais perdue si j'avais manqué de sang-froid; mais, du sang-froid, j'en ai (comme mon mari d'ailleurs), *dans l'action*, alors que nous en manquons souvent *avant* ou *après*. A cette heure, je ne sais ce que j'écris... Je suis malade, — la réaction... — mais, sur le moment, je n'ai pas perdu la tête. J'ai sorti mon petit revolver Colt, un joujou, et je l'ai braqué sur mes noirs : « Toi marcher, ou moi tirer. » Ils m'ont regardée ; et j'avais de tels yeux, paraît-il, qu'en dépit de leur mépris de la femme, ils ont eu peur. Tout de suite, ils ont repris leur fardeau et ont continué. J'ai alors piqué des deux et au premier hameau noir, à Bengassi, je crois, ou à Marena..., je ne sais plus, j'ai appelé le chef du village. Mahmadi et mes gestes aidant, il a compris ; et une bande de nègres est partie, les uns en avant, les autres en arrière, quelques-uns enfin sur les côtés :

« Crevé » ou non, rapporte-moi le toubab ! »

Et j'ai attendu !... Non ! celle qui n'a point passé par là ne comprendra jamais mon angoisse !...

S'il n'a pas été tué par les singes ou les fauves, me disais-je, il a, convalescent comme il l'est, attrapé une insolation. Il est parti en bonnet de voyage ; son casque est resté accroché à sa selle ; — on va me le rapporter mourant.

Et ma tête d'aller !...

(Comme on pense, j'avais depuis longtemps renvoyé son cheval et son palefrenier en arrière.)

Cependant le temps continue à couler. Des noirs reviennent ; ils n'ont rien vu. Des *dioulas* passent, dans

une direction ou dans l'autre, et n'ont vu non plus aucun blanc, ou me donnent le signalement d'officiers qu'ils ont croisés... il y a des semaines! Je deviens folle...

Et, tout à coup, Paul arrive! C'est lui!... Je me retiens de l'injurier, car il apparaît au pas, au petit pas, ne prend le galop qu'en m'apercevant; mais, après l'embrassade, je vois son cheval blanc d'écume. Il ne l'a arrêté que pour le faire souffler, sur la pente, près d'ici, me croyant plus loin encore, les toits du petit village cachés par la brousse. Et tout s'explique. Il porte à l'arçon, comme gros gibier, six pintades — le diable soit du gibier! — les six pintades auxquelles je dois mon supplice.

Voici ce qui s'est passé: à 5 heures du matin, il a pris la futaie pour chasser. Il avait alors pour s'orienter, à sa droite, la montagne aux singes que je vous ai dite. Les singes, il n'a pas tiré dessus. Le coup de fusil que j'ai entendu abattait sa première pintade. Il a alors voulu en tuer d'autres, et a poursuivi le troupeau. C'est alors qu'il s'est égaré sans s'en apercevoir. Le soleil levé, l'eau de l'orage de la nuit dernière s'élevait en brume. Il n'a pu se diriger d'après la lumière, car les vapeurs d'eau la lui voilaient. Et il allait toujours, tranquille, les hauteurs toujours à sa droite. Mais voilà que, las de canarder le gibier, il s'étonne, redevient soldat, s'oriente et se voit perdu. La nuit, puis la brume lui ont, au départ, caché, sur la gauche, une hauteur rocheuse, pareille de lignes et de couleur à la colline aux singes. Quand elle s'est révélée, il l'a prise pour l'autre: — en un mot, il a tourné en rond, pendant des heures, et le voici revenu à notre point de départ, au village de Farangala!...

Là, il s'informe, mais on ne le comprend pas et chacun est saoul encore. Force lui est donc de renoncer à chercher un cheval et à prendre seul — à reprendre — à pied, la bonne direction.

Quant au soleil que je redoutais pour lui, il s'en est protégé dès la première heure, en retirant sa chemise de flanelle (qu'il porte la nuit et le matin, avant la chaleur), pour s'en faire un turban, les manches nouées sous le menton.

A la fin, mon pauvre Paul a aperçu son palefrenier et son cheval. En un clin d'œil, il s'est casqué, mis en selle et a piqué des deux, ventre à terre, son inquiétude de mes inquiétudes aiguisant la molette de ses éperons.

Et maintenant, je n'en puis plus... et c'est lui qui me soigne !

Dimanche 24.

Nous sommes au bord du Baninko sur le lit duquel, par bonheur, il reste encore un peu d'eau.

Lundi 24.

Nous avons doublé la halte. Je me suis remise, mais Paul a des retours de fièvre.

Le convoi n° 3 nous rejoint. Nous invitons son chef à déjeuner et nous partageons notre misère. Ni pain, ni biscuit, ni farine.

La nuit, il pleut. Mon mari a un nouvel accès...

Mardi 25.

La quinine a produit son effet; seulement nous n'avons fait qu'un peu plus de trois lieues pour venir camper à Toumbouguini.

Mercredi, 26, Kita.

Nous revoici à Kita, où nous retrouvons nos hôtes de l'autre mois, et, en plus, quelques officiers de passage déjà vus à Siguiri...

Nous décidons M. Penel à rentrer à Kayes avec nous...

CHAPITRE XIV

De Kita à Kayes. — Kayes. — L'exil. — Retour. — Le fleuve. — Le choléra. — Saint-Louis.

Kayes, 8 mai.

Mon pauvre *journal* va être bien négligé, maintenant que nous refaisons des routes déjà faites...

Partis de Kita, le jeudi 27, avec M. Penel, nous campons le même jour à Oualia et le lendemain à Boulouli sur le Kénieko. Une monstrueuse tornade s'abat à ce dernier campement vers les minuit. Le toit de la case de paille (case de convoi) qui nous abrite laisse passer l'eau, et force nous est de mettre les enfants sous nos lits (*sic*) tandis que nous nous abritons nous-mêmes l'un avec une grosse calebasse, l'autre, avec un parasol ! ! ! Ce déluge dure quatre heures! Etonnez-vous après cela que nous consommions plus de sulfate de quinine que de sel !...

Le lendemain, il a fallu tout faire sécher, tout nettoyer, avant d'aller à Goniokory. Là, bains et chasses

nous consolent, mais la pluie reparaît au bord du Backoï.

Le 30, nous étions à Badougou et Kobaboulinda; le 1er mai à Toukolo, dans l'îlot que nous avions franchi à l'aller entre les deux gués. Le 2 mai nous campions aux chutes de Billy; le même soir à Fangalla; le lendemain à Badumbé et le 4 à Oualia. La chaleur est devenue si excessive que, même en plein air, nous ne pourrions manger si Paul n'avait l'idée de mettre au concours, avec prime, l'établissement d'un *pankah*. Mahmadi finit par nous en fabriquer un.

Le 5, c'était Solinta, et, le 6, Dioubéba, enfin! Dioubéba, d'où un *lory* d'abord, puis le chemin de fer Decauville, nous ont conduits en face de Bafoulabé. Nous nous sommes reposés là, le 7, dans le « campement du colonel », et, le lendemain soir, nous réintégrions Kayes par la voie ferrée.

Oh! la joie de retrouver sa maison, son appareil à douche, du linge frais, un lit véritable, des draps sentant la lavande ou le vétiver des armoires, — son *home*, en un mot!. . . . .

. . . .

Juin-juillet.

Pauvre *journal!* Pauvre papier jauni, brûlé, sentant le cuir des fontes, le renfermé des sacoches!... Je ne l'ai pas continué. A quoi bon?...

Deux mois tristes, douloureux presque. Notre fillette se porte à merveille toujours, n'a pas eu encore cinq minutes de *bobo*, mais je suis plus éreintée par ces soixante

jours de Kayes que par mon voyage au Niger. Je ne suis pas malade, parce que je ne veux pas l'être, mais l'anémie me terrasse. A chaque repas je me lève de table pour aller vomir! Souvent Paul m'imite, mais il n'en demeure pas moins solide. Les coloniaux de vocation ont de ces grâces d'état!

Nous discutons la date de notre retour; nous guettons la hausse des eaux...

De distractions point. Un peu de cheval, — on nous a repris tout de suite les nôtres, encore que, les colonnes finies, on n'en ait pas besoin! — un peu de chasse, mais pas loin, en face de Kayes même, rive droite du Sénégal, ou sur un des îlots du fleuve. Nous guettons la rentrée des oiseaux d'eau au soleil couchant, et les enfants pendant ce temps jouent dans le sable...

Officiellement, nous en sommes au *froid poli* avec l'autorité militaire. Le colonel est rentré ayant fait son *coup* du Macina qu'il a conquis et où il a intronisé cette fripouille de sultan Aguibou. M. Archinard pouvait alors marcher sur Tombouctou; mais il n'y avait pas de coups de fusil à tirer; il n'a que peu de temps de grade de colonel; et, enfin, une dépêche Havas l'avait avisé, à Ségou, du succès obtenu en France par la prise d'Abomey. Le colonel Dodds est fait général. Paris, tout au Dahomey, n'aurait pas, en ces circonstances, suffisamment remarqué et récompensé la prise de Tombouctou. « Ce sera, nous dit l'état-major, (lequel n'est pas content), pour la campagne prochaine. » D'ici là, l'on trouvera bien moyen de rendre le canon nécessaire. A défaut d'Ahmadou, il y a le Touareg!...

J'écoute tout cela. Je fais causer les impatients et je m'amuse de la dépêche officielle par laquelle on a tenté d'expliquer au ministre la conquête du Macina, en alléguant que nos canonnières du Niger étaient menacées, — ce qui est faux. (Vous rappelez-vous que longtemps avant cette prétendue attaque de nos *rafiots*, je signalais dans ce *journal* l'envoi au delà de Ségou de toute l'artillerie disponible ?... Une fois de plus, le lapin a commencé !)

Quand je dis que je m'amuse à constater ces mensonges, c'est une façon de parler, car la conquête du Macina nous a coûté la mort de notre meilleur ami de Tamaris : le bon et brave capitaine Lespieau, de l'infanterie de marine, tué raide d'un coup de fusil en pleine figure, à l'assaut d'un village, au moment où, précédant ses tirailleurs, il enfonçait la porte d'une case d'où l'on nous fusillait.

Ce n'est pas la seule mort que j'aie apprise. D'autres officiers, sinon de nos amis du moins de nos relations en route et ici, s'en vont les uns après les autres. La pauvre infanterie de marine, si elle n'est pas à l'honneur, est toujours à la peine. C'est le plus éprouvé des corps représentés au Soudan...

Les chaleurs ne sont pas moindres qu'on me l'avait prédit. Impossible de dormir dans l'intérieur du logis et d'y manger. Nous couchons dans la cour chaque nuit, jusqu'à ce que la pluie des tornades nous chasse sur la vérandah, et nous mangeons dehors, devant la porte.

C'est là d'ailleurs que nous nous tenons, après la douche, dès 5 heures, — dès qu'il y a sur le seuil une bande

d'ombre. Des sièges attendent les officiers courageux que la peur de déplaire au colonel ne retient pas de nous venir voir. Les « apéritifs » sont en permanence sur la table. Mais le moment intéressant est l'arrivée de la glace...

Car il y a maintenant de la glace à Kayes ! ! ! L'artillerie a construit une formidable usine, d'un prix effrayant, qui, l'hôpital servi, donne bien... 500 grammes de glace par vingt-quatre heures à chaque officier ou assimilé ! Cela nous fait un kilogramme environ pour nous deux. Mais l'éloignement de l'usine du magasin où l'on transporte ladite glace pour l'y faire distribuer réduit de moitié les portions. (Il fait 40° à l'ombre !) Et nous en avons juste assez pour fabriquer quelques *cocktails*...

Je me suis américanisée : je bois aussi mon verre à madère du liquide glacé, les docteurs me recommandent l'alcool.

Le reste du temps, j'absorbe uniquement du lait. A cet effet, nous avons acheté des brebis et des chèvres, l'épizootie n'ayant pas laissé de vaches ici. Un berger vient chercher le matin mon petit troupeau et me le ramène le soir.

Pourtant nous ne nous ennuyons point. D'abord nous avons un ami, — ami et parent de nos amis de Paris, — le lieutenant M... F..., qui fait *popotte* avec nous, et, quoique éreinté lui-même par près de trente-six mois de Soudan, nous galvanise par sa résistance et l'exemple de son activité. Sans lui, nous nous laisserions peut-être aller...

Et le temps passe, devant cette porte, où, le *cocktail* bu, nous essayons de manger. Des silences tombent que

berce la chanson plaintivement monotone des négrillonnes vendant, près de la Direction d'artillerie, du lait de chèvre : *Nono béssana... Katanka* !... Et nos fillettes, que l'exil et nos préoccupations ne touchent point, s'impatientent de notre torpeur, provoquent le chien, font bientôt des parties folles autour de nous en attendant l'heure du coucher.

Quand elles sont au lit, je rejoins mon mari et le lieutenant. Des visites arrivent. On remue les mêmes histoires, les mêmes misères; on suppute pour combien de temps on aura encore du bœuf (deux fois par semaine !) ou la durée de la provision d'acide de la fabrique de glace, — des choses palpitantes, quoi ! — à moins qu'on ne discute longuement l'étiage du fleuve. Monte-t-il ? ne monte-t-il pas ? Le premier vapeur arrivera-t-il à la mi- ou à la fin juillet ? Va-t-on recevoir enfin du Sénégal des pommes de terre, du fromage, du vin ?

Un dernier verre de limonade (tiède), ou de thé, et il est minuit. Allons dormir !... Le lendemain, ça recommence, avec la distraction d'un nouveau cuisinier à essayer, d'une tornade plus violente, ou d'un incendie que, du haut de l'*argamasse* (ou terrasse), on regarde dévorer quelques cases des villages composant Kayes.

Que je n'oublie pas les sauterelles ! Elles passent par vols épais, qui voilent la lumière. Les noirs du jardin militaire les écartent à coups de tam-tam et de casseroles, et le troupeau ailé finit par disparaître, par s'abattre sur des champs desquels demain matin il ne restera rien.

Enfin, un mot de ma ménagerie : j'ai sept ou huit

singes, quatre petits sangliers, un ara du Fouta-Djalon, une civette, un caïman, une biche, des perruches et près de deux cents petits oiseaux, bengalis et mange-mil, dans une grande volière. Avec la lessive, les leçons des enfants, notre poulailler et notre personnel à surveiller, c'est mon unique occupation. La cuisine m'échappe en effet. Le cœur me tourne dès que je veux entrer dans l'étuve atroce où le successeur de Dama prépare notre empoisonnement bi-quotidien. Je me suis trouvée mal pour avoir persisté à y vouloir pénétrer...

Le colonel vient de rentrer en France...

5 juillet.

Sans attendre que les vapeurs puissent arriver ici, nous partons !

Le chaland du colonel est là, prêt à pousser, et voici que nous nous attendrissons. Les indifférents ou les relations banales nous ont dit adieu. Il reste sur la berge, puis dans notre embarcation, notre ami le lieutenant M...F... et le vétérinaire Lenoir. Ils ont les yeux rouges; — nous aussi[1]. Le premier nous redonne pour la dixième fois ses commissions pour sa mère et ses sœurs, qu'il a peur de ne plus revoir. Il n'en peut plus et n'attend que son successeur pour se faire rapatrier, son temps colonial depuis longtemps fini. Ses tristes pressentiments[2] nous serrent le cœur...

1. Pauvre et bon Lenoir ! Il a trouvé la mort près de Tombouctou, aux côtés du colonel Bonnier.

2. Que l'événement a, par bonheur, démentis.

6 juillet.

Pas d'incident, sauf une pluie passagère de punaises de champs, chassées par un coup de vent, je pense. Quelle horreur !...

Nous avons offert passage à un négociant, M. de Guillem, l'agent de la Compagnie fluviale, celui qui est venu nous offrir les excuses de sa maison au sujet du non-arrêt du *Dagana* à Matam, en novembre dernier. Son chaland suit et les nôtres chargés de nos bagages.

7 juillet.

Arrivés à Bakel hier soir et trouvé le vapeur *Brière de l'Isle* de ladite compagnie des Messageries fluviales. Mais, hélas ! impossible d'embarquer : — le steam-boat est en quarantaine, le choléra régnant à Saint-Louis d'où il vient !

8 juillet.

Le choléra s'est déclaré ici !

9 juillet.

Nous avons embarqué tout de même. Il importe peu que nous nous contaminions puisque nous gagnons le foyer de l'épidémie sénégalaise.

Mais quand partirons-nous ?... Le vapeur attend des ordres et le courrier de Kayes envoyé ici par piétons.

10 juillet.

Nous sommes partis tantôt.

Le *Brière* est rempli d'officiers rapatriés arrivés à Bakel par chalands avant nous. Il y en a dix fois plus qu'il n'y a de place. Je remarque que déjà la *soudanite* tend à guérir. La joie de se sentir en route pour la France détend les inimitiés.

Je n'en décide pas moins d'abandonner l'arrière à ces messieurs pour accepter les offres de nos nouveaux hôtes et m'installer avec mes enfants dans la cabine du commissaire du bord. Ce gracieux et aimable fonctionnaire de la Compagnie se met en quatre pour nous, me renouvelle les regrets qu'a eus la maison Devès et Chaumet pour notre échouage à Matam l'an dernier, et, de sa part, m'offre l'hospitalité à Saint-Louis.

Mon mari, lui, occupe la cabine du capitaine du bateau, un brave mulâtre archi-obligeant, qui dormira sur un roufle. Nous prenons enfin nos repas avec le charmant commissaire et le capitaine, loin des officiers passagers de qui je reçois des visites — comme à terre !

11 juillet.

Matam !...

Nos hôtes de l'année dernière n'y sont plus. Le lieutenant est au Dahomey.

Appris ici la mort du commandant intérimaire du cercle de Bakel que nous avons quitté hier. Il a succombé, dit-on, au choléra.

Paul nous rassure. Ce doit être une erreur de diagnostic, car le choléra africain n'atteint (d'habitude), que l'indigène.

13 juillet.

Kaaédi, Saldé, Podor, Richard Toll... et enfin Saint-Louis, c'est-à-dire presque la France !

C'est fini. Nous voici dans la maison Devès et Chaumet, horriblement gâtés, délicatement soignés, puis au Gouvernement, chez l'aimable M. de Lamothe.

Promenade à Guet N'dar, sous les cocotiers de la plage, où les crabes pullulent plus que jamais. Visite aux préparatifs de la fête du 14 juillet que le choléra a interrompus. Champagne, toasts, souhaits, félicitations, commissions, migraine, — antipyrine, etc...

Je n'ai plus la force d'écrire...

J'aurais pleuré tantôt, si j'avais été seule, quand j'ai retrouvé la mer, — la bonne mer !...

Oh ! la joie de cette brise, de cet air pur !

A présent, j'en puis bien convenir : — j'ai cru bien des fois que je ne la reverrais pas !... Ma bonne petite Renée !... mon pauvre Paul !...

CHAPITRE XV

RAPATRIEMENT

Dakar. — Bordeaux. — Paris.

Juillet-août-septembre.

Il me faut clore ce journal, et le clore après coup, car la plume m'est tombée des mains dès Saint-Louis. Le trajet de la capitale sénégalaise à Dakar, j'ai pu encore le noter *grosso modo*. Ensuite *n, i* : fini !...

A peine en effet à bord du paquebot *La Plata*, — frère puîné de ce *Portugal* qui nous conduisit en Afrique, l'autre année, — j'ai dû m'aliter. D'abord j'ai cru au mal de mer. Le médecin du bord, du moins, y crut et voulut nous le faire croire. Hélas! c'était le paludisme, la fièvre intermittente, et, bientôt, l'accès pernicieux qui me retint plusieurs jours à Bordeaux.

J'y manquai mourir. Le thermomètre accusait chez moi la gentille température axillaire de 40°5. C'est du

moins la dernière que je pus constater moi-même, et peut-être l'ai-je dépassée par la suite, si j'en juge par les angoisses que, revenue à moi, je lus dans l'œil de mon mari.

Il paraît que c'est ainsi : si l'on n'est pas malade au Soudan, on l'est au retour. J'avais emmagasiné la fièvre, je m'étais raidie pour ne pas inquiéter les miens. (Voyez-vous mon mari à mon chevet dans la brousse ?... Et l'enfant ?...) Je vous l'ai dit : je cachais à Kayes, au retour, mes vomissements, ma faiblesse. Il fallait expier : j'ai expié.

Oh ! ce bon hôtel de Bayonne à Bordeaux, quelles tristes heures j'y ai passées !

On me soignait admirablement. Chacun s'intéressait à l'héroïne d'un « tour de force sans précédents » ; mais quelles navrantes condoléances dans les prévenances, dans les regards !... Je puis le dire : j'ai eu bien peur. — Paul aussi.

Il ne me quittait que pour faire manger les enfants ; et, dans mon demi-délire, j'entendais les rires de ces messieurs et de ces dames de la Comédie française, en ce moment en représentation à Bordeaux, qui mangeaient souvent au restaurant de notre hôtel.

Ça m'a même frappée plus que tout (en me faisant croire que ce voyage avait été un rêve), ce parisianisme du débarquement, ce côté boulevardier du retour en la mère patrie. En quittant le paquebot, en remettant pied en France, j'aperçus tout d'abord la barbe de M. Pousset, l'illustre fondateur des brasseries qu'on sait, le fin profil de Mlle Moreno et le nez de M. Coquelin. — Le

tout après sept jours de mer ! Et l'on se plaint de la lenteur des communications !

Une semaine avant, c'était le Sénégal et son dur exil ; un mois plus tôt le Soudan, ses misères, — ses périls !...

Un an après (1894).

Et maintenant ? me direz-vous, regrettez-vous votre « folie » ?

Oh ! que nenni !... Grâce au savant docteur Treille, le directeur du service de santé des colonies, et grâce au traitement Brown-Séquard, la fièvre d'une part et l'affection du foie, l'anémie de l'autre ont cessé. Et voici que j'ai la nostalgie de cette triste Afrique soudanaise, de la vie sous la tente, des privations et des émotions d'antan !...

Et je dis à mon mari souvent : « Veux-tu repartir ?... »

Nous repartirons !...

La femme doit suivre son mari. S'il me fallait des excuses, mon cœur, vous le voyez, les trouverait dans le Code.

C'est donc un « au revoir » que j'adresse ici à la brousse. Les rapports de mon mari aidant, il s'est fait au Soudan assez de changements pour que la première blanche arrivée au bord du Niger soit assurée de trouver libre cette fois la route de Tombouctou !

Post-scriptum. — Belvinda, elle, qui ne sait plus un mot des langues soudanaises, ne tient pas du tout, mais

pas du tout, à retourner chez ces « sales nègres » (*sic!*).

Typ est toujours vaillant et beau. Il s'est fait écraser à Paris le soir du retour, mais a guéri et galope comme devant.

Marquis, le singe vert, est mort de tuberculose en Bretagne ; mais son frère, *Mignon*, non adulte à son arrivée, s'est acclimaté. Les autres animaux de ma collection sont au Jardin d'acclimatation. *Didi*, parfois, daigne nous reconnaître.

FIN

4852. — L.-Impr. réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.

4852. — L.-Impr. réunies, B, rue Mignon, 2 — MAY et MOTTEROZ, direct.